UNIV. OF ARIZONA
843.89 H22d mn
Hamp, Pierre/La peine des hommes; le can
3 9001 03838 2993

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/lecantiquedescan0001pier

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

L'ŒUVRE DE PIERRE HAMP

LA PEINE DES HOMMES

LE RAIL.....	1 VOL.
MARÉE FRAICHE..... *VIN DE CHAMPAGNE.*	1 VOL.
L'ENQUÊTE.....	1 VOL.
LE TRAVAIL INVINCIBLE.....	1 VOL.
LES MÉTIERS BLESSÉS.....	1 VOL.
LA VICTOIRE MÉCANICIENNE.	1 VOL.
LES CHERCHEURS D'OR.....	1 VOL.
LE CANTIQUE DES CANTIQUES.	2 VOL.

VIEILLE HISTOIRE.....	1 VOL.
GENS.....	1 VOL.

PIERRE HAMP

LA PEINE DES HOMMES

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

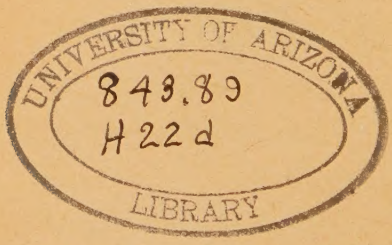
I

ONZIÈME ÉDITION

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE. 1922

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES, CENT HUIT EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA-NAVARRE DONT HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A H, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE NUMÉROTÉS DE I A C ET 840 EXEMPLAIRES IN-18 JÉSUS SUR PAPIER VÉLIN DE PUR FIL LAFUMA-NAVARRE DONT DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE a A j, HUIT CENTS EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE NUMÉROTÉS DE 1 A 800 ET TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 801 A 830, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.



TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE.
COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD 1922.

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

I

Le printemps riait dans les jardins de Grasse. Le paysan Jean Théoule, matineux, venait à ses vieux oliviers, arbres heureux en lieu bien ensoleillé et abrité du vent. Cet homme de quarante cinq ans, gris de poil et les yeux noirs, sentait l'ail et la sueur. Margarita Bertolotto, la cueilleuse piémontaise coiffée d'un mouchoir rouge, arriva panier au bras, ses gros souliers blanchis de poussière par la route sèche. Elle cria le salut dû à celui qui paye le travail : « *Bouan jou Mestré :* Bonjour, Maître », et s'agenouilla pour chercher les dernières violettes, lente besogne de prosternée, les mains à terre et le front penché.

Théoule aiguisait sa faux à couper les violettiers ; il vendait aux parfumeries les feuilles après les fleurs. Les basses plantes bien drues tapissaient de verdure épaisse le sol ombré par les oliviers. La Mestréssa : Marie Théoule, avançait entre ses deux fils : René, treize ans, qu'on appelait l'Encantat, parce qu'il parlait peu et avait un doux regard, et Pierre, seize ans, leste à monter aux arbres.

53926

La cueilleuse rampait vers les dernières fleurs secrètes sous le feuillage abondant. Au fond du champ la faux de Théoule cinglait lumineuse, exaltant le parfum de la verdure tranchée. La terre nue donna commodité au ramassage des olives. Pierre Théoule, pieds déchaussés crispés sur les grosses branches, gaula le dur feuillage. Les fruits grêlaient la toile d'étendage équarrie sur le sol.

Le père Jean Théoule fauchant le vert de violette réfléchissait que naguère il travaillait pour vivre, aujourd'hui pour être riche. Jamais il n'avait connu si belle récolte à l'oliveraie et si cher payée : quarante francs le double décalitre. Sa femme, agenouillée pour ramasser à poignées sa fortune fruitée, dit :

On vendra à Moussu Pitaluga ; il paie plus que les Grassois.

Ce courtier de la maison Buha, Mouret-Brut & Bavéca, Huiles d'olives, rue Gioffredo, Nice, achetait généreusement.

Madame Théoule était assez riche pour salarier des cueilleuses au lieu de faire le travail mais elle n'en trouvait point. Les jeunes filles préféraient aller aux usines plutôt que s'user les doigts et les genoux sur la terre. Madame Théoule devait continuer de ses mains même sa fortune. Elle avait dur peiné pendant la guerre, ne laissant que les besognes excessives

à une femme, comme de tailler les oliviers, ce qui n'avait pas empêché la magnificence de la récolte. Maintenant elle ne voulait plus se baisser mais seulement mesurer les cueillettes. Elle demanda à Margarita :

Vous ne trouvez pas de compagnes ?

— *Voualou pas véni :* Elles ne veulent pas venir, dit la Piémontaise.

Le soleil dépassait la colline. René Théoule souriait comme sous une caresse. Il adorait le matin. Sa mère lui parla doucement :

T'Encantès ? Tu t'enchantes ?

Elle l'appelait toujours : Pichoun et ne l'avait jamais brusqué. Envahi par les forces du mystère, l'enfant ivre de soleil n'entendait pas qu'elle lui parlait.

Les hommes s'assirent pour le repas du matin que Madame Théoule tirait du panier couvert d'un linge blanc : un bol d'anchois salés, du pain et du vin rouge. Les mangeurs prenaient des olives au tas.

Jean Théoule montra la fumée d'une usine sur Grasse :

Massiera distille soixante mille kilogs de fleurs d'oranger cette année.

— Avant la guerre, dit sa femme, ils nous l'ont payée quatre sous le kilog, aujourd'hui elle vaut six francs. L'argent que les parfumeurs nous ont volé nous ferait riches.

Jean Théoule défendit Massièra :

— Ce n'est pas lui l'ennemi du juste prix. Guigue est le plus grand voleur.

Il parla à l'aîné : *lou majou*, le maître après lui :

Souviens-toi, fils, il y a eu un temps où nous ne pouvions pas mettre des anchois dans la salade de tomates et d'olives. Mon père et moi nous avons mangé la gousse d'ail et bu de l'eau pendant que les parfumeurs bâtissaient leurs grandes usines.

Il croqua son pain blanc, oint de poisson, et but du vin rouge :

Les parfumeurs étaient les maîtres. Ils payaient les fleurs le prix qu'ils voulaient. Nous n'avions qu'à dire : oui et merci. J'ai été avec ta mère, nous deux tenant la corbeille, l'offrir à Guigue : « Nous avons un peu de roses, prenez-la, s'il vous plaît. » Et le maître répondait :

« Laissez-la. On vous dira ce que ça vaut. » Nous posions la rose et nous partions sans argent. On méprisait le producteur.

Jean Théoule ne disait plus : le paysan, comme naguère. Les petits possesseurs de la terre se nommaient producteurs car ils voulaient un nom plus audacieux à leur nouvelle fierté.

René regardait vers la ville éminente le travail des feux d'usines dans le ciel brodé de noir. L'horizon pâle se fonçait comme le soleil franchissait les collines. Tout ne fut que

bleu d'infini et or de rayon : les couleurs de la beauté du monde sur le fil de ténèbre des fumées de parfumeries.

Devant la ville oblique adossée aux Alpilles la plaine et les pentes, scandées de terrasses fleuries descendaient jusqu'à la Méditerranée lointaine, encore si confuse sous le jour jeune qu'elle ne se distinguait pas du ciel. La ligne manquait à l'horizon de mer. Les deux abîmes n'apparaissaient point séparés, celui de l'air où s'usait la lumière éperdue, celui de l'eau qui l'absorbait dans sa brume. La clarté grandissante montra la blanche caresse de la vague sur la pointe de la Garoube. Le père Théoule tendit vers la ville et les usines ses larges mains maigres :

Notre sueur est dans ces pierres. La fortune de la parfumerie de Grasse vient des jardins.

Margarita Bertolotto se leva, prompte à se remettre à l'ouvrage car elle était payée au kilog pour les fleurs, à la mesure pour les olives.

Pierre Théoule donna, par grand secouement des branches, beaucoup de travail aux femmes accroupies. Son père monta lui faire leçon, grimpant au plus haut des arbres par l'échelle à un seul mât, traversée de barreaux dépassant également de chaque côté. Les pieds nus de l'homme étaient lestes sur ce montoir à épine dorsale. Ne remuant les branches qu'à la main pour moins les détruire qu'à tant frapper au

bâton, il ne travaillait sur les fruits que du bout des doigts comme un oiseau du bec. Précautionné à sauver le gain de l'année suivante vivant dans les ramures, il criait à Pierre dont la gaule vivement menée abattait trop de feuilles sur les toiles noires de fruits :

Piqua pas tan. Ne frappe pas tant.

On ne trouvait que de rares ouvriers pour ce dangereux abatage des olives. Les grimpeurs craignaient ces arbres négligés où ils avaient mauvaise prise. Les chutes étaient fréquentes. Les mieux taillés étaient ceux du domaine de la baronne Alice de Rothschild, élagués ronds comme des bigaradiers. Jean Théoule dit :

L'olivier est pour elle un arbre d'agrément. Elle ne fait pas ramasser les fruits parce qu'elle ne veut pas d'étrangers chez elle.

René Théoule regardait vers le chemin de pierres où venait une femme en robe blanche.

Elle leva ses beaux bras bruns dans les courtes manches et dit :

Bonjour à tous. Que ça sent bon.

Si radieuse était la joie sur son visage que tous lui sourirent, sauf René Théoule, prosterné dans la cueillette des olives. Cette hivernante de grande beauté habitait la villa *Charmante* dont le jardin jouxtait la terre de Jean Théoule. Elle aimait se promener dans l'oliveraie et dans l'orangerie qui était sur la plus basse terrasse, un creux bien chaud et

peu venteux où les arbres nuptiaux fleurissaient abondamment.

La splendeur de la femme éclairait l'ombre sous les vieux oliviers aux fruits de ténèbres. Elle brancha son large chapeau de paille italienne gansé de soie or. La beauté de son visage apparut éclatante sous la chevelure noire. Sa peau dorée de soleil était plus sombre aux paupières par le bonheur d'aimer. Les yeux gris flammaient doucement. Sur la blancheur des dents, les lèvres ouvertes par le sourire éclataient rouge vif, d'une puissance magnifique dans cette figure exquise.

La cueilleuse Margarita lui disait des paroles d'adoration :

Devant le soleil on met la main sur les yeux, devant la Vierge on joint les mains. Que faire devant vous ? »

René Théoule, l'enfant enchanté, augmentait son extase. La femme lui était plus lumineuse que la lumière. Elle ploya vivement son corps gracieux et assise à terre fut heureuse de parler des fleurs. Elle se plaisait à les voir cueillir et en achetait beaucoup. Les paysans l'aimaient malgré qu'elle fut l'oisive.

Madame Théoule l'envia :

Vous avez belle vie.

La jolie fortunée tendit ses bras suaves vers les mains terreuses de la Piémontaise :

Je vous aide ?

La femme eut pitié de la riche robe blanche et montrant les olives dit :

Ça tache.

Elle préservait du travail l'être délicieux et lui offrait une branchette d'amandier où les pétales abondants cachaient le bois. Théoule caressa le tronc de l'arbre dont la floraison touffue semblait une seule fleur énorme :

Il y en a eu beaucoup sur la terre de Grasse, du temps que les parfumeurs se servaient de l'huile d'amandes douces, en y mêlant du quinquina pour l'empêcher de rancir. Aujourd'hui ils n'emploient que des huiles d'olive. On a arraché les amandiers. Dans notre pays on a toujours fait à la volonté du parfumeur. Du côté de Bandol et d'Ollioules les gens ne sont pas si esclaves. Sous les oliviers ils font venir l'anémone, la violette et l'œillet pour la fleur coupée.

Madame Théoule parla :

Demain nous cueillons l'oranger. Venez. Il y aura un joli bouquet pour vous.

Elle lui assemblait des violettes. La femme vorace de parfum mit son beau visage dans les fleurs que ses longs cils noirs touchèrent.

Elle retourna dans le clos ombré d'arbres à palmes où un homme vêtu de flanelle blanche l'inclina dans la gravité de l'amour. Elle ne souriait plus.

Ils s'assirent à l'endroit qu'ils appelaient

l'Éden. Nul ne les y pouvait voir. Les palmiers courts, au tronc épais, et les hauts lauriers feuillus muraient cet angle de terrasse d'où tombait sur la colline à oliviers une vague de géranium. Des roses toituraient l'auvent de céramique bleue abritant des sièges de jonc blond à coussins abondants. L'eau montagnarde limpide dans une vasque ronde luisait mêlée de rayons qui frappaient le fond de marbre blanc veiné de rose, où tombait l'ombre des feuilles claires des arbres sur le plan d'eau.

Le soleil gravait d'or la lointaine mer bleue, affranchissait les couleurs des verdures, l'argent des oliviers, l'émeraude des orangers, et illuminait l'eau rapide du canal en pente sur la colline opposée.

L'homme dégrafait la robe blanche de la femme. Se mettre nus au plein soleil leur était une grande habitude. Du sein gauche de l'homme, au bas des côtes, une cicatrice traçait une croix rouge.

Édeniques, ils s'étendirent face au ciel, chacun faisant d'un bras oreiller sous la tête de l'autre. Le parfum du corps de la femme, distillé par la chaleur, montait dans le frisson des palmes heureuses de l'air brûlant.

Le murmure de l'homme : « Denise... » toucha les lèvres de l'aimée. Le lent baiser unissait leurs têtes posées sur des coussins à l'ombre de l'auvent ; leurs corps immergés dans la lumière

restaient paisibles, dorés jusque sous les talons. Comme le bois d'un arc tenu par le bras d'un archer irrésistible, la femme se tendit, tirée du front aux pieds qui faisaient sur le sable un bruit d'insecte.

Elle gémit un appel derrière ses lèvres sucrées et l'homme qui était le maître de son plaisir ferma les bras sur elle. Ils se possédaient par le corps et par le regard. Les yeux de la femme luisaient d'un feu d'adoration et d'épouvante. Lui regardait autour des pupilles grandir les taches d'or. Elle aimait avec la force d'en mourir.

La caressant des mains et des lèvres il répandait sur elle des violettes. Les fleurs de l'ombre frappées de grand soleil mouraient sur la femme heureuse, vêtue de lumière et de baisers.

Dans un nouveau beau matin, Margarita Bertolotto fut la première à cueillir l'oranger. Contente de durs travaux en ce profitable pays, elle trouvait besogne en toute saison : lessivant l'hiver le linge d'hôtel, l'été cueillant des fleurs. Cette année elle avait quitté la buanderie pour venir à l'oliveraie gagner deux francs par double décalitre. Sous les orangers étoilés de fleurs nuptiales, elle étendit un drap blanc et dépouilla les basses branches. Une masse de parfum tombait des arbres précieux, au feuillage bien centré sur le tronc lisse et parfaitement droit. Les deux terrasses d'orangers opposaient à la rudesse des oliviers tors un alignement de bouquets.

La famille Théoule arrivait hérissée de deux échelles portées par les garçons. La mère posa son panier sous un figuier où les feuilles jeunes semblaient des flammes vertes sur le cierge des branches. Les hommes montés aux échelles étendirent les bras au-dessus des petits orangers. Les fleurs puissantes de parfum peuplaient le drap étendu. Le menu feuillage, à l'envers

blanc, des oliviers remuait au vent du matin frais à cette heure où le soleil était encore derrière les collines. L'arbre à huile, haut et d'un sombre bois régnait sévère sur les bigaradiers taillés en boule, franc vert émaillé de blanc. La végétation fleurie étreignait Grasse, repaire de parfums. Les villas d'hivernants posaient façade blanche et toit rouge autour des grises maçonneries de la ville couverte en anciennes tuiles rondes, pâles de leur cuisson à feu de bois. Les qualités de bâtisses indiquaient la diversité des habitants de ce pays : les basses maisons campagnardes de paysans fleuristes, les villas aux endroits de belle vue pour les hivernants spectateurs de la beauté du monde, les usines et les antiques masures à ouvriers. Le pic et le plan opposaient la rente et le travail : les gens qui s'asseoient où on voit loin et ceux qui se placent où le travail est commode. Enrubannées de routes blanches, les collines vertes étaient embaumées de fleurs aux parfums opprimés par la royauté de l'oranger. Des souffles énergiques ruaient des baumes composés par la totalité de la végétation et par la sueur de la terre odorante quand les ruisseaux d'irrigation l'imprégnaient. Par dessus tout l'odeur nuptiale régnait vivace, amère et sucrée, aussi persistante que la lumière.

Arbres graves et arbres rieurs : oliviers,

bigaradiers, confrontaient la couleur de leur ramure et de leur récolte : noire au pied des rudes troncs feuillus d'argent, blanche contre les fûts lisses portant boule d'émeraude. Les bras paysans levés vers les fleurs blanches rassemblaient la fortune qui mettait l'orgueil au cœur de Marie Théoule.

Dans le parfum passait la fétidité de Margarita Bertolotto venue des crasseux taudis de Grasse. Le remuement des hommes aux reins ceinturés d'étoffe répandait des effluves de sueur. En ce pays de fleurs et de lumière, aussi beau que le rêve du paradis terrestre, l'humanité montrait ses deux vieilles figures du travail et de l'oisiveté. La villa était entre le champ et l'usine.

Les cueilleurs faisaient peu de bruit : sur les terrasses de bigaradiers le froissement des feuilles ; aux oliveraies, les coups de gaule dans les branches et l'averse des fruits. Les oliviers contenaient les abatteurs grimpés. Les cueilleurs d'oranger dépassaient à l'échelle les arbres et à bras tendus les mesuraient. René Théoule recommençait son enchantement. Sur le chemin de pierres avançait en robe rose la femme de grande beauté. L'or de sa peau ensoleillée portait le reflet de son vêtement couleur de flamme. Devant les troncs sombres des oliviers elle remuait des lueurs de torche. Ses longs cils noirs entouraient de ténèbre la

douce clarté des yeux gris. Elle venait magnifique sur la terre fleurie.

Madame Théoule coupait pour elle les branchettes les plus riches en fleurs. Margarita Bertolotto tournait autour des arbres, cherchant ce qui était le plus beau dans leur beauté. Elle demandait à René :

Soun bella damoun ? Elles sont belles là-haut ?

Il fit tomber aux pieds de Denise une tige toute éclairée de pétales. Elle tint sous son baiser le bouquet blanc et vert dont l'odeur la couvrit d'une longue caresse.

Jean Théoule, pour ne point descendre les échelons chaque fois qu'il avait les mains pleines, mettait les fleurs contre sa poitrine, dans le bâillement de la chemise bouffante. L'essence de l'oranger dominait le relent de son corps et de son habit macérés de sueur ; il embaumait.

Votre villa, dit-il à l'hivernante, est sur un terrain que le parfumeur Guigue a acheté au grand-père Théoule une année qu'on payait la fleur avec de la misère. Nos oliviers allaient plus loin que votre terrasse.

Denise s'asseyait familière avec les paysans orgueilleux. Ils étaient les cueilleurs de fleurs qui lui vendaient de beaux bouquets. René Théoule, encouragé par sa mère, tendait la main et prenait l'argent. Le père, descendu de l'échelle, vidait sur le drap sa chemisée de fleurs.

Il délivrait celles piégées dans les poils de son thorax osseux :

Vous ne savez pas ce que c'est que Guigue, votre propriétaire. Il fait du rhum à la Martinique, du vin en Tunisie, du parfum à Grasse. Sa famille est une des plus riches de France, avec l'argent qu'elle nous a volé.

L'oisive fleurie, mettant le bouquet entre ses seins, en sentit la piqûre. Margarita ne la laissa point de ses beaux doigts prendre peine contre les épines, et polit à coups d'ongles noirs les dures tiges vertes.

Madame Théoule promit :

Bientôt nous vous donnerons des roses : les meilleures pour l'essence. Guigue fait des plantations en Syrie, en Bulgarie. Il n'aura jamais, là-bas, des fleurs comme celles que nous allons commencer à cueillir la semaine prochaine. Le bon Dieu n'a rien créé de mieux que la rose de Grasse.

La femme alourdie de parfum remonta lentement le chemin vers la villa *Charmante.* L'ami ôta le bouquet vert et blanc inséré dans son corsage rose : « C'est ma place », dit-il. Baisant la tête brune inclinée sur sa poitrine, elle redit les paroles millénaires qu'il lui avait enseignées :

« Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe qui repose entre mes seins ».

Derrière les lauriers du lieu de mystère, il la

dévêtit de sa robe pour l'habiller de soleil et de caresses. Livrés à la lumière ils rêvèrent, charmés de se toucher.

Soumise à l'énergique suavité de la touffe d'oranger, Denise découvrait le fond amer de ce parfum de feuilles vertes et de fleurs blanches. L'odeur appelait dans sa mémoire le souvenir des jours où elle avait senti des choses semblables. La diversité des éthers orangés suggérait, à ses fines narines dilatées, des iodes, des chloroformes. Le rêve entrait en son esprit par l'odorat. Elle voyait l'hôpital où pantelait le lieutenant de dragons Paul de Braquais-Sâtre, dirigé sur Lyon par l'hôpital de Zuydcoote. Amené la nuit du 14 au 15 novembre 1916 dans le lit 32 il tendit au matin les bras vers elle qui passait, en uniforme blanc à croix rouge des infirmières bénévoles. Elle lui demanda ce qu'il voulait. Elle ne distingua pas sa réponse épuisée. Elle connut dans le regard de cet homme qu'elle lui était divine. A tout endroit de la salle où elle se trouvait le regard du blessé était vers elle. Il la guettait comme une lumière dans l'ombre.

Femme si belle que personne n'avait encore osé rien que la supplier, ce mourant était le premier qui osait lui prendre la main. Au lit voisin, Mademoiselle Langlard, fabricienne de la soierie en damassé, caressait les cheveux d'un petit Breton. L'enfant à l'agonie appelait :

Maman. Son cri avait changé de sens : il ne réclamait plus l'absente, il nommait l'infirmière exténuée de dévouement. L'adoption s'était faite dans le délire. Le petit sentaitsur lui des caresses plus tendres que celles de la mère bretonne. Mademoiselle Langlard la fabricienne avait un fils qui allait mourir.

Dans les yeux extasiés de Paul de Braquais-Sâtre, Denise voyait la révélation de ce qu'elle avait tant demandé à la Vierge Marie : l'amour qui est par-dessus toutes choses. Elle pressait si fort les doigts du blessé qu'il souriait et tordait la bouche, heureux et meurtri. Il ferma les yeux et elle tomba à genoux, la prière et le sanglot aux lèvres. Un infirmier dit :

Couvrez-lui la figure.

puis :

Non, il dort ; il revient de loin.

A ce moment de ses souvenirs appelés par la puissance des fleurs, Denise posa son beau visage sur la poitrine blessée de Paul. La femme échevelée mettait une fumée de mèches brunes sur la flamme rouge de la cicatrice. Il voulut qu'elle levât vers lui son visage et la posséder du regard. Elle avait par lui désappris l'amour timide, capable de rougir de honte et de plaisir. Leur calme volupté tenait les yeux larges ouverts au plein soleil. Mais il était encore ravi quand elle revenait brusque-

ment à ce mystère de la pudeur qui la faisait se cacher contre lui, secrète et oppressée. Le bouquet dont le parfum créait sa pensée roula vers les balustres de la terrasse éclairée de géranium.

Tu es la plus belle fleur, dit Paul, et la plus douce odeur : la beauté et la tendresse. Sans toi je serais un cadavre. Tu m'as touché et j'ai ressuscité. Je me souviens d'avoir pensé que j'étais mort. Et par toi la lumière de la vie est revenue dans mon esprit où était la grande ombre. Ton visage est plus lumineux que les rayons qui nous brunissent, et ton corps plus embaumé que les bouquets que tu apportes. Les astres et les fleurs sont en toi. Là où tu es est la beauté du monde. Pour ta caresse, j'aurais accepté de mourir ; par elle plus qu'à moitié mort, j'ai revécu. Le paradis n'a plus rien à m'apprendre.

Le corps ambré de l'ensoleillée donnait une odeur fine que l'homme cherchait sur les seins. Elle semblait un fauve à crinière noire. Ils s'aimaient sans lassitude car ils étaient sans frénésie ; voluptueux mais fraternels. Par son murmure et son regard elle lui renouvelait la certitude d'être conquise. Il savait par elle cette chose rare de l'amour : posséder une femme du toucher de sa peau au fond de sa pensée.

Superbe et servile, elle courbait sa beauté

à un contact de son doigt. Elle n'avait de tristesse que s'il n'exigeait rien d'elle. D'abord il l'avait subie comme un tourbillon et une lumière, emporté dans elle étreinte et insaisissable. C'était le temps où elle fermait les yeux dans la volupté. Maintenant elle les ouvrait si clairs et si limpide sous sa caresse qu'elle lui était un repos et non une recherche.

Dans les beaux yeux des taches d'or grandissaient par l'émotion du baiser. Trois dans l'iris gauche, deux à droite faisaient une constellation dont Paul était ébloui à force de la fixer. Dormant il revoyait ces étoiles dans le grand ciel des yeux de l'aimée.

Il lui disait les mêmes paroles qu'à une divinité : O toi qui fais trembler le monde.

Pour plaire à sa piété, il lui enseignait les mots d'amour du Cantique des Cantiques :

« Ma sœur, mon amie, ma colombe, ma parfaite ».

Un regard de lui la faisait s'agenouiller. Elle n'avait honte et angoisse que de ne pas être assez docile. Elle demandait :

Qu'est-ce que tu veux encore ?

Elle était joyeuse et pleine de rire quand il lui enseignait à donner plus. Ils avaient une grande émotion l'un de l'autre, mais aucun étonnement. Ils ne se foudroyaient plus de baisers comme lorsque dans leur caresse était le désir d'en mourir. Repus et dispos, d'un bel appétit sans fureur

et d'une tendresse immense, ils devenaient l'amour d'avant le vice, calme, puissant et gai. La parole leur était un jeu pour se caresser par la louange, non une nécessité pour se comprendre dans ce qui leur importait : s'aimer.

Ils tenaient moins à vivre qu'à vivre ou périr ensemble, car chacun était la vie de l'autre. Elle distinguait dans son regard ce qui n'était pas penser à elle et tout de suite elle en était triste, comme si une grande lumière s'éteignait, mais il lui souriait et sa gaieté rebondissait sur les collines de la joie. Exquisement douce de caractère, elle était libre de la moindre rancune et recherchait toujours le baiser, jamais la querelle.

Tu sais bien, disait-elle, que tu peux tout me faire.

S'il en était fier et qu'elle lui sentait le désir de la cruauté, elle lui baisait les mains. Aussitôt il redevenait l'adorateur de la Divinité glorifiée par sa louange :

Il ne fait que soleil. Ouvre les yeux pour qu'il fasse beau. Voilà ton rire. Dévorons-nous dans tes lèvres rouges.

Elle restait pieuse afin de prier pour lui. Sur son corps bruni régnaient les baisers, la lumière, les douces odeurs et les paroles éternelles :

« Tes parfums ont une odeur suave.

Que tu es belle, mon amie, que tu es belle.

Mais terrible comme des troupes sous leurs bannières ».

La peau fruitée naguère rose duvetée de blond, était maintenant damassée de soleil sous le fin poil doré. Auparavant blanc, à peine visible sur le teint de pêche, il devenait lumineux, chaque brin faisant un éclair sur la peau assombrie. La femme brillait sombrement aux yeux heureux rapprochés d'elle et elle s'en excusait dans le chant millénaire de la grande extase d'amour :

« Ne prenez pas garde à mon teint noir :
C'est le soleil qui m'a brûlée ».

Son corps embrasé était vêtu de l'ombre du costume d'Eve : la feuille de figuier, dont une branche régnait sur elle.

Le soleil épousait chaudement la terre. Au dessus du couple en grand amour passaient les hirondelles luisantes de rayons. Les amants se défiaient à se prouver en qui était le plus d'adoration pour l'autre :

Quand tu m'aimeras moins, dit-elle, je saurai ton secret par ton sommeil. Cette nuit j'ai joué dans notre couche à m'écarter de toi. Tu m'as suivie, tout dormant. Moi, dès que tu ne me touches plus, je m'éveille, comme si tu me battais.

Triomphale de puissance et de bonheur, elle riait à lui, au soleil, à la campagne d'où ils étaient invisibles mais qu'ils voyaient à travers le rideau de géraniums.

Les plantes, gardiennes de leur mystère ensoleillé, faisaient, dans ce beau jour sans vent, moins de bruit que la douceur de leur lent baiser. Un lourd pas râcla le chemin de pierres de l'oliveraie. Jean Théoule portait à Grasse la récolte de fleurs d'orangers, serrée en un sac de jute dont l'explosion de parfum montait embaumer les deux amoureux.

Jean Théoule n'avait pas le même orgueil que sa femme contre les vieux travaux qu'il avait toujours faits. Il allait sans honte à la ville faix en tête. Il le posa, route du Plan, devant la maison de Masse.

Le terrain en deux décrochements de terrasses étayées d'empierrement était planté de rosiers déjà bien feuillus et de jasmins encore sans verdure. Un réservoir à épais fond de vase recevait l'eau d'égout emportant les détritus de fleurs des usines. Ils formaient à la surface une forte croûte dont la fétidité gardait encore des traces du parfum essentiel. La boue noire des pétales d'orangers vomie par la fabrication conservait dans un relent de fumier des vestiges de suavité.

Sur la puanteur de l'irrigation charriant la fleur usée, régna l'odeur de la fleur vierge serrée dans le sac de Jean Théoule. Masse, homme maigre, aux gestes adroits d'attentif soigneur de plantes, penché sur ses rosiers demanda :

Mountés à Grassa ?

Mounti, répondit Jean Théoule, je monte. Nous avons réunion pour convenir du prix de la rose. Il y a des timides encore prêts à dire au parfumeur :

« Vous ferez comme vous voudrez ».

Les parfumeurs répondront qu'ils ne peuvent beaucoup payer parce qu'ils ont des frais. Ils agrandissent les usines. C'est la preuve de l'argent qu'ils nous ont volé. Le grand-père de Guigue avait une petite distillerie à Grasse et portait l'alambic dans les montagnes pour faire la lavande. Aujourd'hui Guigue a trois cheminées et cent millions.

Brusquement animé à parler, Masse redit de vieilles choses avec une colère nouvelle. Il était vite furieux et criard, au contraire de Jean Théoule, lent à choisir ses mots et séparant bien les syllabes, comme s'il enseignait les enfants. Il parlait de même qu'il comptait ses sous, avec rudesse et précaution. Il faisait souvent le geste d'écarter les bras en équarquillant les mains.

Masse précipitait ses paroles avec une telle rapidité qu'elles se bousculaient pour sortir de sa bouche, un mot poussant l'autre inachevé. Son retour à la tranquillité de visage était aussi soudain que sa rapidité à la fureur. Il leva ses deux poings fermés vers les usines :

— On a été les esclaves. Ils se sont bâti des villas et acheté des rentes. Quand ils marient

leurs filles c'est mis dans les journaux. Nous avons été estimés par eux moins que n'est par nous la terre sous nos pieds. Ils ont bien méprisé le paysan.

Propagandiste amoureux de convaincre, il cherchait le colloque avec tout venant. Après travailler les fleurs avec ses mains, il lui fallait travailler les idées avec son entêtement. Il sortait de son champ pour dire sa rancune contre les parfumeurs ou syndiquer un rosiériste.

Théoule pensait à lier son intérêt avec celui des autres quand il avait bien pourvu à lui-même. Remettant son sac embaumé sur sa tête pensive, il le porta à l'usine Massiera et fut exact à la réunion du syndicat des producteurs de fleurs où adhéraient quatre cents petits cultivateurs de Plascassier, Mouans-Sartoux, Le Plan, Vallauris. Trois sortes d'hommes les avaient décidés à penser au delà des bornes de leur champ : les calculateurs comme Théoule, toujours refaisant le compte de ce qu'ils perdaient au profit des parfumeurs, répétant contre les usiniers grassois le nombre de millions acquis sur les années de misère des cultivateurs. Puis les insurgés comme Masse qui blasphémaient abondamment contre l'iniquité du riche.

Des années de patience et des torrents de paroles avaient aboli la servilité et créé l'âme de révolte parfois exercée contre les propagan-

distes accusés de chercher leur seul profit. Cette ingratitude avait enseigné aux paysans à hausser la voix. Tout servait la cause de la libération, même l'opprobre à ceux qui, les premiers, l'avaient prêchée.

Après l'action des propagandistes commençait celle des administrateurs, dont le plus notable était M. Maurin, ancien officier colonial : homme maigre, stylé dans les habitudes de la bureaucratie française. Un paysan jalousé des autres aurait moins facilement tenu la difficile place de Secrétaire du syndicat des producteurs de fleurs. Né dans le pays, sans quoi on ne l'aurait pas accepté, mais hors des haines locales par sa longue absence, M. Maurin était fort estimé. Les gens se souvenaient de son père. Ce lui était un argument qu'il criait dans les réunions. Ce jour il commença ainsi son discours aux quatre cents paysans :

Vous avez bien connu mon père ? Vous pouvez avoir confiance en moi.

De voix perçante et de propos logique il apportait le bref commandement après la longue prédication. Militaire administratif, son éloquence était autoritaire et ordonnée mais impétueuse et il avait encore de plus grands cris en réserve si on l'interrompait.

Son vêtement serré au dernier bouton sur son mince corps contrastait avec le débraillage campagnard.

Quand il en fut à demander :

Vous êtes bien d'accord et tous consentant pour ne céder la rose qu'à dix francs le kilog ?

Des hommes chaleureux hurlèrent en cris de guerre leur adhésion :

Vai.

— *Dévou paga.*

— Oui, au moins.

— *Avès pas poû.*

Ribero, de Mouans-Sartoux, dit :

Pagéran pas : Ils ne paieront pas,

à voix très calme car il était un vieux tranquille, venu dans son noir habit de mariage ; le bas du pantalon blanchi par la poussière de la route. Sa chemise sans empois était candide de lessive au grand soleil et posait sur sa vieille peau creusée de rides et gonflée de veines une pureté nuptiale. La blancheur du gros linge bien lavé repoussait au cou et aux poignets la couleur de la peau assombrie de hâle et de crasse. Du suint emplissait le bourrelet des oreilles. Cet homme qui tenait soigneusement son parapluie noir puait. Il avait parlé bas mais ses voisins répétèrent très haut en interrogation sa parole timide :

Pagèran pas ?

L'assemblée se divisa en convaincus acharnés à vaincre et en hommes qui doutaient, craintifs de quitter leurs habitudes de docilité.

Masse était capable de silence mais si tout

le monde autour de lui se taisait. Dès qu'il entendait parler il fallait qu'il parle. Il n'était jamais tant en attention aux propos qu'on lui tenait, qu'en impatience qu'on ait fini de les dire pour qu'il ait son tour, qu'il prenait fréquemment en criant plus fort que l'interlocuteur, en même temps que des deux mains tournées à plat vers sa figure il lui gesticulait un commandement de silence. La parole lui était une contagion. Il pouvait ne pas éprouver la soif en voyant des gens boire, mais il ne pouvait se tenir silencieux en les entendant parler. Les cris de l'auditoire le libéraient de se taire. Masse attaqua Mouans-Sartoux, et ajouta la rivalité des villages à la dispute des hommes :

Si vous êtes d'un pays où on ne sait pas défendre ses droits, retirez-vous, laissez faire Grasse.

M. Maurin commandait sur le grand bruit : « Permettez ! » et à la douzième fois imposait qu'on l'écoute :

— Vous craignez de demander cinq francs de plus pour votre travail et vous craignez aussi de donner cinq francs de plus pour la cotisation syndicale qui n'est encore que de 12 francs par an et un franc par 100 kilogs de fleurs. Ce n'est pas assez. Vous avez peur de prendre, peur de donner. Nous ne laisserons pas aux timides le droit de se soumettre. Ce qu'ils consentent nous serait imposé. On nous

dirait : Eux le font bien et sont contents ; faites comme eux. La rose à Mouans-Sartoux coûte le même travail qu'à Grasse. Si ceux de Mouans-Sartoux acceptent cinq francs, ceux de Grasse doivent les accepter aussi ».

Le vieux Ribero avait des raisons à dire :

— Sûr ! Plus on nous paie la rose, plus nous sommes contents. Mais je ne veux pas qu'on me la laisse si j'en demande trop cher.

La prudence routinière et l'enthousiasme aventureux opposaient les âmes diverses des hommes.

Furieux à tirer de lui-même de la sonorité, et indifférent au sens de ses cris, Masse, l'esprit éventé de trop parler, faisait du bruit avec sa bouche comme avec un tambour.

M. Maurin proclama l'accord sur le prix de la rose à dix francs le kilog, à proposer aux parfumeurs par délégation de toutes les communes.

La première démarche fut à la maison Edmond Guigue, la plus vieille puissance de la parfumerie grassoise. Des camions automobiles y apportaient en sacs la fleur de bigaradier de Vallauris et d'Italie. Sur la façade luxueuse balançait l'ombre des palmiers. L'usine embaumait l'odeur multiple des essences exotiques extraites de matières sèches et de la fleur d'oranger traitée en forte masse :

Ils en reçoivent, dit M. Maurin, 2.000 kilogs par jour. Ils ont acheté en tout 50.000 kilogs et en ont encore à venir.

Il connaissait l'emplette de chaque usine en fleurs fraîches. Un huissier à livrée bleue brodée or : E. G. régissait l'antichambre ornée de brevets de récompenses aux expositions. Théoule assis, sous le : « Hors concours, Paris, 1900 », dit malgré cette solennité :

M. Guigue avec tous ses millions ne m'empêchera pas de parler.

Il entra premier dans le bureau où le parfumeur était sévère derrière des accessoires à écrire et des flacons en grand ordre :

— Vous êtes le syndicat. Que voulez-vous ?

M. Maurin avait mandat de le dire et il le fit sans acrimonie, car il n'était point paysan habitué à l'asservissement ou furieux de revanche :

— Nous groupons 400 membres qui peuvent fournir cette année 350 tonnes de roses. Convenez entre patrons de la quantité que nous livrerons à chacun. Nous ne voulons étrangler personne, et que l'un ait tout et l'autre rien. Faisons accord sur le prix et la répartition.

M. Guigue parut dégoûté de répondre à cette explication sagement administrée :

— J'ignore les quantités nécessaires à mes collègues...

— Ayez pas peur, Moussu Guigue, dit Théoule, ils laisseront pas la fleur. Nous voulons dix francs du kilog.

Cette brusquerie accéléra le débat où M. Guigue introduisit des menaces :

— La parfumerie de Grasse a commencé par les alambics en montagne. Elle étendra au monde entier cette organisation de déplacement d'outillage. Au lieu de transporter un alambic, nous transporterons toute une usine. Pour moi c'est déjà fait. Je traite la rose à Beyrouth et en Bulgarie. Le nombre des paysans fleuristes et des ouvriers de parfumerie va diminuer à Grasse qui sera l'entrepôt des essences mais n'en fabriquera plus. Notre réputation est maintenant suffisante pour des

centaines d'années. Nice, où il n'y a plus un olivier ni un moulin, est toujours la capitale de l'huile d'olive. Nous serons, sans vos fleurs, la capitale des parfums. La docilité du paysan oriental est encore pour longtemps possible. Nous nous en servirons contre vous, car nous ne pouvons pas payer la rose dix francs. Cela va épuiser la trésorerie de toutes les usines. Celles qui en achetaient 50.000 kilogs à 1 fr. 50 déboursaient 75.000 francs. Il faut aujourd'hui un million pour la même quantité. Nous ne sommes pas assez riches pour vous donner ça.

Masse gardait dans le bureau du parfumeur son chapeau sur la tête parce qu'il se rappelait que son père saluait en passant devant l'usine :

— Nous demandons à vivre en travaillant notre bout de terre et vous nous répondez : « Nous vous y laisserons crever. » Vous ne voulez plus la rose et le jasmin ? Nous avons le courage et la terre qui nous a fait vivre avant que la parfumerie de Grasse ne vive de nous. Nous arracherons les fleurs ; nous planterons les légumes et les vignes. Nous aurons à manger et à boire sans travailler pour vous qui gagnez quinze francs sur chaque kilog de fleurs que nous vous livrons, quand nous en gagnons trois.

M. Maurin intervint :

— Permettez. Nous ne sommes pas mandatés pour discuter la fabrication à Beyrouth. Nous

avons à proposer le prix de la rose : dix francs le kilog ; pas un centime de moins.

Ils furent tous insolitement silencieux, semblant opposer leur dernier mot. M. Maurin devint brusquement affable :

— Entre nous, M. Guigue, vous nous avez toujours payé la rose trente sous, deux francs. Dix francs aujourd'hui, cela ne fait pas cinq francs en calculant la moyenne des dix dernières années. Ca vaut bien ça.

Le vieux Ribero, derrière les hommes qui acquiesçaient par des *Vai* ; *Couquin dè Diou* ; *Aco és ben di* ; s'étonnait que des paysans parlassent si haut dans le bureau du grand parfumeur où lui n'était entré que sur la pointe des pieds comme dans la chambre d'un mort. M. Guigue consentait à raisonner avec ces gens capables d'insolence :

— Il y a de vieilles habitudes de pays. Vous les rompez brusquement. Autrefois on faisait le prix à l'amiable. Aujourd'hui vous venez imposer un prix impossible. Vous allez tuer la culture et l'industrie.

— Quarante ans, dit Masse, le paysan a porté la fleur sans connaître le prix que vous en donneriez. Vous nous annonciez à la fin de la récolte : « c'est vingt sous le kilog ». Aujourd'hui nous vous prévenons avant qu'il y ait des boutons sur les rosiers : ce sera dix francs. Vous répondez : « Il faut respecter les vieilles

habitudes ». La vieille habitude pour nous c'est la misère. Nous n'en voulons plus. Sur son lit de mort, mon père qui, sa vie entière, vous a livré sa fleur m'a dit : « Je te laisse des dettes. C'est tout ce que j'ai gagné à travailler trente ans pour la maison Edmond Guigue ».

Le visage du parfumeur demeura tranquille sur sa perle fine de cent mille francs dans une cravate de soie noire à raies blanches. Le calme du patron domina un moment ces hommes qui avaient de furieuses choses à dire. M. Maurin put reprendre sa démonstration :

— Nous estimons loyal de répartir notre production à toute la parfumerie. Vous prétendez que l'industrie se passera de nous. Nous nous passerons d'elle. Nous traiterons nous-mêmes nos fleurs en usine coopérative.

Ni la véhémence de Masse, ni la bonhomie de M. Maurin n'entraînaient M. Guigue. Ils le quittèrent sans conclure et dehors le renièrent :

— Ce n'est plus un parfumeur grassois, c'est un juif. Avec les millions gagnés sur nous il a créé des affaires dans le monde entier. Ça lui est égal que Grasse meure, maintenant qu'il en a tiré fortune. Son père nous volait sur le prix de la fleur, mais jamais il n'aurait osé dire qu'on ne verrait plus de roses dans nos jardins.

Masse se retourna vers la grande usine blanche et l'insulta :

— Tuer Grasse ! on te tuera.

Ils énumérèrent comme des crimes les comptoirs et les sociétés de M. Guigue :

— L'usine de Beyrouth où il distille la rose et le géranium ; deux usines en Bulgarie. Il fait aussi de la menthe en Angleterre. Il fabrique du cuivre dans la République Argentine ; du rhum à la Réunion.

Ils louaient le vieux Guigue qui avait si longtemps assuré leur misère :

— Il nous volait, mais il ne nous dédaignait pas. Quand on lui disait bonjour, il répondait. Son fils ne nous a jamais tant parlé qu'aujourd'hui pour nous dire que les Grassois ne comptaient pas pour lui.

Ils ne détestaient pas seulement l'homme qui voulait maintenir la tradition de tirer grand profit d'eux, l'héritier des parfumeurs féodaux ; mais plus encore le mépriseur de leur travail et de leur pays, qui dispersait dans le monde entier l'argent gagné sur la parfumerie grassoise. Montant la dure route oblique, ils allaient dans le bruit des raisonnements et des imprécations. Les temps de la vieille servilité étaient révolus. Les paysans naguère suppliants, fléchis par le poids de la corbeille en tête ou du sac à dos, qui appelaient le patron : *Mestré*, venaient de dire leur volonté dans le bureau du parfumeur où restait la trace de leurs pieds poussiéreux. M. Guigue ordonna de l'essuyer. Une vieille femme, à genoux, fit luire le parquet du Maître.

Les délégués achevèrent sur le cours leur parlerie véhémente et de dire ce que chacun avait à faire à Grasse : Ribero commander des corbeilles à jasmin ; Théoule chercher des outils chez le taillandier, rue Neuve ; mais il monta dans la raide ville jusqu'à l'usine Xavier Massiera et C^ie^, aux allées bordées d'iris. La pioche des terrassiers italiens déracinait des oliviers pour faire place à des bâtiments nouveaux. Théoule, familier de ces lieux, trouvait M. Xavier Massiera dans le lieu des manutentions désordonné par les transformations de l'usine : sous les étagères de bocaux et d'estagnons de produits finis étaient des sacs de marchandises pour la fabrication : racine d'iris, résine d'encens, mousse de chêne, vétiver qui sert au coupage de la violette. Des parfums d'une agilité de sourire sur un visage de femme passaient suaves dans le relent des résidus de distillation et des éthers de pétrole. M. Xavier Massiera donna aimablement le salut provençal : « Adieu. *Va bén ?* » à Jean Théoule qui le

réjouit par un discours agressif contre son rival Guigue :

— Il veut tuer Grasse, il crache sur la terre de son pays. Il dit qu'il n'a plus besoin que de chimistes. Les Turcs et les Bulgares lui enverront l'essence de roses. Il nous conseille de planter des haricots, parce que nous demandons dix francs du kilog de fleurs. A quel le prix prendrez-vous, M. Massiera ?

— Je donnerai dix sous de plus que le syndicat patronal.

Jean Théoule, satisfait, continua les imprécations contre M. Guigue :

— Un homme qui a des millions gagnés par sa famille sur les paysans de Grasse et qui est le plus récalcitrant à payer la fleur le juste prix. C'est un riche qui aime voir les pauvres autour de lui. La plus grande maison de Grasse qui devrait donner le bon exemple.

— La plus grande maison de Grasse, dit M. Massiera, ce sera la mienne.

Il adorait dédaigner. Il écoutait avec plaisir les jugements irrités sur ses rivaux, mais non l'affirmation de leur puissance. Il était envers les paysans d'une grande bienveillance, leur parlait provençal, leur avançait de l'argent. Il en offrit à Jean Théoule :

— S'il vous faut une somme avant la récolte, nous compterons après.

Le premier il avait renversé la vieille habi-

tude de domination de l'usinier sur le campagnard par la misère et donné en hiver des acomptes sur la rose de mai ou le jasmin d'août. Il était le plus populaire usinier. Les gens de la Colle ne voulaient livrer leurs fleurs qu'à lui.

— Un billet de mille, dit Théoule, on en a toujours besoin. L'engrais est cher, j'ai averti M. Maurin que dans la répartition du syndicat, toute ma fleur est pour vous.

Le parfumeur banquier essayait plus habilement que par la vieille ladrerie de dominer le paysan des jardins :

— M. Maurin vous fait du tort. Il a voyagé. Il a perdu l'esprit grassois. Il y a plus de bon sens dans l'esprit grassois que dans tout celui qu'on peut ramasser en faisant le tour du monde.

Théoule redescendit content d'avoir de l'argent en poche. De la haute route se voyait le pays fleuri jusqu'à la Méditerranée et à l'Estérel. Les haies d'aubépines, d'une solidité de muraille fortifiant les chemins, portaient sur les hautes tiges qui reçoivent tout le soleil de profondes houppes blanches. En bas, des boutons encore aussi verts que les feuilles étaient coupés d'un fil blanc par la fleur apparente, prête à l'éclosion sur la cruauté des fières épines. Les bouquets sauvages ruaient du parfum doux amer sur les routes ensoleillées. La floraison finissante du mimosa maintenait du jaune dans la campagne rouge

par les églantiers, les géraniums, les premières roses ; blanche par l'aubépine, les plants de marguerites et les arbres fruitiers. Aux cerisiers, les bouquets sur les tiges longues laissaient place à voir la branche, tandis que les amandiers où tous pétales se touchent ennuageaient les jardins de blancheurs massives et frissonnantes. Dans cette joie des arbres à copieuse parure, les oliviers pleureurs par le poids des fruits noirs gesticulaient à branches torses qui semblaient signifier une souffrance de la végétation. Des vagues de géraniums et de glycines franchissaient les murs de clôture des villas où balançait l'orgueil des palmes vertes. Des proches fleurs en bord de route jusqu'à la dernière ligne visible au fond de cette immensité achevée par la mer, tout était beauté et douceur. Sur le scandement des terrasses, la distance contenait des masses énormes de verdures différentes : oliviers, orangers, rosiers. Les rocs au-dessus de Grasse portaient la noirceur des pins. Au-dessous de la ville commençaient, dans les terres irriguées, les plantes riches en fruits et en fleurs. Dans les oliveraies abondait le bouquet de prairie épars au caprice des graines et du vent. Par les jours du feuillage les rayons passaient en barres d'or frapper le pré égayé. Cette jeunesse de l'herbe sous la gravité des rudes arbres illuminés semblait une entrée du paradis.

Un champ de fèves bouquetées blanc et noir était haut sur terrasse à mur de pierre grise où le lierre posait son dur baiser. Le becquart à trois dents d'un paysan frappant la terre rouge s'entendait régulier comme une tranquille respiration. Des coups plus sonores touchaient les cailloux épars. Ce pays au sol sec et dur n'avait point l'outil large à fer droit, la béche des contrées froides, bonne pour trancher profondément la glaise humide. Ici l'instrument était en pioche, pour asséner. Les oliviers remuant leurs hautes branches à un souffle du vent bougèrent les images de lumière dans le pré ombré. Les gestes des arbres s'étendirent sur les boutons d'or, les pâquerettes blanches et les jacinthes bleues. Une aussi grande richesse de couleur était dans la folie de l'herbe qu'aux terrasses des villas dont la végétation débordait les murs. La longue floraison de glycines, pareille à une vague bleue franchissant une digue, descendait jusqu'à des touffes de marguerites pariétaires qui terminaient en écume pâle ce grand flot immobile. Sous les amandiers la terre était blanche de fleurs tombées. Au loin l'Alpe Maritime trempait son dernier éperon dans l'eau rêveuse. Au-dessus de la ville parfumeuse commençaient les résineux, plus haut la lavande, puis les grandes montagnes glacées. Cent kilomètres de routes sinueuses menaient de la vague aux rocs

neigeux à travers des terrasses fleuries. Les cahots d'une charrette prouvaient le dur profil du chemin pierreux, pavé de blocs inégaux d'où les roues descendaient en martelant. Chargé de sacs vides de fleurs d'orangers, le véhicule éteignit un instant tous les autres parfums de la terre, tant son bois et les guenilles brunes qu'il portait étaient imprégnés de senteur. Une paysanne passa, à figure sévère, sous un large chapeau de paille. Ses habits décolorés par le soleil étaient du même gris que les vieilles pierres des murailles des champs. Ses maigres mains à grosses rides portaient de la bourrée d'oliviers pour mettre feu sous sa *pignata*. Elle traînait, dans la grande beauté du pays fleuri, la misère de son vieux corps, fourbu d'avoir longtemps travaillé la terre aux belles fleurs. Le crépuscule limpide illuminait d'émeraude l'ombre sous les oliviers comme Théoule arrivait au chemin où René était assis à cropetons, boulé en bête au gite contre un arbre ami de sa solitude.

— *Qué fas aïci ?* demanda le père : Que fais-tu ici ?

L'enfant répondit :

— *Rén.*

Pris par la main il marcha, tournant la tête vers la terrasse où les deux êtres de grand amour, Paul et Denise, accoudés dans les fleurs, recevaient sur leur baiser la bénédiction de la nuit.

Paul parlait à l'aimée :

— Le jour tu dis : On ne nous voie que du soleil. Mais si abrités que nous soyons, la lumière est un regard. Maintenant même pas le mystère du ciel ne peut nous trouver. Il n'y a que moi qui distingue la clarté de tes yeux. Je ne peux plus y compter les points d'or. Tu es voilée, craintive et je n'ai plus l'épouvante de ta beauté.

Dénouant sa chevelure, cette voluptueuse enseignée de chasteté lui en couvrit le visage.

Lié à elle par ses longues tresses, il avait la tête entre ses seins où elle le pressait à bras vigoureux et doux, l'enfouissant dans la caresse et le parfum.

— Il ne reste plus sur mon corps une place que tes lèvres n'aient touchée. Tu m'as prise, tu m'as dévorée, et parfois tu trembles encore, comme le premier jour où tu m'as eue. O mon chéri par-dessus tout, moi je tremblais que tu en meures. Ta blessure a laissé du sang sur moi. Je n'osais plus bouger, je priais pour toi.

Je fus une dame qui ne pouvait se passer de fierté. Ma joie était de ne pas faire comme les autres. Tu as cru m'avoir conquise par tout ce que tu m'as dit de si beau pour me promettre le bonheur. Avant que tu n'aies repris, sur ton lit de blessé, la force de parler, tu étais déjà le maître de mon âme, parce que je savais que je pouvais te faire choisir entre la mort et moi, et que si je ne t'aimais pas, tu ne pourrais plus vivre. Combien de fois m'avait-on répété que j'étais belle, mais toi avant de m'avoir pu dire un mot, tu m'as révélé l'amour dont mon orgueil n'était que l'attente. Je n'avais qu'à détourner la tête pour te tuer. Maintenant ma vie est dans ta vie.

Saisis dans la longue chevelure et l'avidité de leurs bras ils se frappaient de baisers insuffisants. De nouveau frénétique, il dit :

— Je reste au bord de ton immensité. Tant de volupté, il me semble que ce n'est qu'effleurer l'amour possible à nous deux. Quand pourrai-je t'atteindre toute ?

Elle murmura :

— Qu'est-ce qu'il te faut !

La femme au corps ambré embaumait la nuit. Ils n'étaient qu'une caresse et un rêve, chacun précipité dans la chaleur du corps de l'autre. Elle était fondue de tendresse et rieuse d'orgueil de ce qu'elle avait osé : abandonner son mari, perdre son renom, fuir avec l'aimé.

Un regret ombrait sa joie, le beau destin de n'avoir point connu Paul premier et seul : l'Époux.

Dans l'extase d'être aux bras de l'homme qui l'avait couchée délirante passait les souvenirs de sa virginité offensée par le mariage sans amour. Unie à 19 ans à M. Drouart, Guimperies, Broderies, Lyon, elle fut fidèle épouse, allant à la messe et confessant tous ses péchés. Des prêtres et des dames sentant l'encens venaient dans le bureau orné des portraits de M. Drouart le père et de M. Drouart le grand-père, fondateur de la maison en 1821. Les portes sans poignées de ce dépôt de fils d'or et d'argent n'ouvraient que par les clefs particulières de M. Drouart et de M. Aude, son associé. Madame Drouart vivait triste dans ce métier somptueux, sévèrement fait par son mari, homme secret, laborieux et lent de paroles qu'il disait toutes sur le même ton. Il aimait fortement l'intimité. Les murs de sa campagne, au bord de l'Ain, avaient trois mètres de haut pour que les voisins ne puissent voir chez lui. Les fenêtres de son appartement de la rue d'Alger fermaient à doubles volets. Par-dessus étaient de gros rideaux. M. Drouart n'aimait point que sa femme se mit au balcon d'où l'on voyait Fourvières. Le plafond d'escalier de cette maison était peint de sujets difficilement visibles, tant l'architecte avait

serré l'ombre dans la maçonnerie. M. Drouart pensait obstinément au succès de ses affaires. Madame Drouart gardait l'habitude de la prière, non de parade à l'église, par nécessité commerciale, mais toute seule implorant la Vierge de lui donner le bonheur. Il lui semblait qu'elle était perdue dans une ombre d'où elle ne sortirait jamais. L'invocation à Marie immaculée, vêtue de ciel et d'étoiles, était la plus grande douceur de sa vie éteinte par le commerce des fils d'or et d'argent. Haletante sous les yeux de son mari, elle attendait l'extase. Chaque soir déçue, elle priait la Vierge de lui donner l'amour. Mais elle était sans volonté de faute. Les hommes se retournaient vers son corps superbe et son magnifique visage. Elle dédaignait de choisir. Le mariage ne lui avait appris que l'étreinte et la tristesse. Elle était morne et fidèle. Tous les jours elle espérait comme une libération. Le matin, des angoisses la torturaient ; s'éveillant elle haletait comme si elle venait de courir. Au commencement de chaque jour saignait la plaie de son âme. Elle n'aimait que le soleil, la prière et la musique. Sur les bannières de confréries rapportées par les brodeuses de la Croix rousse, brillait dans le satin la Vierge au manteau blanc et bleu posant ses pieds nus sur un croissant de lune. Madame Drouart murmurait des litanies :

— *Salve Regina...*

On ne lui avait pas enseigné de plus grande adoration que la Vierge. Le regard des hommes furieux d'amour ne la troublait pas, car elle avait trop dégoût de contenter une brutalité. Mais celui qui venait du massacre lui avait enseigné qu'elle était plus puissante que la mort ; sorti vivant de la bataille, elle seule lumineuse à ses yeux éblouis était le destin par quoi il sortirait vivant de l'amour.

Filialement blotti, il s'attiédissait contre elle, dans la nuit ravissante. Entre les fleurs et les étoiles, leur douceur ouvrait des ailes qui leur donnaient la royauté du monde. En eux palpitait la plus exquise vie. Ils étaient la tendresse et le baiser. Le souffle d'amour soulevant les seins qui luisaient aux étoiles, berçait l'homme ravi dans l'extase d'être un dieu. La parole des plantes montait en parfums. Les usines soufflaient sur les jardins la senteur des matières florales travaillées dans la graisse, le pétrole et la vapeur d'eau. Mais l'odeur soupirée par la végétation était plus puissante la nuit que celle exhalée des récipients. Les fleurs sur pied refoulaient le relent des fleurs mortes. L'humidité de la terre, écrasée le jour par le soleil, le soir s'exhalait libre, donnait l'énergie de la fraîcheur aux baumes naissant du sol. Une puissance énorme et charmante emplissait l'air d'essences triomphales qui mon-

taient la colline, franchissaient la ville aux odeurs vaincues par la force du soir. La terre suave priait par ses baumes. Une plantation de marguerites semblait un rayon de lune dans l'ombre émue. L'homme et la femme qui s'aimaient se répétaient la douce musique de leurs noms. Il l'appelait Denise, puis Divine. Elle répondait : Aimé.

La nuit était autour d'eux un baiser immense. Éblouis d'étoiles, grisés de parfums, ils cherchaient chacun dans la chaleur du corps de l'autre l'infini de la douceur humaine. Sous la profondeur de l'ombre odorante où remuaient des palmes, ils portaient un dieu dans leur cœur éperdu.

Dans la nuit brève de mai, la ténèbre étoilée ne pesait que quelques heures sur cette terre fleurie. Au jour, Auguste Andreis, chauffeur de chaudière à la maison Guigue, logé au numéro 8 de la rue des Moulinets, demanda hautement devant le numéro 4 où habitait l'Italien Césare Damiano, son camarade d'équipe :

— *Calès ?* Tu descends ?

Césare Damiano répondit :

— *Cali* ! Je descends !

Ce cri des deux hommes était suivi par le bruit de leurs souliers ferrés râclant le pavage en pente. Les chauffeurs arrivaient premiers au travail pour relayer aux feux l'équipe de nuit. Derrière eux les ouvriers sortant des masures grassoises marchaient aux usines dont il ne restait que quelques très vieilles dans l'agglomération de la ville. Celles traitant les fleurs à l'éther de pétrole étaient écartées des habitations. Autrefois les travailleurs ne sortant pas de leurs quartiers allaient en quelques instants du logis au travail. Aujourd'hui ils grimpaient ou descendaient vers toutes les

parfumeries distantes en lieux non bâtis et plus près de la culture des fleurs que de l'habitation urbaine.

Les usines rivales à l'embauchage des ouvriers comme à l'achat des fleurs mettaient le personnel à petite allure sur les besognes de toutes mains pour l'avoir abondant au prochain travail de la rose. Sitôt que l'une commençait l'augmentation de son effectif, toutes appelaient. Quiconque voulait gagner sa journée le pouvait. Auguste Andreis mania le ringard et la pelle sur le foyer bien flambant. Césare Damiano brouettait le charbon. Tous deux parlaient le provençal. La population italienne de Grasse ajoutait au : *Vaï*, le : *Ecco*, et des mots de Gênes à ceux d'Arles : *ancora* pour *maï*.

Auguste Andreis, ancien chauffeur de la marine de l'État, était éminent dans l'art de bien faire du feu, la plus longue flamme avec le moins de combustible. Étouffé de chaleur dans les soutes d'acier, il s'était glacé sous le courant d'air des manches à vent, délicieux et terrible, sauf dans la mer Rouge où la ventilation arrivait aussi torride que l'air rayonnant des gueules de foyer. Césare Damiano, venu des pâtes alimentaires, devait à cet homme dur, de savoir ce métier, commencé par pelleter des escarbilles avant de prendre le ringard sans faire baisser la pression. Auguste Andreis lui avait aussi enseigné le syndicalisme et la

révolution qu'il rêvait charmante comme une divinité couronnée de fleurs rouges. La vierge en robe bleue étoilée d'or n'était pas pour une croyante extasiée plus radieuse que l'Émeute écarlate pour Auguste Andreis. Son grand-père, né à Nice, avait coutume de dire : « *Aï vistà douï homé : Garibaldi e Blanqui.* J'ai vu deux hommes : Garibaldi et Blanqui ».

Fidèle au métier paternel de matelot caboteur, déchargeur de navires, Auguste Andreis était entré dans la marine, comme, par tradition garibaldienne, il était devenu syndicaliste.

Dans le culte des deux Niçois : Garibaldi et Blanqui, le grand-père Andreis, coltineur d'oranges et de charbon de bois, rouleur de tonneaux d'huile et de vin, gabier de bateaux entoilés de blanc sur la mer bleue, avait ce particuliarisme des vieux *nizzarte* qui disaient : « *Siou pas Francés, siou pas Italian, siou Nizzarte :* Je ne suis pas Français, je ne suis pas Italien. Je suis Niçois. »

Il avait été des chemises rouges de la bataille de Dijon au 24 janvier 1871, non pour la France, mais pour Giuseppe Garibaldi. Vieux à barbe blanche, il coiffait son petit-fils Gusta du chapeau de victoire : « *Lou bérété dé Dijoun :* Le béret de Dijon. »

Tenant la dure main de son père, le petit Auguste avait, à l'enterrement du vieux, marché devant le cortège d'hommes vêtus d'écar-

late pendant que sonnaient les cloches de la cathédrale de Santa Réparata. Il se souvenait du cri fervent des libérateurs devant la fosse : « *Evviva Garibaldi* ! » à quoi des femmes à genoux répondaient : « *Evviva !* » comme *Amen* à l'église, puis elles avaient été prier sur la tombe d'Anita Rosa.

La révolution violente était pour Auguste Andreis la religion de ses ancêtres. Élevé dans l'insurrectionalisme italien et le culte des révoltés chemisés d'étoffe éclatante, il acclamait aux conférences socialistes la logique allemande démontrant l'infaillibilité du marxisme pour le salut du monde. Il avait dans sa chambre le portrait de Karl Marx entre ceux de Garibaldi et de Bakounine. Artiste en son travail il adorait le feu. Le charbon lui était un marbre noir d'où il tirait des statues de flammes.

Le mazout, dit-il à Damiano, ça vient par un robinet. Si on l'installe ici, nous partons.

Les vieux gestes du dur métier lui plaisaient : pelleter le combustible et l'égaliser à la volée pour tenir grande flambée sur toute l'étendue des grilles.

Exact collecteur de taxes syndicales, il apostrophait les inscrits qui n'avaient pas leur carte en règle. Les chauffeurs de chaudières étaient les seuls spécialistes de ces usines aux

manutentions faciles. Les chefs de service dressaient très vite des manœuvres aux travaux d'enfleurage et à la surveillance des alambics ; ils ne le pouvaient si aisément dans la rude science de bien faire du feu. Une grève aux chaudières mettait en chômage tout le personnel de la fabrication à chaud. Par Auguste Andreis aux mains noires et à la figure suante, l'esprit de Garibaldi et de Blanqui minait la fortune de l'usine Edmond Guigue.

— Les paysans, dit-il à Césare Damiano, demandent dix francs du kilog de roses. Nous sommes payés 15 francs par jour. Si les parfumeurs ne nous augmentent pas, nous ne chaufferons pas les alambics pour les roses du paysan. On laissera pourrir la fleur.

— *Sicuro.*

Sur 40 chauffeurs de chaudières des parfumeries de Grasse, il y avait 22 Italiens. La hardiesse des Provençaux ne leur était pas possible car la police les expulsait aisément. Leur docilité enrageait Andreis :

— Vous, Italiens, dites toujours oui, mais le parfumeur n'a qu'à siffler pour que vous veniez tout courant à l'usine.

Les deux chauffeurs nourrirent le feu qui fournissait la vapeur aux alambics distillant l'oranger. Des hommes remuaient à la fourche la masse de pétales blancs vidée des sacs sur le sol cimenté. Ils jetaient haut la fleur

pour l'aérer, et empêcher son échauffement. Leur geste seul était vif dans la salle aux batteries d'alambics de cuivre où les distilleurs avaient métier non de fatigue mais d'assiduité. Les coltineurs venus des chariots de la cour augmentaient le mont candide travaillé par les fourches. L'oranger pouvait supporter quatre ou cinq heures de sac sans noircir. La parfaite blancheur était aux fleurs apportées par les Grassois aussitôt cueillies et qui passaient sur bascule. Les camions venus des communes où les réceptionnaires faisaient la pesée apportaient des pétales froissés par les cahots du transport.

De la rude étoffe des enveloppes de jute tombait le bouquet nuptial dont l'odeur sortait abondamment des salles. Par ce beau temps la fleur s'ouvrait bien et le paysan cueillait beaucoup. Le soleil commandait le travail. L'usine devait traiter le jour même tout ce que la campagne envoyait. Les hommes des distilloirs virent qu'ils finiraient tard car à quatre heures de l'après-midi un camion haut chargé de trois rangs de sacs arriva encore de Vallauris. Les ouvriers versaient au panier dans les alambics la fleur blanche, puis la retiraient épuisée, brûlante, bonne pour l'égout. L'essencier florentin divisait l'eau à quatre francs le litre et le néroli à 8.000 francs le kilog.

Dans la liqueur fumante était présent tout le travail de la terre et du soleil.

— Nous finirons à neuf heures, dit Antoine Gilli, qui activait la besogne pour ne pas manquer la réunion syndicale.

La réclamation ouvrière survenait au commencement de la distillation des fleurs fraîches. Le travail de morte-saison était sur plantes sèches : mousse de chêne vert de Dalmatie ou du Var, base du parfum Chypre, racines d'iris et de vétiver, encens. L'hiver l'usine traitait ces gommes et bois odorants, matières non périssables. En mars commençaient les fleurs : violette, narcisse, jonquille ; de mai à juin : la masse de bigaradier, de rose et d'œillet.

Auprès de l'oranger abondant était la fin de la violette d'un mauve vigoureux devant la masse de fleurs pâles. Les violettiers fauchés donnaient aigre odeur de vert par-dessus le baume sucré des bigaradiers. Les usiniers riches de commandes attaquaient toute herbe odorante, feuille et fleur.

Dans la salle d'enfleurage à chaud, aux presses hydrauliques trapues, les femmes achevaient la grande mise en ordre pour le travail de la rose. La graisse en clarification dans les bassines chauffées à la vapeur ajoutait le relent de l'échaudoir aux suavités des parfums de fleurs. Dans les tonneaux américains marqués *Neutral Lard*, les ouvrières prenaient la matière

blanche pour la refondre à chaleur lente, la passer, l'aromatiser et la rendre rebelle à corrompre.

M. Cyrille Rivara, chef de service, surveillait la préparation très soignée de cette matière dont la perfection était la base de toute bonne fabrication. Depuis sept ans dans la maison Guigue, il n'y avait jamais été plus soucieux qu'en ce moment où il craignait la grève du personnel. Commander les femmes au tablier graisseux remuant à la spatule de bois le lard en fusion, y doser le benjoin qui en empêchait le rancissement était pour lui une préoccupation normale de cette saison préparatoire aux travaux des fleurs. Il était homme excellent à travailler toutes plantes odorantes, par la graisse, l'éther de pétrole ou la vapeur, mais non à travailler l'âme humaine. Il regardait obliquement les femmes aux yeux baissés et leur voulait dire des choses qui les maintiennent dociles à la discipline de la maison Guigue. Il avait du goût pour Marie Gilli dont le père travaillait aux distilloirs. Elle n'était jamais chargée que de faciles besognes, ce que rendait aisé l'habitude de garder pendant la morte-saison du personnel nombreux à petite paie. La fille timide à doux visage était pâle car elle logeait rue Rêve-Vieille en un pitoyable et solide taudis. Le personnel ne se plaignait pas du commandement de

M. Rivara, désapprouvé en ses sentiments par les belles et fortes filles, étonnées qu'il ait choisi la plus maigre parce qu'elle avait de grands yeux. Elles ne s'en vengeaient qu'en disant d'elle : « *A pas dè goüta dè cüou :* Elle n'a pas de joues de derrière. »

Continuant leurs lents gestes de remueuses de graisse, elles écoutèrent M. Rivara leur enseigner la sagesse :

— Je ne demande qu'à vous voir gagner bonne journée. Je n'ai jamais fait tort à l'ouvrier. Mais si vous vous mettez en grève, je ne pourrai plus parler pour vous au patron.

Il détestait la rupture d'habitudes dans la maison routinière. Il aurait donné sa paie d'un mois à 900 francs pour éviter la grève, non par rage de soutenir l'intérêt de Edmond Guigue & C^ie^, mais par besoin de continuer à vivre comme il avait toujours vécu : bienveillant aux ouvrières et très régulier dans ses fabrications. Il parla avec brusquerie à Pauline Gastaud, grosse brune à bras d'homme qui remuait sans aide de forts poids, car elle était fière de son corps puissant :

— C'est vous qui leur montez la tête.

Elle répondit :

— J'aimerais mieux monter autre chose à un homme que la tête à une femme.

Elle le regardait de coin et toutes rirent, dont il fut gêné et alors devint brusque de

paroles, selon sa coutume, quand il voyait un dérangement dans la tranquillité du personnel ou la qualité de la marchandise :

— Vous serez contentes quand on aura fait venir des Italiennes et que vous serez à la rue.

Elle se moqua de ce danger :

— Vous n'aurez pas de plaisir avec les Italiennes. Nous irons prendre l'air en cueillant la rose et le jasmin. Il y a du travail à la campagne.

Les filles qui craignaient de perdre leur place, aimant mieux l'usine que les champs, gardaient visage sévère. D'autres avaient frénésie de parler et de rire, car elles allaient vers une aventure exceptionnelle et distrayante dont elles espéraient augmentation de salaire. Le personnel, dans l'odeur de la graisse et des fleurs, commençait sa révolte par quoi toute l'usine subissait une angoisse que seul n'éprouvait pas M. Charles Borcetti, chimiste, dont les idées régnaient au-dessus des difficultés de direction du personnel. M. Rivara lui confia son ennui :

— Nous allons peut-être avoir la grève en pleine période de l'oranger et de la rose.

M. Borcetti dit son opinion d'homme de laboratoire sur cette question sociale :

— Ne pas vicier mes expériences est plus important que la grève. Je voudrais un échantillon de la graisse que vous allez employer

pour l'enfleurage à chaud. Ne me faites pas une préparation spéciale. Donnez-moi exactement celle qui sert à la fabrication.

M. Borcetti croyait en le laboratoire pour le salut de l'usine et le salut de la patrie. Il disait que la France de 1914 avec ses 2.500 chimistes à vieux appareils avait été en risque de mort devant l'Allemagne qui en avait 30.000 bien outillés. En parfumerie il méprisait la fleur qu'il estimait une détestable routine. Fanatique dans son métier, il prétendait remplacer par la cornue tous les jardins de Grasse. M. Rivara réfléchit à lui fournir une matière telle que les expériences de rancissement fussent à l'éloge de la fabrication.

Il entra dans son bureau pour mettre au point un kilog de ce beau travail, ce qui n'indiquait point que toutes graisses n'étaient pas soignées et surveillées avec une minutie sans défaillance, mais les chefs de service se méfiaient du chimiste et quand ils avaient affaire à lui, perfectionnaient le parfait. M. Rivara finit la journée dans cette attention et ne la quitta que pour venir dire encore des paroles de fidélité aux ouvrières prêtes à partir :

— Ne vous laissez pas tromper. Rentrez tout droit chez vous.

Et autres conseils qui apaisaient sa conscience de bon serviteur.

Les pieds ouvriers râclèrent les rues montantes où, dans les vieilles maisons, les feux du charbon de bois brûlaient sous les *pignatas* de terre rouge:

Auguste Andreis respira, en rentrant au 8 de la rue des Moulinets, la vigoureuse odeur du fumier de la cour. Le tas haut de deux mètres était chaque jour augmenté par les détritus que jetaient les habitants de cette bâtisse sans égout et sans cabinet. La maçonnerie avait pourvu aux mêmes besoins que pour la bête en tanière : l'abri sec. La seule commodité de cette maison sans vidange était d'abriter de la pluie et du vent. Cependant les locataires avaient d'autres usages que les animaux qui fientent sur le sol de leur antre ou tout près de l'entrée et y laissent pourrir les résidus de leur repas. La différence entre le taudis et la tanière était de pouvoir, du taudis, jeter l'ordure par la fenêtre. L'entrée était nette à cette heure passante. Les masures sans eau ne vomissaient que la nuit leurs déchets à la rue, mais pouvaient sur cour fienter à toute heure.

Au-dessus du fumier permanent du 8 de la rue des Moulinets, un figuier s'enracinait dans le mur. L'arbre du paradis terrestre poussait dans l'enfer du taudis, si grassement nourri d'ordures que les feuilles vertes sur les branches grises étaient déjà plus ouvertes que dans la végétation de pleine campagne. Il prospérait à l'endroit où la lumière touchait ce mont de fiente dont nul ne savait l'âge. On l'avait toujours vu. Des choses récentes y luisaient, liquides et pâteuses.

Auguste Andreis souhaitait transporter ses images de Karl Marx, de Giuseppe Garibaldi et de Blanqui, dans une maison plus confortable, comme celle de Césare Damiano munie d'un égout dans l'escalier. Un déversoir était sur chaque palier pour la vidange des eaux, à quoi les locataires ajoutaient les ordures, de sorte que les tuyaux de descente, souvent obstrués, perdaient aux joints et maculaient les murs.

Auguste Andreis distinguait dans Grasse les maisons à boyaux et celles sans boyaux. Les bâtisses à tuyauterie ne rendaient pas l'ordure par les fenêtres, mais grâce à la disposition en pente de la ville, étaient parfumées par les eaux usées des usines envoyant à l'égout des torrents de fumier de fleurs.

Chez Auguste Andreis on ne sentait que purement la fiente, en tous temps, mais dans la

maison habitée par Césare Damiano on sentait l'oranger et l'urine. L'usinage n'abolissait pas tout le parfum de la fleur résistante d'une telle énergie que dans le caniveau emportant son cadavre bouilli mêlé aux déjections humaines restait encore un baume charmant.

Le plus confortable domicile était celui de la famille Gilli. Les tuyaux suivant le mur extérieur comme les descentes de gouttières, on y vidait les eaux dans une cuvette disposée en bord de fenêtre au lieu de les porter sur le palier. Il suffisait de fermer les vitres pour que la maison ne pue pas. Aux bâtisses à écoulement intérieur, l'air entrant purifiait ; ici il empoisonnait. Madame Gilli trouvait commode d'avoir la tombée des eaux si près de l'évier. Habitant le troisième étage, elle était la moins génée par l'obstruction du conduit, quand un locataire y jetait des choses qu'on n'arrivait plus à faire descendre à coup de bâton. Il fallait attendre que la fermentation les use. Alors elles s'effondraient d'un seul coup. Par la commodité du tuyau, les locataires perdaient la vieille habitude d'obliquer les ordures le plus loin possible du mur. Les cuvettes débordantes en teignaient la maçonnerie du haut en bas. Une vieille méticuleuse disait : « On ne sait plus jeter les eaux », car elle avait habité des rues où on précipitait tout par la fenêtre mais pour que ça tombe juste dans le ruisseau.

Les riches demeures à cabinets et robinetterie étaient rares dans le vieux Grasse. Des familles notables logeaient en maçonnerie centenaire non pourvue de ces subtilités qui ôtaient la fatigue de monter l'eau par les escaliers et de descendre la fiente par la fenêtre.

Madame Gilli tenait fort proprement son logis de tout un étage : trois pièces, une sur rue, puis on passait dans l'escalier pour venir aux deux autres sur cour. Usagère du palier, elle avait droit de s'y asseoir, y garer un coffre ou des choses qui ne se volent pas facilement. Ce privilège n'était dû qu'aux locataires de trois pièces, un étage pour 130 francs, mais ils ne devaient rien mettre qui empêchât le passage. Cette maison était une des plus larges de la rue; d'autres, à une seule pièce de chaque côté du palier, ressemblaient mieux à des tours.

Les paies cumulées de son mari, de son fils et de sa fille à la maison Guigue permettaient à Madame Gilli de se si bien loger en une cuisine et une chambre sur cour, une chambre et une alcôve sur rue, quatre fenêtres pour quatre personnes, alors que des gens couchaient à cinq dans une chambre à vasistas. Cet étage appartenait à M. Tombarel, l'épicier de la Place-aux-Herbes, le deuxième étage était à Madame Gayraud, rentière, rue Neuve. Au premier, M. Guigue, qui avait par héritage des

parties d'immeubles dans le vieux Grasse, avait fait pancarter : Étage à vendre. Cette appropriation multiple rendait difficile de demander la réparation du tuyau de vidange. Le locataire du bas sur qui tombaient par obstruction du conduit les eaux de Madame Gilli criait :

— Vous pourriez aviser M. Tombarel.

Madame Gilli répondait :

— C'est bouché chez vous. Il faut faire venir Madame Gayraud.

Par similitude des façades, la rangée des aïeules de pierre grise semblait un seul corps de bâtiment. L'exiguïté de chacune n'était apparente que par la proximité des portes.

Madame Gilli, délicate, disait que le quartier sentait « la poison ». Elle n'ouvrait ses fenêtres que pour jeter l'eau. L'insinuante puanteur du vieux sol et des murs imprégnés d'ordure régnait dans la maison que Madame Gilli habitait depuis vingt ans, ce qui expliquait le teint pâle et l'air délicat de sa fille Marie par qui M. Cyrille Rivara était charmé. Il adorait en elle l'empreinte du taudis, la blancheur de la chair couvée par l'ombre.

Marie Gilli montait lentement l'escalier aux marches de carreaux rouges bordées d'une pièce de bois creusée par le râclement des pieds. Elle posa dans la cuisine un petit paquet de graisse blanche tirée des bassines, avant l'ad-

dition du benjoin et des aromates. Cette fine marchandise était excellente pour la cuisine que Madame Gilli faisait dans les casseroles de terre. Les fabrications de parfumerie contenaient des choses fort appréciables pour le fricot : les huiles d'olives, les graisses d'enfleurage. La maison ouvrière sentait parfois l'excellente friture, ce qui compensait l'odeur de pétrole et de fumier venue des caniveaux en pente où descendaient les fleurs suppliciées.

Madame Gilli aimait cuire bonne chère : la soupe au *pistou :* à tous légumes coupés menus, assaisonnée d'ail pilé, de basilic et de fromage de Parme. Elle avait grande patience à hacher le *fassun*, pour farcir le chou, les fleurs de courge. Quand elle était riche le dimanche, elle mettait bouillir à baisse la langouste et le poisson de roche et quand elle était pauvre, de la morue et une pierre. Dans l'âtre de briques encadré de fer, le pétillant charbon de bois lançait des explosions d'étincelles ; le feu très rouge de la braise avait la même couleur que l'horizon visible par cette fenêtre de cuisine. Une lumière de brasier brûlait sur les collines. Le soleil déclinant achevait un jour de plus de la vie des hommes, indifférents à la beauté du monde, car en leur corps était la fatigue et en leur âme la révolte.

Dans les rues à hautes maisons sordides le ciel n'était visible que comme une ligne

entre les toits ; les gens n'en pouvaient voir plus que ne peut un puisatier descendu, mais y renonçaient car, enfouis dans leurs soucis, ils baissaient la tête. Auguste Andreis et les chauffeurs de chaudières, Antoine Gilli et les hommes des parfumeries, un fort groupe de femmes avec Pauline Gastaud allaient vers la salle où devait parler le secrétaire du syndicat : Musse, petit homme à voix bien vibrante.

Sur l'estrade éclairée de lumière électrique, il fit hardiment face à ce peuple content de l'entendre répéter ce que chacun disait chaque jour : que le parfumeur faisait une grosse fortune, que le paysan gagnait beaucoup d'argent, et que l'ouvrier restait dans sa vieille misère :

— Autrefois les hommes étaient payés 3 francs, les femmes 25 sous. C'est ainsi que les industriels ont commencé de s'enrichir. Pendant la guerre, ce fut 5 francs et 2 francs. Aujourd'hui, pouvez-vous, camarades, vivre avec onze francs par jour qu'ont les hommes, six francs cinquante qu'ont les femmes. Nous sommes pris entre le parfumeur qui ne nous paie pas notre travail et le paysan qui nous vend cher la nourriture. Le salaire que nous touchons à l'usine nous le donnons au marché où chaque jour les prix augmentent. Le parfumeur et le paysan calculent combien ils auront de bénéfice sur nous. Nous calculons si nous aurons assez à manger.

Une foule répétait au dehors des choses semblables. Des jeunes gens promettaient d'assaillir les vendeurs au marché.

De grands souffles embaumés venaient de la campagne rêveuse autour de la ville puante. Dans la ténèbre épaisse remuaient les hommes qui voulaient justice.

Hors la rue qu'ils animaient, tout était grand silence dans Grasse obscure. De rares passants invisibles au bas de l'ombre écrasée dans les ruelles étroites par les hautes maisons, perlaient des coups de talon sur l'empierrement oblique. Des fenêtres éclairées rompaient cette noirceur de puits, totale sous les voûtes par quoi deux façades s'épousaient.

La nuit limpide bouquetée d'étoiles se teinta de lune encore invisible derrière les collines où les lumières distantes marquaient l'espacement des maisons riches à grands jardins. Minuit sonnait, l'heure du baiser sur les terrasses fleuries et de la révolte au cœur ouvrier.

Denise en Eden murmurait à Paul l'éternelle tendresse :

Car je suis malade d'amour.
Que sa main gauche soit sous ma tête.
Et que sa main droite m'embrasse.
La nuit se ferma sur eux.

Paul montrait à Denise le vieux Grasse. Avec elle marchait la lumière du bonheur. Rencontrant Margarita Bertolotto, elle lui fit gentil reproche de passer si vite :

— Vous êtes bien fière dans votre quartier.

— Mon quartier c'est la rue Rêve-Vieille.

Charmée par ce nom, la femme de grande beauté alla vers les maisons de misère. Paul lui en donna de ravissantes explications :

— Ces rues ont probablement été tracées par les habitants d'avant l'époque romaine. La ville est bâtie sur roc. Les fondations doivent être depuis des milliers d'années aux mêmes endroits. Songe à tout l'amour qui a vécu dans ces pierres.

La fontaine de la rue Charité-Vieille mettait le clair d'eau près de l'ombre d'une porte en ogive dont Paul loua le dessin :

— Il est digne d'une cathédrale. Ces gens sont logés comme Dieu : dans le gothique.

Au bas des maisons aïeules, les échoppes de fripiers, de marchands de loques et de peaux de lapins étaient pleines d'une ombre qui

masquait le dessin des objets. On ne distinguait bien que ceux exposés à l'entrée.

Denise, respectueuse de l'antiquité et ravie du disparate, écoutait Margarita succéder à Paul dans l'explication archéologique :

— Grasse est un village mal semé que le bon Dieu a perdu entre ses doigts. La rue s'appelle Charité-Vieille parce qu'au numéro 5 était l'hôpital. Aujourd'hui c'est loué aux ouvriers. Une maison sans eau mais des habitants bien propres, comme dans toute la rue. Ils ne jettent rien par les fenêtres mais vont le soir tout vider à la fontaine. On ne marche pas sur du fumier. Ailleurs il y a des gens si sales qu'ils font pourrir les pierres.

Paul écartait par l'admiration des vieilles bâtisses ces détails répugnants :

— Cette antiquité de Grasse est émouvante. Les légionnaires romains ont ici aimé les Gauloises. Ces pierres sont peut-être contemporaines de la prédication du Christ.

— *Grassa vieilla*, dit Margarita, a été faite quand Jésus est passé.

Elle les pria de voir l'église :

— C'est plus riche que *Santa Réparata* à *Nizza*. Il y a des choses tout en or.

La vieille ouvrière s'agenouilla devant la Vierge. Denise humiliait auprès d'elle son beau corps en un mouvement si doux que Paul sentait en lui bondir l'amour. Tête basse elle

prolongeait sa prière délicieuse parce qu'il lui embrassait la nuque.

L'inscription : « *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus* », dominait le maître-autel, placé au-dessus du passage du Grand-Puits, trois fois infect par la commodité d'y fienter à l'abri de la pluie, sous la voûte portant le tabernacle.

Devant la maison du cirier, deux hivernantes parlaient de chiens :

— Il a ses papiers ?

Cette phrase de gendarmerie humilia la questionnée :

— Il m'a coûté 500 francs à Lisieux.

— Son pauvre petit nez tout gris.

— Il était noir, Madame, c'est leur manière de pâlir.

— Ses dents le font souffrir.

— J'ai eu un petit griffon, mort d'une entérite, foudroyé en vingt-quatre heures.

— Je ne le lave pas, je le brosse. Le vétérinaire m'a dit : « Sur cent pneumonies, quatre-vingt-dix-huit sont dues au lavage ». Ce poil est long à sécher. Mon chéri a trop de fourrure. L'été lui sera dur. Nous allons à Dax pour les boues. Elles sont peu adhérentes, sauf aux ongles. Ici il y a les moustiques, à Dax les fourmis.

Migratrices changeant de pays chaque saison pour leur plaisir ou leur santé, elles nommaient les hôtels où leurs aises étaient mieux choyées :

— Je veux que l'on serve mon chien dans l'argenterie, comme moi. J'ai quitté une pension où on lui apportait son consommé dans un de ces pots de terre où les gens d'ici font leur cuisine.

Un enterrement pauvre venait vers l'église. Les pétales d'une couronne de roses, détachés par l'ébranlement du corbillard, traçaient sur le sol une voie fleurie.

Des ateliers de bois et de tôle pour les caisses et les estagnons de parfumerie étaient au rez-de-chaussée ou dans le sous-sol des vieilles maisons. Le bruit des outils de layetiers sortait des souterrains. Un feu de rétameur grandissait dans l'ombre sous la rage du soufflet. Les murs, imprégnés de vieux travail, gardaient trace et senteur de tannerie, d'huilerie. La ville en colline, minée par les anciens métiers se creusant abri, cachait sous l'ombre des taudis la ténèbre des tanières. La chaudronnerie de fer-blanc et de cuivre : bassines, cuviers et alambics remuait ses sonores métaux en deux couleurs : argent et or, martelés par les ouvriers vêtus de bleu.

Margarita, fière de guider les riches bienveillants, les aventurait dans des venelles où il n'était point nécessaire d'étendre les deux bras pour toucher les murs. Lever les coudes suffisait. Devant le numéro 2 de la rue des Moulinets, elle dit :

— Personne ne veut plus habiter en haut de cette maison. En bas un vieux reste depuis longtemps. Quand on a des habitudes on n'aime pas changer. Deux hommes sont péris là-dedans. On en a trouvé un tout sec, l'autre tout véreux.

Le travail des araignées ornait les fenêtres sans vitres. Les tisseuses de proie prenaient copieusement les mouches en ce lieu de pourriture. Denise, curieuse et craintive de l'épouvantable, n'osait mettre un pied sur ce seuil ; elle avançait la tête dans l'ombre si épaisse qu'elle ne distinguait pas les murs.

La Piémontaise dit :

— Un soir, en entrant dans cette maison, j'ai cru me phixier. Il faut voir avec ses pieds et ses mains. Des marches manquent dans l'escalier. Tout le bois est mort là-dedans. Mais la pierre est solide.

Des Italiennes et des Provençales, de leurs fenêtres ornées de pots de basilic et de géranium, disaient bonjour à Margarita. Affables dans la masure fleurie elles proclamaient la bonne qualité de leur logis :

— *Mountrès Grassa vieilla ?* Vous montrez le vieux Grasse ? Vous faites voir le Roachier ? Par ici c'est bien. Nous, on ne se plaint pas.

Invités à admirer par les contentes du taudis, les deux riches curieux entraient dans tant

d'ombre que la tache blanche des visages n'y était plus visible. Les femmes se reconnaissaient à cri :

— *Siès vous, Margarita ?* Est-ce vous, Marguerite ?

Rue de l'Oratoire, un escalier d'une raideur d'échelle montait sans tourner au premier étage. On n'en voyait que les premières marches. La ténèbre cachait le haut, à pic dans la nuit de la maison. Paul diminuait sa curiosité archéologique en apercevant l'angoisse de Denise devant l'humanité misérable. Elle se serrait contre lui comme si elle était en danger. Un rire magnifique retentit dans le taudis. La joie d'une Italienne à dents blanches apparut lumineuse à une fenêtre où ses cheveux noirs luisaient sur un pot d'œillets rouges aux tiges érigées par des tuteurs de roseaux.

Denise fut heureuse d'entendre le cri du bonheur. Margarita lui choisissait le meilleur passage dans les rues pavées de pierres non taillées également, mais éclatées au maillet et associant toutes formes : du triangle à la demi-lune.

— Ici, dit-elle, les grévistes ont fait hier au soir leur réunion. Du bruit jusqu'à minuit. On n'entendait plus couler l'eau de la fontaine tant ils parlaient et criaient.

Rue de la Fontette le sol était cimenté en escalier à longues marches plus douces au pied

que le cailloutis des voies en rampe unie. Devant une auberge où du stock-fish trempait dans un baquet de bois, une femme à cheveux gris portant un poupon enguenillé donna le bonjour à Margarita qui la consola :

— Quatre si petits, vous ne pouvez pas les élever. C'est trop pour vous.

La femme mit un baiser et des pleurs sur les mains de Denise charitable.

— Elle garde, dit Margarita, les enfants de sa fille qui vient de mourir, abandonnée par son mari, parce que, pendant la guerre, elle s'était mal conduite.

Denise donnait tant d'argent que les mains de la femme ne les pouvaient plus tenir. Margarita, la cueilleuse à sept francs par jour, remerciait la belle riche d'être si pitoyable. L'Italienne lui parlait de la honte des femmes au temps de guerre :

— Dans ma rue une jeune fille a été enceinte. Sa mère la soignait pour l'anémie. La petite s'est cachée jusqu'au dernier jour. Quand la mère a vu ce que c'était : *ès resta sèca*, elle est restée sèche : deux heures sans connaissance.

Denise s'étonnait d'entendre cette vieille parler avec une telle tristesse des défaillances féminines qu'elle croyait banales et acceptées dans ce peuple habitant de taudis. La rude ouvrière insistait sur l'honneur de la femme :

— Dans tous les quartiers de Grasse, il y a

eu des scandales, et à mon pays aussi, en Italie. Jamais on n'en a tant fait et jamais on ne s'est si peu caché pour en faire.

Place des Cordeliers, des couples d'ouvrières de parfumerie portaient de profonds paniers de fleurs d'oranger. Les boules des joueurs inquiétaient leur marche laborieuse. Margarita dit qu'à cet endroit devenu esplanade de jeu, elle avait vu des tombes. Les couvents de la ville-taudis anciennement évêché avaient été lieu de sépulture. Margarita raconta que des terrassiers fouillant l'emplacement du nouveau théâtre en avaient retiré des tombereaux de crânes. Un ancien cimetière tout herbeux était contre l'église de l'Oratoire. Morts et vivants serrés sur cette colline, le taudis s'appuyait au charnier.

Les noms des rues : rue des Sœurs, rue des Cordeliers, rue de l'Oratoire, indiquaient l'ancien peuplement monastique. Rue de l'Évêché, Margarita passa vite, malgré Paul, curieux de l'ancienne résidence de la seigneurie ecclésiastique. Il comprit la pudeur de la Piémontaise à voir le grand numéro dans l'étroite rue penchée où avaient résidé les princes de l'église. Margarita montra l'*houstoü dé li Rouman*, la maison des Romains, qu'elle disait la plus ancienne de Grasse. Les bâtisses à solidité de forteresse de la rue Droite, aux boutiques notables, posaient leur arrière-mur

sur ruelle à ordures. Des colonnes à chapiteaux ornaient l'escalier montant aux taudis gothiques perpétués dans un ancien couvent. La maison de la Reine Jeanne, 39, place aux Aires, étayait ses marches sur six cariatides tronquées à mi-cuisse.

La vieille ouvrière, instruite des propos d'aïeules, montrait les sordides maisons où avaient habité les familles Guigue, Massiera, dont les descendants, étaient aujourd'hui logés en villa sur les collines à oliviers. La Piémontaise louait leur origine : « Ils sont de Grasse », affirmant ainsi qu'ils sortaient du taudis et que leurs arrière-grands-pères avaient thésaurisé dans la puanteur le commencement de la grosse fortune.

A 7 heures du matin la campagne était déjà brûlante, mais la vieille ville restait fraîche dans ses cours où depuis mille ans n'avait pas pénétré le soleil. Des maisons y avaient, aux plus chauds étés, la douceur de température de la tombe. Sous les arbalètes tendues aux fenêtres pour sécher le linge, la Vierge qui niche au creux des murs bénissait d'un geste bleu et or les rues pourries où tintaient les fontaines.

Marie Bertolotto dit :

J'entends toute la nuit couler l'eau. Quand un passant qui boit coupe le jet, ça me réveille.

En ce quartier du Roachier, les détritus sur

le sol indiquaient les fruits et les légumes de saison : en mai des cosses de pois ; en août des écorces de melon ; en septembre des peaux de figue ; à toutes époques de l'étron et du marc de café.

Des odeurs charmantes essaimaient de la maison d'un courtier de parfumerie.

L'œuf en buis d'une femme assise qui ravaudait du bas, tomba de son giron et roula, rapide, dans la rue oblique.

Des paysans confrontaient leurs souliers blanchement poussiéreux avec ceux cirés noirs des filles de boutique. La sueur diminuait au front des campagnards comme ils avançaient dans la ville pleine de vieille ombre.

La Piémontaise refusa de Paul le beau pourboire :

C'est trop. Moi je travaille. Heureusement pour les pauvres, il vient des riches. Il y a de grosses fortunes ici. Mademoiselle la baronne de Rothschild a toute la colline sur le Riou-Blanquet. Sa propriété est plus grande que Grassa-Vieilla. Elle donne tous les ans mille francs au bureau de bienfaisance.

L'Italienne sordide et aimable continuait patiemment de faire les honneurs de la misère comme si elle était la baronne du Roachier.

Denise était pensive au bras de Paul. L'aïeule chargée des quatre enfants de la fille adultère lui rappelait qu'elle devait rougir. Son bonheur

était trop grand pour lui laisser la honte, mais elle se voulait triomphale dans sa joie et ne le pouvait, réprouvée par les siens. Vierge fiancée à Paul, elle aurait connu la perfection du bonheur humain. Épouse enfuie avec un amant, une ombre restait sur son âme dévote. Dans les premiers temps de la guerre, Madame Drouart avait été la femme angoissée priant pour son mari en danger de mort. Elle blâmait le scandale de celles qui déjà commençaient l'amour : « Notre héroïsme, à nous, c'est la fidélité. »

Un fabricien lieutenant d'infanterie, averti par une lettre anonyme des tromperies de sa femme, mère de deux enfants, se suicida dans la tranchée. Madame Drouart restait fière parmi les dévouées qui ne songeaient à rien qu'à la souffrance des blessés et pour qui l'hôpital n'était pas un lieu à rencontrer des hommes. Mais la plus âgée des dames de la S. B. M. dit :

« Cette guerre est trop longue pour la fidélité des femmes. »

Libérées de la présence du mari, elles multipliaient l'adultère. Sur d'assidues hanteuses d'églises tombait le scandale dont elles souriaient, ne donnant à leur sensualité que cette excuse : « C'est la guerre ».

Les tentations entouraient la solitude des épouses. La Patrie brisait la famille. Le

blessé charmant du lit 126 prenait les mains de Denise et disait chaque jour sa prière à l'adorée : « Regardez moi et tout est lumière. Bénie soit la souffrance qui m'a valu vos soins. J'aime la blessure dont je suis déchiré, puisqu'elle m'a livré à vous. Dans la torture du monde notre destin est accompli. Allons-nous-en nous deux. J'ai trouvé tout ce que le cœur d'un homme peut espérer. »

La vieille dame S. B. M. prêchait les infirmières convoitées : « Le déshonneur de la femme nous devient aussi familier que la souffrance de l'homme. Voir tant de mutilés ne nous indigne plus. La guerre est sur l'humanité avec le massacre et le viol, la mort abondante et l'amour exaspéré. Je demande à Dieu qu'il reste seulement une sainte sur la terre, pour aider à refaire l'âme de la femme. »

Denise s'était brusquement soumise au geste définitif dont il était si facile à son beau corps vigoureux de se défendre contre cet homme cicatrisé. Il ne l'avait point courbée sous lui ; elle s'était inclinée ardemment, enfin voluptueuse sous la palpitation de ce mourant ressuscité dont la lente caresse était rythmée de gémissements. Heureuse d'imprudence et d'intimité, elle l'avait conduit chez elle où les volets fermés mettaient de l'ombre sur un grand bouquet de roses. Elle frémissait dans les précautions pour être à lui pantelant et elle ten-

dait vers la poitrine souffrante ses seins magnifiques pour l'y cueillir doucement comme un oiseau blessé. Ils avancèrent d'une aile immense sur les abîmes du plaisir.

Denise arrivait à la certitude de sa beauté puissante et de l'énergique volupté. La couleur du monde changeait pour elle. Dans le cataclysme de la guerre elle trouvait la liberté d'être une femelle. Sur cet ébranlement du monde grandissait le sourire terrible du vieux dieu Amour. Dans la bestialité sublime de la caresse, Denise, honteuse et vibrante, écoutait le délire joyeux de l'amant prêt à périr sur elle pour la posséder.

M. Aude, réformé, resté à Lyon, envoya chaque semaine une lettre anonyme à son associé M. Drouart. Denise reçut le désespoir et les menaces de son mari écrits au crayon sous les éclatements d'obus. Elle était sans crainte et sans pitié. Derrière elle sa vie passée s'écroulait dans un précipice de mépris. Pourquoi ne l'avait-il pas aimée ce marchand de fils d'or et d'argent ? Ni adorée, ni dominée, elle ne savait par lui que la placidité au lieu de la douleur ravie et de la force sans retenue.

Un prêtre dans le lit où était mort le petit Breton, délirait : « Fraternité ! Ma sœur : l'Eau ; mon frère le Vent ; mon meurtrier : l'Homme ».

L'hirsute dont le poil hérissait le visage

désespéré tendait son index maigre vers Denise : « Ta sœur, la Guerre ».

Dans le jardin d'Eden, Denise frémissante contre Paul fermait les yeux sur son rêve de leur première étreinte. Elle pria. Elle voulait à son bonheur l'approbation du mystère.

Par le rythme de sa respiration et l'abaissement de ses paupières, son amant connaissait son inquiétude. Il s'agenouilla devant elle :

— Éblouissante, tu es pour moi la lumière. L'ombre de tes cils m'écrase. Ouvre tes yeux et si tu pries, remercie Dieu d'avoir fait de toi mon Paradis.

Les lèvres de la femme ravie en chair et en esprit dirent le *Credo* de son âme nouvelle :

— Je crois en l'Amour, Créateur du Ciel et de la Terre...

De l'assentiment des fleurs émanait un être subtil et immense qui étendait ses ailes sur les deux extasiés : le Parfum.

M. Xavier Massiera examinait dans son bureau un flacon aux lettres d'or sur cristal : *Des Roses*, dernière création de M. Tys, de Paris, de qui l'on disait qu'une usine provençale distillant l'oranger lui devait, par contrat de trente ans, toute sa production en essence de néroli. Les parfumeurs grassois n'aimaient pas cet homme venu autour d'eux prendre tant d'importance, mais nul ne pensait à lui aussi sévèrement que M. Massiera qui s'apercevait que dominer Grasse ne suffisait pas à être au premier rang de la parfumerie française. Les pensées de M. Massiera restaient au caractère de la particularité et de la décision solitaire. Très secret en ses désirs et fanatique de la suprématie de Grasse, il haïssait l'association. Les gens de son métier étaient en deux catégories : lui et les autres. Chaque patron de Grasse pensait de soi exactement les mêmes choses. L'ambition première de M. Massiera était de succéder en renommée à la maison Guigue. Pour cela il construisait une usine calculée pour les plus parfaits procédés de fabrication,

Une plus grande puissance de parfumerie que celle déclinante de E. Guigue s'opposait au rêve de M. Massiera : celle de M. Tys dont les femmes du monde entier enviaient de posséder les flacons charmeurs.

L'idée d'une union des industriels ou d'une alliance de toute la parfumerie française : Grasse et Paris, aurait paru à M. Massiera une lâcheté, un renoncement. Sa fierté commerciale était de n'avoir pas besoin des autres. Tout homme qui faisait même métier que lui pouvait être son ennemi, non son allié.

Passant sous son nez une tige de papier trempée dans le flacon, il augmentait à la supériorité de cette marchandise sa haine de M. Tys. Il détestait tous ceux qui travaillaient mieux que lui. Un dialogue d'idées et de parfums était entre cet usinier ambitieux et le flacon cristal et or. L'homme jaloux de renommée commerciale, calculait comment empêcher M. Tys de s'approvisionner en essences du terroir de Grasse et lui interdire, sur la rose et le jasmin, ce qu'il venait de réussir sur l'oranger. M. Massiera fut dérangé d'y penser assiduement par l'arrivée de Jean Théoule qui le remit à un autre grand souci : la grève. Le paysan craignait que les parfumeurs ne laissent les fleurs aux jardins, si les ouvriers manquaient aux usines.

— Moussu Massiera, nous, les producteurs,

travaillerons sur les alambics si les ouvriers les quittent. On ne perdra pas la récolte.

Sa colère ne se distinguait pas au son de sa voix qu'il maintenait basse par respect pour lou Mestré, mais aux gestes de ses mains et de sa tête :

— Les ouvriers au marché ce matin ont renversé les corbeilles de nos femmes. Elles ont couru dans les champs nous appeler. Ils disent que nous leur vendons trop cher. Ces fainéants assis huit heures par jour devant des chaudières. C'est la machine qui fait tout. Nous, les travailleurs de la terre, on a la pioche à la main avant que le soleil se lève. Et ils laisseront pourrir nos fleurs !

M. Massiera le calma :

— Va bén, il n'y aura pas de grève ici. Apportez la rose. La grève c'est pour les autres.

Il le croyait fermement et qu'aucun de ses ouvriers ne quitterait le travail, de même qu'aucun paysan ne refuserait de lui vendre ses fleurs, parce qu'il leur serrait la main, leur parlait provençal et voulait établir la fortune de sa maison sur la popularité.

— Si mes ouvriers, dit-il, ont à réclamer, ils me le diront.

La demande ne vint pas d'eux, mais de Musse, secrétaire du syndicat, qui écrivit la même lettre à tous les patrons pour réclamer

quinze francs par journée d'homme, neuf francs par journée de femme.

M. Massiera se trouva devant une idée qu'il ne comprenait pas vite : la solidarité syndicale. Que tous les hommes d'un même métier lient leur intérêt malgré qu'ils fussent employés par des patrons différents lui paraissait une sottise. Il n'avait pas coutume dans les difficultés d'appeler vite ses chefs de service, mais d'abord il réfléchissait seul.

Par sa méditation sur la lettre à en-tête :

SYNDICAT DES OUVRIERS ET OUVRIÈRES
DE PARFUMERIE DE GRASSE

il était face au secrétaire Musse. Solitaire, il isolait d'abord ses adversaires : il voyait en Musse un ambitieux de popularité appuyé sur une idée fausse : le groupement de tous les ouvriers d'un même métier. Lui y opposait cette idée juste : que ce qui liait les ouvriers était de travailler pour le même patron. Cela leur donnait droit de parler à qui les payait. Rien ne dépassait cette puissance : la maison. M. Massiera en était le maître, mais aussi le serviteur ; le premier à l'ouvrage et y pensant jour et nuit. Il ne lui était pas nécessaire d'avoir des millions dans son privé. Mais il fallait à ses affaires la plus puissante trésorerie de Grasse. Il payait fort cher ses vêtements et portait à sa cravate une perle fine. Cela était un uni-

forme de travail, et non son goût. Il aurait bras nus, manié les fleurs, et souvent il gâtait ses habits, en portant la main sur les matières.

De vieille famille grassoise, longtemps mal vêtue par économie, dure pour elle-même malgré la fortune, il était de cette bourgeoisie qui n'avait jamais fait la noce, ne pensait qu'à peiner et s'enrichir, adorait orgueilleusement ses enfants et détestait les familles rivales. M. Massiera avait l'orgueil de tout ce qui était sa maison, depuis le plus petit robinet des alambics, jusqu'à l'égoût emportant le fumier. Chaque chose sur son bureau était dans un ordre exact ; les crayons bien d'équerre sur leur appui et le buvard parfaitement au milieu de la grande plaque de verre ; chaque chose dans l'usine devait être de même, et il y veillait, connaissant les appareils, pièce par pièce. Ce dévouement ne venait pas du désir de grande richesse personnelle. Il pouvait travailler dans le cambouis pour l'honneur de la maison. Toutes ses idées étaient dans le sens de ce triomphe. Il ne pensait à rien autre : ni à la politique, ni à l'amour. Il voulait la pensée de ses ouvriers semblable à la sienne. Il alla vers eux différent d'habit, mais égal en bonhomie et en simplicité de parole, car il était sans orgueil pour qui travaillait avec lui. Appeler le personnel par chacun son nom, ne lui était pas un effort mais un besoin.

Il était bon Mestré, chef d'ouvriers, celui qui doit le prix et l'estime du travail fait.

Aux femmes préparant les graisses d'enfleurage et aux hommes mettant l'oranger dans l'alambic, il demandait :

— *Avés rén à mi diré ?* Vous n'avez rien à me dire ?

Les ouvrières baissaient les yeux ; les distilleurs accéléraient leur travail comme s'ils craignaient de donner par la droiture du regard ou l'oisiveté des bras une occasion au patron de s'arrêter à eux. Il les sentait fuir sa confiance. Lui était fier de leur parler, eux étaient honteux qu'il leur parle. Alors il les questionna rudement et d'abord Ange Caldani depuis quinze ans dans la maison :

— Vous voulez faire grève, vous ?

L'homme, chargé d'un panier de pétales d'où tombait un torrent de parfum, dit :

— Pas moi ; le syndicat.

M. Massiera se crut d'accord avec ce vieux serviteur qui paraissait se dire à l'écart du groupement professionnel. Et il le félicita :

— *Va ben. N'en siés pas ?* C'est bien vous n'en êtes pas ?

— *N'en sien touï :* Nous en sommes tous, répondit l'homme à qui la grève n'était pas un désir personnel, mais un ordre. L'ouvrier s'abritait dans ce qui était odieux au patron : la solidarité corporative.

— C'est moi, dit M. Massiera, qui donne le plus haut salaire de tout Grasse. Réclamez, je vous écoute.

— Le syndicat parle pour tous.

La réunion des patrons fut à l'usine Guigue. Ennemis dans les achats de fleurs, ils s'accordaient sur le refus d'augmentation du salaire.

— Pourquoi, demanda M. Massiera, recevoir une délégation syndicale ? Dans le bureau de la maison Edmond Guigue & C^ie^, ne devraient pénétrer que les ouvriers employés par elle.

Content d'avoir affirmé ses principes de direction du personnel, il se raidit des jarrets à la nuque, ce qui était son habitude quand il parlait au nom de sa maison. Les syndicalistes arrivèrent décidés. Leur insurrection contre les paysans au marché du matin leur donnait allégresse pour le colloque avec les industriels. Musse venait avec une joie furieuse, mais n'aurait pas accepté que ce fut seul. Il faisait contrôler par les délégations approbatrices autour de lui, toutes ses démarches. Avide de popularité, il la savait décevante pour en avoir vu les caprices contre son prédécesseur Pierre Ferrari à qui les syndiqués ne pouvaient rien reprocher que de s'être dévoué à eux trop longtemps. Ils voulaient une autre figure et disaient : « Pas toujours les mêmes ». Ferrari n'était pas dans la

délégation élue par des ouvriers pleins de foi, de méfiance et de misère.

Les hommes qui payaient le travail accueillirent assis ceux qui en recevaient le prix. En face des patrons aux orgueils rivaux, Musse posa l'audace ouvrière.

— Vous avez reçu nos revendications : quinze francs par jour pour les hommes, neuf francs pour les femmes. Nous soumettrons votre réponse à nos camarades.

Il exécutait sans fantaisie son mandat impératif, pour mieux sauver sa chance de rester populaire. Il portait le destin d'une corporation, mais ne pouvait s'abstraire de craindre pour lui-même, étant deux fois assailli : derrière par les ouvriers, devant par les patrons.

M. Edmond Guigue répondit :

— Ces nouvelles habitudes de discussion ne sont pas acceptables à Grasse. N'importe qui peut devenir en vingt-quatre heures ouvrier de parfumerie. Nous faisons venir du personnel d'Italie, de Marseille ; arrivé ce soir, demain matin il est au travail. Ce n'est pas lui qui connaît le métier, c'est nous. Qui ne s'y plaît pas peut partir. Nous respectons votre liberté.

En face de Musse remuaient les têtes approbatrices des payeurs du travail. Derrière lui murmuraient les délégués. Alors il outrepassa son mandat, qui était simplement de quérir une réponse et il parla haut, car il aimait les

hommes pour qui il se dévouait. Il était capable de sacrifice et de se ruer :

— Vous voulez que tout soit selon votre seule volonté et qu'il y ait pour vous la fortune, pour nous la misère. Vous ne devez pas plus avoir le droit de faire vous seuls le prix du travail que la justice dans Grasse. La valeur de la journée d'ouvrier est à juger par le consentement de tous les hommes, et non par le caprice de quelques-uns. Nous ne sommes pas des anarchistes. Nous voulons qu'il y ait une loi dans le métier. Ce n'est pas juste que vous soyez millionnaires et ne manquant de rien pendant que vous nous empêchez de vivre proprement en nous refusant quinze francs par jour pour les hommes, neuf francs pour les femmes. Vous les refusez ?

Les patrons auraient préféré parler du salaire comme de la valeur d'une marchandise et non comme un acte de justice. Les paysans n'avaient pas soutenu pour le prix de la fleur, comme faisaient les ouvriers pour le prix de l'homme, l'affirmation d'une morale nouvelle. Silencieux devant l'annonciateur des temps inquiétants, ils se sentaient tous bien unis, moins pour défendre leur argent, que la religion de la fortune, en face de la religion de la justice.

Madame Théoule cueillant les premières roses pour Denise lui dit :

— Nous en porterons demain des sacs à Grasse, si les ouvriers ne se mettent pas en grève.

L'amoureuse, ravie du bouquet, prenait sa pâture de parfum. Sa volupté se voyait au lent battement des paupières.

Elle souriait aux idées qui lui venaient de la douce odeur.

Sur la terrasse d'Eden des pétales pâlirent entre ses lèvres rouges. Paul happa la fleur qui sucra leur baiser. Il dévorait la rose et les lèvres. Elle ne pensa plus à comprendre autre chose.

Elle jeta des pétales sur l'eau de la vasque. Le soleil, projetant leur dessin sur le fond de marbre, créait sous la limpidité de l'eau lumineuse une mosaïque d'ombres.

Denise vit au regard de Paul qu'elle n'était point souveraine de sa pensée. Il l'avoua :

— Mon frère, Guy de Braquais-Sâtre, veut que j'aide à ses affaires. Il me demande si

le soleil a guéri ma blessure. L'entretien de notre domaine nous coûtait cher : pendant la guerre mon frère en a vendu les coupes un très bon prix. Puis il s'est associé avec un des acquéreurs qui se trouve être honnête homme. Ils ont créé la Compagnie d'Exploitation Forestière. Guy me demande d'en être administrateur. Malgré les bénéfices réalisés par lui sur nos bois, notre fortune est diminuée. Il faut travailler.

Ces paroles sévères décevaient Denise :

— Je ne suis plus tout pour toi. Tu oses penser à devenir très riche, au lieu de m'embrasser. Que t'ai-je demandé qui te fasse souhaiter plus de fortune ?

Ses longs cils pressaient une larme. Il comprit l'impiété d'avoir aboli un moment l'absolu de l'amour :

— Il n'y a qu'une sagesse : t'adorer. Mon âme a chancelé devant le gain. Tu es plus noble que moi, Braquais-Sâtre. En ton amour est l'honneur que j'ai un moment oublié. Ma mère disait : « Un Braquais-Sâtre ne travaille pas, il se marie ».

Montrant les bois d'oliviers il rappela son enfance :

— J'ai été élevé près des grands arbres, dans un château normand où sont les portraits d'hommes morts allègrement au combat. Faire des folies pour une femme leur était une dignité.

Leur destin fut la Patrie et l'Amour. En eux vivait l'esprit de noblesse.

La femme divinisée redevenait radieuse. Il ne lui parla plus de la forêt que comme l'abri de leur tendresse :

— Je t'y mènerai quand le soleil m'aura guéri, ce qui sera bientôt. Les beaux arbres ont été ma première passion.

Ils entendaient sur la route, au delà de l'oliveraie, des ouvriers en fureur crier pour la justice dans le prix du travail.

L'angoisse des paysans rosiéristes était grande par l'ordre des usines de n'apporter que peu de fleurs. Trois quarts du personnel manquaient au travail. Les Italiens y restaient, menacés d'expulsion s'ils quittaient leur poste. Les patrons refusant l'arbitrage consentaient douze francs cinquante aux hommes : huit francs aux femmes. La maison Xavier Massiera annonça que tous les grévistes seraient repris. Les ouvriers revinrent contents d'une augmentation de salaire qu'ils acceptèrent chacun pour soi. Musse, vaincu par ce désarroi de l'esprit corporatif, parla à Auguste Andreis :

— Une première fois les ouvriers ont quitté le travail pour demander justice. Ils vont laisser renvoyer des camarades. Le patron leur jette un os : quarante sous de plus par jour. Ils se pressent à qui entrera le premier à l'usine, esclaves qui rient du bruit de leurs chaînes.

Un petit gain personnel les fait renégats. Mais ils ont été un moment unanimes. La conscience corporative a vécu en eux tous. Elle revivra. Vive le Syndicat.

— *Evviva !* dit Andreis.

A la parfumerie Guigue, M. Rivara avait ordre de se défaire des bavardes syndicalistes. Il l'entreprit avec une sournoiserie aimable, car il était sans méchanceté. Il leur commanda les besognes de ravaudage, les bas travaux de débutante, car il savait qu'elles ne supporteraient pas d'humilier leurs mains ouvrières.

Pauline Gastaud, mise à la manutention des racines d'iris, y tria toutes celles figurant un phallus, ce qu'elle appelait : « *ün oüseou embé li balla* », et en fit une exposition par rang de taille.

Elle eut alors ordre de balayer la salle d'enfleurage. Elle prit le balai pour proposer à l'ingénieur :

— Faites-moi voir comment ça se fait.

Il lui demanda :

— *Vous foutés dé iou ? :* Vous vous foutez de moi ?

— Je n'oserais pas.

Elle chevaucha le balai pour passer demander son compte qui était prêt. Elle pensait travailler aux moulins à huile, un dur métier d'homme qui ne l'effrayait point. La pente de la ville permettait de reprendre plusieurs fois

l'eau, pour peser sur les aubes des roues hydrauliques. De nombreux moulins avaient existé autrefois. Il n'en restait plus beaucoup dans l'agglomération des maisons. Ils s'évadaient en la campagne, vers l'eau des torrents, celle de Grasse devenue véhicule de l'énorme déchet des usines travaillant la fleur.

Pauline Gastaud alla au plus près où elle connaissait le vieux Marcellin Arnaud, qui méprisait la fleur et les parfums. Il disait : « Grasse est le pays des fins oliviers. La mauvaise huile vient du Var. »

Il connaissait tous les crûs d'olives : la ronde de Vence et de Bar qu'on appelle la *rabane* ; les fortes espèces du Var bonnes pour la salaison, mais d'une huile sans finesse, souvent verte, parce que l'olive varoise à copieuse chair, trop mûrie a un goût de rance ; il faut la cueillir encore dure. Les Grassois ne voulaient pas de cette grossièreté dans leur salade ; ils n'estimaient que leur petite olive ovale : la *grassenqué*, qui donne la meilleure huile du monde.

Marcellin Arnaud avait été malheureux de voir le parfum vaincre l'huile. Il criait aux massacreurs d'arbres qui arrachaient des oliviers pour planter des fleurs : « Vous tuez votre fortune. »

Il tenait le parfum pour une industrie peu sûre. Il croyait en l'olivier comme en un dieu

rustique, le génie de cette terre, le fruit qui donnait au paysan la nourriture et la lumière. Les gens des hauts villages alpins dont la terre froide n'était propice qu'aux pommes de terre et au blé descendaient autrefois les échanger contre l'huile bonne pour la poêle et le quinquet. Dans les torrents à grande pente : le Loup, le Var, le Magnan, les moulins prenaient la force et jetaient leur lessive de grignons. Quand les eaux arrivaient brunies à la mer, on savait que la colline travaillait l'huile.

Marcellin Arnaud n'avait jamais désespéré des oliviers. Pendant vingt ans ils rapportèrent peu, arbres fainéants aux fruits rares et les paysans les hachaient pour mettre à tant de place ensoleillée qu'ils tenaient sans profit, des végétations de meilleur rapport : la fleur, la vigne et les légumes. Mais depuis trois ans, la paresse des arbres était abolie ; ceux bien soignés, comme ceux laissés sans labour ni taille, aussi libres que des ronces, donnaient abondance de fruits. La couleur des oliveraies changeait par la masse de baies noires dans la pâleur du feuillage gris.

Marcellin Arnaud, le maître du moulin, était heureux de l'énormité du travail. Les olives arrivaient par lourdes charges : celles fanées, tombées des arbres, étaient à part en un petit tas terni. Le monceau de celles cueillies bien

gonflées de sève luisait sur le carrelage rouge du moulin. De rares fruits verts ornaient d'émeraude cette masse d'un noir lumineux. Pauline Gastaud, bras nus, y puisait à la pelle de bois pour emplir la goulotte alimentant les meules qui travaillaient au-dessous, à niveau du sol.

Les olives pouvaient rester huit jours dans la fraîcheur de l'étage humide malgré la force du soleil sur cette maison à grande eau, venue de la même source qui alimentait la vasque où Denise effeuillait des roses. Le ruisseau énergique courait entre des berges de pierre grise. La vivacité du flot remuait les tiges penchées dont le courant touchait les pointes. Un figuier inclinait la clarté verte de ses jeunes feuilles sur cette lumière mouvante qui emportait des rayons de soleil.

Marcellin Arnaud avait demandé à Pauline Gastaud : « *Bella filla ; marida tésta. Ti plas l'aïgua ? Ti plas l'oli ?* Belle fille, mauvaise tête. Tu aimes l'eau ? Tu aimes l'huile ? »

Elle fut heureuse dans ce petit moulin où travaillaient quatre hommes. Toute sa révolte était abolie. Cet antique métier la saisissait dans sa douceur. Elle avait toujours envie de rire malgré qu'elle ne fut payée que huit francs. A la parfumerie elle prêchait aux camarades qu'une femme devait gagner le double.

Elle appelait Marcellin Arnaud : *Mestré*,

tandis qu'elle traitait M. Cyrille Rivara d'*oüséoü :* qui est l'oiseau d'amour.

Elle avait perdu son âme de révolte. Elle disait au vieux Mestré :

— *Mi plasès. :* Vous me plaisez.

Il répondait :

— Je suis trop vieux. Mais le moulin est bien plus vieux que moi. Il te plaît le moulin ?

Le moulin lui plaisait et elle haïssait l'usine. Depuis des milliers d'années, le travail de l'huile était le même. Les meules restaient semblables à celles que des captifs tournèrent à bras. Samson aveugle peina sur un outillage pareil, un des plus vieux parmi les métiers des hommes. La force de l'eau avait remplacé la souffrance humaine. La pesée du torrent agissait au lieu des esclaves au dos fouetté pour mouvoir la roue de pierre sur une auge ronde où on versait les olives. Les écraser entre ces deux cailloux était un geste peu changé depuis le primaire des cavernes, frappant le fruit noir entre deux silex comme il l'avait broyé entre ses dents. La meule imitait la mâchoire. Dans le craquement des engrenages de bois retentissait le bruit d'une des premières inventions de l'homme. La différence entre le moulin et l'usine à parfums où la fleur tombait dans la graisse bouillante et le pétrole, l'opposition entre la forme primitive du travail et sa plus récente technique changeait le caractère de l'ouvrière. Le vieux moulin

familial l'égayait et la tenait soumise ; l'usine l'attristait et la mettait en révolte. La chimie et la mécanique agissaient sur le parfum avec une puissance chaque jour augmentée. L'huile coulait d'un fruit broyé entre deux pierres. Par la différence de cet outillage, deux figures du travail se confrontaient dans ce pays fleuri. L'olive et la rose passaient dans la douceur ou l'irritation des hommes.

L'eau rieuse entraînait à 40 tours à la minute la roue motrice des meules. Le lent broyage donnait une pulpe noire que les meuniers ensachaient dans les escourtins, tissés en fibre de cocotier. Ils les serraient sous la presse, et l'huile vierge coulait.

Le grignon remis sous la meule donnait l'huile de deuxième foulée : la ressence.

M. Pitaluga, courtier de la maison Buha, Mouret-Brut & Bavèca, huiles d'olives, rue Gioffredo, Nice, montra à Marcellin Arnaud l'eau sortir du moulin, brunie et odorante par le lavage des grignons :

N'en perdès d'oli, n'en perdès : Vous en perdez de l'huile, vous en perdez.

Il avait l'habitude de bisser ses phrases. Il ne disait point : « Ça va bien aujourd'hui ? » mais : « *Aloura, va ben, encueil, va ben ? :* Alors ça va bien aujourd'hui ,ça va bien ? »

Il craignait de ne pas être compris s'il ne disait les choses qu'une fois. Il parlait tout ce

qu'il faisait ; annonçant les événements les plus simples : « *Iou, pïï dé pan, ioü pïï :* Moi je prends du pain, je prends. — *Iou aï sétè, iou :* Moi j'ai soif, moi. »

Il était homme à grand bruit de paroles dont toutes commençaient par *iou*, en français il disait : « Moi je ».

Heureusement il parlait vite, car à écouler lentement le torrent de verbiage qui lui sortait de la bouche, il n'aurait jamais eu le temps de manger, ni de dormir. Connaissant très bien son métier, il disait souvent des exactitudes. Il tint en son rythme à deux temps ce discours à Marcellin Arnaud :

— Vous n'avez jamais eu tant de chances de gagner de l'argent, jamais vous n'avez eu. Mais vous ne savez pas gagner de l'argent, vous ne savez pas. De l'huile il en reste, il en reste de l'huile dans les grignons de votre moulin. Et de l'huile il s'en en va, il s'en en va de l'huile dans le ruisseau du moulin. Sur les tourteaux encore bien gras que vous vendez 300 francs la tonne à Marseille, que vous les vendez, on fait deux cents pour cent de bénéfice, on fait...

Il parlait à voix sourde, toujours enrhumé par son pays de frissons, trop chaud au soleil, trop froid à l'ombre.

Il expliqua l'installation des presses hydrauliques de 30.000 kilogs bloquant à dureté de

pierre le tourteau pour en tirer la dernière trace d'huile. Marcellin dit la fierté de son vieux métier :

— Ils font plus d'huile, mais nous la faisons meilleure.

Il la montra dans les hauts récipients de fer où elle était laiteuse parce qu'extraite de fruits bien mûrs. Il ne restait que trois des anciennes jarres d'argile jaune, mieux conservées immobiles dans les jardins où les paysans y logeaient le fient de latrine, tandis que les manutentions de versage en avaient beaucoup rompu aux moulins. Marcellin prédit que l'huile serait l'année suivante limpide.

M. Pitaluga qui l'achetait brute de meule réprouva un si long délai de clarification :

— Nous, chez Buha, Mouret-Brut & Bavèca, nous la ferons limpide plus tôt que ça ; nous la ferons.

— L'huile qui clarifie trop vite, dit Marcellin Arnaud, n'est pas de première qualité.

L'homme, vendeur de produits transparents en bouteilles imagées de branches d'oliviers, suça son index vivement trempé dans le jus trouble des hauts récipits de tôle :

— Vous savez écraser les olives, ça vous savez. Mais vous ne savez pas comment on fait l'huile belle, vous ne savez pas.

— Je ne la fais pas belle, je la fais bonne.

L'ancien du métier travaillait vieux et pen-

sait vieux. Voué à la pureté du produit vierge, il ne pouvait s'entendre avec l'homme de la marchandise bien présentée. Il se rebiffa contre cet usurpateur niçois de la notoriété de Grasse :

— Vous recevez des fûts d'huile, et vous expédiez des estagnons et des litres étiquetés : huile d'olive de Nice. Il n'y a pas un moulin à Nice. Aucun olivier dans vos campagnes. Vous les avez arrachés pour planter des fleurs. Les oliviers et les moulins sont ici et on ne nomme jamais l'huile de Grasse.

Le vendeur vanta la force commerciale de la ville célèbre :

— Dans le monde on ne dit pas l'hiver à Grasse, on dit l'hiver à Nice, les fleurs de Nice et cependant des fleurs on en fait sur toute la côte. Si Nice se met au commerce des parfums, on dira les parfums de Nice.

M. Pitaluga aimait irriter les Grassois dont la ville avait été la plus notable dans cette partie de la France, au temps de la frontière au Var et de Nice italienne :

— En 1898, quand le père Guigue voulait accaparer l'huile et obliger vos moulins à ne travailler que pour lui, à si bas prix qu'il aurait mis tout le pays en misère, les achats de Nice vous ont sauvés. Qui paie le mieux aujourd'hui ? C'est encore nous. Quand le double décalitre d'olives était à six francs, nous donnions dix sous de plus. Aujourd'hui

il est à cinquante, nous donnons dix francs de plus. Je l'ai payé soixante à Jean Théoule. Sa femme porte des boucles d'oreilles. Quand son père vendait sa récolte à la maison Guigue, il n'avait pas son content de pain pour manger avec des tomates et de l'ail.

L'homme du vieux moulin, d'accord avec M. Pitaluga pour détester les usiniers planteurs de fleurs, dit son bonheur de voir le haut prix de l'huile :

— Si on m'avait donné à choisir, ce que je voudrais avant de mourir, j'aurais dit : que l'olive fasse le paysan riche. Et c'est arrivé : Je serai un mort content. J'ai entendu le père de Théoule et le mien se plaindre que l'olive ne rapportait rien. Ils disaient : « L'olivier mange la terre et il ne nous donne pas à manger ». Les grands-pères avaient vu la gelée de 1820 ; le jour la pluie, la nuit le froid, les arbres mouillés, pluis glacés ont péri. On a tout coupé et replanté les tétarelles. L'olivier ne rapportait qu'un peu d'huile pour la salade de tomate et pour la lampe. Aujourd'hui c'est l'arbre de la fortune.

Sur la joie du meunier content du triomphe de l'olive, Pauline Gastaud chantait dans l'odeur des roses, dont la campagne fleurie embaumait le vieux moulin.

Au jardin de Jean Théoule, Margarita Bertolotto cueillait avec deux filles de Grasse qui avaient relevé à leur ceinture les coins bas de leur tablier, pour faire poche où leurs mains actives bourraient les roses fraîches aux doigts le matin et le soir tièdes. La Piémontaise s'était liée à la taille un sac de jute. Une grossesse de fleurs bombait le ventre des trois femmes penchées.

Théoule embaucha encore Thérèse Merle dite Thérésoun ou Zoun, qui avait 39 ans et pas beaucoup de chance. Son mari, soldat au 7e chasseurs à pied, tué en 1915, et ses deux enfants : Françoise, neuf ans, Désiré, sept ans, trop jeunes pour l'aider aux rosiers et aux jasmins qui rapportaient si peu, elle avait vendu son bien, trouvant vie moins inquiète à travailler chez les autres et toucher sa pension de veuve de guerre. Elle avait gardé la maison et un carré de jardin pour ses poivrons et ses tomates. Elle voyait maintenant de sa fenêtre, cueillir sur les plantes qui avaient été à elle, des fleurs dont une seule récolte payait

le prix de son bien : huit mille francs, qui ne lui en rapportaient que quatre cents placés à cinq pour cent en rentes sur l'État.

Elle avait maigri de trois kilogs en deux mois. Les veines bombaient sur ses mains osseuses, deux trous creusaient ses tempes naguère bien pleines de chair.

Cependant elle n'avait point renvoyé Jeannin, pupille de l'Assistance publique, qui lui était peu profitable maintenant qu'elle travaillait chez les autres. Elle disait parfois à ce petit : « Si tu es vilain, tu t'en retournes. »

Alors il pleurait tant, et les deux enfants de Zoun aussi, qu'elle les embrassait vite : « C'est pour rire, pour qu'il reste sage. »

Elle les amena cueillir les roses de Jean Théoule.

Le terrain de deux hectares était en trois gradins étayés de murs. En haut Théoule travaillait dans les rosiers d'un an qui donnaient ce premier printemps de leur vie, un quart de récolte grâce à l'irrigation.

La source de la Foux, possédée par la ville depuis 1824, ne permettait autrefois qu'un pauvre arrosage qui fut augmenté en 1889 par l'adduction du Foulon. La Siagne aidant, l'humidité régulière aisait la fortune florale de ce pays mais les discordes pour l'eau recommençaient aux étés sans orage. Aucune rivière issue de glacier ne donnait ici débit plus abondant

aux chaleurs qu'en hiver. Les villes se disputaient les sources, les paysans comptaient les litres. Théoule jurait que le garde du canal ne lui en donnait déjà plus un à la seconde, comme il y avait droit par paiement de 70 francs par an.

Les tumultes entre voleurs d'eau, ouvrant chacun trop la vanne et le reprochant à l'autre : « *Piés touté l'aïgua !* » animaient la campagne en cette année de sécheresse.

En terrain sans arrosage les fleurs ne paraissaient sur les rosiers qu'à la deuxième année de végétation. Théoule inclinait son long corps vers la basse verdure des plantes jeunes. Les femmes se courbaient moins aux deux gradins inférieurs où étaient des rosiers de sept ans bien en ligne espacés d'un mètre soixante-quinze pour laisser place à semer les légumes après la cueillette des roses. On avait espéré abondante récolte d'après le nombre des boutons pullulant sur les hautes tiges, mais beaucoup avaient séché. Les paysans ne savaient dire exactement pourquoi. Les uns affirmaient : « C'est l'air, un brouillard qui est venu ». D'autres : « C'est la terre, ça se passe dans la racine ». La plante familière à leurs mains habiles leur était encore secrète. Elle leur donnait espoir et tristesse à son gré mystérieux. Ils palpitaient par le caprice de sa sève dont ils ignoraient la loi. Féconde et meurtrière, pous-

sant des touffes de boutons pour les tuer, elle montrait l'avortement d'une masse de fleurs. Le rosier était cette année moins puissant que l'olivier. L'arbre laissé sans soins, sans irrigation dans les terres caillouteuses, noircissait de fruits ; le rosier, tenu comme un enfant aimé, taillé, arrosé, fumé, laissait périr la moitié de ses fleurs.

Jean Théoule, travailleur instruit de la tradition, avait traité la plante comme depuis des siècles faisaient les hommes de ce pays. Quand il était enfant, sa mère le posait entre les deux rangs de rosiers où elle cueillait ; maintenant il se penchait vers les plantes. Il n'était pas paysan de ferme d'élevage, habile à se faire aimer et craindre des bêtes, il était paysan jardinier voué aux fleurs. Mais elles lui étaient un plus grand mystère que la brebis et la chèvre pour le pâtre des Alpes. Il voyait qu'au bas gradin de sa roseraie la plante était transie de gelée, la même nuit que les rosiers du haut gardaient leurs feuilles larges ouvertes et sans souffrance. Il avait eu aux terres sans arrosage des rosiers tenant bon quinze ans sur fond argileux, huit ans sur fond calcaire. Aux places irriguées, des plantations prospéraient vingt ans. Il connaissait quels terrains étaient les mieux exposés sur les collines de Grasse. Il savait tout ce qu'un homme de ce pays pouvait savoir et les plantes le surprenaient encore. Penché sur une belle

touffe dont il avait espéré jusqu'à la veille une explosion de roses, il cherchait pourquoi la sève s'était brusquement tarie, au bas des branches portant les plus hauts boutons, tandis que ceux abrités par les feuilles basses fleurissaient vigoureusement. Le vieux paysan ne voyait qu'y faire. Ce travailleur de la rose dans ce lieu fleuri depuis des milliers d'années s'attristait sur le grand mystère de la végétation.

Masse, de l'autre côté du mur, lui dit :

— *Es l'aïgua :* C'est l'eau. Ça vient des racines.

Théoule discuta :

— Si ça vient des racines pourquoi les boutons fleurissent sous les feuilles et sèchent en haut des rosiers ?

Ils réfléchirent. La rage de parler de Masse, opprimée par cette incompréhension, il avait la force d'être silencieux. Théoule put dire des paroles de grande sagesse :

— C'est l'air, c'est l'eau. C'est des choses que nous ne savons pas et que nous pourrions apprendre. Nous avons chacun notre manière de soigner nos jardins et notre préférence pour les fumiers. Le syndicat reçoit des engrais composés, mais lesquels conviennent à mon terrain ? Je ne sais pas. Il n'y a que le fient qui est bon partout. Grasse n'a pas de jardin d'expérience où mes enfants puissent apprendre

ce que j'ignore. Si les parfumeurs font des plantations, ils produiront plus que nous. Ils auront des savants ; des hommes qui analysent la terre.

Masse écarquilla ses mains :

— Motte par motte tout mon jardin m'a passé par les doigts. Ce n'est pas le savant qui manque, c'est l'ouvrier. Si nous n'avions pas été cinq ans à la guerre, les boutons de roses ne mourraient pas. La plante a souffert parce qu'on ne l'a plus assez soignée. Mais la guerre nous a fait hardis. Nous avons huit francs cinquante du kilog.

Il frappa sur le mur de pierre grise :

— On ne le saute plus.

Il rappelait ainsi le temps où la fleur était livrée par convention. Le cultivateur engageait pour six ou neuf ans sa récolte à prix convenu. La crainte de ne pas vendre était si grande que des paysans ne plantaient qu'après avoir signé la convention. Ils voulaient un maître de leur travail, et la certitude de livrer pendant neuf ans la rose à trente sous le kilog. Auprès de la fleur de convention poussait en jardins mitoyens la fleur libre du paysan plus hardi qui faisait le prix chaque année. Au temps où Théoule devait à la maison Guigue la rose à un franc et le jasmin à deux, Masse avait fleur libre en roses qu'il vendait cinq francs. Alors les sacs de Théoule sautaient

le mur pour gagner trois francs au kilog. L'année de la fleur libre achetée dix sous, ce fut Masse qui passa de sa récolte à Théoule pour y trouver trente sous de plus au kilog. Les jardins aux fleurs les mieux payées se trouvaient toujours les plus productifs. Sauter le mur était la ruse du paysan contre le parfumeur.

Le temps des longues servitudes s'achevait. L'huissier ne venait plus le matin dans les roseraies évaluer la récolte. L'esprit de liberté abolissait les vieilles formes du profit. Le propriétaire de la terre ne trouvait plus de colon partiaire exploitant au compte à demi, travaillant le jasmin pour un franc le kilog, et cueillant l'olive à moitié pour lui, moitié pour le maître. Le petit propriétaire devait aujourd'hui cultiver lui-même son bien ou le vendre. Aucun paysan ne renouvelait sa convention avec les parfumeurs. Tous voulaient chaque année débattre le prix, au lieu de n'en parler qu'une fois tous les neuf ans. Masse et Théoule dirent celui qu'ils espéraient du jasmin. Les cultivateurs syndicataires étaient en nouvelles disputes avec les usiniers irrités de l'élévation du prix de chaque fleur depuis la violette de Parme payée 36 francs au lieu de 1 franc 75 en 1912 ; les jonquilles passées de 50 centimes à 17 francs ; la rose de mai 8 francs 50 au lieu de 3 francs et le jasmin

d'août proposé à 20 francs contre 7 francs 50.

Masse et Théoule en avaient auprès de leurs rosiers, des plantations décimées. L'arbuste précieux pouvait mourir dans les quatre premières années de son enfance délicate, ou devenir centenaire. Aux plantations adultes on voyait toujours des places vides.

Depuis le fond des siècles que l'homme cultivait cette terre, la direction des sillons avait toujours été la même pour exposer les plantes au soleil. Sur les terrasses à soutènement de pierre travaillait encore la vieille *araïra*, l'areau, la charrue à un soc, sans roues, que le paysan hissait à l'épaule de gradins en gradins où les bêtes de trait montaient en tournant le mur.

— La terre de Grasse, dit Masse, est fatiguée de jasmin.

Théoule ajoutait à cette idée générale, l'influence des anciennes végétations :

— Quand j'étais petit, il y avait ici un figuier, là un pêcher. Le père a planté le jasmin. Huit ans après, les plantes sont mortes à l'endroit du pêcher et deux ans plus tard la mouffle est venue sur celles à la place du figuier. Les vieilles racines mettent le pourridier dans la terre. Je dis à mes fils : « Ne plantez jamais de jasmin, là où il y a eu des arbres. Il faut connaître l'hérédité du terrain. »

L'idée du meurtre des jeunes végétaux

par le résidu des vieux arbres prouvait la méditation de Jean Théoule sur les choses puissantes et mystérieuses dont il ne savait pas la cause juste. Cet amoureux d'exactitude avait la même attention qu'un savant prudent à affirmer. Tenace à réfléchir, il traquait l'identité des causes :

— Si c'est la fatigue de la terre ou le pourridier qui tue les boutons de roses et les racines de jasmin, pourquoi dix pieds de jasmin périssent-ils à dix endroits différents dans une plantation, alors que pour les rosiers tous les boutons de hautes tiges, sur toutes les collines de Grasse meurent ensemble ? Il y a des choses dans l'air, des choses dans le sol que nous ne connaissons pas.

Humble devant le mystère il était plus près de la docilité aux conseils du botaniste, que Masse orgueilleux d'empirisme. L'antique prière au dieu Pan et la religion des fontaines fécondantes ne contrariaient point dans son esprit le désir de voir à Grasse une école florale. L'amour des plantes profitables abattait en lui la fierté d'avoir sur leur culture une opinion triomphante. Devant les vides de sa plantation de jasmin, il disait :

— Le père aurait dû brûler la terre, creuser profond, diviser fin et verser la chaux partout où il y avait eu des racines, puisque le jasmin ne périt pas là où était l'herbe dont la racine

tout entière meurt retournée par le coup de bêche. On a laissé de la mort dans la terre.

Ce réfléchi avare donnait à son travail la même fanatique attention que son fils René à la beauté du ciel. Son corps était voué à la peine et son âme à la contemplation. Il pensait sans cesse aux choses qu'il faisait et que son père et son grand-père avaient faites. Il méditait sur le jasmin, la rose et l'olivier, sur les forces bonnes et mauvaises que subissent les plantes, par la terre, le vent, le soleil.

Révolté envers les hommes, parce qu'ils lui avaient imposé la misère, il était un grand docile envers la nature, quoi qu'elle lui imposât. Il ne jurait point devant les plantes souffrantes.

Un sac plein de roses était déjà appuyé au mur de Théoule. Les cueilleuses attaquaient la planche en bas gradin de la roseraie. Dans la campagne crépusculaire les femmes s'inclinaient sur la verdure des rosiers où souriaient les fleurs écloses. Mûries par la chaleur du jour, les incarnates embaumaient le crépuscule illuminé de couleurs de pierres précieuses. Les collines mettaient des diadèmes de rubis.

Pour aller de chez Jean Théoule à sa petite maison, Zoun devait faire un long détour à cause de l'étendue du domaine de Mademoiselle la baronne Alice de Rothschild, vaste au seul endroit où la ville aurait pu se développer com-

modément sans augmenter sa dénivélation. Cette belle propriété où logeaient une vieille dame et ses domestiques, était plus étendue que Grasse où tenaient 19.000 habitants.

Le pupille Jeannin, fatigué d'avoir cueilli des roses avec bonne volonté, tirait fort sur la main de Françoise, qui ne se plaignait jamais de lui et toujours disait : « *Es tan bravé, lou pesquïn :* Il est si brave. »

Ils s'assirent au bord du chemin d'où l'on voyait dans le grand parc la villa *Victoria*, demeure de la baronne Alice et les pavillons de son nombreux personnel si dévoué à la soigner qu'elle était parvenue à un grand âge sans une piqûre de puce.

Les jardiniers marqués par elle d'une blouse bleue et d'un béret rouge, hommes de peine de cette pénible femme, râtissaient à la dernière brindille des allées que ses pieds importants ne touchaient pas tous les ans. Pourvue de beaucoup plus de terrain qu'elle n'en pouvait parcourir en un jour, car elle marchait difficilement, elle avait le goût de l'étendre encore, mais ne le pouvait, empêchée par la ville de Grasse et M. de Croisset, de l'Académie française, devenus mitoyens de ses propriétés. Elle détestait la promiscuité. Auprès des ouvriers vivant en taudis blindés contre le grand air, elle maintenait l'aristocratie de la solitude, sévèrement gardiennée, comme l'éprouva

Zoun vers qui un serviteur sans moustache se dépêcha pour dire : « Ce chemin appartient à Madame la baronne. Elle permet qu'on y passe mais non qu'on s'y arrête. Le bruit de vos voix la gêne dans le kiosque où elle repose après le thé. Il faut partir d'ici. »

Il ajouta cette politesse : « ma brave femme », ce qui n'était pas dans l'ordre qu'il avait à transmettre. Il paraissait capable d'offrir de la desserte de pâtisserie à Françoise, à Désiré et à Jeannin qui se remirent en route devant Zoun, car elle était mère inquiète qui ne laissait jamais les enfants derrière elle. Leur fatigue d'avoir cueilli des roses râclait du talon sur le chemin baronnial. Effrayés ils se hâtaient loin de la villa du monstre occupée cinq mois par an et vacante comme toutes les demeures d'hivernants au temps où les travailleurs des fleurs s'entassaient plus nombreux dans les taudis des rues centenaires.

La dangereuse richarde, accapareuse des terrains où la ville aurait pu se désétouffer, maintenait par l'excès de sa fortune les familles ouvrières dans les logis mortels.

Mais le cœur de Zoun, tendre au petit Jeannin, était plus grand que tout le domaine de la baronne Alice.

Le matin les voitures muletières montaient aux usines la cueillette de la veille, souvent prétendue du matin, pour justifier que la fleur fut lourde de rosée. Les peseurs de la maison Guigue annonçaient le poids des sacs. Malgré la dessiccation de nombreux boutons, des carnets de paysans portaient à demi récolte un crédit de cinq mille francs.

Les ouvriers qui avaient failli laisser pourrir cette fortune travaillaient dociles au métier. Les mains vouées à bien faire accomplissaient les vieux gestes. La rose arrivait des jardins de Grasse par charrettes ou sur la tête des porteurs, vite suants d'avoir bonne charge par un si beau temps. Il n'avait pas plu depuis quinze jours mais toutes les fleurs étaient humides :

— On cueille tard le soir, disaient les rosiéristes. Il y a du serein.

— Dans l'arrosoir, répondait le peseur qui enregistrait des kilogs d'eau à huit francs cinquante.

Les parfumeurs, trop sévères contre la fraude paysanne, auraient vu réduire leurs arrivages

au profit des maisons bienveillantes. L'habitude de la tromperie acquise dans la misère par le cultivateur lui restait dans la fortune.

Masse, qui livrait à Guigue, donna au peseur cette raison :

— Heureusement il y a un peu de rosée. Qui va payer les boutons morts ? On a travaillé autant pour les fleurs qui se perdent, que pour celles qu'on cueille.

Bien gagner lui donnait frénésie de gagner plus. Il calculait le nombre de kilogs à huit francs cinquante qu'il perdait par le maléfice sur le rosier.

Les camions automobiles arrivaient de la Colle, de Mouans-Sartoux chargés de la rose de mai, la plus précieuse pour l'essence ; d'autres de Bordighera avec deux tonnes de roses Brunner payées deux francs le kilog.

Le printemps donnant des bouquets en tous pays arrêtait les expéditions de fleurs coupées. Les rosiéristes forceurs de plantes envoyaient aux parfumeries leur fin de récolte. Giusta Clancarini, adroit conducteur de camion de la maison Guigue & C^ie^, faisait en une heure et demie le voyage de Bordighera à Grasse, le temps que met un mulet pour monter de Pégomas où l'on cultive le réséda. Par l'automobile l'industrie grassoise cueillait aux jardins italiens. Giusta Clancarini arrivait en bonne vitesse malgré la rampe et les courbes. Il arrêta

sa lourde machine dans la cour où s'effaraient les mulets des charrettes et les paysannes à capeline assises sur les deux sacs chargeant le bât. Giusta Clancarini aimait épouvanter le piéton et le cocher d'attelage. Il avait la fierté d'être un homme de la mécanique, imposant la force du pétrole à tout ce qui sentait le crottin. Les coltineurs prenant sacs à dos marchaient poser charge sur le dallage rouge. De grands souffles de parfums sortaient de l'usine bourrée de 60 tonnes de fleurs. Ce beau temps sec mûrissait les jardins. Les roses italiennes arrivaient avec les bouquets niçois et la masse de fleurs cueillies entre Grasse et la mer.

Des flots de couleurs tombaient des sacs gris. Auprès de l'incarnate grassoise, d'un teint uni, les roses de luxe nappaient de blanc, de rouge et de jaune le sol parfumé. Tueuses d'un abattoir de fleurs, les femmes mettaient les pétales macérer dans les hauts cuviers de fer-blanc pleins de graisse. Les roses encore palpitantes de la joie du soleil étouffaient dans le lard raffiné des cochons d'Amérique.

Les cuiseuses puisant la fleur et la graisse aux cuviers de trempage à froid emplissaient les bassines chauffées à la vapeur par le travail souterrain d'Auguste Andreis, blanquiste garibaldien, et de Césare Damiano, disciple de cet homme forcené.

Les récipients de fer-blanc insérés dans les trous du bain-marie en tôle noire étaient en batterie parallèles au mur dont les grandes fenêtres éclairaient à dos les femmes remuant par spatules de bois les fleurs infusées dans la graisse chaude comme du tilleul dans l'eau bouillante.

Une équipe séparait par filtrage la fleur cuite du saindoux parfumé. Une étoffe de chanvre tendue sur un cuvier de fer-blanc y laissait tomber le lard liquide et retenait la rose visqueuse. Il fallait accélérer ce travail, pour tamiser la graisse en sa pleine chaleur. Après le morne geste de lentement remuer l'infusion des roses vivait la gracieuseté des mains de femmes par la promptitude à transvaser le mélange sans en tomber une goutte. Le travail devenu agile prenait la gaieté du jeu. Les verseuses maniant deux outils de fer-blanc, la cuillère et la soucoupe se croisaient en un rythme de danse.

Deux filles levaient au bord du cuvier la large toile du filtrage pour parer aux éclaboussements. Graisser le sol aurait rendu la marche difficile dans la salle carrelée.

L'équipe des presses hydrauliques en batterie dans la salle voisine emmaillotait le résidu d'infusion dans la toile des *coulaïré :* sacs de pressage semblables aux scourtins des huileries. Des femmes bourraient les roses graisseuses

dans ces poches de jute que des hommes rangeaient en un mètre vingt de hauteur, sous le sommier des presses hydrauliques pesant à 250 kilogs par centimètre carré pour réduire le bloc de toile et de fleurs écrasé au dernier jus.

La rangée des presses à sommier de fonte noire opposait à la douceur de la rose, la puissance mécanicienne. La pesée énergique extrayait toute sève de la fleur délicate. Les hommes versaient l'eau bouillante sur le bord des sacs pour fondre le corset de graisse figée. Cet arrosage tombait avec le jus de fleurs au décanteur, qui retenait à la surface la graisse et jetait l'eau à l'égout.

L'odeur des ruisseaux de Grasse où descendait cette urine d'usine donnait raison à M. Charles Borcetti qui asséna des idées sur M. Cyrille Rivara :

— Ce qui est mécanique comme la presse hydraulique n'est pas de grande intelligence. Seule la chimie donne la perfection. La pesée n'assure ni l'extraction complète des divers corps, ni leur séparation exacte. Presser ou broyer est le plus vieux procédé du travail humain. Vous n'inventez rien qu'une augmentation de force. Il faut un principe nouveau. Il est dans la chimie. Mon système de désodorisation des eaux et de déshuilage du tourteau de roses, annulera vos vieilles mécaniques.

— Il vaut mieux, répondit M. Rivara, envoyer un peu de parfum à l'égout que de rééquiper l'usine selon votre plan. L'infusion et le pressage suffisent pour gagner de l'argent. Par votre calcul on sait ce qu'on perd, par le nôtre on sait ce qu'on gagne. Quand le personnel commençait à se servir des presses, ou quand le matériel n'était pas au point, on évacuait des matières encore riches. Aujourd'hui le rendement est bien près du cent pour cent. Il ne reste plus que des traces.

Le chimiste, désireux de perfection, ne discuta pas plus longtemps avec ce mécanicien content de force simple :

— J'ai prouvé le contraire, dit-il.

Ayant ainsi affirmé qu'il détenait l'absolu, il prétendit en répéter la certitude en expérimentant sur les matières de cette journée de fabrication, et il attendit une descente de presse pour avoir un tourteau de roses et de l'eau du décanteur. M. Rivara surveilla lui-même ces prélèvements.

L'arrosoir des ébouillanteurs répétait sur les cadavres de fleurs écrasées le geste du jardinier soignant les plantes heureuses.

L'équipe de l'enfleurage à chaud eut une distraction : M. Rivara guidait dans la visite de l'usine M. Paul de Braquais-Sâtre et Denise. Elle avait eu ce caprice par grand amour des parfums. Les pieds au bord de la masse de

fleurs, elle semblait une créature de même substance que le bouquet. M. Rivara, content de l'honneur fait à la maison, expliquait la fabrication dont Denise disait sa déconvenue : « Que de graisse, où je ne croyais voir que des roses. »

L'usine entière travaillait pour donner le parfum à la femme déçue par la rudesse du métier qui sentait le saindoux et le pétrole. Devant les alambics elle fut charmée par les derniers monceaux d'oranger habillant de blanc le sol dallé de rouge devant les vases de cuivre.

Le regard de Denise cherchant la beauté fuyait les gestes de travail et riait au visage des fleurs mourantes, illustrant de leurs masses colorées les salles en plein labeur : entre les œillets bigarrés et les roses diverses en nuances, les genêts posaient leur profonde dorure. La beauté du ciel crépusculaire semblait ruée au sol dans un cataclysme de couleur et de lumière. La femme de grand loisir avançait dans le travail fleuri. Les ouvrières des cuissons en graisse et l'équipe des presses hydrauliques achevaient le moment de bourre où il fallait manier vite l'infusion chaude et charger les piles de scourtins ; puis revint le moment de bonasse. Les hommes regardaient couler le jus. Les femmes spatulaient les infusions. En ce métier de remplisseurs de vases alter-

naient l'activité des manutentions accélérées puis l'attente à bras croisés devant les récipients en œuvre. Les ouvriers rêvaient dans leur repos illuminé par la beauté de la femme à qui M. Rivara expliquait le travail : la salle d'enfleurage en graisse pouvait traiter trois mille kilogs par jour ; elle en avait reçu depuis le matin trois mille cinq cents. Les coltineurs secouaient encore, au dernier pétale, des sacs de Grasse et d'Italie sur l'étendage remué par les fourches.

Denise adorait la masse de fleurs par quoi les ouvriers auguraient l'allongement de leur journée. M. Rivara calcula l'impossibilité de cuire en graisse tant de matière dans la soirée, même en retenant deux heures de plus les équipes. Le personnel manquait pour composer les postes de nuit. Le temps était passé où l'on commandait à l'équipe de jour de continuer le travail tant qu'il restait de la rose ; peu de sommeil tenait alors entre la dernière cuisson en pleine nuit et l'heure d'aurore où recommençaient de rouler dans la cour des charrettes de fleurs. La puissance des jardins assaillait l'industrie régie par la fragilité du pétale qu'il fallait traiter vivant, en pleine force de parfum. Andreis et Damiano activaient la flamme pour fournir la vapeur à tous les récipients travaillant à pleine charge.

Denise embrassait les roses souveraines de

la fatigue ouvrière. M. Rivara ne gardant que ce qu'il pouvait infuser en graisse avant minuit envoyait l'excédent à l'équipe du pétrole qui traitait six mille kilogs par douze heures. Au lieu de la forte maçonnerie des salles d'enfleurage et de presse, le lieu des hydro-carbures était abondamment vitré sur haute charpente de fer, construite pour laisser libre déplacement à l'explosion possible. Une allumette flambant au milieu de la salle aurait incendié l'air parcouru d'émanations de pétrole malgré le serrage à bloc des joints.

Les hommes, en pantoufles pour ne point tirer d'étincelle des escaliers de fer, montaient à dos les paniers de fleurs aux appareils d'infusion placés sur une galerie en redan. Dix tonnes d'œillets s'accotaient aux monceaux de roses sur le carreau rouge de la salle. La fraîcheur du sol maintenait vive et bien odorante la fleur jusqu'au moment de la baigner dans l'éther. M. Rivara, à l'esprit mécanicien, avait longuement réfléchi à un moyen mécanique de la hisser. Le seul engin jugé possible par cet homme ingénieux était la corde de puits sur poulie de bois. Il fallait bannir tout frottement étincelant de métal de cette salle embaumée où attendait la violence volcanique. Les ouvriers chiqueurs par interdiction de fumer n'y marchaient qu'à semelles sans clous. Sous la volatilité les éthers perfectionnés par M. Bor-

cetti, M. Rivara arrêtait son ingéniosité. Il était tenu de se servir des mêmes moyens qu'un caravanier nègre : mettre le faix à dos ; ou un meunier du vieux temps : tirer sur une corde pour monter le sac. Il avait songé à la chasse d'air entraînant les fleurs dans un conduit de bois : du vent entre les planches. M. Borcetti avait annulé ce projet de manutention pneumatique en prouvant la quantité de molécules de parfum qu'un mètre cube d'air enlevait à un kilog de fleurs.

L'outillage bois et corde de la vieille marine à voile humiliait trop M. Rivara, amoureux d'ajustage au centième de millimètre, pour qu'il se pressât de l'accomplir.

Dans les ateliers restaient quelques machines périmées, comme la berceuse où les infusions en alcool de matières odorantes étaient secouées en bouteilles de verre étiquetées de la date de mise en œuvre : Vanille, 16 février : six mois de balancement.

Ce travail était autrefois fait à bras par des femmes qui roulaient les bouteilles sur une table, agitant pendant un an le même flacon, tantôt tenu à main, tantôt entre les jambes pour rendre le produit plus qualiteux, car on estimait que la chaleur du giron perfectionnait l'opération. M. Rivara détestait la machine à saccader par quoi survivait ce procédé du trempage agité pour renouveler le contact

de toutes les particules de l'alcool et de la matière odorante, à quoi il opposait la coulée lente, disant qu'un morceau de sucre fond mieux sous la tombée de l'eau goutte à goutte, que noyé dans le liquide remué.

Mais il n'avait pu encore réussir à faire mettre la vieille berceuse au rebut avec les leviers des anciennes presses à bras polis par les mains des ouvriers morts.

Le montage des paniers aux tambourins d'éther opposait le plus vieux geste du travail humain : mettre fardeau à l'épaule, au plus savant procédé de la parfumerie. M. Rivara expliquait à Paul de Braquais-Sâtre et à Denise le métier millénaire : « Les ancêtres des alambics étaient les vases à col de cygne encore utilisés par les cuiseurs de lavande. De leur chaudière : *lou païrou*, mise sur feu nu, aux appareils à double fond, chauffés par la vapeur, il y avait tradition et perfectionnement, comme du pressurage à la main des pétales macérés dans l'huile, à leur écrasement par force hydraulique. Le dessin nouveau de l'outillage et la puissance mécanicienne augmentaient un geste antique. Le pétrole apportait un geste neuf. M. Borcetti à la face vitrée par des lunettes à monture de fer survint pour affirmer que cette opinion de M. Rivara n'était pas d'une rigoureuse exactitude :

La captation des essences du parfum est

aussi ancienne par les éthers que par les graisses. La macération des pétales de roses dans le vin de Falerne, trois siècles avant Jésus-Christ, a existé en même temps que l'imprégnation de l'huile d'olive. Nous avons ensuite traité la matière par l'alcool pur puis par le pétrole. Nous ne sommes que des continuateurs. Le travail des parfums par les solvants volatils comme par les corps gras est une vieille chose du labeur humain. Tout est chimie dans le monde.

M. Rivara, épris de son métier, mais sans fanatisme, ne répondait point : tout est mécanique. Il voulait que son service fonctionne régulièrement. Indifférente à ces passions du travail, Denise, charmée par les fleurs, regardait les tambouriniers prendre à panerées les œillets et les roses. Des pétales pleuvaient du haut des escaliers de fer où ils montaient leur douce charge à pas silencieux par leurs semelles de corde. Dans les cylindres du bain d'éther, nommés tambourins pour leur ressemblance avec l'instrument des farandoliers provençaux, la poigne des hommes étalait la rose sur des plaques percées en passoires et superposées à intervalles de quinze centimètres remplis de fleurs. C'était la même disposition d'entassement en hauteur que les *coulaïrés* de jute sous la presse hydraulique, mais ici pour alléger la charge au lieu de la tasser.

L'éther devait toucher intimement toutes pétales, ce qui n'aurait pas été possible dans une épaisseur bloquée. Les hommes des alambics bourraient leurs appareils avec plus de simplicité pour la cuisson qui pénétrait vite l'intérieur de la masse. Les hommes du pétrole procédaient par lits de pétales. La cruauté du liquide attaquant à froid la chair des fleurs y mordait à l'aise, saisissant bien chaque rose pour en laver l'essence.

Après la manutention semblable à celle de tous les métiers primitifs : le cheminement des hommes au dos courbé sous la charge, le grand ouvrier était le pétrole. Les génies des nappes souterraines étreignant la rose de Grasse ravissaient en quinze minutes tout son parfum. Un robinet de chasse envoyait l'éther enfleuré aux appareils de distillation où le liquide abandonnait les essences prises aux pétales, puis remontait aux tambourins exterminer une nouvelle masse de roses.

Dans ce métier de contraindre la fleur s'accomplissait la fortune et la gloire de Grasse, parmi la rancœur des hommes mécontents du prix de leur peine et la satisfaction de ceux heureux de leur profit.

L'usine en œuvre pour parfumer la femme supportait le mépris de Denise. Elle plaignait les fleurs d'être si rudement traitées par des femmes graisseuses en tablier de toile à sac

et des pétroliers qui avaient la chique aux dents.

Elle détestait ce qui souillait la suave figure de cette puissance qui élevait son rêve : le Parfum.

Masse arrosant ses jasmins dans le beau matin de mai jurait sonorement contre le fumier de fleurs charrié par le ruisseau. Cette fange puant le pétrole bouchait les ruisseaux qu'il ouvrait à coups de bêche. Il tendit le poing vers l'usine E. Guigue et recommença l'imprécation contre les parfumeurs. Violent et imagé dans son langage, il appelait la fumée des cheminées : le drapeau noir de notre misère.

Il avait trop vieille habitude de cette haine pour y renoncer malgré la rose à 8 francs 50 le kilog. Son rude geste visait toujours la fumée de Guigue parmi celles de Massiera, de Roure et Bertrand fils, de Chiris, de Laugier fils et des 29 usines grassoises. Actives au plein travail de mai, elles renvoyaient aux champs un torrent de fleurs bouillies. Masse, ayant irrigué le dernier espalier de jasmins, bourra sa pipe en bois de cerisier. L'allumette jetée enflamma le ruisseau. L'homme, aux yeux élargis de surprise, avança bêche en mains, pour dévier l'eau porte-flammes. La rage de sauver son bien lui ôtait la parole. Il était soudain grandi

au silence. Le feu brûlait en remontant le ruisseau éthéré, traversait le jardin de Théoule qui changeait sa manière de parler à voix mesurée. Il hurlait des choses mal distinctes où ne se comprenait bien que le nom de Guigue. L'émotion donnait franc jeu au sentiment dont il était le plus hanté. Ne sachant quelle usine envoyait le pétrole à l'égout, ils en accusaient la plus détestée, qui avait payé la rose dix sous le kilog à leur père.

La mise à feu en campagne de la fuite d'éther d'une usine ne s'était jamais produite si près de la ville. La flamme remontante s'éteignit, se ralluma, luttant contre la vitesse de l'eau qui éloignait l'éther de son point de départ. L'étouffement dans l'égout où le feu manquait d'air ramenait la flamme au jardin, elle s'enterra encore. Théoule dit :

Le feu monte. On va savoir quelle usine nous empétrole. Guigue a des citernes de dix mille litres.

Les deux hommes attendaient l'explosion des réservoirs. Leurs regards étaient dans la direction de leur haine. Les trois cheminées haussant les fumées venues du travail d'Andreis et de Damiano tomberaient-elles, fauchées par le volcan d'éther ?

Le mystère de la flamme disparue sous terre animait l'imagination des deux paysans. Ils rêvaient le probable : l'incendie d'une usine

travaillant les fleurs aux hydro-carbures. Les précautions prises par M. Rivara dans la haute salle où les roses et les œillets baignaient dans le pétrole : la chique aux dents des hommes porte-paniers et les pantoufles de corde à leurs pieds, supprimaient le risque d'allumage sur les lieux du travail, mais la fatigue d'une tuyauterie ou l'erreur dans le maniement des robinets envoyait l'éther vaguer en égout sous les taudis de Grasse, en ruisseau dans les jardins. Une braise du fourneau de Marie Gilli ou la pipe d'un agricole pouvaient créer loin de l'usine le feu qui y remonterait jusqu'aux réservoirs en ciment noyés sous l'eau.

La flamme, dans le jardin de Masse était redoutable pour les distilleurs, les tambouriniers, les enfleureuses. De quelle usine ? Les deux hommes attendaient la réponse de la détonation. Où l'éruption du volcan de feu liquide allait-elle surgir, envoyant les décombres des cheminées, le charpentage métallique des toitures, et les débris des tambourins pleins de fleurs sur les taudis de Grasse et les villas des hivernants. Les roses, les œillets et les pétales d'oranger retomberaient-ils sur les jardins avec le sang des ouvrières, la graisse parfumée des bassines et les sommiers descellés des presses hydrauliques ? Dans le silence de la campagne lumineuse deux hommes guettaient la voix de la mort.

L'odeur des roses mûries par le plein soleil augmentait. La terre parlait dans la suavité des fleurs. L'herbe de prairie, les figuiers, les orangers, les oliviers, les bourgeons de vigne, de la plus basse feuille écrasée par le pied de l'homme, à la plus haute où chantait l'oiseau, tout donnait du parfum à plein souffle. La respiration de la terre dans ses plantes heureuses embaumait le pays silencieux. Les jardins couvraient le mystère du feu en œuvre dans l'égout. Brûlait-il en ce moment sous les maisons millénaires de la rue des Moulinets où habitaient Marie Gilli, le garibaldien Andreis et Césare Damiano ?

Les hivernants au repos si près des ouvrières au travail ne connaissaient point que le métier les tenait dans son risque, pouvait frapper le visage parfumé des femmes oisives du débris d'outillage des parfumeries.

Masse, épuisé de silence, parla :

Ça arrivera. Grasse est aussi dangereuse qu'une poudrière. Les parfumeurs font travailler le pétrole parce qu'ils n'ont plus le courage de continuer le vieux métier comme au temps ancien avec les mains. Ils ont des robinets et des tuyaux. Autrefois les usines parfumaient Grasse. Aujourd'hui elles vont l'incendier.

Ce n'était pas pour cette fois. La douleur humaine ne surgirait point en ce joli matin où la moire des fumées ouvrageait le ciel bleu

tissé de noir par le vol des hirondelles. La beauté du monde continuait sur la terre embaumée. Le ruisseau au pied des rosiers gonflait de sève les boutons caressés de lumière. Entre l'eau et le soleil, la plante donnait sa pleine force, mûrissant pour la fin de journée la multitude des fleurs. Sans l'extermination des touffes supérieures, les plantes auraient fait des nappes roses. Leur couleur augmentait par l'éclosion lente le matin, puissante le soir après quinze heures de règne absolu du soleil. Les fumées blanches des feux paysans brûlant aux champs les mauvaises herbes s'élevaient humblement sous les hautes fumées noires des usines. Le jasmin, découvert de sa buttée de terre, commençait sa pousse en tiges minces sur la massivité des souches d'une même ordonnance que les ceps de vigne. Dans tout le pays gracieux de fleurs et puissant de parfums la sévérité n'était que par les cyprès marquant la limite des propriétés. Sur la maison de Théoule tombait l'ombre d'un grand platane, le seul arbre sans rapport que l'avaricieux gardait sur sa terre. Ce qui ne donnait ni fleurs pour les usines, ni fruits pour le marché lui était comme broussaille. Point forestier mais jardinier, il disait du plus bel arbre : « Ça empêche le soleil. »

Capable de rester, tant que durait la lumière, penché vers ses plantes, il n'aurait pas donné d'eau à un chêne ; il l'élaguait pour son feu

et hachait au plus facile, c'était à l'arbre de souffrir, non à lui. Dans ses oliviers et ses orangers il taillait avec une précision savante, cherchant pour chaque branche la meilleure forme, et pour tout l'arbre la figure qui recevait le mieux le soleil.

Il venait d'abattre à main soigneuse la verdure excessive des bigaradiers vendue aux parfumeries qui en faisaient l'essence de petit grain et l'eau de feuilles, bonne à allonger celle de fleurs d'oranger.

Aux arbres que Théoule appelait : *dé boisc :* du bois, il était comme à lui-même sans pitié. Évangélique, il jetait au feu tous ceux qui ne donnaient pas de bons fruits.

Un vieux rosier, ancêtre du jardin, avançait dans l'allée ses branches épineuses. A cette agression qui l'arrêtait au passage, Théoule répondait comme à une caresse de bête familière. L'homme et la plante semblaient se répéter chaque jour les mêmes signes de leur vieille affection. Le rosier portait encore bellement ses fleurs de mai sur une souche de quarante ans. Puor cela, Théoule l'aimait et aux épines griffant sa veste répliquait par un geste lent. Le platane gracié fixait devant la maison l'ombre reposante. Jean Théoule, noirci d'insolation et odorant de sueur, trouvait sous les branches feuillues une fraîcheur heureuse à sa peine.

Dans toute la campagne de Grasse : des pins de la route de Saint-Vallier, peuplant le roc au-dessus de la ville, aux eucalyptus et aux cyprès des terres basses, il ne savait qu'un seul arbre digne d'amour : celui qui donnait à son seuil la caresse d'ombre. Le tronc très droit et bien rond était de couleur grise moins foncée que la peau de l'homme travailleur au plein soleil. L'arbre, plus haut que la bâtisse à un étage, la bénissait du balancement de ses branches qui, chaque automne, coiffaient le toit d'une chevelure de feuilles mortes. La maison devenait blonde. Autour du tronc augmentait la nappe d'or où bruissaient les pas. De cette sonore moisson Théoule faisait belle flamme au bas du jardin afin d'en avoir quelque cendre à fumer ses rosiers. L'amour du paysan pour son arbre rafraîchisseur s'augmentait de lui devoir après l'ombre d'été, le premier feu d'hiver. Les larges feuilles sèches flambant comme copeaux, le brasier remué à la fourche dévorait les mauvaises herbes. C'était fête pour René Théoule. A cet enfant de grande émotion, l'arbre n'était pas qu'un serviteur de son repos et de son jardin, mais un dieu. Le soir il câlinait de la joue le tronc du platane. Ses lèvres timides marquaient d'un peu d'humidité l'écorce lisse du bel arbre. Le souffle lui manquait comme s'il venait de longuement courir par peur. Le grand végétal

divin dans la nuit lumineuse portait pendant le temps d'un soupir sur son tronc centenaire la trace de la tendresse d'un enfant.

Une branche effleurait la fenêtre de la chambre où couchait René. Le vent d'automne poussait du toit au sol les larges feuilles plus bruyantes que des ailes d'oiseaux. L'enfant éveillé écoutait les paroles mystérieuses du vent et de l'arbre. Il appelait le grand platane : Dominus, comme on lui enseignait à l'église à nommer Dieu. Sa plus grande joie après voir lumière grandir et les fleurs s'ouvrir au printemps était à l'automne la rose de flammes éclose sur le buisson de feuilles blondes. Il y grillait la pointe de ses longs cils noirs, tant il s'approchait du feu, car ce petit nerveux avait facilement froid.

Au temps chaud, Théoule arrosait toute la place couverte par l'ombre du platane, ce qui créait entre le sol et les feuilles une fraîcheur délicieuse à l'homme content sous l'arbre heureux du sol humide.

Ce matin de l'allumage du ruisseau éthéré, Théoule invita Masse à boire l'absinthe qu'il faisait lui-même en versant dans l'alcool volé aux parfumeurs, un extrait coté sur catalogue par la maison Massiera : 65 francs le kilog, ce qui permettait à la Provence de ne pas manquer d'apéritifs. Les parfumeurs vendaient en liquides et en poudres des essences pour

tous arômes de liqueurs et de vins : Curaçao Cent sept Ans, Old Tom Gin, Rhum Jamaïque, Alicante, Tokay.

L'ombre du platane Dominus caressait les plus proches fleurs du jardin. L'odeur anisée de la liqueur verte assaillait celle des roses en vive floraison sous le commandement du soleil.

La puanteur de latrine venait des jarres à fient, en terre cuite émaillée de jaune à l'intérieur, brutes à l'extérieur, comme les pignatas à fricot. Modelées en amphores sans anses et de dimension à contenir un homme, elles étaient enterrées à mi-hauteur, pour la commodité d'y puiser avec la courge à long col, ouverte en cuiller : la *coïra*.

Masse redit des duretés contre l'usine. Serf libéré du parfumeur féodal dont les bâtiments étaient sur la hauteur de Grasse comme la fortification de l'oppresseur, il commençait toujours son discours par l'imprécation et l'outrage, en revanche du temps où il devait le salut bien bas et l'humilité de paroles :

Aqueoü salopé dé Guigue, dit-il : Ce salaud de Guigue. Il empoisonnera par son pétrole nos jardins pour qu'il n'y ait de fleurs que sur ses terres, maintenant qu'il va cultiver. Nous bâtirons l'usine coopérative et nous deviendrons parfumeurs, puisque les parfumeurs veulent devenir jardiniers. Jamais plus ils n'auront le pied sur notre tête comme ils l'ont

eu depuis cinquante ans, que la première cheminée de parfumerie a monté sur Grasse. En 1880, le grand-père Guigue partait l'été dans la montagne distiller la lavande. Rappelle-toi sa petite usine avec deux ouvriers dans la rue Neuve. Le père Baillet, un si bon joueur de boules, a longtemps travaillé là. Il habitait la rue Rêve-Vieille ; il avait un petit jardin au bas du Riou-Blanquet. Il est mort ouvrier à deux francs par jour. Le fils Guigue a aujourd'hui des millions. En 1873, sous l'Ordre Moral, quand le Comité républicain alla voir le grand-père Chiris, il répondit : « Léon fera ce qu'il voudra, mais il sait que nous n'avons que cent mille francs qui sont dans le commerce. » Aujourd'hui ils ont 400 millions. Ceux qui tenaient l'alambic ont gagné la fortune, ceux qui tenaient la terre ont gagné la misère. Depuis vingt ans que mes jasmins sont plantés la fleur a été payée trente sous, quarante sous. Les parfumeurs donnaient le prix qu'ils voulaient. Cette année ils donneront le prix que nous voudrons.

— Ce sera vingt francs, dit Théoule.

Masse pencha la tête et les mains à gauche en gardant les coudes au corps. C'était son geste d'approbation qu'il faisait en chantonnant : « Té ». Quand il démontrait, il haussait le menton et écartait les bras en ouvrant les deux mains au pouce écarquillé, séparé de toute

son envergure des quatre autres doigts joints.

— Vingt francs, dit-il dans sa pose oblique, ce ne sera pas trop. Qui va payer les boutons séchés sur les rosiers ? Si la terre était au parfumeur, il aurait la perte. Le jasmin doit faire justice pour la rose.

Le bec jaune d'un merle piquait des vers dans la terre humide d'eau pétrolée.

— *Un passéroun*, dit Théoule.

Il chassait tous les oiseaux : becfigues, merles, rossignols, fauvettes, moineaux. Dès qu'il voyait remuer une aile, il cherchait son fusil. Il le demanda à René : « *Lou fusiou* ».

Le petit rapporta l'arme où manquaient les cartouches. Le paysan s'irrita de perdre une bouchée de viande. Au-dessus de l'enfant battu, le merle sauvé siffla dans le platane Dominus.

— Il reviendra, dit Théoule, demain je le tue.

Beaucoup de travail manuel étant nécessaire à la propriété florale, elle était très morcelée ; cela créait un grand nombre de chasseurs qui privaient d'oiseaux ce pays de beaux arbres. Dans leur chant René savait distinguer les trois grands sentiments de la simple vie : la peur, la faim, l'amour. Il comprenait à la voix d'un pinson s'il fuyait le fusil, cherchait pitance ou décidait la femelle.

A la place irriguée empreinte des pattes du merle un gros crapaud faisait vers son terrier

son chemin habituel, avant l'heure où la chaleur fendillait le sol. Aussi familier qu'un chien il ne cachait pas sa marche.

Théoule l'appelait : « *Bouffaréou :* Bouffeur », comme on nomme le poupard Jésus des crèches de Noël.

Le paysan, tueur d'oiseaux, aimait ses crapauds mangeurs de limaces. A son approche *Bouffaréou* s'immobilisait, attendant que son pas prudent l'ait franchi. Les yeux noirs de la bête gluante regardèrent le maître du jardin et l'homme étranger assis à côté de lui, puis elle se hissa lentement dans l'abri de sa pierre, soulevant avec peine sur ses pattes courtes son corps sans agilité, parvenu à la plus grosse taille qu'un crapaud puisse atteindre.

Lou souléou li fa poü, dit Théoule : Le soleil lui fait peur. Il ne ressortira qu'à l'heure des étoiles.

Ferrari le syndicaliste aborda les paysans au café où ils buvaient l'apéritif.

— Vous sortez de réunion ? Trop riches ! Vous avez encore augmenté le jasmin de cinq francs. Vous aviez dit vingt francs. Vous êtes à trente. Il y a huit ans vous le vendiez quarante sous et bien contents. Les paysans tueront la parfumerie de Grasse.

Les chapeaux souples, déformés par le rabattement du bord avant, portaient l'ombre sur les nez. Les gestes de mollesse : mains sur les hanches, les pouces dans le gilet pour soutenir les bras, étaient fréquents chez ces hommes fatigués par la chaleur.

M. Maurin ébranla par la force du cri : « Permettez », son corps et le verre de vermouth dans sa main droite :

— Comment osez-vous dire que nous, les producteurs de fleurs, nous allons tuer la parfumerie de Grasse ? Nous ne lui avons jamais refusé notre dur travail. Nous demandons simplement qu'il soit payé ce qu'il vaut. Tandis que vous, les ouvriers, vous avez quitté

votre poste dans les usines, pour laisser pourrir les roses dans les jardins. Et vous demandez quinze francs par jour, plus qu'on ne donne à un colonel en retraite !

Il résonna sa fanfare de : « Ah ! Permettez » but du vermouth et allait continuer, mais Ferrari parla haut et vite :

— Les usines nous font plus de mal à nous, ouvriers, en nous payant de misère, que nous ne pouvons leur en faire en chômant deux jours pour demander justice. Vous, les paysans, serez pour nous plus terribles que les parfumeurs, parce que vous ôterez le travail du pays. Pour éviter votre jasmin à trente francs ils feront des usines à Bordighera, à Beyrouth et en Bulgarie. Vous avez demandé quinze francs de la rose et diminué à huit cinquante. Accepter un tel rabais prouve la malhonnêteté de vos prétentions. Si la valeur de quinze francs était juste vous l'auriez mieux défendue. Autrefois le parfumeur achetait à prix déloyal. Aujourd'hui le mensonge s'est retourné. C'est vous qui vendez sans honnêteté.

Tous les attablés parlèrent ensemble. Ferrari criait à Masse de qui il était petit-cousin :

— Tu as acheté un salon de velours rouge, le canapé, les fauteuils et le tapis. Toi et ta femme vous reniez les chaises de paille.

Masse répondit :

— T'occupes pas, té ; si je mets mon cul

au doux. Je ne suis pas un fainéant d'ouvrier, qui ne travaille que huit heures par jour et à l'ombre. Tu as été bien couillon de te dévouer pour eux. Ils t'ont renié.

M. Maurin dit :

— L'homme trop délicat ne peut rien faire pour l'organisation des autres. Leur ingratitude le décourage.

Masse buvant, Ferrari voulut parler mais le frénétique à la bouche occupée du verre, faisait, de sa main libre, commandement de silence pour qu'on laissât place à ses prochaines paroles.

Ferrari dit ainsi l'ignorance de Masse : « Tu es un obscur », puis il insulta tous les syndicataires horticoles :

— Je m'en vais, tellement vous me dégoûtez.

Ils lui crièrent des mots divers, sauf M. Maurin toujours le même : « Permettez ! »

Masse dit la vieille imprécation du temps où les galères étaient sur la Méditerranée :

— *Vaï t'en én galéra !* puis courut après lui. Il semblait que ce fut pour de plus fortes injures, mais il lui offrit à boire :

— *Macaréou !* Prends un verre avec nous. On s'emballe, c'est pas une raison pour se fâcher, il y a de l'absinthe, tu sais. *Mé couquïn*, je te dis qu'il y en a.

Il en demandait au garçon serveur :

— Vous en donnez à vos clients dans l'arrière-

boutique. Il ne faut pas nous refuser de nous faire plaisir parce que nous sommes de la campagne. Nous payons. Pouvez-vous me changer mille francs. Non ? Vous n'avez pas le caractère changeant.

Fils de ceux qui économisaient un sou, il était orgueilleux de dépenser facilement.

Ferrari s'assit, résigné à boire et pour fuir la discussion parla du temps :

— Pourvu qu'il ne pleuve pas demain dimanche.

Cela irrita M. Maurin :

— Voilà l'ouvrier. Il ne pense qu'à la promenade. Nous, producteurs, avons besoin de la pluie. Depuis un mois il n'en est tombé que quelques gouttes, juste de quoi faire enrager la terre.

Prenant sa deuxième manière de discours, il changea l'autoritaire : « Permettez », pour l'amical : « Entre nous ».

— Le jasmin à trente francs. Entre nous, ça vaut ça.

Masse, caractère de volubilité et d'indécision, pouvait se décider à faire une chose parce qu'il l'avait souvent répétée. D'autres fois, parler beaucoup lui suffisait, après quoi il n'accomplissait rien. Gesticulateur compliqué, il se grattait l'oreille gauche avec la main droite en passant le bras par-dessus la tête.

M. Maurin, abondant en discours, émis à

voix élevée, mais fanatique à réussir la victoire du paysan, était nettement capable de faire tout ce qu'il disait. Ce réalisateur bavard convenait à ces véhéments. Il voulait fonder l'usine coopérative pour libérer le campagnard de l'usinier. Toute sa pensée était limitée au territoire de culture florale de l'arrondissement de Grasse et à deux catégories d'hommes : les jardiniers, les parfumeurs.

Pierre Ferrari, dans sa revendication d'un meilleur salaire, opposait deux conditions de l'homme : le patron, l'ouvrier. Mais sa pensée ne finissait pas au prix de journée des enfleureuses. Il y ajoutait la réforme humanitaire.

M. Maurin et Pierre Ferrari heurtaient le tempérament conservateur cherchant la meilleure forme de tranquillité, au tempérament révolutionnaire voué à l'inquiétude.

Par le jasmin à trente francs le kilog procurant aux agriculteurs des capitaux pour l'usine coopérative, M. Masse pensait réaliser une chose importante sur la terre, c'est-à-dire dans l'arrondissement de Grasse.

L'augmentation des salaires de parfumerie n'était pour Pierre Ferrari qu'un épisode de la transformation sociale dans le monde. Il croyait à l'apôtre Marx, libérateur des prolétaires.

Dans le tumulte de paroles des hommes abreuvés d'absinthe et de vermouth, les deux

fanatiques confrontaient les deux grandes figures de l'esprit humain.

— Le prolétariat de Grasse, dit Pierre Ferrari, a contre lui le maître de l'usine et le maître de la terre. La maigre paie obtenue à la parfumerie, nous devons la céder au paysan qui élève ses prix au marché aussi vite que le salaire augmente. Nous sommes des victimes de la propriété capitaliste, petite et grande. Les travailleurs du monde entier doivent s'unir : un pour tous, tous pour un, et réaliser par la lutte de classes la mission historique du prolétariat : la socialisation des moyens de production.

M. Maurin cria :

— Permettez ! Vous récitez la grande baliverne. La passion politique du Français est la propriété et non pas le socialisme.

Masse dévia leur animation :

— L'Esterel brûle.

Une fumée blanche, comme d'un brasier de mauvaise herbe, commençait loin entre Grasse et la mer. Au delà du point de feu, le ciel, essuyé par la forte brise, fonçait de bleu cette brume odorante qui apportait l'ombre sur la ville. Le mistral : *lou Mestré*, celui qui parle le plus fort, rompait le grand silence des branches si longtemps immobiles. Les oliviers, les eucalyptus, les figuiers, les vignes, dépêchaient des bruits différents selon la forme de leurs feuilles.

La végétation élevait une parole impétueuse. Le vent déviait le jet des fontaines hors des vasques où l'eau bougeait comme une mer en tempête. Les fruits, précipités dans les jardins, mêlaient des coups sourds au remuement des branchages.

Masse dénonçait des criminels inconnus :

— L'incendie commence toujours avec le mistral. Qui a intérêt à l'allumer ? Les bergers à qui on ne permet plus le pacage dans la forêt, parce que les chèvres la dévastent en dévorant les bourgeons. A la place déboisée à feu, pousse une herbe tendre dont les troupeaux sont friands.

Ou bien le dégât profite aux marchands d'arbres à qui l'État vend à bas prix les troncs flambés à mort.

Et il y a encore les Allemands qui veulent ruiner la France.

Les spectateurs assemblés sur la terrasse du cours approuvaient cet accusateur désordonné.

La quantité de fumée poussée sur le plan de Grasse prouvait la grandeur du foyer dans la forêt de Tanneron. L'incendie approchait à douze kilomètres de Grasse, vers Auribeau où montait la fumée des contre-feux.

Théoule proclamait une terreur :

— Si des étincelles arrivent aux parfumeries, la ville ne fera qu'une torche de pétrole, de graisse et d'huile.

Les masses de fumée transformaient le paysage, ajoutaient des collines aux collines, cachaient des coteaux et en créaient d'autres. La nuit abaissa lentement son ombre sur ces mouvements. En haut des vapeurs masquées parurent les étoiles et en bas les flammes jusqu'ici invisibles sous le soleil. Aux endroits de dévastation achevée, des braises dessinaient les lumières d'une ville. Les cheminées d'usines et les toits profilés sur le rougeoiement imageaient l'incendie de Grasse.

— Le jasmin autour d'Auribeau va périr, dit M. Maurin.

Pierre Ferrari, ancien soldat d'Afrique, eut souvenir de feux en campagne :

— Le 14 juillet 1916, à Ain-Marouff, les gradés avaient reçu des allumettes pour enflammer le blé mûr. Nous devions prendre garde de n'être pas rôtis. On faucha une large bande, on jeta les gerbes sous le vent, et l'incendie ronfla dans les pailles de 1 mètre 50 de haut avec des épis de 15 centimètres à 90 grains. Nous marchions derrière la flambée à l'assaut de la kasbah bombardée par les 65 de montagne et les 75. Au pillage, les spahis mirent de l'or dans leurs bottes. Ma compagnie prit 20 chevaux, 30 mulets, 600 moutons revendus 20 francs pièce à l'Intendance. Les Joyeux nous laissèrent le bétail pour courir violer et tuer les femmes.

Théoule dit ce qui lui paraissait en cela regrettable :

— C'est un malheur de brûler de si beaux épis.

Puis, il plaignait les jasmins d'Auribeau :

— Il n'en restera pas. Le feu les tient.

Car il avait grande pitié des profitables plantes.

La dispute des hommes durait sur la beauté des fleurs à vendre. Théoule faisait offre de son jasmin à M. Massiera qui ne se pressait pas d'offrir, selon son habitude, cinquante centimes au-dessus du prix syndical. Il voulait être servi de fleurs avant la maison Guigue mais aussi diminuer la rage du paysan à s'enrichir. Il se réserva :

— M. Maurin vous donne l'esprit de spéculation. Le jasmin sept francs cinquante l'année dernière, trente francs cette année, c'est du jeu. Nous, vieux travailleurs grassois, devrions faire une entente.

Théoule répondit :

— Je ne dis pas non, et s'en alla sans avoir dit oui.

La plante poussait bien. Sans accident de floraison comme au rosier, l'arrondissement de Grasse comptait livrer 300 tonnes. Des communes, qui avaient encaissé 400.000 francs de la récolte de roses, attendaient un million de celle du jasmin. Les anciens oppresseurs du paysan qui avaient lésiné sou par sou à sa

misère devaient aujourd'hui compter par millions avec lui.

La fortune de la parfumerie française remplissait les profonds tiroirs des armoires paysannes et élevait les comptes en banques. Le paysan remboursait aux rentiers de Grasse les hypothèques. Chacun ayant son bien, personne ne voulait plus travailler pour les autres, colon sur terre louée : *terra affidata.*

Un matin que Théoule arrosait ses espaliers de jasmin, M. Maunier, courtier de la maison Guigue, arrêta sa voiture pour demander :

— Vous êtes content, M. Théoule ? La rose, ça aurait pu être mieux, mais le jasmin donnera un beau résultat, surtout à vous qui le soignez si bien.

Son intention semblait être de ne dire en passant que ces quelques paroles aimables. Théoule y répondit prudemment. Il n'aimait point ce collecteur de fleurs de qui le profit diminuait maintenant que les paysans syndicataires traitaient avec les parfumeurs.

Gesticulateur et réservé, Théoule faisait trois grimaces avant de dire un mot illustré de mimique. Il prenait pose comme pour asséner le becquart : « Travail ». Il s'essuyait le front : « Chaud ».

M. Maunier donna encore des éloges :

— Vous prenez trop de peine. Vous montez vous même votre cueillette à l'usine. Je pourrais vous la prendre en passant.

Il allait repartir mais se frappa le crâne :

— Il faut que je vous dise.

Et il entra dans le jardin dont il apprécia l'ordre :

— *Aco és dè beoü travail :* Ca, c'est du beau travail. Ca doit se payer : Vingt-cinq francs le kilog, hein ?

Théoule appela Masse :

— *Vénè :* Viens, saute le mur. M. Maunier parla de vingt-cinq francs le kilog de jasmin.

La dispute sur le prix recommença dans le jardin. Par ce beau soleil qui réjouissait les plantes, M. Maunier suait à parler en gesticulant. Il ouvrait grandement la bouche. Sa dentition n'était sans crasse qu'à l'endroit où manquait une canine. Il avait du coton dans les oreilles. Il reculait son chapeau de paille à l'arrière de sa forte tête pour aérer son front. Ce lui était dur de recommencer à tant s'ingénier en paroles, à l'âge de cinquante ans alors qu'il comptait finir sa carrière dans de vieilles habitudes établies sur l'ancienne docilité du paysan qui le suppliait de prendre sa fleur.

Homme important dans la politique de l'arrondissement de Grasse, il était du parti de Guigue.

On ne disait point : le parti radical, le parti conservateur, mais le parti Ossola, le parti Guigue. Les électeurs voulaient montrer le poing ou applaudir à une figure. L'adhésion

politique et les fleurs allaient à la même usine. Le courtier ramassait ensemble les votes et les roses. M. Maunier était bien hardi d'entrer dans ce jardin où on n'élisait pas M. Guigue, soutenu par les prêtres. Théoule aimait dire : « L'église est une maison carrée qui nourrit un faiméant toute l'année. »

M. Maunier, tourné vers le soleil, mit son chapeau en avant, le bord sur la figure, ce qui était sa deuxième manière de se coiffer : tantôt en auréole le chapeau sur l'occiput, tantôt en œillère, le chapeau sur le nez, selon qu'il avait la lumière à dos ou de face. Il commençait toujours ses discours avec bonhomie et à peu de gestes ; son visage à épaisse moustache noire avait une majestueuse immobilité qui cessait brusquement : alors des pieds aux cheveux M. Maunier bougeait. Frémissant et ambulant, il remuait chaque pli de sa peau et changeait de place.

Discourant en plein air il ne cessait pas le geste de mettre son chapeau en arrière pour pouvoir s'essuyer le front, puis de le rabattre sur le nez quand il avait le soleil dans l'œil. La saccade de ses bras et l'érection de son index s'accomplissaient avec une rectitude mécanique pendant qu'il disait à voix puissante des mots bien distincts.

Dans cette belle tenue et cette vocifération survenait le geste risible de hausser les épaules

jusqu'aux oreilles et de lever à hauteur des yeux les mains écarquillées. C'était l'attitude d'affirmation qui faisait que la peau de M. Maunier parvenait à la plus grande tension pendant que sa voix à la plus grande fureur. A ce moment il s'étranglait de crier. Il remuait des pieds aux cheveux. Commençant de parler dans un calme romain, il finissait dans le grotesque, toutes les fois qu'il avait fureur de convaincre, ce qui était fréquent, soit pour le prix des fleurs, soit pour le choix d'une opinion politique.

Masse, obliquant son maigre corps derrière ses mains inclinées à gauche, niait par ses syllabes accoutumées : « *Vaï... Té.* »

Il se frénétisait devant l'immobilité silencieuse de Théoule.

M. Maunier dit :

— Vous ne connaissez pas Moussu Guigue.

Théoule lui rendit un grossier hommage :

— Ce n'est pas une merde de chien.

— Il donnera vingt sous de plus au kilog. C'est un industriel qui comprend le producteur...

M. Maunier, la crasse aux dents et aux ongles, se bossuait à hausser fort les épaules. Ses mains persuasives larges ouvertes faisaient des gestes d'étrangleur devant la figure de Masse qui écartait les avant bras en ailes de poule courue par un chien. Ils se calmèrent. M. Mau-

nier, reculant son chapeau en arrière, marcha vers sa voiture suivi des deux hommes apparemment rebelles à vendre leurs fleurs à Guigue pour qui ils ne votaient pas, mais contents de l'offre d'une prime encore plus forte que celle donnée par Massiera.

Le courtier avait eu naguère beau bénéfice sur les cueillettes de quelques kilogs par jour qui ne valaient pas une convention avec une usine. Il les collectait à bon compte et faisait masse pour les revendre. Il exigeait du paysan la fleur sèche et la mouillait avant de la porter au parfumeur. Le syndicat proclamant le prix et groupant tous les petits jardiniers gênait cette obligeante industrie. M. Maunier calculait de rester transporteur de la marchandise. Il offrait partout son camionnage dont il attendait gratification proportionnée au tonnage collecté. Ainsi il continuerait ses profits d'intermédiaire entre les rosiérites et le parfumeur.

Affable, il proposa à Théoule de rouler sa cueillette à l'usine.

Le paysan répondit par une plainte :

— Ce n'est pas ce qui donne le plus de mal. C'est d'arroser. Les parfumeurs envoient trop de saletés.

Il montrait dans deux rangs de jasmin irrigués du matin la boue de roses et d'œillets épaisse sur la terre brune. Ce jardin, sans bassin

de décantation, recevait directement sur la plante le flot venu des usines et des taudis. Théoule gémit ce que lui coûterait un endiguement pour masser l'eau chargée de détritus et la séparer de l'ordure qu'il prendrait au temps de fumer la terre au lieu d'en être envahi chaque jour, ce qui désordonnait l'arrosage.

— Mon jardin, dit-il, boit et mange en même temps.

M. Maunier lui calcula le prix du bassin à construire et qu'il le paierait avec la moitié de son jasmin à 26 francs le kilog :

— Je donnerai toujours plus que votre M. Maurin, un homme qui a été vingt ans parti de Grasse. C'est un étranger. Moi, je suis tout le temps resté au travail avec vous. J'ai acheté vos fleurs dans les dures années.

Il haussait la voix et recommençait la gesticulation :

— Aujourd'hui, c'est facile. La parfumerie fait fortune. On a les hauts prix. Des producteurs renient le vieil ami Maunier. Ils veulent lui ôter le pain. Il faut que tout le monde vive.

Il partit vers d'autres paysans à convaincre car il était capable de se démener quinze heures par jour, et trinquer trente apéritifs : absinthe clandestine, ou amer du pays, pour maintenir son profit et son importance.

Le syndicat des producteurs de fleurs ne le faisait pas seulement enrager par perte d'ar-

gent, mais par abolition de notoriété. Les courtiers n'étaient plus les importants du pays, flattés et salués. M. Maunier disait de M. Maurin : « On ne parle que de lui maintenant », ou bien : « On ne me regarde plus. »

L'homme qui avait profité de l'éloignement des paysans et de l'usinier, jusqu'à y gagner 300 francs par jour, haïssait celui qui menait la délégation agricole aux parfumeurs. M. Maunier se plaignait aux députés et sénateurs du parti Guigue de ce révolutionnaire qui allait faire des malheurs. Il croyait en la politique comme un bon chrétien croit en Dieu. La recommandation lui était une prière. Quand un paysan lui demandait une faveur pour le fils soldat ou le petit à l'école, M. Maunier répondait : « J'en parlerai à M. Guigue », comme un curé promet : « Je prierai pour vous. »

Répudiant cette vieille soumission à la politique, les paysans suivaient maintenant le syndicataire qui ne leur parlait jamais d'élections et vendait la fleur aux usines de tous les partis. M. Maunier comptait les fermes et les maisons paysannes où personne ne venait plus, au roulement de sa voiture, le saluer sur le pas de la porte. Sous la lumière qui l'obligeait à placer son chapeau sur l'œil, cet homme vaincu allait humblement dans la grande beauté du pays.

Juin torride était doux aux lézards qui cou-

laient sur les pierres sans mousse dans cet air sec. Des pieds nus d'enfants imprégnaient l'épaisse poussière de la route chaude à la peau humaine. Le bandage de fer des roues de charrettes éclairait d'argent les chemins dorés de soleil où les mulets fouettaient de leurs queues les essaims de mouches et balançaient la tête coiffée de feuilles de platanes. L'air était lumière. Le génie du parfum augmentait dans les fleurs ivres. Sur l'eau du ruisseau venue des usines de Grasse, flottait une mousse blanche, écume de graisse évoquant l'ourlet de vague au bord de mer. Les jasmins, sombres dans la terre mouillée, étaient humbles auprès de la feuillaison abondante des rosiers portant les dernières fleurs. Dans un champ ocellé d'un puits à margelle une femme ayant noué à sa taille un sac de jute y précipitait la cueillette ingrate maintenant qu'il fallait beaucoup marcher : autant de pas que de roses et parcourir tout un grand jardin pour avoir deux kilogs, au lieu de l'abondance de plein mai où on prenait des deux mains. Sur la cueilleuse en robe de coton bleu bougeaient les ailes blanches du chapeau de paille. Les rosiers lui venaient aux genoux, elle se penchait souplement pour rompre les tiges à ras des calices. Les champs déflorés n'étaient plus que verdure. Des femmes à cropeton dans les jasmins, travaillaient, le séant à terre. Le cliquetis des sécateurs mor-

dant les branchettes était le seul bruit dans ces jardins de patience où la main ouvrière touchait brin à brin toutes les plantes. Dans les espaliers alignés sur fils de fer tendus, papillonnaient les liens de paille semblables à des insectes posés. Aux cultures de plus ancienne mode les roseaux blonds ordonnant le jasmin traçaient des lignes claires sur la gravité de la douce plante sans épines.

M. Maunier cherchait les paysans du parti Guigue à qui offrir vingt-cinq francs cinquante, dix sous de moins qu'aux rebelles politiques Théoule et Masse. Le courtier profitait de toute bienveillance à son égard et achetait à plus bas prix aux gens qu'il nommait ses amis. Il était dans chaque commune de culture florale parrain de plusieurs enfants. Dans les familles où on le saluait du : « *Bouan jou, Païrïn* », il comptait bien rester toujours le maître des fleurs.

Maquignon de la rose et du jasmin, il allait attristé dans le pays devenu résistant à son astucieuse bonhomie complice de la puissance usinière. Il voyait dans la campagne lumineuse suer les hommes libérés de lui qui leur prenait le profit du travail. Autrefois le suppliant d'acheter les fleurs, eux disaient : « Il faut que tout le monde vive ».

Il devait aujourd'hui le prétendre pour lui qui avait fait signer tant de conventions décennales et asservi tant de fleurs libres.

La verdure assaillait de gaietés magnifiques cet homme attristé. Les fleurs de grenadiers, vivement rouges, gemmaient de rubis le feuillage émeraude. La chaleur semblait peser sur l'air, le fixer rigidement. Pas un brin d'herbe ne bougeait. L'eau du ruisseau était la seule animation de cette campagne où les routes sans arbres buvaient dans leur blancheur le violent soleil. La lumière écrasait la terre. La végétation des jardins brûlants et arrosés bondissait, ordonnée, nourrie d'eau, affolée de rayons. Aux clôtures où cessait le rangement des plantes en ligne, la broussaille poussait agressive et vigoureuse, couvrant les murs animés de lézards et jetant vers les chemins les épines des églantiers et des ronces où neigeait épaissement la chaude poussière. Tout étincelait et brûlait.

La route fumait derrière la voiture de M. Maunier. Il ralentit à la rencontre d'un mulet du Piémont tenu en bride par un paysan qui salua de son chapeau large de bord et creux de calotte au contraire des Italiens qui fendent le feutre en long ou le dressent pointu. La tayole de flanelle blanche serrait la taille de l'homme à cravate noire montant à Grasse dans son bel habit. La paysanne à capeline, assise jambes à gauche sur les deux sacs chargeant le bât, balançait au pas dur de la haute bête robuste dont chaque coup de sabot augmentait la poussière qui grisonnait son poil. La femme

d'ancienne mode, haut juchée et coiffée de paille, émouchait d'un roseau vert la tête du mulet chargé et vaillant sous l'agression du soleil.

La vivacité de l'eau sale précipitée de la hauteur de Grasse était douce à voir dans la rigidité de ce paysage sans vent où ne bougeaient que les brins d'herbe touchés par le flot.

Le soleil faisait un éclatement d'or. La lumière tenant tout l'espace, sans une vapeur pour la réduire, frappait la terre silencieuse. L'eau mouvante souriait alerte dans cette énormité de l'insolation. Les jasmins préparaient sous la puissance du soleil la douceur embaumée des fleurs blanches. Aux plants de Jean Théoule, vers Plascassier, M. Maunier vit René assis le becquart entre les genoux. L'enfant ne répondit pas au bonjour du courtier qui s'attrista davantage, trouvant à ce qu'il croyait dédain la preuve de son impopularité. L'enfant rêveur ne voyait pas la route et qui y passait.

Il était au-dessus des choses de la terre. Son enchantement du matin était d'aimer les plantes les fleurs et les fruits : la violette sous les orangers, la rose de mai et la constellation de fleurs dans l'herbe. Il souriait à la torche d'or d'un buisson de genêt ou à un oiseau posé sur l'épine. Mais quand commençait le grand soleil son rêve vivait dans la lumière. La chaleur lui était un sentiment comme la joie. Le ciel

tout entier le caressait. Triste par le froid, gai par l'insolation, il adorait la chaleur. Midi lui était Dieu.

Quand les gens de campagne cherchaient aux heures torrides l'ombre pour leur repos, lui, immobile mais en plein rêve et non en sommeil, riait à la lumière cruelle dont les autres s'abritaient. Béni par le soleil il rêvait dans les jasmins irrigués.

La beauté du ciel s'engouffrait dans l'âme de l'enfant. Il lui semblait monter dans les rayons, être lumière, entre la face du soleil et la figure de la fée des oliviers, la femme de grande beauté, plus éblouissante que le midi de juin.

Denise et Paul s'habituaient à la force du soleil qui guérissait la blessure de l'homme dont un poumon avait saigné. Leur maison restait la seule aux volets ouverts parmi les villas closes jusqu'à l'hiver prochain.

— Nous partirons, dit Paul, quand commencera la coupe de cette forêt de Castellane que mon frère m'a prié d'aller voir.

Chaque fois qu'il parlait de travail, la lumière de joie diminuait dans les yeux de Denise. Elle était jalouse de tout ce qui le distrayait d'elle. Il le savait car il la connaissait jusque dans ses frémissements et d'un regard il comprenait sa crainte de ne plus être absolue. Elle se ravissait en lui, précipitée aux abîmes de la caresse, avant de murmurer la prière :

— Ne changeons pas de place. Ne changeons pas de vie.

Ivre de la volupté et de l'orgueil de dominer cette magnifique esclave, son amour pour elle s'augmentait de pouvoir la faire souffrir. Il adorait dans ce beau visage la supplication du regard.

— Tu as peur. Sais-tu de quoi ?

— D'être moins aimée. Depuis que l'amour est sur la terre, il n'y a pas une femme, fut-elle la plus belle du monde, et du sang des rois, qui n'ait eu cette épouvante. La plus adorable, si elle a aimé, a tremblé comme je tremble devant toi. Car c'est le destin de l'homme de penser à autre chose qu'à nous, et le nôtre de ne pouvoir penser qu'à lui.

Tout ce qui t'éloigne de moi n'est pas dans ta volonté, mais dans la loi épouvantable qui fait que l'homme ne peut pas vivre que pour l'amour.

Elle ferma les yeux sur son destin. Il l'inonda de caresses, usant les forces que lui donnait le soleil, car il était ravi de voir augmenter en elle par la frénésie d'aimer : l'intelligence.

Ils écoutaient grandir leurs soupirs. Chacun ravi d'entendre haleter l'autre, sentait dans le corps étreint bondir le plaisir. L'homme orgueilleux de dominer, et la femme furieuse à se perdre en lui, murmuraient la plainte de leur immense tendresse. Ils respiraient, sur le torrent des baisers, l'orage de leur haleine. La joue entre les seins érigés, il regardait grain à grain cette peau naguère si blanche et qui, pour rester jointe à lui, s'était brunie au soleil. Les frissons de la femme bougeaient profondément dans le corps sans rider l'épiderme tendu par la fermeté des chairs.

Le parfum de cette amoureuse évoquait le travail de l'usine Guigue où Denise, passionnée de douces odeurs, avait pris des essences. Les baumes ajoutés à sa chair ne détruisaient pas son arôme d'ambre. Dans l'haleine de cette campagne aux plantes suaves l'amour émettait une senteur rare dont aucune fleur n'avait la mystérieuse puissance.

Paul demanda :

— Quelle odeur ce soir est reine dans le vent ?

— Le jasmin, dit-elle.

Il répondit :

— Toi. Le jardin de ton corps est plus doux que tous les jardins. Tu embaumerais le Paradis. Combien tes parfums sont plus suaves que tous les aromates.

Mais elle avait bien senti le premier soupir des plantes de Théoule qui demandait à Margarita Bertolotto de lui amener des enfants de la rue du Roachier. pour la cueillette. Il n'aurait pas à les loger comme du personnel venu de la côte : servantes des hôtels d'hiver, couturières d'ateliers saisonniers.

Théoule promit à Zoun et à Margarita Bertolotto trente sous du kilog de jasmin cueilli :

— Avec vos enfants vous gagnerez de l'argent.

— Les *pichouns*, dit Margarita, ça aide bien au jasmin. Ils ne sont pas plus hauts que les plantes. Ils n'ont pas à se baisser.

Car la fatigue était dans les reins de la vieille cueilleuse.

Elle détestait la violette qu'il fallait chercher à genoux et pincer pour la séparer de la tige. La rose, facile à rompre sous le calice et le jasmin où il ne fallait que tirer n'usaient pas les doigts comme les tiges énergiques qui se défendaient bien. Margarita aimait les fleurs qui l'aidaient en se levant vers elle : les tubéreuses dont la hampe portait le travail à hauteur de sa poitrine. Les paysans cultivaient volontiers cette plante qui ne leur cassait pas les reins ; ils en vendaient les filleuls : oignons dont le double décalitre valait il y a vingt ans, cinq francs et aujourd'hui quatre cents.

Masse logea dans son grenier une couturière d'Antibes et sa fille de dix ans. Les sans-travail ou les mal payés de la côte montaient vers Grasse.

La besogne d'usine augmentée par celle des jardins, la ville appelait dans ses parfumeries et sa campagne les ouvriers du bord de la mer et d'au delà des Alpes. Les taudis des vieilles rues étaient pleins. Des cueilleuses logeaient en chaque grenier des champs. Pauline Gastaud quitta le moulin à huile et vint demander à Théoule :

— *Mi voulés ?* : Me voulez-vous ?

— *Trénta soü lou kilo*, dit le paysan.

— *Va bèn.*

Les boutons fins et pointus étaient roses sur les plantes vertes d'arrosage régulier. Les premières fleurs s'ouvrirent ce soir de juillet. Sous la pleine lune dont la limpidité inondait l'espace, des ombres portaient sur la route blanche d'exacts dessins noirs. Les couleurs restaient visibles, bleuies en ton mineur, mais non absorbées par la nuit. La ténèbre même était clarté. Au ciel pullulant d'étoiles, une transparence immense donnait à comprendre l'infini. Midi de plein soleil abaissait à terre les yeux des hommes. Minuit étendait la vue vers l'horizon nettoyé de toute brume. La douceur de la lune s'effrénait dans la profondeur du ciel. La force de blancheur insinuante humiliait les étoiles réduites à un point sur l'azur illuminé. Rien n'était sombre. De midi à minuit la couleur de la lumière passait de l'or à l'argent.

Des Alpilles franches d'arête sur l'étincellement stellaire à la mer bien visible et miroitante, la voie lactée étendait sa longue écharpe de lin et de diamant tissée depuis la première nuit du monde. Aucun vent, aucun bruit, rien que la clarté pure dans l'air plus tendre qu'un baiser de femme.

La multitude des mondes régnait sur la multitude des fleurs. Les jasmins blancs constellaient la verdure. Leur délicieux soupir nocturne commençait sur la terre embaumée.

L'odeur régnait aussi profonde et fine que la lumière. Deux suavités : la clarté et le parfum. La rose donnait son âme au soleil. Le jasmin aux étoiles.

A plusieurs kilomètres, les jardins de Grasse embaumaient la nuit. La ravissante puissance de la terre, éclose dans la douce fleur blanche, montait vers le fleurissement des astres dans les prairies du ciel. On entendait respirer le monde sous le regard terrible et doux des constellations.

Dans la maison de Théoule, René, l'enfant enchanté, rêvait, le regard aux étoiles. Dans ses yeux émerveillés où pesait encore la lourde flamme du soleil entrait la lumière calme et profonde dont la douceur le traversait, comme elle traversait l'immensité de la nuit. Il était rayon, silence et parfum. Il ne sentait plus ni faim, ni soif, ni sommeil, mais le ravissement. La lumière l'appelait lumière et le monde entier l'appelait amour. L'ombre de quelques feuilles du platane couvrant la maison suffisait à mesurer son petit corps momentané où palpitait la vie éternelle. Une voix douce anima le jardin. Le crapaud Bouffaréou, ivre de lune, chantait sous le platane Dominus.

Un kilog quatre cents grammes de fleurs étaient tombés à sept heures du matin sous les mains des cueilleuses de Théoule, maigre gain du premier jour : 23 juillet, la pleine floraison ne devant pas commencer avant août.

Zoun compta sa paie : quarante-cinq centimes pour trois hectos, moins que l'Italienne Margarita, aux gestes vifs sur les fruits et les fleurs. Zoun parla au Mestré avec tristesse, elle qui avait été la Mestressa, faisant la loi sur son petit bien aujourd'hui vendu à Guigue :

— Du temps du jasmin à vingt sous, c'était quatre sous au kilog pour la cueilleuse. J'ai payé ça, vous aussi, nous tous dans le pays. Dans le prix : quatre parts au Mestré, une part au cueilleur. Aujourd'hui le jasmin à vingt-cinq francs, ça ferait cinq francs au cueilleur. Vous offrez trente sous, le compte n'y est pas.

— C'est vous qui dites ça. Une femme de Grasse.

Il ne discuta pas avec elle car il lui semblait insensé de penser donner cinq francs au lieu

de quatre sous, pour ramasser un kilog de jasmin.

Les ouvriers des jardins voulaient la coutume du vingt pour cent. Les propriétaires s'en indignaient.

— Nous payerions, dit Masse, la journée plus cher que les parfumeurs : huit francs.

Pierre Ferrari, demandé par les cueilleuses de Mouans-Sartoux, n'y alla point. Craignait-il l'échec devant les paysans, après l'échec de Musse devant les parfumeurs ? Pauline Gastaud vint lui frapper de la main un peu plus bas que le ventre :

— Vous n'êtes donc plus bon à rien. La campagne attend que le syndicat de Grasse se mette en tête.

— Le syndicat, répondit Pierre Ferrari, bougera pour les syndiqués. Cueilleurs de fleurs ce n'est pas une corporation. Tout le monde peut en être : les enfants des écoles et les domestiques sans travail. Tant qu'il y a du jasmin c'est une foule, après ce n'est plus rien. Chacun retourne à son métier.

Les syndicalistes grassois ne voulaient pas aider ces nomades à gagner plus que les réguliers travailleurs des usines. Mais de la Bourse du Travail de Cannes vint Jean Mazier, 27 ans, ancien combattant du 311e de ligne. Il haïssait tout homme qui en payait un autre pour du travail. Un patron lui semblait détestable

d'autant plus il occupait d'ouvriers. Les grands criminels n'étaient point pour lui les assassins mais les employeurs.

Le 3 août, le Parlement des paysans et des cueilleurs eut lieu dans la salle du :

SYNDICAT DES PRODUCTEURS AGRICOLES

Entrez sans frapper.

Les propriétaires avaient toujours la même délégation : M. Maurin, Théoule, Masse, Ribéro de Mouans-Sartoux. On ne savait pas comment les cueilleurs épars sur sept communes avaient pu déléguer Pauline Gastaud, en belle robe de coton jaune, un vieil homme, autrefois cafetier et correspondant de journaux de Nice, venu avec sa femme qui avait une capeline noire, Jean Mazier le Cannois que M. Maurin désigna ainsi :

— L'agitateur.

Jean Mazier dit :

— Vous avez été longtemps asservi au parfumeur. Maintenant que vous êtes libres de lui par la fortune, vous devenez aussi durs pour vos salariés que le parfumeur l'a été autrefois pour vous. Vous n'êtes plus les pauvres, mais vous voulez qu'il y ait encore des pauvres.

Il parlait trop longtemps pour l'impatience des autres. Masse s'étouffait à attendre, car la parole lui était une respiration. Il cria :

— Vous avez menacé de couper les pieds de

jasmin ! Nous aurons travaillé pendant trente ans à Grasse, pour que des galvaudeux de Cannes viennent abîmer nos jardins.

Je prends le fusil ; *lou fusiou ! lou fusiou !*

Il semblait qu'ils allaient se tuer. M. Maurin, en vêtement blanc par cette grande chaleur, frappait du poing sur la table.

— Permettez ; j'ai le droit de m'emballer.

Jean Mazier revendiqua :

— C'est le droit de tout le monde.

Ils crièrent pour affirmer le droit de crier. Ils insultaient la mère de leurs contradicteurs et la Vierge Marie :

— *Ta maïré la pétan ! Vierga pétan !*

Dieu n'était traité que de coquin :

— *Couquïn dè Diou !*

Ils ne se servaient d'aucun juron contre le Christ. Ils se faisaient affront de leur prénom, de leur pays natal et de leurs chaussures :

— Ce n'est pas parce que vous vous appelez Jacques que vous me ferez peur.

— Vous croyez que tout le monde doit trembler devant vous parce que vous êtes Cannois et que vous avez des bottines jaunes.

La femme du cafetier, vieille et moins robuste à faire vacarme, essayait de s'entendre avec Ribéro de Mouans-Sartoux qui était un homme doux ; il faisait l'éloge de l'éloquence de M. Maurin :

— Il blague bien. *Parlo ben qu poü. Fa ben qu voü.*

Comme à tout ce qui l'indignait, Pauline Gastaud criait :

— Moi, une chose comme ça, j'ai jamais vu.

Elle allongeait en braiement l'exclamation : « Oû ! ». Aussi retentissante que si elle menait à voix un attelage de quatre chevaux l'effarée hurlait à la catastrophe : « Oû ! jamais vu ! » mais elle avait l'habitude de cette proclamation excessive pour de petits événements. Caractère à régime torrentiel, comme l'eau de son pays, elle avait des impétuosités de colère et de joie.

Des précisions surgissaient du tumulte de paroles :

— Un enfant de neuf ans qui gagne huit francs par jour.

— Il faut faire comme dans les usines. Ne pas les employer avant treize ans.

— D'abord, le travail aux Français ; pas plus de trente pour cent d'Italiens.

— Et un logement propre. Pas dans la paille comme les bêtes.

Les criards soufflèrent en écoutant M. Maurin mettre la question en ordre :

— Permettez ! Devons-nous encourager la cupidité ? Vous nous demandez d'autant plus que nous vendons plus cher le kilog de fleurs. Votre prétention doit avoir une limite raisonnable qui

ne peut pas être calculée sur le prix de la récolte. Vous avez à réclamer une journée d'ouvrier. Nous établissons le prix de cueillette pour que vous ayez huit francs comme en usine, sans distinction : hommes et femmes.

Syndicataires patrons et syndicalistes ouvriers discutèrent sur ce qu'il était possible de cueillir en un jour. Bouches grande ouvertes, mains remuantes, l'assemblée menait un vacarme d'émeute. Jean Mazier sortit en claquant la porte, alla jusqu'au buste de M. Léon Chiris, et revint entendre M. Maurin dire :

— Pour une fois que les parfumeurs nous paient la fleur le prix qu'elle vaut.

Ils furent tous d'accord contre la grosse fortune :

— C'est juste.

Puis les délégués des pauvres redemandèrent leur part :

— Mais payez-nous plus.

M. Maurin promit :

— Nous aurons le beau geste. Faites-nous confiance.

Jean Mazier reprit fureur à cette bonhomie. Il voulait le triomphe de rapporter une augmentation de salaire. Il la demanda comme une aumône :

— Eh bieïn ?

M. Maurin répondit dans la même langue :

— Tieïn !

La dispute recommença :

— Plus exploiteurs que les parfumeurs...

— On verra qui sera le plus fort.

Jean Mazier, à bout de raison, chantait dans la figure de M. Maurin l'*Internationale* à voix de baryton :

— *C'est la luttoô finaloô !*

Il hurlait avec des vocalises de café-concert le funèbre cantique socialiste.

Derrière le remuement des gesticulateurs à grande voix, souriait le paysage visible par les deux fenêtres. La verdure à sa pleine puissance était profonde. Le soleil absolu depuis trois mois, où pas un nuage n'avait attenté à la fierté du ciel, forçait les jardins irrigués.

L'eau du canal du Foulon, en pente rapide sur le coteau, mettait un regard d'argent dans le grand visage calme de la végétation.

Réduites à trois francs par kilog, les cueilleuses ramassaient la fleur abondante. Quatre-vingts femmes de Vallonne étaient sans travail. Pour les punir de leur docilité à Jean Mazier, les propriétaires des jardins les remplaçaient par des filles d'Antibes et de Coni. Des Italiennes arrivaient toujours par la route des Alpes et le petit chemin de fer de Nice à Draguignan. La campagne et les usines manquaient de mains pour une si belle récolte payée dix-sept millions de francs. Les convoitises et les rancunes en lutte parmi cette fortune de la parfumerie s'apaisaient dans un si fort remuement d'argent que personne en ce pays d'imagination n'aurait cru possible.

De bon matin, les cris des cueilleurs, s'appelant pour partir ensemble, animaient les vieilles rues de Grasse : *Anén*, disaient les Provençales, et *Andiamo*, les Italiennes.

Autrefois les paysans montaient sonner leur monde à la conque, dont les appelés reconnaissaient le son :

« C'est Saint-Jacques.
C'est la Madeleine ».

Théoule gardait deux gros coquillages où il avait, en son jeune temps, soufflé le réveil. Un fermier de Guigue, musicien de la ville, se servait du trombone.

En pleine floraison il fallait la nuit guetter le ciel et appeler dès qu'on voyait des nuages, pour prélever la fleur avant que la lourde eau d'orage ne l'atterre. On cueillait au clair de lanternes pendues aux espaliers. Les enfants, épouvantés par les éclairs approchants, étaient durement menés pour parvenir à devancer la bourrasque.

Le travail de nuit fut une habitude régulière au temps où le parfumeur disait :

— Le jasmin sent davantage le soir. Ne le cueillez pas soleillé.

Le paysan, ôtant son chapeau, répondait : « *Couma voulès, Mestré !* » et restait veiller sur les espaliers tant que la fleur blanche était visible, puis recommençait à l'aube.

Maintenant, à cinq heures du matin la campagne grouillait de cueilleurs. Les enfants au sommeil raccourci dans les taudis de Grasse ou les granges des fermes, bâillaient sur les plantes.

Dans le jardin de Théoule marchaient nu-pieds les enfants de Zoun, le petit Jeannin et trois fillettes amenées du Roachier par Mar-

garita Bertolotto. Tous les cueilleurs avaient panier au bras ou l'anse ficelée à la taille.

Le jasmin plus délicat que la rose ne supportait pas l'entassement en sacs.

Madame Théoule apportait deux corbeilles neuves payées six francs, ce dont elle s'indignait disant qu'en 1913, on les avait pour vingt sous. Elle aimait se plaindre du prix des choses qu'elle achetait. Elle ne cueillait point, ni Théoule.

La plante, puissante par la fraîcheur de la nuit encore présente en son feuillage bien vert, retenait vigoureusement ses fleurs dont beaucoup à six ailes au lieu de quatre, signe de la force des arbustes. Elles claquaient à l'arrachage. Sous les mains des cueilleuses le jasmin parlait. Ce seul bruit animait le jardin qui contenait la fortune : un crépitement dont chaque coup comptait une fleur. Il en tenait mille au kilog. Le cheminement des cueilleurs, était silencieux sur la terre friable. Ils allaient vite, pour finir avant la chaleur déjà dure à sept heures du matin. Les grands chapeaux de paille ombraient les épaules des femmes. Dans le jardin de Masse remuaient des rubans sur la coiffure de la couturière d'Antibes et de sa petite fille à tablier bleu dentellé.

De tous les métiers où l'on gagnait peu, des gens venaient en campagne faire vacance et

avoir meilleur salaire que dans la bureaucratie ou la domesticité.

Avec la couturière antiboise, Masse employait deux clercs de notaire ordonnés et assidus à cette besogne facile de ne rien laisser de blanc dans les espaliers verts.

Les enfants y étaient moins soigneux ; ensommeillés, ils passaient des fleurs, souvent n'en cueillaient que d'une main, l'autre tenant le panier, au lieu de l'avoir lié à la taille ou passé au coude.

Pâlis par le climat torride, leurs joues sans couleur prouvaient le pays sans humidité. Anémiques, chétifs par la sécheresse, les indigènes avaient misérable mine auprès des hivernants apportant du Nord les belles carnations et les peaux sanguines. La forte race du froid ne commençait qu'aux Alpilles neigeuses l'hiver. A Vence, pays de fleurs, la moitié des conscrits était refusée par le conseil de revision, tandis qu'à 40 kilomètres plus loin, 1.250 mètres d'altitude, à Coursegoule, tous étaient, sans exception, beaux gaillards pour l'armée.

Les débiles enfants, tout pochés de sommeil, s'éveillaient à mesure que le soleil montait et guignaient figues ou pêches sur les arbres proches. Mais les paysans gardaient bien leurs fruits. Ils n'en donnaient plus pour la *mérenda* ; goûter du matin et du soir. Tout ce qui poussait se vendait trop cher pour qu'on en fit plaisir.

Naguère, la valeur des paniers de figues : *bernissoü* noirs ou *bellounas* vertes, se comptait par sous, aujourd'hui par francs. Le paysan riche abolissait sa vieille générosité de donner le fruit à qui travaillait pour lui.

A la place des jasmins morts ébréchant la régularité des espaliers, Théoule avait planté du maïs, Masse des choux.

Les enfants blêmes venus des taudis penchaient leur tête fatiguée sur les vieilles plantes qui les étreignaient dans la profonde caresse du parfum. Ils étaient chaque matin levés à l'heure blanche qui est entre la nuit et le jour. La lune changeait de couleur dans le ciel bleui où périssaient les étoiles. Leurs yeux qui voulaient rester fermés dans la douceur du sommeil puant des chambres sans air devaient s'ouvrir à la beauté du monde, souriante sur la misère humaine. Éteignant la magnifique nuit, l'aube un instant attristait la terre. L'azur céleste devenait lentement visible par la prime lumière montant de derrière les collines. La limpide ténèbre gravée d'argent blêmissait entre la mort de la nuit et la vie d'un nouveau beau jour. Après des siècles de siècles de matins sur le monde, recommençait la lente fuite de l'ombre devant la lumière pâle. Puis venait l'heure de Dieu. Soulevant le flamboiement du brasier grandi derrière le coteau, le soleil reparaissait.

Les paysans levés à l'aube pour profiter de

la fraîcheur cherchaient l'ombre bien avant midi, y mangeaient, y dormaient et se remettaient au travail jusqu'à ce que la nuit les empêche de voir l'herbe et les pierres.

Les cueilleurs matineux, touchés de grande lumière, se hâtaient dans le dernier souffle frais du jardin humide. Leurs pieds nus étaient noirs de terre et sur les routes ceux des porteurs, blancs de poussière qui montaient aux usines les corbeilles couvertes de toile abritant la fleur. Elle résistait moins à la main des cueilleurs. Le soleil la tuait. Les tubes blancs ne claquaient plus à l'arrachement du calice. Lasse de chaleur elle allait tomber. Chaque ouvrier vidant son panier en corbeille ou sur un drap étendu séparait bien ses fleurs pour le compte de poids dû à chacun.

Dans le jardin de Masse, la fillette d'Antibes pleurait, tancée par un des clercs de notaire qui s'appelait Honoré, comme Fragonard, de Grasse : 1732-1806.

— Tu m'en voles. On voit bien que tu es d'Antibes.

Il reprochait leur pays à tous les gens qui n'étaient pas du sien : Grasse.

L'enfant vint contre sa mère qui la consola : « *Pécaïré ! Peuchère !* » et railla en mots ricanés le métier de cet homme :

— Gratte-papier. Chicaneur. Qui dit notaire dit pas grand'chose.

La dispute dura dans le jardin parfumé. L'homme appelait en témoignage son camarade :

— Té ! Petit clerc ! Approuve.

Aux espaliers de Théoule, Margarita Bertolotto et les fillettes du Roachier avaient ramassé 6 kilogs 020, Pauline Gastaud 4 kilogs 850, Zoun, ses deux enfants et son pupille 5 kilogs 800 : 416 francs 75 de fleurs pour 50 francs aux cueilleuses.

Tout tint dans deux corbeilles, posées sous le platane Dominus dont la fraîcheur fut douce aux gens venus du jardin sans ombre. Zoun, la dépossédée, s'attristait de voir tant de profit. Madame Théoule mit sur le mur de pierres le saladier blanc plein de tomates rouges et de poivrons verts.

Sous la capeline doublée d'étoffe jaune, riaient les yeux noirs de la grand'mère gaie d'humeur :

— *Poüri géns ! :* Pauvres gens ! Autrefois au jasmin on chantait. Aujourd'hui vous vous disputez. J'ai vu faire le rondeau autour des corbeilles. On n'avait pas besoin de tant d'argent qu'aujourd'hui. Vous comptez tout le temps, mais vous ne chantez plus :

Vaï ché l'amour ti passèra
Fa la viretta, fa la vira...

Le vieux rondeau aimant et railleur, invitant à la danse : « *Fa la viretta* », et niant tendrement

la durée de l'amour : « *Ti passèra* : il te passera...» mettait le rire sur les lèvres de l'aïeule au regard d'enfant. Moqueuse et tendre comme la chanson, Pauline Gastaud lui prit la main, puis celle de René, l'enfant rêveur. A trois, ils commencèrent la ronde autour de la cueillette voilée de toile. Les fleurs invisibles dans les corbeilles masquées élevaient sur la chanson l'incantation du parfum.

Entraînées par la bravoure de la grand'mère, toutes les cueilleuses dansèrent, comme au temps où les filles se récompensaient du travail fini par la farandole ancienne : « *Lou cavagnou oü bras :* Le panier au bras ».

Théoule avait attelé la mule qui devait monter la charge à l'usine. Il n'aurait pas brisé la ronde pour enlever les corbeilles. La vieille chanson les gardait. Les pas de l'aïeule faisaient sur la terre un cercle infranchissable.

Les yeux de René grandirent à l'apparition de Denise dans la lumière d'une robe rose. Elle venait au bras de Paul. Sur les lèvres rouges de l'amoureuse le sourire avait la douceur de l'aurore.

— Me voulez-vous ? dit-elle.

Elle joignit la danse. Les paysannes intimidées par l'étonnante beauté ralentissaient leurs pas. L'odeur du corps précieux de la femme épousait le parfum issu des corbeilles.

La chanson reprit raillant l'éternité de l'amour :

Vaï che l'amour ti pa-ssè-ra. Fa la vi-rè - tta, fa la vi - rè - tta.

Vaï che l'amour ti pa-ssè-ra. Fa la vi - rè - tta, fa la vi - ra.

René, dont Denise tenait la main, dansait les yeux fermés. Ravi et désespéré il attendait le moment où les doigts de la fée ne toucheraient plus les siens. Cela lui était comme l'idée de la mort. Le soleil allait s'éteindre pour lui, adorateur ébloui de la lumière.

La vieille Théoule, contente de l'adhésion de cette femme splendide, la tirait en la complimentant :

— *Venès, cantès, bella fruma :* Venez, chantez, belle femme.

Zoun mettait dans la ronde sa tristesse de pauvre, Madame Théoule sa fierté de riche, Margarita la conscience de bien servir *lou Mestré*, et Pauline Gastaud l'insolence d'être dans ses nippes de coton, aussi capable d'amour que cette femme en voiles de soie qui flottaient sur la danse comme des rayons de soleil.

L'ombre du platane bénissait la ronde em-

baumée. La lumière ruée sur le sol tarissait l'humidité au pied des jasmins. On sentait la chaleur épouser le monde jusque dans les profondeurs de l'horizon où luisait la mer. Aucun souffle frais ne descendait des Alpilles. La poussière des chemins était chaude aux pieds nus des porteurs de fleurs.

L'agression du jour brûlant attaqua la ronde où battaient les paupières des enfants trop tôt levés. Leurs voix et leurs pas se firent lents, rythmés à la fatigue de l'aïeule branlant sa tête à capeline.

« *Aquelli frumè !* : Ces femmes », dit Théoule franchissant la trace de la ronde brisée.

Dans la remise hérissée d'outils agricoles et d'un vieil alambic il soumit les jasmins au pulvérisateur d'eau, comme en ont les fleuristes, outil plus commode que l'arrosoir pour répartir finement la mouille pesante.

La voiture chargée roula vers l'usine Massiera où arrivaient en un jour cinq mille kilogs de fleurs. Les femmes des tout petits jardins en amenaient 800 grammes dans un mouchoir. Derrière la voiture de Théoule montait un vieux paysan nu-pieds, vêtu de la chemise et du pantalon tenu par la tayole de laine. Les gouttes de sueur tombaient de poil en poil sur son thorax velu. Il portait à tête une corbeille si pleine que la toile de couverture bombait sur la masse de fleurs palpitante aux pas de l'homme

exténué. Les épaules lui venaient aux oreilles. Il faisait le pas du pèlerin, deux en avant, un en arrière pour rester droit sur la rude pente qui tirait sa charge posée sur la *touarca*, la torche de paille protégeant le crâne.

Un homme de la pesée lui mit le faix à bas. Content de finir sa peine le paysan soufflait, grave de visage. Il grandissait, abattant les épaules et allongeant le cou.

Le basculeur appelait : 23 kilogs 200, la corbeille tarait 3 kilogs 300. L'homme amenait 19 kilogs 900 de fleurs : 497 francs 50.

La pesée arrondissait à l'hecto : manière de donner prime pour avoir la fleur. Le paysan aimait aller aux maisons dont le registre sans sévérité comptait 10 kilogs à 9 kilogs 930.

Le basculeur plongea la main dans les fleurs :

— C'est de la rosée. Parce que de la pluie il y a quatre mois qu'il n'en est pas tombée.

Au temps de la docilité paysanne, le parfumeur frappait la fleur sur un buvard pour compter le nombre de gouttes d'eau contenues dans une rose et évaluer le poids à déduire de la masse.

Les porteurs amoncelaient le jasmin blanc sur le carreau rouge de la salle d'enfleurage. M. Massiera devait en recevoir vingt mille kilogs de plus que la maison E. Guigue & C^ie^, ce qui n'était pas son seul triomphe. Il avait enlevé à son rival le chimiste Charles Borcetti à qui

les Grassois, notables clients du café Monte-Carlo où venaient les officiers de chasseurs à pied, insinuaient, à l'heure bavarde de l'apéritif, qu'il avait trahi.

M. Pitaluga, de la maison niçoise d'huiles d'olives : Buha, Mouret-Brut & Bavèca arriva au vermouth salué par ses amis et clients : « *Bouan jou Moussu Pitaluga* », et plus familièrement : « *Ti saludi, Pitaluga* ».

Ses meilleurs acheteurs étaient les parfumeurs pour les brillantines et les usiniers nantais pour les sardines à l'huile. Il avait l'habitude de vanter son pays, ce qui agaçait les Grassois. Ils se nommaient Provençaux ; les Niçois disaient : « *Sien nizzarté* ». De 1880 à 1920 leur ville avait passé de 60.000 habitants à 155.000 tandis que Grasse restait à 19.000 dont 8.000 Italiens et conservait un grand orgueil. La richesse ne lui était pas venue facile comme à Nice par l'hivernant mais durement par le travail. On la nommait la gueuse parfumée du temps qu'elle ne distillait que la lavande, la marasque, l'oranger portés une fois par an en outres sur des mulets à la foire de Beaucaire pour l'usage des pharmaciens autant que des parfumeurs.

Nice, au bord de mer, servie par les navires, rapidement pourvue du chemin de fer côtier qui suivait la grande route d'Italie et plus tard lançant le réseau à voie étroite à travers les

Alpes, avait déjà ses communications rapides à un moment où Grasse, raide et pauvre sur sa colline, en était encore au trafic muletier. Cette différence de la brillante ville commode à atteindre et de celle où il fallait durement grimper, était la condition géographique de leur jalousie que M. Maurin soutenait contre M. Pitaluga l'enrhumé :

— Vous n'êtes pas le Commerce, vous êtes le Carnaval. Le plaisir du Niçois est de se mettre un faux nez, non de faire des affaires. Vous avez la vente de l'huile parce que nous vous l'avons laissée. Mais dans les parfums vous ne pouvez rien contre nous. Nous sommes l'industrie. Vous êtes la noce. La fortune de Nice vient du voisinage de Monaco où le monde entier vient jouer. Si le terrain n'avait point manqué pour bâtir autour du casino de la principauté rocheuse, Nice serait restée comme Cannes dont le nombre d'habitants diminue. Le premier hiver de la guerre vous avez évacué de Nice dix mille prostituées qui manquaient de clients. A nous les usines, à vous les hôtels. Vous n'avez pas d'ouvriers, mais des domestiques : le travail réduit aux soins personnels, les métiers de bouche. Vous vous dites fleuristes, mais vos plus belles plantes: le phénix, tous les arbustes à palmes vous viennent de Gand ; les fruits d'hiver : les raisins de décembre, viennent de Bruxelles. Vous

ramassez ce qui pousse tout seul mais vous ne forcez rien. Les serres des pays de charbonnage vous envoient leurs produits.

Nous avons les plus illustres familles d'hivernants, mais si nous voulions attirer la foule des étrangers nous y réussirions mieux que vous qui avez coupé vos arbres pour faire place aux maisons de cinq étages. Il ne reste debout que les mâts d'oriflammes du Carnaval. Depuis vingt ans est abattu l'eucalyptus de la place Masséna, si beau que vous auriez dû en faire le dieu de la cité. Tous les Rémenta, les Poullan, les Paouta et la Borriglione ont tant spéculé sur les terrains que vous avez détruit les jardins et l'ombre dans une ville torride.

En 1882, l'emplacement du Piol, au-dessus de la gare, a été acheté par Borriglione le maire et Barraglia son adjoint. Il n'y avait pas de chemin pour aller là. On y a fait une Exposition, une mauvaise affaire pour la ville mais qui obligea à tracer des routes, assura la valeur des terrains. Vos grands partis politiques : Le Riz et le Poivre : « *Viva lou Riz ! Viva lou Pèbrè !* » n'ont été que de sales affaires d'argent.

M. Pitaluga, à l'esprit sarcastique, répondit en rappelant les discordes grassoises :

— Ca, c'est parlé. Vous n'êtes pas deux ici qui pouvez vous entendre, mais vous êtes tous d'accord contre les Niçois. Les riches parfumeurs ne se fréquentent pas, pour ne pas faire

de dépenses, ne pas user les tapis. Un Grassois vaut au moins trois juifs.

M. Maurin, changeant d'auditoire, offrit à M. Borcetti le vermouth et des conseils :

— Guigue va plaider que vous mettez ses formules chez un concurrent.

— Mon métier, dit M. Borcetti, est d'analyser tous les éléments d'une essence naturelle et de les remplacer par des produits artificiels de même senteur. C'est la méthode de recomposition synthétique de l'essence. Par la rose on est arrivé à l'alcool phényléthique, par la violette à l'ionone.

Mais on peut aussi trouver ce qu'on ne cherche pas. Le hasard des manipulations donne des produits qui sentent quelque chose d'inattendu : l'hyso-eugénol à odeur d'œillet n'est pas une synthèse de l'œillet. L'aldeide phénylétique a odeur de jacinthe, l'hydroxicitronnelol fleure le tilleul et le muguet. On ne sait pas pourquoi. De sorte que le chimiste réussit quand il travaille beaucoup et quand il a de la chance. Il y a des produits que l'on s'est efforcé, par nombreuses expériences, de faire sentir comme ça et d'autres qui ont tout simplement cette veine.

Je suis un chimiste toujours laborieux et quelquefois chanceux. Ce n'est pas une question juridique. J'ai quitté la maison Guigue pour être libre de faire plus d'expériences dans un laboratoire mieux outillé.

A ceux qui lui disaient : « Vous n'êtes pas Grassois », il répondait : « Je suis chimiste. »

Son métier lui était une patrie. M. Cyrille Rivara ne saluait plus ce déserteur de la maison Guigue. M. Borcetti tenait à mépris le chef de fabrication qui avait faussé les matières d'expériences, désolante malhonnêteté dont il se croyait sauf à la maison Massiera où il commença par vérifier les traitements du jasmin.

L'enfleurage à froid sur graisse de porc durcie par celle de bœuf se faisait dans une grande salle bruyante de la manutention des châssis. Aucune machine. Rien que du travail à main sur outillage de cadres de bois et de vitres.

La mystérieuse affinité de la charogne et de la fleur ne s'accomplissait pas ici dans la chaleur, comme pour l'infusion des roses. Les jasmins étaient posés sur minces couches de graisse froide, portée par une plaque de verre.

Les puissances malignes du métier poursuivaient M. Borcetti. Il eut en face de lui un autre mécanicien, M. Georges Baud, ingénieur des Arts et Métiers. Grassois mais n'en ayant ni orgueil, ni honte. De nombreux voyages faits pour le service de la maison lui avaient enseigné la proportion de Grasse sur la terre. Il passait plusieurs mois par an en Syrie, en Bulgarie pour surveiller les fabrications et les achats des

succursales Massiera. Il dit à M. Borcetti :

— La mécanisation du travail du jasmin sur graisse supprimerait le cinquante pour cent du personnel. On pourrait au défleurage faire glisser les châssis en rainures sur des tables tapantes, pour les secouer exactement comme fait l'ouvrière, c'est-à-dire singer par la mécanique le geste humain. Cela ne change rien aux qualités anciennes de la fabrication, tout en la rendant plus rapide et moins coûteuse. Mais l'on peut concevoir une machine qui ne dessine plus le geste ouvrier. Nous abolissons alors toute l'expérience acquise et nous procédons par la mathématique pure. : Un trébuchet versant sur le châssis un poids calculé de fleurs, au lieu d'en laisser l'appréciation à la main de l'ouvrière est facile à construire. Mais le plus long travail est le défleurage : enlever de la graisse les jasmins qui lui ont abandonné leur parfum.

Les ouvrières tenant le châssis perpendiculaire, le frappent contre la table pour précipiter par le secouement le plus de fleurs possible. Ensuite elles enlèvent à la main, celles trop adhérentes qui ont résisté à cette trépidation.

Mettant le châssis debout, l'ouvrière donne à la fleur tendance à tomber, la secouant elle l'accentue. Ce vieux geste ouvrier est intelligent et d'accord avec les lois de la gravité. Mais il faut encore picorer des deux mains,

comme dans la vieille terrine utilisée avant la feuille de verre encadrée de bois.

On a mis naguère les fleurs sur filets pour les soulever d'un seul mouvement : dégraisser les filets et éviter qu'ils rancissent complique les opérations. L'ouvrière diminuant le travail horizontal a dressé le châssis, il ne faut que continuer son intention et le retourner pour que la gravitation soit mieux utilisée.

Ce n'est pas une grande difficulté mécanique que de faire cheminer les châssis renversés sur une suspension secouée au-dessus d'une goulotte recueillant les fleurs de chute.

Mais toutes et surtout les débris ne tomberont pas. Nous ne ferons mécaniquement qu'un grossoyage de travail. La main seule peut l'affiner ou l'air.

M. Borcetti, chimiste, était amené par le mécanicien Baud au même problème que M. Rivara posait pour la manutention des fleurs dans la salle des hydro-carbures de la maison E. Guigue & C^ie^ : l'attaque pneumatique. Mais au lieu de lui masquer les difficultés de la question M. Baud les lui offrait totales : — Travailler avec du vent est mauvais dans la fabrication des parfums. Il faut attirer la fleur et repousser la graisse. Une machine existe qui fait tourner à 4.000 tours, sous les châssis renversés, une brosse aux pointes très douces et de longueur calculée pour qu'elles

viennent effleurer la graisse et enlèvent toutes les fleurs qui y adhèrent, sauf les débris et impuretés noyés dans la masse. Les en extraire est un finissage que seule l'ouvrière peut faire avec une aiguille de bois. Les 4.000 tours de brosse en une minute projettent sur la graisse des torrents de vent qui emportent les molécules de parfums. Remplacer la brosse par un jet d'air comprimé donne un travail plus propre et augmente la perte d'odeur.

La possibilité du procédé dépend de vous et de la chimie : Comment récupérer les molécules de parfums emportées par l'air de manutention ?

— Ce difficile problème, répondit M. Borcetti, peut être mieux que résolu ; il peut être évité si l'on emploie au lieu de saindoux collant, une matière sèche pour laquelle le parfum a plus d'affinité que pour la graisse de cochon : le charbon de bois. On s'est aperçu que la braise dans des salles d'hôpitaux prenait toutes les odeurs pharmaceutiques.

Pourquoi tant chercher le perfectionnement mécanique de l'enfleurage : un procédé des vieux coiffeurs. Il faut traiter la fleur chimiquement par les hydro-carbures. Plus de graisse, des éthers.

M. Borcetti et M. Baud devaient se parler de près car le bruit était grand de tapement de châssis.

Une femme étalait à la spatule d'acier le lard blanc sur le verre. D'une fourchette de buis à cinq dents, elle quadrillait la masse pour lui donner la plus grande surface de contact avec les fleurs.

Les ouvrières traçaient autrefois ces raies avec leurs ongles. L'outil de bois copiait leur vieux geste des doigts écartés, longtemps prétendu irremplaçable.

— Quelles odeurs, dit M. Borcetti, devaient-elles incorporer au saindoux. La propreté humaine est une des conditions de bonne fabrication dans les industries employant les corps gras dociles aux émanations. Beaucoup de beurreries ne doivent qu'aux sécrétions de leur personnel mal lavé, le mauvais goût et le rancissement rapide de leurs produits.

Les enfleureuses prenant au tas venu de la bascule répandaient des pétales candides sur le lard. Il fallait que toute fleur touche graisse. Le saindoux ne devait plus être visible, ni deux jasmins l'un sur l'autre.

Les piles de châssis fleuris faisaient au centre de la salle une architecture de bois blanc. Jasmins et saindoux restaient vingt-quatre heures en un haut empilement dont les hommes de manutention atteignaient à l'escabeau la partie supérieure.

Les défleureuses attaquaient les châssis à dépouiller du jasmin de la veille. Assises par

équipe de quatre, la première tapait droitement le cadre à plusieurs forts coups sur la table. La suivante mettait les doigts à la graisse pour enlever le plus gros des fleurs collées, la troisième continuait le nettoiement que la dernière fignolait sur les brindilles. Elle avait le plus doux métier qu'on ne lui laissait pas plus d'une heure : les quatre de l'équipe se relayaient pour passer chacune temps égal à la rude besogne de frappement du châssis.

Beaucoup de femmes ne travaillaient que d'une main, tenant de la gauche le cadre et de la droite ôtant la fleur prise en graisse. Elles étaient rares qui calaient le cadre debout et activaient leurs dix doigts sur les pétales. On ne leur demandait pas la perfection dans la vitesse du travail, mais de s'arranger pour finir dans la journée la quantité de fleurs apportée des jardin. Ce morne métier en salle bien propre à outillage de bois et de verre où les matières se maniaient par couches minces leur était plus doux que le feu et les éclaboussures de l'infusion à chaud des roses. Assises, elles n'avaient de fatigue qu'à la première place de l'équipe de défleurage où l'ouvrière devait donner le coup de reins pour se lever et prendre chaque nouveau châssis en haut de la pile placée près d'elle. L'homme de manutention en posait d'une seule portée dix sur la table. La femme s'érigeait pour

atteindre les plus hauts, chaque châssis enlevé raccourcissait son geste pareil à celui d'une invocation. Elle ne gardait le séant immobile que lorsque la pile se nivelait à hauteur de sa tête.

M. Cyrille Rivara, de l'usine Guigue, qui aimait dépeiner l'ouvrier, aurait calculé la disposition des châssis pour donner aux premières d'équipe meilleure prise sans tant de mouvement.

Les hommes de manutention économisaient leurs pas en apportant les plus hautes piles possibles et obligeaient les ouvrières à remuer d'autant les bras et les reins qu'eux remuaient moins les jambes.

Mettre quatre ressorts de sommier sous un plateau supportant les piles aurait utilisé, pour baisser la charge, la tendance même du manutentionnaire à l'apporter haute. Plus elle était lourde plus le ressort d'appui aurait fléchi et offert le châssis supérieur à portée des mains de l'ouvrière, où chaque châssis suivant se pouvait maintenir par le redressement du ressort à mesure que la pile s'allégeait. Le jeu d'une lame ou d'un fil de métal aurait évité aux reins des femmes le monte et baisse.

Cette usine neuve gardait encore les plus vieux gestes du métier. M. Baud les voulait abolir par le défleurage mécanique ou pneu-

matique, pour améliorer, en diminuant le personnel, le prix de revient des fabrications Massiera et non soulager les ouvrières qu'il eut fait monter à l'échelle et prendre les châssis au plafond, si cela avait été utile à la fortune de la maison.

Des couples de femmes portaient aux hydrocarbures les paniers à deux anses, remplis de fleurs usées, ôtées du saindoux, brunes auprès de celles candides arrivées fraîches du matin.

MM. Baud et Borcetti commençaient leur collaboration par l'étude de la quantité d'odeur restant au jasmin après le traitement sur graisse. M. Baud constatait que la fleur y perdait du poids, ce qui supposait la pondérabilité du parfum et que les pétales conservant toute leur matière, sauf les molécules odorants, s'allégeaient.

M. Baud pensait que la diminution à la pesée était par la seule évaporation de l'eau contenue dans la fleur. Ils vérifièrent ensemble l'inscription du poids à la salle des hydro-carbures, où les défleureuses ne rapportaient que 400 kilogs sur 500 mis la veille aux châssis.

— Un élément d'erreur, dit M. Baud, est d'arrondir à l'hecto les réceptions. Le basculeur inscrira désormais à côté du poids payé, le poids exact. Évaluons aussi l'eau ajoutée à la fleur par arrosage. Mais il est impossible

que 100 kilogs de jasmin en contiennent vingt litres. Nous travaillerions dans un marais. Le réceptionnaire volerait-il en comptant plus de fleurs qu'il n'en pèse ?

Les deux investigateurs rencontrèrent les porteuses de panier qui venaient en chantant dans la cour. Contentes de quitter la monotonie des gestes de l'enfleurage et la discipline des équipes par quatre, elles riaient et couraient au soleil, secouant les fardeaux de fleurs fanées. Devant l'ingénieur et le chimiste elles perdirent leur joie et marchèrent lentement à visage grave.

M. Baud tendit l'index vers la terre. Ils piétinaient ce que leur enquête recherchait. Les ouvrières, sans soin pour ces fleurs usées, bourraient fortement les paniers afin de faire le moins de voyages, et dans leur course répandaient le dessus de la charge qui leur était méprisable, car elles n'estimaient précieuse que la fleur fraîche à mettre sur graisse.

Le remuement de leur danse jonchait le chemin. Chantant : « *Lou cavagnoü oü bras* », deux venaient en rythmant la chute des jasmins fanés. La joie des filles était une force opposée à la précision scientifique de M. Baud qui massacra le refrain par une apostrophe en provençal, demandant quel plaisir il pouvait y avoir à jeter ainsi la marchandise. Il leur

reprocha de ne penser qu'à faire l'amour. L'attitude brusquement contrainte des ouvrières porte-paniers les montra enseignées, mais non convaincues de n'avoir pas à mépriser ces fleurs que naguère, avant l'invention du traitement à l'éther de pétrole, on jetait au ruisseau après l'enfleurage des graisses.

M. Baud cessa de tancer les fautives, car une chose terriblement plus importante que le déchet de fabrication se présentait à lui : la beauté de la femme. Dans la cour bordée d'iris, le sourire de Denise projetait une lumière éclatante.

M. Baud perdit ses préoccupations d'ingénieur voué au succès de l'usine et ne vécut plus que pour regarder ce visage. Il reculait comme s'il en avait peur. M. Massiera guidait la visiteuse en caprice de collectionner les essences précieuses.

Le monceau blanc des jasmins de la salle des graisses la drapa dans des écharpes de parfum dont la douceur faisait battre lentement ses paupières. Passionnée de fleurs odorantes, elle les mettait à poignées à son visage auprès des filles qui en prenaient vivement pour les égaliser sur les verres graissés.

— La fleur de jasmin, dit M. Massiera, vit intensément après la cueillette. Elle refait sept à huit fois son parfum. C'est pourquoi on la place à froid sur saindoux qu'elle imprègne

lentement. Vous voyez le nombre de femmes que cela nécessite. C'est un procédé qui aujourd'hui coûte cher. Aussi nous mettons beaucoup de jasmin directement dans l'éther de pétrole, ce qui éteint d'un seul coup le parfum, au lieu de profiter de sa survie, mais cette opération permet de traiter quatre mille kilogs de fleurs dans un jour avec quatre hommes.

Denise avançait heureuse dans les tourbillons d'odeur augmentés par la chaleur d'orage.

M. Baud jalousait le chimiste Borcetti qui expliquait calmement la vitalité du parfum, car la beauté de Denise ne lui était point apparue comme une chose supérieure à la chimie. Sa joie était encore à bien faire son métier.

Les paroles séchaient dans la gorge de M. Baud réduit à l'admiration désespérée.

L'usine tueuse de fleurs, palpitait autour de la femme splendide qui jouait à adorer les parfums.

— Me donnerez-vous, dit-elle, dans mes flacons de cristal, un peu de toutes vos essences précieuses : la rose et l'oranger, le jasmin et la violette, la cassie et la tubéreuse. Je veux avoir un parfum inimitable.

M. Borcetti répondit :

— Madame, je vous tromperai pour que vous soyez contente ; les essences brutes de fabrication sont souvent nauséabondes. Voici la concrète de rose. Une cire. C'est écœurant. Il

faut en délayer une parcelle dans l'alcool pour la rendre agréable.

Obstiné à prouver les puanteurs, il offrit à l'odorat de Denise la violette, puis une corne de bœuf d'Abyssinie pleine de civette. La puissance odorante du précieux excrément suffoqua la femme. Écœurée, elle pâlit et dut s'asseoir. Une brutale pluie soudaine battit au-dessus d'elle la verrière blanche.

M. Borcetti triomphait dans sa démonstration :

— La civette est dégoûtante en masse, mais exquise dans le dosage. Vous ne ferez point de bon parfum si vous n'y en mettez.

M. Baud, paralysé par l'amour foudroyant, avait voix éteinte et corps inerte comme en un cauchemar où il ne pouvait rien exécuter de ce qu'il désirait violemment : montrer à Denise les plus délicieuses choses de l'usine, les immaculées pommades au jasmin dans les récipients de tôle, l'exquis ambre gris.

M. Borcetti continuait à expliquer en termes savants l'importance de l'odeur de latrine dans les parfums de luxe :

— Le skatol est indispensable à la qualité supérieure de nos fabrications. Il agit comme tuteur de toutes les odeurs et en retient l'évaporation trop rapide. Pour les parfums à bon marché on emploie du skatol synthétique.

Denise refusa d'en respirer.

M. Massiera, remuant à trois mètres devant elle la corne emplie de civette, adoucit suavement dans une masse d'air l'odeur rude.

— Nous chimistes, dit M. Borcetti, sommes devant le parfum comme les physiciens devant l'électricité. Nous utilisons une force inexplicable.

Une détonation derrière l'usine rua les ouvrières à la cour mouillée où tombèrent des débris.

M. Borcetti dit : « Mon laboratoire », et courut, ce qui le rendit risible, car il était d'habitude homme à gestes lents.

Toutes besognes abandonnées les femmes criaient : « *Soütèn ! :* Nous sautons. »

M. Massiera, déjà revenu de l'endroit fracassé, les remettait rudement à leur métier et rassurait les visiteurs :

— Une conduite a crevé par l'orage au-dessus d'une caisse de sodium dont 23 grammes donnent en présence de l'eau 40 grammes de soude caustique et un litre et quart d'hydrogène. Il n'y a plus rien à craindre. Les autres produits...

Il se tut dans l'embarras d'expliquer pourquoi son usine contenait des matières inutiles à l'honnête fabrication des essences de fleurs.

Au sifflet de fin de journée, actionné en avance pour délivrer le personnel ému, les ouvrières sortirent dont beaucoup se tenaient par le

bras. Elles descendaient les rues en pente, où leurs talons claquaient sur le pavage de pierres. Les taudis du vieux Grasse ouvraient à leur fatigue la fraîcheur puante de l'ombre très vieille.

Denise et Paul allaient lentement vers la campagne fleurie.

— Adorons, dit Paul, ce pays qui nous fut un paradis. Dans quelques jours nous le quittons. Nous ferons route par les Alpes, pour voir la forêt au-dessus de Castellane.

L'odeur du jasmin montait des jardins où commençait l'ombre. Délivrée de l'usine décevante, Denise adorait le charme de la nuit jeune où passaient les ailes immenses du parfum. Dans l'air était la suavité, dans l'ombre la limpidité. Étreinte par l'ineffable puissance de la terre et du ciel, Denise murmurait d'extase comme sous le baiser de Paul. Épouse du mystère adorable, elle sentait autour d'elle des choses aimantes et terribles, silencieuses entre les fleurs et les étoiles. Elle était au moment où elle préférait la prière à la caresse. Elle joignit dans les siennes les mains de l'homme dont un regard commandait à son cœur et il lui sembla monter dans un abîme qui était le soupir de Dieu. Elle voyait dans l'ombre un sourire. Les baumes nocturnes jaillissaient des jardins heureux. Comme le soleil baissait derrière les collines commençait la plus grande

suavité de ce pays embaumé. Étoile de la terre, le jasmin ne s'ouvrait qu'au crépuscule. L'éruption du parfum blanc d'août, plus puissant que le parfum rose de mai, allait toucher les arbres de l'Estérel. Le charme de l'ombre lumineuse augmentait par la respiration de la fleur. Réservée et morne le jour, la nuit elle vivait alertement. Si l'odeur avait été lumière, une nappe de feu aurait couvert les jardins. Dans la nuit câline à ses lèvres pieuses la femme choyée était ravie en ce mystère : Le Parfum.

Le premier camion chargé de lavande répandait dans Grasse l'odeur des Alpilles. La distillation des plantes sauvages se faisait surtout en montagne. La rapidité du transport automobile permettait de traiter une partie de la récolte à Grasse. Trois mille kilogs arrivaient d'Escragnolles où M. Massiera avait en location les terrains communaux pour y ramasser la lavande, l'aspic, le thym, le serpollet. L'enchère du droit de cueillette valait, en 1914, quinze à quarante francs par colline, trois à quatre cents francs pour toute une commune, qui, en 1920, recevait dix fois cette valeur. La fortune de la parfumerie faisait hausser le prix de toutes plantes à essences. On cueillait des végétaux qui n'avaient jamais été distillés et dont les paysans ne savaient pas les noms : les folles herbes de la rocaille, tout ce qui embaumait les collines. Des routes basses du pays de Grasse, entre la ville et la mer, montaient les charges de jasmin ; de la haute route alpine de Saint-Vallier descendaient les fleurs des montagnes. La récolte blanche des jardins,

la récolte bleue des montagnes parfumaient la ville. Des Alpes à la Méditerranée deux flots de suavité se rencontraient, précipités vers les graisses, l'éther de pétrole et les alambics.

De tous les fardeaux sur têtes d'hommes ou sur véhicules venait la respiration précieuse des fleurs. Les corbeilles, les sacs et les toiles en restaient pénétrés. Les porteurs qui descendaient à vide et les charrettes à paniers empilés l'un dans l'autre encensaient les rues.

M. Georges Baud passait une semaine par mois en montagne où étaient les alambics lavandiers de la maison Massiera. Il comptait y partir après avoir bien réglé la fabrication du jasmin dans quoi il eut une surprise qu'il révéla à M. Borcetti :

— Sur 500 kilogs livrés à l'enfleurage, nous avions constaté que les hydro-carbures n'en recevaient le lendemain que 400. D'où nous avons cherché le vingt pour cent de perte de poids dans l'évaporation de l'eau contenue dans la fleur. Mais nous avons vu la quantité de matière perdue dans le transport. Aujourd'hui les ouvrières ne dansent plus en tenant les paniers et les 500 kilogs livrés à l'enfleurage sont 600 aux hydro-carbures.

M. Borcetti inséra bien son nez dans le lorgnon car il avait à remuer la tête, ce qu'il fit en disant :

— É-to-nnant.

Il ne devenait ricaneur que lorsqu'il entrevoyait le mensonge. Sa précaution contre la tromperie des hommes était de lorgner à verres essuyés et de changer le ton de sa voix ; il disait alors avec douceur des choses inattendues :

— Peut-on supposer que le jasmin se charge de vingt pour cent de saindoux à l'enfleurage ? J'ai essayé quelques recherches qui m'ont fourni des données sans aucun rapport avec la question. En vérifiant le graissage des fleurs, j'ai trouvé derrière une pile de châssis un ouvrier et une ouvrière dans une attitude pour laquelle la langue française n'a pas de mot propre. Je dirai qu'ils debouaient ensemble. La visite de cette magnifique dame a réchauffé le personnel.

— La fleur est aphrodisiaque, dit tristement M. Baud. J'ai vu en saison de roses, une fille se coucher sur une table, lever sa jupe jusque sur sa figure, écarter les jambes et crier : *Qu n'én voü ?* : Qui en veut.

Il refit le compte du jasmin.

— En huit jours nous passons de vingt pour cent en moins à vingt pour cent en plus. Quelqu'un se moque de nous.

M. Borcetti répondit à voix douce :

— C'est fort possible.

L'ingénieur marcha si vite vers la bascule des hydro-carbures que le peseur n'eut pas le

temps d'en ôter le panier dont il venait d'inscrire le poids sur son registre : 17 kilogs alors que l'appareil marquait 15. Les porteuses, à visage raide, regardaient à terre. L'ingénieur apostropha le faussaire :

— Pourquoi changez-vous les chiffres ?

— *Es pér vous fa plasi :* C'est pour vous faire plaisir. L'autre jour vous trouviez qu'il n'y avait pas assez de fleurs. Je charge un peu. Ces petites en laissent toujours tomber. Comme ça vous avez votre compte.

— Tout le métier est mensonge, dit M. Borcetti. Le paysan trompe en livrant la fleur mouillée. Nous composons des essences de rose avec du rhodinol, d'œillet avec de l'hysoeugenol. Du jardinier au colleur d'étiquettes, chacun s'applique à l'inexactitude.

Il se réfugia dans son laboratoire où s'achevait l'essai d'un nouvel essencier pour la fabrication du beurre d'iris.

Marius Senecca, aide chimiste en blouse blanche, plaçait dans l'ancien appareil une partie de la matière produite par le nouveau. Surpris la spatule encore chargée et les récipients rapprochés, il subit la fureur de M. Borcetti qu'on n'aurait jamais cru capable de parler avec une telle violence à son collaborateur qui enfin put donner cette explication :

— Criez pas tant. Vous prétendez que le nouvel essencier doit produire quarante pour

cent de plus que l'ancien. Ca ne me rapporte rien à moi de changer un peu ça. Je suis payé au mois.

M. Borcetti, au lorgnon bien calé et à tête remuante, semblait subir une apostrophe méritée :

— Vous comprenez bien que quand cet appareil sera en service, l'équipe du beurre d'iris aura quarante pour cent de travail en moins. Maintenant elle marche à deux postes, nuit et jour. Avec le nouvel essencier il n'y aura plus qu'un poste. Alors ils sont venus me dire : « Marius... »

M. Senecca, à la parole harmonieuse, avait selon la qualité de ses sentiments voix de tête, voix de gorge ou voix de nez. Il passa du nasillement geignard au ronronnement cordial :

— Voyons, Monsieur, si on était venu vous dire : « Marius... » Je mets un peu de beurre du nouvel essencier dans l'ancien. Comme ça on ne changera pas l'outillage. Les deux postes garderont leur travail. Je leur fais plaisir à ces gens. Il ne faut pas penser qu'à soi.

M. Borcetti, dodelinant de la tête, n'opposait plus à la force du mensonge que son ironie silencieuse.

Il réfléchissait que l'homme était, plus que la matière, obstacle à la perfection du travail. Ce chimiste haïssait le mensonge. Il distinguait les propriétés du caractère de M. Se-

necca : la fourberie, la bonté, la confiance en soi et pensait : « Quand j'ai vérifié la qualité des corps, je peux arriver au point de confiance en eux. Mais quel est le point de confiance en l'homme ? »

Il approvisionna de nouveau les deux essenciers pour refaire lui-même l'expérience. M. Senecca croisa ses bras vêtus de toile blanche et dit hautement :

— Vous ne vous fiez pas à moi ? Vous allez me faire perdre ma place, parce que j'ai voulu sauver celle des autres. Vous trouvez ça juste ? Je suis un honnête homme.

— Il faut encore être un honnête esprit. La science n'est que sottise hors la vertu d'exactitude. Je n'exige pas de vous l'intelligence, mais la sincérité absolue. Quelle que soit la vérité et n'importe quelle conséquence elle peut entraîner, dites et faites toujours la vérité. Je ne vous demande aucune autre qualité que celle-là.

— Si vous croyez que ce n'est rien.

— C'est tout. Mais n'en faites pas une passion. Ne soyez pas orgueilleux ou violent de vérité. L'exactitude doit vous être une calme respiration de l'esprit.

M. Senecca leva les bras, raidit son corps et proclama :

— Au fond, c'est comme ça que je suis. Nous sommes faits pour nous entendre. Je vais

vous dire franchement ce que j'ai passé de l'un dans l'autre essencier : trois spatules. Je les remets et bien pleines, s'il y en a un peu plus, ça prouve encore mieux que vous avez raison et que le nouvel appareil est supérieur à l'ancien. Je tiens à vous faire plaisir.

Je connais bien la maison. La première chose qu'on demande aux chimistes qui arrivent, c'est de falsifier. Votre prédécesseur n'avait pas du tout réussi dans la lavande. Schimmel, à Leipzig, a publié dans son bulletin que nous vendions de l'essence à vingt pour cent d'éther. Du temps que la fabrication de la violette artificielle n'était encore possible que par un seul procédé breveté ailleurs, toutes les parfumeries d'ici voulaient que leur chimiste en trouve un autre. Au mess où ces messieurs des vingt-neuf laboratoires prenaient leurs repas, il était interdit de parler de chimie pour ne pas divulguer les secrets des maisons ; mais on pouvait sentir et on savait à l'odeur d'un débutant qu'il travaillait l'ionone. Alors on le reniflait et on disait : « Il n'y est pas encore à la violette ».

J'ai vu votre prédécesseur revenir ici en se frottant les mains parce que tout le mess sentait mauvais.

Le plus adroit fraudeur que j'ai connu était un vieux lavandier qui faisait la Provence et l'Italie. Il a couillonné tous les parfumeurs.

Il ne discutait jamais à reprendre une essence quand on n'était pas content. On en achetait ailleurs et c'était la même que le vieux avait placée là un peu plus tripotée. Il revendait cinq et six fois la même marchandise avec une analyse différente. Un malin ! C'est comme ça qu'il faut être si on ne veut pas passer pour un couillon.

Quand le brevet Schimmel pour le musc n'était pas encore dans le commerce, Guigue en avait le monopole en France. Mais les roublards prenaient le produit en Suisse à 40 francs pour le revendre 400 ici. Guigue faisait surveiller cette fraude par sa police. On a fait à Grasse des tours qui étonneraient la Sûreté générale.

Avez-vous confiance en moi, maintenant ? Eh bien, j'ai confiance en vous. Je vous le prouve :

Comment allongeriez-vous l'essence de géranium ? Un de mes cousins en fait beaucoup, au Plan.

Je lui ai donné du géraniol à ajouter. Mais il en a trop mis. La maison Roure-Bertrand fils lui a rendu son estagon en lui disant : Jamais le géranium de Grasse n'a contenu tant d'alcool.

Qu'auriez-vous fait, vous, un chimiste de votre valeur ?

M. Borcetti répondit :

— L'addition à froid d'un produit synthétique dans une essence naturelle, est facilement

révélée par l'analyse. Si l'on dose très légèrement à chaud, pendant la distillation, on peut bénéficier du doute, surtout si les appareils de vérification ne sont pas parfaits.

— C'est justement ce que mon cousin a fait. Il a mis le géraniol dans l'alambic. La maison Roure-Bertrand fils lui a encore baissé le prix. Alors il a dit : « Venez plomber l'alambic. Vous verrez que je ne mens pas ». On a envoyé un honnête homme surveiller la distillation et plomber l'alambic à chaque passée. Mais j'avais donné le truc à mon cousin pour être plus malin que ça. Il a mis dans les bottes de géranium de petites bouteilles de géraniol légèrement bouchées, de manière que la chaleur de la distillation fasse partir le bouchon. L'appareil était clos. La maison Route-Bertrand fils a admis que l'essence était pure. Eh bien elle contenait vingt-cinq pour cent de synthétique, juste ce qu'il fallait à mon cousin pour compenser l'argent qu'on lui avait retenu. Il y a une justice.

Ça c'est entre nous, n'est-ce pas ? C'est juré.

M. Borcetti, attristé par la puissance du mensonge, allait informer M. Baud, à la sortie de midi, de ses découvertes dans la fausseté humaine. Disant l'exactitude des choses, il ignorait faillir à la confiance assénée par son collaborateur. L'honnêteté était pour le chimiste

dans la véracité sans égards. Mais l'ingénieur parla premier :

— Toutes les moyennes de rendement de distillation de l'iris sont fausses. Depuis quinze jours, je surveillais un bocal dissimulé contenant au moins 500 grammes de beurre, je croyais cette marchandise cachée par un voleur.

Je viens enfin de comprendre. Avec cette réserve prise sur les passes de fort rendement, le chef d'équipe égalisait les passes de rendement faible de manière à paraître produire chaque jour une quantité régulière. Il m'a dit : « Comme ça on est plus tranquille ».

Autour des deux hommes tourmentés par le mensonge, passait la troupe des femmes de l'enfleurage dont l'habit rendait le parfum tenace du jasmin. Dans les rues obliques claquèrent les pas des ouvriers descendant de l'usine Massiera et raclèrent ceux montant de l'usine Guigue. Les femmes, esquintées par cette rude ville, se hissaient, suantes, sous la rudesse du soleil.

Devant la Porte-Vieille, ancienne fortification de Grasse, une poissonnière criait des sardines. Le bruit des trois chaînes du plateau de sa balance romaine accompagnait sa voix robuste. Les melons et les tomates coloraient rouge et or la place du marché. Les légumes en salade et les fruits facilitaient le repas des ouvrières pressées. Elles choisissaient

le cantaloup à douze sous et les tomates fermes qui tombent en tranches nettes sous le couteau.

Pierre Ferrari trinquait au vermouth avec Auguste Andreis. Ils souhaitaient le bonjour aux femmes porteuses de leur pitance.

— Tous les riches de la terre dit le Garibaldien viennent ici : les Rothschild et les Dargès. Ils ont des collines entières pour jouer au tennis ou fainéanter sur des chaises de bambou. Nous n'avons pas un morceau de jardin pour planter des poivrons. Le bien-être des oisifs qui, chaque saison, changent de pays est lourd sur le travail humain. Ils pourrissent des villes comme Nice, surpeuplée l'hiver, vide l'été. Tout le personnel du pourboire et de la prostitution les suit. Ils n'ont rien à faire dans le monde que s'occuper d'eux-mêmes. Par les migrateurs hivernants et les patrons parfumeurs, la richesse est sur nous comme une roche sur les fourmis. Là-dessous nous travaillons pour la fortune de l'industriel qui bâtit aussi sa maison sur la pierre écrasante. L'hivernant nous enlève le soleil, le patron nous enlève la justice. Nous sommes dans les masures de Grasse esclaves de la vieille fortune qui fait mourir des enfants d'ouvriers pour le caprice d'une rentière. L'ombre d'Alice de Rothschild est sur nos taudis : La sultane Haroun-al-Rothschild, la plus à plaindre de la famille ;

elle ne doit avoir qu'une dizaine de millions de revenu, les autres trente. L'oppression de Guigue est sur nos salaires. Il a fait bon vivre ici avant qu'il n'y ait les usines qui nous abrutissent pour que des femmes se mettent du parfum sur la peau. Plus il y a de putains dans le monde, plus nous travaillons.

Je voudrais faire une chose utile : être gardien de phare. On est traité avec justice dans l'administration ; on est mieux payé d'autant plus on y reste. C'est le contraire dans les métiers où les vieux sont moins embauchés et moins payés que les jeunes.

Ce pays de Grasse devrait donner au monde l'exemple de la révolte, car nulle part il n'y a des riches si riches auprès de pauvres si pauvres. Nous n'avons pas notre part de soleil. Je monte à la lavande. Ça m'ôtera l'envie de tuer.

Il passa dire au revoir à Chauve, le bouchonnier, rhumatisant mais assidu au travail comme le prouvait la masse des déchets de liège autour de lui. Son corps, à vêtements débraillés, pesait lourdement sur l'escabeau, mais ses mains étaient savantes à manier les blancs tranchoirs à quoi il donnait du fil sur pierre douce.

— Vous êtes chanceux, dit Andreis, vous travaillez chez vous, libre et à votre aise, pissant quand vous voulez. C'est un grand bonheur d'avoir un métier dont on ne se plaint pas.

L'homme s'en plaignit :

— J'achète 250 francs les 100 kilogs le liège surfin, et je vends 15 francs le déchet dont je fais trop, tellement les parfumeurs sont difficiles sur le bouchage. J'aime mieux travailler sur du liège à 100 francs pour les marchands de vin que pour eux. Mais alors il faut boire en portant la marchandise. Mes rhumatismes augmentent. Ça me gêne dans les bras. Je ne peux plus trancher assez vite et le client attend. Là-haut, à la lavande, vous boirez de l'eau. Je vous envie.

Le profit de cueillir la fleur sauvage attirait aux collines tous les hommes qui aimaient le plaisir de changer de métier.

Les deux clercs de notaire, las de récolter le jasmin chez Masse, se demandaient : *Mountén ?*

Le paysan leur prédit grande peine sur la montagne :

— Ce n'est pas comme ici, où vous restez pieds nus et où vos mains vont vite. Toutes les fleurs se touchent. A la lavande vous ferez vingt kilomètres par jour au plein soleil. Vous userez une paire de chaussures par mois dans les roches. Si vous voulez boire de l'eau il faut la porter avec vous. Vous marcherez un jour sans trouver une source.

Après la lutte entre le jardin et l'usine pour avoir les mains travailleuses, c'était la lutte entre la montagne et la plaine. M. Massiera augmentait ses transports qui ne parvenaient que par l'éreintement des véhicules à mettre à l'usine la cueillette de chaque jour : jasmin des jardins, lavande des collines. Giusta Clan-

carini, qui conduisait un trois tonnes de la maison Guigue, eut cinquante francs de plus par mois et les frais de déplacement pour mener au service de la maison Massiera une voiture toute semblable mûe par le résidu d'éther de pétrole, encore embaumé de jasmin et de rose. Emmenant l'ingénieur Baud le 8 août, elle fut vivement au-dessus de Grasse. On domina les toitures pâles de la ville vieille couverte de tuiles cuites à feu de bois. Au loin grandissait la tache claire de la mer. Sur la nappe bleue des sourires de rayons passaient dans des mousselines de vapeur.

La route tourna, close entre deux collines. On ne vit plus le pays des fleurs.

Une paysanne arrêta la forte voiture du même geste qu'elle faisait naguère à la diligence à chevaux et donna des chaussures pour Galle : un homme du vallon de Nans. La voiture à pétrole abolissait la carriole et la mule sur les routes de montagne. Les camionneurs de parfumerie étaient serviables aux paysans qui offraient à l'ombre un coup de vin frais.

Sur la place de Saint-Vallier, l'eau rare coulait lentement à un seul des trois canons de la fontaine. Des estivants se promenaient autour des villageoises attendant leur tour d'emplir la cruche. Gens de Marseille, de Nice et de Toulon, boutiquiers, rentiers, fonctionnaires ornaient chaque été les Alpilles de leurs

costumes d'ascensionnistes qu'ils mettaient pour la messe et le vermouth.

L'ingénieur et le chauffeur rompaient sur la route la discipline d'usine. Compagnons de voyage, ils cessaient l'orgueil d'être de condition différente dans le métier. M. Baud avait embauché Clancarini devant l'usine construite par M. Guigue à Bordighera, pour la rose et l'œillet, dans la prétention que toutes les fleurs italiennes s'arrêteraient là. M. Baud, à qui la duplicité n'était pas insupportable dans une démarche utile à la maison Massiera, avait donné aux transporteurs de Bordighera un si attrayant tarif pour le roulage jusqu'à Grasse que la maison Guigue endura l'erreur de croire capter par l'usine sur place la fleur d'une région située dans l'envergure de camionnage des usines concurrentes. Giusta Clancarini fut dégourdi à prendre chez ses amis les paysans italiens les sacs de roses et d'œillets. Il rappelait à la descente du vallon de Nans ces pirateries. Le camion vertigineux à ses mains habiles frappait sonorement le chemin tenu entre roc et ravin. Clancarini s'arrêta pour donner les chaussures à Galle qui distillait la lavande. Sur l'aire, devant une maison assaillie de vigne, l'homme avait dur métier au plein soleil, faisant grand feu de bois pour bouillir 60 kilogs de plante dans l'alambic de cuivre au chapeau luté d'un mortier de cendres. Ce tra-

vail ancestral se faisant toujours aux points d'eau, la fumée des distilloirs indiquait la proximité d'une source. Ici elle coulait lentement d'une gouttière de pierre emboutie au roc de la colline montant raide et nue. Au bas de cette cruauté du granit, trois arbres vivaient par la fraîcheur du bassin.

L'homme ne recherchait point pour son travail la douceur d'être à leur ombre. Mettre l'alambic au plein soleil hâtait l'ébullition dans le chaudron à col de cygne tenu sur le feu par un trépied de fer.

Face à la flamme de bois et l'insolation sur la nuque le bouilleur de lavande avait torride besogne dont il se rafraîchissait assis à la margelle du bassin.

C'était le vieux métier des grands pères Guigue et Massiera partant autrefois de Grasse en charrette avec leur alambic. Ils se hâtaient rivaux à qui arriverait premier sur les collines bleues de fleurs et reviendrait le plus chargé d'estagnons d'essence.

Les fils des anciens bouilleurs ambulants conducteurs de mules en montagne, maintenant se rencontraient sur toutes les routes de la terre comme autrefois leurs ancêtres sur les chemins des Alpilles. La rivalité commencée à la lavande s'étendait aux roses de Syrie et de Bulgarie. En tous lieux du monde où poussaient les plantes à parfum, les puissants Gras-

sois posaient l'énergie de leur fortune et la rivalité de leurs fabrications.

De la colline pierreuse en pente raide au-dessus de l'alambic rustique descendait un cueilleur italien, son faix fleuri à dos dans un filet de corde. Vêtu de la chemise, du pantalon de toile et de la *tayole* il était chaussé de souliers dont les clous bruissaient sur la roche. Il abattit son fardeau au plein soleil.

Le propriétaire venait à la pesée, petit fermier de montagne, fusil au dos pour tuer les merles. M. Mèrenda vendait sa distillation à la maison Massiera et craignait l'investigation de M. Baud qui lui donna d'excellents conseils :

— Débarrassez-vous d'un si vieil appareil breveté par un contemporain de Jésus-Christ. Vous laissez dans la plante encore autant d'essence que vous en extrayez.

M. Mèrenda pesa le faix du cueilleur, 36 kilogs, puis offrit à boire à l'ouvrier suant et aux hôtes car il était homme affable. Du tas de lavande fraîche, heurtée de plein soleil, montait la puissance du parfum. Le cueilleur, filet sur le bras et faucille en main, dit :

— Il faut aller à six kilomètres maintenant pour en avoir. Par ici on nous en a volé. On abîme la plante en coupant trop bas. Ça perd la cueillette de l'année prochaine.

Le pas robuste du rétiaire racla la colline

brûlante où de rares fleurs couleur de ciel restaient aux touffes vertes.

M. Mèrenda se dit content de ce bon ouvrier : Les Piémontais sont les nègres de l'Europe.

Le cuiseur, renversant l'alambic, en tirait d'une fourche courbe la fleur bouillie dont le tas noir, fumant, émit une odeur molle auprès du monceau bleu de lavande fraîche à vive senteur.

M. Mèrenda dit qu'il pouvait cuire en un jour six passes de 50 à 60 kilogs.

— 300 à 350 kilogs de lavande que je ne suis pas toujours sûr d'avoir. Il a fait trop chaud. Tout a fleuri en même temps. On ne trouve plus d'enfants pour cueillir. Ils préfèrent aller au jasmin. C'est moins pénible.

Il essaya de savoir le dernier prix de l'essence.

— M. Chiris achète de la fleur à 150 francs les 100 kilogs rendus à Grasse. 130 à 150 kilogs de lavande donnent un kilog d'essence qui alors vaut bien 250 francs.

— Les appareils de la maison Chiris, dit M. Baud, tirent de 150 kilogs de fleurs plus d'un kilog de produit. Y a-t-il du gibier cette année ?

— A mille mètres d'altitude, je tue de la perdrix quand on chasse dans le creux. La bête fuit toujours en montant, je la rattrape ici. Les chasseurs d'en bas travaillent pour moi.

Le gibier est malin. Il n'a rien à manger sur la roche. A l'heure de midi il sait que personne n'est dans les terres ; alors il descend. A midi je ne peux rien tuer sur la hauteur. Il y a un peu de merle et de pinson cette année. Je mets la broche trois fois par semaine.

Capable de rester toute une belle nuit à l'affût d'un rossignol, il connaissait bien les mœurs des bêtes pour les massacrer. Il montra un mûrier.

— Tous les oiseaux s'y régalent. C'est un bon piège. J'ai abattu au moins douze merles dans ses branches. Nous sommes malheureux par ici avec les éperviers et les aigles. Ça ravage le gibier.

La chaleur de la braise en plein soleil assaillait la figure des hommes à l'ombre. Sur la route oblique de l'autre côté du vallon de Nans, une automobile arrivait de Grasse; sa trompe sonna au bas de la colline.

Le conducteur, en peine de rafraîchir son radiateur, montait accompagné sur le sentier de la lavanderaie.

M. Baud, terrifié, voyait venir Denise, heureuse du hasard qui dressait sur sa route le génie du parfum enclos dans le vieil alambic.

Paul de Braquais-Sâtre parlait à l'ingénieur désespéré d'amour.

— Nous allons à Lyon par les Alpes. Vous visitez vos distilleries de montagne ?

M. Baud donna des explications étonnantes :

— C'est ici comme au commencement des temps, quand l'homme a inventé ce travail. J'ai vu des paysans bulgares distiller la rose dans des alambics aussi grossiers que celui-ci. Des champs d'Asie aux Alpes françaises j'ai cuit la fleur pour parfumer la femme. C'est un des plus tristes métiers qu'un homme puisse faire.

— Quelle impiété, dit Denise.

Content de lui avoir déplu et de la toucher d'un peu de l'énorme tristesse qu'elle gravait en lui, il frappa l'idole qu'elle adorait :

— Nous usons notre intelligence à créer une illusion. Que reste-t-il de l'odeur pour quoi nous avons tant peiné ? Un architecte, un écrivain s'efforcent dans le durable. Nous sommes les dessinateurs d'une fumée invisible. Nous ajoutons du mensonge au mensonge. Le sodium dont nous aidons le géranium à imiter la rose vous a, dans une détonation, enseigné nos ruses. Notre plus grande science est de créer l'odeur de fleurs sans fleurs. Dans le parfum momentané, nous insérons la vieille fausseté humaine. La distillation elle-même nous trompe. L'essence de lavande sent moins bon que la lavande fraîche. Le produit naturel est déjà une perversion. L'odeur d'un végétal n'est pas exactement dans le liquide qu'on en distille. Il y a une grande différence entre le

parfum de la rose et celui de l'essence de rose, entre la fleur d'oranger et le néroli. L'essence naturelle de violette sent le cambouis, celle du violettier sent l'oseille. Un peu de la fraîcheur du parfum original ne se retrouve que par des mélanges qui développent ce que la distillation, l'ébullition, le pétrole ont étouffé. Le synthétique joue ce rôle de réveilleur.

C'est une fausseté de dire qu'un parfum est naturel parce qu'il est extrait uniquement des plantes, mais par quels moyens : la graisse, la vapeur, la benzine. Le procédé d'extraction qui brutalise le moins les pétales est l'enfleurage à froid, mais il ajoute à l'arôme de la fleur, l'odeur de la graisse. Nous ne savons même pas le rôle du parfum dans la nature où rien n'est inutile. De quoi sert-il à la plante ? Il est pour nous un mystère. Nous le captons sans le comprendre. Il est à un moment de l'intelligence des choses créées que notre intelligence n'a pas encore atteint. Par des produits extraits de la houille nous l'imitons assez finement pour hésiter à distinguer l'artificiel du naturel. Nous avons inventé le mensonge avant de savoir la vérité. L'odeur d'une rose porte la preuve de l'ignorance humaine.

— Vous ne me lasserez point, dit Denise, d'aimer ce que j'aime. Que m'importe de le comprendre. Détestez ce que vous créez, je l'adore. Mentez, mais charmez-moi. Je suis

contente que là où je passe la vie sente bon, comme ici. Vous faites le plus beau métier du monde.

— Le plus terrible. De 1914 à 1918 j'ai travaillé pour la mort. Nous avons fourni le benzol et le toluène aux poudreries, l'alcool benzylique à l'aréonautique militaire. Aujourd'hui je suis revenu au parfum. Ce sont les mêmes substances pour servir les deux plus grandes puissances du mal : la guerre et la femme. Dans un flacon d'odeur nous mettons les composants de l'obus. L'amour peut tuer comme une explosion.

— Non quand il est bonté, dit-elle. Dans l'amour aussi il y a la paix et la guerre ; la vie et la mort.

Désespéré de ne rien pouvoir sur elle, même lui déplaire, il revint à son silence hargneux. La puissance d'aimer l'emplissait de haine. Il n'était point méchant, mais jaloux.

M. Mèrenda fut gracieux à Denise :

— Belle dame. Je parfumerai votre mouchoir de l'essence de lavande comme les Grassois ne peuvent pas en faire, eux qui travaillent la plante sèche. Ici nous la bouillons vivante. Sentez l'estagnon.

Il écartait les bidons de térébenthine dont il allongeait sa distillation :

— M. Baud vous dit bien ce qui se passe dans les parfumeries. On trompe le client.

Ils connaissent tous les tours. Nous autres, paysans, nous ne savons rien qu'être honnêtes.

La passionnée de fleurs cueillait dans le monceau de lavande descendue des collines les plus belles tiges. Paul l'aidait car, vivant pour elle, sa joie était de lui rendre tout facile : le bouquet et le bonheur. Il admirait ce qu'elle aimait. La lavande lui fut charmante puisque Denise en était ravie :

— Vous ajouterez à votre collection de parfums, un flacon de cette essence des collines.

M. Mèrenda promit :

— Je vous la donnerai pure comme le soleil.

— Avec, dit M. Baud, de cinq à dix pour cent de térébenthine. Dans toute la fabrication des parfums, des jardins de Grasse au sommet des Alpes, il n'y a pas une goutte de pure essence.

Denise regarda cet homme qui s'acharnait à lui déplaire et elle connut par son regard qu'elle était pour lui un abîme.

M. Mèrenda fronça les sourcils et courba le dos, son geste habituel chaque fois qu'il voyait un gibier. Il prenait l'attitude d'un homme qui va défendre sa vie. Le bec jaune d'un merle piquait des mûres.

Le coup de fusil du chasseur retentit comme Paul reprenait vive allure à la montée. Le bonheur montrait à Denise des merveilles dans la lumière et les roches. Caressée de la brise qui

sentait la lavande, elle adorait les montagnes à sapinières. A regarder ardemment son extase, Paul entrait dans le vertige que donnent les précipices et les yeux des femmes aimées. Les sentiers dessinés en flamme de foudre rayaient du haut en bas la pierre des collines. Ivres de fleurs, de parfums et d'amour Denise se pâmait dans le vent et le soleil. Paul lui offrait comme une proie la vitesse. Il précipitait la voiture sur la périlleuse route. La femme si magnifiquement heureuse qu'elle ne détestait plus la mort chantait, contente de risque et de baisers.

Loin derrière eux roulait le camion d'où M. Baud regardait sur la route blanche la trace des roues folles. Au tournant avant Escragnolles Giusta Clancarini dit :

— Il a freiné à temps ici. Cinq centimètres de plus à gauche et nous ramassions les morceaux. Ce serait dommage. Quelle belle femme. *Couquïn dè diou, che bella fruma.*

Deux alambics bouillaient en plein soleil. La provision de lavande à traiter empiétait sur la route bordée du long monceau noir des résidus de distillation encore fumants.

Le camion roula emportant l'homme avide de retrouver le nuage de poussière où était la vision désespérante et adorable.

Le paysage d'Alpilles s'étendait toujours semblable : collines nues de rocaille grise ou boisée, montagnes de pierres, montagnes

d'arbres, pinédes et lavanderaies. Les cultures de céréales n'étaient que menus lambeaux en ce pays hérissé, copieux en roche et pauvre en terre. Les aires ocellaient ce grave paysage. Elles s'élargissaient comme de grands yeux d'or devant les maisons où les mules foulaient le blé. Tenus en longe par le paysan fouet en main, leur marche traçait un chemin blond de paille rompue. Au bord du cercle doré, des femmes renvoyaient à la fourche les gerbes sous les sabots des bêtes accouplées. Le vent porta vers le camion en marche rapide les débris du grain vanné. Après Escragnolles, Giusta Clancarini frôla le long tas de lavande gerbé en bord de route par les cueilleurs de la maison Guigue. De forts draps de chanvre tendaient sous cette épaisse récolte un sol blanc aux bords noircis par les graines tombées des fleurs bleues. Tant de travail en retard réjouit Clancarini qui avait fait ce roulage pour la maison Guigue et dit que jamais de son temps un tas si long et si haut n'encombrait la route.

La veste des cueilleurs pendait aux basses branches d'un chêne ombrant la cueillette toujours protégée du soleil pour laisser à la plante sa fraîcheur jusqu'à la distillation. Des bidons de chasseurs alpins à côté des courges blondes attestaient que des cueilleurs sortaient de l'armée, dont ils finissaient d'user l'équipement. Faucille en main et sac au côté, ils étaient

en un rang de douze, à mi-colline, battant ordonnément la roche pour n'y pas manquer une touffe. Devant les effleureurs la lavande bleue souriait sous la lame de l'outil étincelante à la dureté du soleil.

Les voyageurs passèrent le nouveau village de Séranon encore à demi habité en bord de route, sous le vieux Séranon désert en flanc de colline. Au Logis du Pin un campement de distillateurs travaillait au carrefour des routes de Castellane et de Saint-Auban, lieu commode pour le charroi des lavandes. Devant leur maison de planches, le tas des tiges bouillies faisait une haute litière brune où jouaient des enfants.

La voiture roula vivement vers Castellane. Les joueurs de boules animaient la place où se faisait en octobre la foire à l'essence de lavande apportée pour les courtiers et les parfumeurs de Grasse. M. Baud questionna les hommes appuyés à la fontaine ornée de l'inscription :

835 Antoine de Castellane.
1095 Pierre de Castellane.
1245 Boniface IV de Castellane.
La ville reconnaissante.

Les bouleurs dirent :

— On croyait que c'était Boni avec une femme. Ils sont repartis sur Saint-André.

Giusta Clancarini prit la route en montagne

où commençait l'ombre. Sur la faucille des lavandiers la lumière changeait. Une clarté verte montait derrière les Alpilles. La fée du soir élevait ses mains d'émeraudes devant son visage d'étoiles. Les clochettes des chèvres secouées par le saut des bêtes sur le hérissement des roches, tintaient nombreuses et douces dans la descente vers l'étable.

M. Baud revoyait la lumière des nuits de Beyrouth et des yeux noirs dans des voiles blancs. Son butin de voyageur contenait deux visages de femmes dont il avait pensé : « Je n'oublierai jamais ». Maintenant ils s'effaçaient sous le rayonnement d'une figure dont il se souviendrait non par la forme mais par l'éclat, car il n'aurait pu dire comment était fait le visage de Denise. Un regard énorme grandit dans la jeune nuit : la lune montait. Son disque encercla un petit arbre dont les branches éventées gesticulaient sur ce fond d'incandescence. S'élevant, elle pâlissait. On voyait aussi loin qu'en plein jour. Les silhouettes des collines avaient la netteté d'un trait de fusain sur une page blanche. Du ciel transparent un calme prodigieux tombait sur les montagnes silencieuses.

Le camion, achevant son étape, arrivait au bourg où l'eau des fontaines coulait argentée de lune.

— On a bien marché, dit Clancarini, content d'être habile à son métier.

M. Baud cherchait dans la cour de l'auberge à puces la voiture où avait fui le bonheur.

— Ils n'ont pas voulu, dit la servante, dormir ici.

L'homme et la femme qui s'aimaient étaient partis dans la nuit superbe.

M. Tésio, conseiller d'arrondissement, fondé de pouvoirs de la maison Massiera pour la collecte de la lavande dans cette partie des Alpes, donna ce conseil à M. Baud :

— Notre distilloir ne suffit plus. Faites-en un autre entre ici et Castellâne. Je vous aurai Guichard pour le diriger. Alors Massiera sera le roi de la lavande.

M. Guichard, courtier de la maison Guigue, prétendait devenir maire du pays, ce qui aurait diminué la fourniture de lavande au distilloir Massiera.

Les parfumeurs s'assuraient dans les pays alpins des courtiers influents par leur activité électorale. M. Tésio et M. Guichard avaient en politique des opinions énergiques, dont ils n'étaient pas bien certains. Leur passion n'était point de penser juste, mais de soutenir ou de combattre le parti Guigue.

Bons amis, ils buvaient ensemble et cherchaient chacun à convertir l'autre avec fureur et bonhomie, à des idées troubles, mais bien assénées. M. Tésio voulait faire travailler pour

la maison Massiera le courtier de Guigue. Ainsi il détruisait la concurrence et était tranquille dans ce qu'il appelait ses opinions.

Les cognées des bûcherons du distilloir sonnaient sous un auvent de planches qui ombrait leur travail de débiter le bois pour la chaudière alimentant les alambics autoclaves numérotés 1 à 5. Par l'ingéniosité de M. Baud, les cuves à bouillir la lavande s'ouvraient à niveau des pieds des hommes. Délivrés de la fatigue du levage, ils y tassaient les fleurs déchargées au-dessus d'eux sur estrade à hauteur des camions.

Cette disposition en escalier, utilisant la tendance à l'écroulement de la meule pour bourrer les appareils s'achevait en un plan bas qui facilitait la vidange des détritus : paille bouillie dont M. Tésio faisait souvent cadeau aux bergers de chèvres et de moutons pour être bien avec eux, contents de la litière gratuite. Ce raccourci de tous gestes de manutention et la chauffe vive de la plante par ruée de vapeur permettait à l'usine de traiter en quinze heures, douze tonnes de lavande, capacité de transport de deux camions amenant chacun six mille kilogs en deux voyages. Mais la politique de M. Tésio était si heureuse dans la collecte de la plante odorante que le roulage versait sur le quai du distilloir des charges de rupture. Les paysans des plus proches

collines y ajoutaient encore leurs charretées.

Les bouilleurs étaient assiégés par la masse de lavande qui aurait dû, pour donner l'essence abondante, passer fraîche en alambic. Par le desséchement de ce fourrage suave, les baumes du parfum se volatilisaient, une partie se durcissait en résine, qui n'était plus vaporisable qu'à 400 degrés, température que n'atteignaient pas les appareils construits pour la fleur fraîche. La sympathie des montagnards envers M. Tésio et la maison Massiera précipitait aux cuves la parure des collines.

Une rivalité suante et rieuse était entre les hommes de distillerie et ceux du transport, les bouilleurs voulant crier qu'ils attendaient les charges, et les camionneurs les versant gerbées à plus de 3.000 kilogs devant le distilloir qu'ils étouffaient.

M. Tésio avait placé dans un rayon de vingt-cinq kilomètres trente postes d'achat, tenus chacun par l'homme le plus influent du village : à Senez un épicier qui faisait crédit ; à Thorame-Haute un débitant qui offrait à boire ; à La Batie un instituteur complaisant à rédiger les lettres.

M. Tésio avait coutume de s'enquérir de la santé des gens, puis de celle des mécaniques à marquer le temps : « *Couma va lou païré ?* Comment va le père ? *Marcha bén la péndula ?* La pendule marche bien ? »

Son opinion politique était l'horlogerie. On votait pour lui parce qu'il avait raccommodé le coucou. En mai et juin il passait dans les villages, laissant aux teneurs de poste deux mille francs pour la paie des premières charges de lavande, réglées comptant dès la pesée et non en fin de cueillette comme la rose et le jasmin de Grasse.

Les cueilleurs de Château-Garnier où la maison Massiera avait enchéri le droit de défleurir les collines et ceux de Barrême où chaque habitant gardait son privilège de cueillir la plante sauvage, travaillaient au même tarif. Affermer à la commune garantissait à la maison Massiera toute la récolte mais n'en baissait pas le prix d'apport au poste : 0 franc 80 le kilog, qui était le prix payé aux gens de La Mure malgré deux mille francs déjà donnés à la mairie.

La distillation ne pouvant plus suivre les coupes, des tas en montagne faisaient fourrage, diminuant de poids au contentement des peseurs. La fraude sur la quantité ne se pouvait point par mouille comme à Grasse, maquillage difficile pour une plante poussant sur les roches où les cueilleurs n'avaient d'eau à boire que celle qu'ils apportaient dans leurs gourdes. Leur manière d'augmenter le poids était de couper bas fleurs, tiges, feuilles et quelque fois tout le pied. Le peseur payait la plante apportée

verte et le camion la venait cette année prendre sèche.

M. Tésio dit à M. Baud :

— Ça rapporte de pouvoir voler de chaque main. Le peseur diminue le prix du cueilleur en plaidant mauvaise coupe et il nous compte les kilogs perdus par dessiccation. Courez après. C'est évaporé. Ca nous coûte 60.000 francs par an. Si nous récriminions ils vendraient à la maison Guigue. Il ne faut pas trop faire attention au poids.

Content du vademanque et d'une comptabilité confuse, il excusa les vieilles coutumes :

— Si nous ne payons pas mieux que les autres, on nous volera tout, même sur les montagnes louées. Les paysans disent : « La lavande est au passant ; personne ne l'a semée. »

Des ravageurs de collines apportaient au distilloir des charges dont ils ne disaient pas la provenance, mais qu'on leur payait comptant, par désir d'être bien avec tout le monde.

Jules Nègre, braconnier de lavande, embaucha à trente francs par jour Auguste Andreis, de vaillante besogne, habile à tout ce qui était rude. Il apporta en quinze jours 1.630 kilogs de lavande pour le compte de Nègre qui lui en devait 540 francs, prix convenu des journées et attendait du distilloir 1.280 francs, prix convenu des kilogs. Sous l'auvent où frappaient les haches et chantaient les scies, les bûcherons

chauffeurs de chaudière raillèrent le garibaldien qui posait sa charge :

— *Si foutè dè tü :* Il se fout de toi. On lui donne seize sous du kilog de lavande et tu lui en ramasse plus de 100 pour trente francs.

Les hommes de la distillation mangeaient assis dans le fourrage sec de plantes bouillies, où ils approfondissaient à coups de reins la loge de leur corps.

Pesant de ses souliers ferrés sur son fagot de fleurs, le révolté marqua qu'il en restait le maître. Jules Nègre, au ventre épais dans la ceinture d'étoffe, cria : « *Lèvè ti d'aqui :* Lève-toi de là. » Car il voulait le travail de l'homme qui avait sué pour lui.

Debout sur le fardeau de sa peine, Andreis dit :

— Je me suis ôté la peau pour toi. Tu buvais l'absinthe au frais pendant que je m'esquintais sur la colline. Tu ne m'as fourni ni le sac, ni la faucille. Et tu veux 830 francs de bénéfice sur moi ? Si tu me prends un sou je te tue.

L'embaucheur répliquait :

— Je suis ton patron, je te païerai tes journées.

M. Tésio, pour se rendre populaire, donna droit à Andreis :

— A chacun son poids.

Nègre remonta sa tayole.

— Vous voulez m'interdire de tenir un ou-

vrier. Il ne doit y avoir que vous de patron ici ? Pourquoi m'empêchez-vous de faire du profit ? Combien vendez-vous à Grasse la lavande, que vous venez nous prendre ? Vous gagnez des millions et vous payez les ouvriers huit francs par jour.

M. Tésio parla en conseiller général :

— Un malheureux comme vous, dont on ne connaît même pas les opinions, vous me reprochez d'avoir apporté la fortune au pays. Avant que j'installe le distilloir, qui gagnait huit francs par jour ici ?

L'homme apostrophé reculait, déçu dans son bénéfice. Le syndicaliste Andreis renonçait à l'assommer. Sa colère diminuait à voir l'avidité égale des hommes de grande fortune ou d'aucune. Quiconque pouvait profiter d'un ouvrier ou de mille le faisait alertement. Dégoûté d'aimer la justice il remonta sur la sauvage colline cueillir seul les plantes odorantes. Leur haut prix mettait fortune aux villages Des familles montagnardes gagnèrent en quinze jours deux mille francs, deux fois plus qu'autrefois en un an. Le café sur la place était plein le matin de buveurs d'apéritifs, l'après-midi de buveurs de café. Des paysans mangeaient le dimanche à l'hôtel des Alpes, estimé confortable pour ses cabinets à inscription : Dames, Messieurs.

Les joueurs de boules ornaient d'attitudes

statuaires la place devant l'église. Courbés à compter trois pas avant de lancer, ils semblaient accomplir à visage froncé le geste le plus important de leur vie. L'enjeu était une bouteille de limonade gazeuse, ou une absinthe. Ils s'érigeaient rapides pour les volées. Les partenaires attentifs donnaient des conseils pour l'acheminement de la boule sur le terrain inégal.

Les charrettes rentraient de campagne, chargées de foin lié en filets de corde pour le dégringoler des pentes où les roues des véhicules ne pouvaient atteindre. Le cheval dételé tirait le cable de levage sur la poulie faîtière des maisons à deux étages. La bête connaissant le nombre de pas à compter pour parcourir sur le sol la hauteur du mur, s'arrêtait à la distance mesurée le soir par l'ombre du toit.

La coupe et le regain avaient donné bon profit. Les greniers bourrés auraient fait flamme facile dans ce bourg enrichi par le fourrage, les pommes de terre, les plantes à parfum et la location des chambres aux familles en vacances. Les filles des montagnes imitaient les toilettes venues de Toulon et de Nice. Mademoiselle Palapoul, de l'Épicerie des Alpes, avait maintenant un piano, et jouait chaque soir la *Favorite :* « O mon Fernand... » pendant que retentissait sur la route la motocyclette

de son frère dont le bruit familier n'effrayait plus les chèvres.

La fille aînée du quincaillier avait épousé un Cannois, employé de banque. Mademoiselle l'Épicière l'estimait heureuse de pouvoir quitter le pays. La fortune donnait aux hommes le désir de posséder dans leur village terre et maison, et aux filles l'envie d'aller vers le plaisir de Nice.

Pierrine Ferratier, jolie brune, aimait prendre au distilloir les longues tiges de lavande qu'elle tissait en bouteilles enrubannées. Les fendeurs de bois qui faisaient grande flamme sous la chaudière lui demandèrent:

Tu ne viens que pour les fleurs ?

Elle les regardait sévèrement. Elle ne voulait point qu'on rit d'elle. La facétie des durs travailleurs était paternelle envers la petite fille et ils lui dirent que M. Baud était à Senez avec le camion :

— Pars avec lui. Tu choisiras encore mieux ta lavande.

Elle rangea les plis de sa robe blanche pour s'asseoir sur la meule et trier patiemment un beau bouquet. Le génie du parfum battait de ses grandes ailes sur la beauté de l'enfant. Les fées des collines vivantes dans le monceau de lavande caressaient son âme triste. Elle aimait s'accointer avec les plantes qui la faisaient sentir bon. Elle se sentait plus belle quand

le remuement de sa jupe embaumait le chemin. Si timide qu'on la disait très fière, elle portait haut sa jolie tête et tenait droit son corps mince. Mains fleuries, robe suave, elle s'enfuit lestement sur la route où commençait le crépuscule. Derrière elle retentissait la marche du camion de Clancarini, haut gerbé de lavande serrée à la prolonge.

Un homme appela :

— *Pichouna*, viens en chercher de la fraîche.

Elle mit son bouquet par-dessus l'épaule, montrant contre son chignon noir, le visage des fleurs bleues, comme pour dire : « J'en ai bien assez. »

Hautaine et craintive, elle devinait derrière elle le regard dont elle espérait joie.

Son cœur pantela dans le baiser à la grand'-mère, assise au seuil de la maison : petite vieille aux rides sans chair. N'entendant plus bien, quand même on criait très fort, il fallait lui expliquer beaucoup de choses par signes : elle répondait de même, croyant tout le monde sourd, ce qui finissait par la rendre muette. D'elle émanait le relent moisi de la vieillesse paysanne qui n'est plus la senteur robuste des transpirations et n'est pas encore la puanteur du cadavre. Elle branlait la tête où son mouchoir à carreaux bleus et rouges glissait sur le crâne à peu de cheveux. La flammette d'une lampe de bazar au milieu de la chambre

éclairait les chapelets de maïs et les grappes de tomates pendues aux poutres. L'aïeule au front luisant dit :

Li voilès pas ana où bal touta souletta : Tu ne veux pas aller au bal toute seulette.

Car elle dénichait la tristesse dans le cœur de l'enfant. Les robes blanches des filles passaient, allant vers l'accordéon du Piémontais Montello, sobre au travail et pouvant durer avec un litre d'eau toute une après-midi sous le soleil, mais qui n'était bon musicien qu'avec le fiasco entre les jambes. De ses forts doigts de piocheur de route, coupeur de lavande, il jouait la *Favorite* mieux que Mademoiselle Palapoul.

Clancarini partait matin chercher la lavande en équipe avec Mantello qui aidait au chargement.

Sur le côté ombré des montagnes, les deux hommes avaient froid à cette heure où le vent, venu des grandes Alpes, remuait les sapins noirs peuplant les pentes sèches propices aux résineux. Au bord des torrents balançaient les peupliers, arbres du terrain humide.

Les hommes flagellés de fraîcheur dans la vallée d'ombre en sortirent au plein soleil. Dès les premiers gestes de travail, la sueur fut à leur front. Glaciale dans les creux, torride dans les parties découvertes, la montagne soufflait des frissons et des parfums. Les collines effleurées portaient les touffes vertes de lavande jusqu'à l'orée des bois. Les cueilleurs de ce pays avaient fini leur métier. Les charges étaient rangées au pré, à l'ombre de trois poiriers, tordant leurs vieilles branches sur le fourrage de fleurs disposé en chevalets pour empêcher l'échauffement.

Le peseur arrivait au bruit du camion :

— Vous enlèverez tout en trois voyages, il en aurait fallu quatre si vous étiez venu à lavande fraîche.

Il se plaignit de son métier de cantonnier :

— Nous sommes mal payés sur les chemins vicinaux : 2.200 francs par an au lieu de 3.000 qu'ils ont sur les routes nationales, avec moins de travail, pas d'éboulement. Nous devons fournir les outils. Le département ne donne que le balai. Heureusement, M. Tésio nous fait gagner la vie.

Clancarini et lui, un de chaque côté du camion, commencèrent à la fourche la charge piétinée par Mantello qui tassait bien depuis le bas pour bourrer le plus de poids au moins de hauteur.

Sur le mont du Cheval-Blanc les herbes brûlaient. Les paysans débroussaillaient par l'incendie la roche pour que tout y périsse sauf la racine de la lavande dont la végétation trouverait place libre au printemps prochain. La courte flamme sans éclat sous ce grand soleil rampait rouge sur la pierre blanche. La montagne saignait du feu.

Crachant la poussière soufflée par l'herbe des rocailles que les fourches lui lançaient haut, Mantello, le rire aux dents, le pet au cul, rageur à bien faire, dansait des pieds, tapait des fesses, les bras ballants mais les jambes forcenées. L'équipe du distilloir le traitait de fainéant,

car il partait assis sur le plancher du camion et revenait couché sur la lavande, mais il vengeait son honneur d'ouvrier en leur tassant la charge à bloc. *La souali*, disait-il, ce qui signifiait faire sol, durcir sous ses pieds le plan d'herbes.

Clancarini l'insultait cordialement :

C'est tout d'un côté, on va verser. *Siès pas cargaïrè, siès cargaïrè.*

Mantello avait joie à gerber à trois mètres, droit et serré. Vivement remueur sous la cruauté du soleil, il riait content de monter si haut que les fourches ne posaient plus leur prise sur le sommet mais l'y lançaient à la volée, le gabarit de charge dépassant la longueur du manche.

En vigie sur sa solide meule il voyait le lit du torrent de l'Incure, sans un fil d'eau. Le soleil tyrannisait ce pays pauvre, où des collines de roc ne portaient aucune ombre.

L'ouvrier, content de faire fléchir les essieux, serrait à la prolonge la charge que la traction du double cable posé sur planches corseta solidement.

Les hommes au front mouillé souhaitaient boire ; ils allèrent vers l'absinthe servie par la femme du cantonnier qui tenait débit. M. Tésio lui apportait l'extrait de la maison Massiera qu'elle versait dans l'alcool à 68 degrés. Il appelait cela le « pastis ». Ce lui était

comme le raccommodage des pendules, une œuvre de popularité. Les pharmaciens des bourgs en vendaient aussi.

Clancarini et Mantello savaient où on buvait la meilleure, depuis La Bâtie dans la vallée de l'Ysol jusqu'à Lambruis dans la vallée de l'Incure. Familiers à tout le pays lavandier, ils prenaient charge à Thorame haute, Thorame basse au vieux château vacant. Une maison de grande rue y était déserte. A Senez, 400 habitants restaient sur 800. Aux murs de l'église pendaient des tapisseries de Beauvais, ornements du vieil évêché pillé en 1789. Les vieillards disaient que l'on en avait retrouvé en lambeaux dans les ruisseaux d'arrosage, car c'était une épaisse étoffe commode pour boucher les passages d'eau.

A Château-Garnier la lavande attendait sur la place, bien à l'ombre comme il convient afin que le soleil ne la distille point. Le peseur prit la fourche pour aider au chargement. La cueillette arrivait à fin. Un homme y était encore parti la veille, probablement le dernier. Il fallait trop marcher. Toutes les collines autour du village étaient tondues. On devait maintenant passer plusieurs vallons, aller loin et haut pour rapporter peu de poids : vingt à trente kilogs, car la lavande était sèche. Des tiges légères sur des plantes espacées, c'était mauvais métier que les gens du pays cessaient.

Mantello tira du tas une touffe coupée au pied : *Aquèou, a pèla la lavando* : Celui-là a pelé la lavande. Elle ne fera pas de fleurs l'année prochaine.

Un alambic était renversé sur le feu éteint, dans une cour encombrée de résidus de distillation.

Clancarini et Mantello passaient des villages à maisons vacantes. Les hommes, rares, étaient à la lavande, ou à leurs petits champs obliques sur les collines. Sur cinquante kilomètres de route, les camionneurs ne rencontraient que le cantonnier et le gendarme. A Barrême ils prirent charge près de la distillerie construite pour la lavande et le cyprès par la maison Schimmel de Leipzig. Aucune parfumerie de Grasse n'avait dans les Alpes une aussi solide installation, non point sous hangar de planches et à conduite de fumée en tôle, mais à haute cheminée de briques sur bâtiment à dix alambics.

Assoiffés devant le petit village de Gévaudan, entre Moriès et Barrême, Clancarini et Mantello laissèrent le camion sur la route et montèrent le chemin muletier menant aux maisons serrées en haut de la colline à pic autour d'elles. Une fontaine abondante coulait par trois canons. La source était impératrice du logement de l'homme des collines. Les maisons en ce pays sec se bâtissaient aux points d'eau.

Des marches écroulées indiquaient les seuils

où depuis des années le pas des hommes n'avait plus porté. Les poules régnaient dans l'ombre chaude des demeures abandonnées ouvrant large asile aux bêtes.

Auprès de ces ruines une maison constellée de géraniums rouges redonnait joie à la figure mutilée du village, mais hors les fleurs et l'eau rien ne vivait, les habitants partis en montagne, personne pour verser l'absinthe. Les deux hommes burent à la riche source de ce village demi-mort. Ils rencontrèrent un vieillard tirant la bride de sa mule :

— Vous êtes ceux qui cherchez la lavande de M. Tésio? Je lui en ai vendu à 18 sous. Mais l'année prochaine j'achète un alambic et je distille. On a eu la misère au village et la famine autrefois. Des jeunes reviendront maintenant qu'on gagne mieux la vie ici qu'à Nice. Nous avons été quatre-vingts habitants. Il en reste trente. Des villages dans le département sont abandonnés : Rocasparviero : La Roche des Éperviers ; Château-Vieux de Conte ; la haute partie de Tourette ; l'ancien Seranon. Gourdon, au-dessus du Loup vit encore. Beaucoup d'habitants partiraient s'ils pouvaient vendre leur bien, mais personne n'en veut, même au quart du prix.

Le vieux montra la pente déboisée :

— Ce terrain est à moi. La vigne y viendrait. Mais je n'en planterai plus, et je ne sèmerai

plus de blé, cela coûte moins d'acheter à Barrême le vin et la farine. Je mettrai partout la lavande. J'irai chercher le plant dans le reboisement. L'État fait des sapinières sur la montagne. L'ombre va tuer la lavande. Je l'amènerai dans ma terre. Un pied rapporte cinq francs. Ça pousse partout et il faut peu de travail. Une fois par an on passe la charrue ou la bêche.

— Vous deviendrez riche, dit Clancarini.

Le vieux laissa tomber ses bras maigres qui aplanirent la chemise bouffante sur l'épaisse ceinture d'étoffe :

— On n'est riche que du travail qu'on fait. On ne trouve plus d'ouvriers. A quarante francs par jour, ils ne veulent pas moissonner. On a payé la lavande jusqu'à vingt-deux sous le kilog du côté de Senez. Un homme en rapporte cent kilogs par jour. Pour aller à la fleur on laisserait pourrir les récoltes. Celui qui arrive tard sur les collines trouve la plante tondue.

Les deux hommes redescendirent la pente où le mur du cimetière faisait rempart au sommet. La colline où chantait la vivante source portait haut comme une offrande les morts qui avaient vécu entre leur maison et leur champ au temps où les garçons des villages ennemis comme des patries, se lapidaient haineusement parce qu'ils n'étaient pas nés du même côté du torrent.

Devant le camion où un chiffon d'essuyage fumait derrière la boîte à outils, Clancarini apostropha Mantello aux lèvres toujours munies du cigare :

— Tu as mis le feu. Dans la lavande sèche la flamme irait vite.

Le garçon aux fortes mâchoires ouvrit large la bouche :

— Je ne jette pas les bouts, je les chique.

Il prouva son innocence par un jet de salive brune sur le chiffon fumant.

— J'ai déjà brûlé, dit Clancarini. Une fois avec des obus sur la Piave. Il n'est pas resté du camion un morceau de fer assez droit pour faire un porte-plume. Une autre fois à Bordighera j'ai réussi à éteindre, j'avais deux mille kilogs de roses. Un camion à ce moment valait cher. Quand les wagons ont manqué dans les gares, j'ai gagné de l'argent. Le bon client donnait cinquante francs de pourboire pour être servi premier.

Ils repartirent vers le distilloir. Les larges roues biffaient sur la poussière la marque du sabot des mules. Les paysannes dandinées sur le bât donnaient le bonjour.

Menant charge à casser les ponts, ils passèrent lentement celui charpenté sur l'Incure.

Le tablier fléchit sous les 6.000 kilogs. Mantello paria l'absinthe et le cigare, de charger si dur qu'il ferait *péta lou pount.*

Il souhaitait la gloire que le tablier vaincu s'effondre sous son beau travail.

Le lendemain, Clancarini et le cantonnier de Lambruis, exténués, refusèrent de hisser la lavande au-dessus de trois mètres où Mantello dansait furieusement :

— Je ne rentrerai pas avec une si petite charge.

Clancarini offrit de payer l'absinthe et le cigare, même si le pont ne cassait pas. Il connut alors que Mantello aimait par-dessus tout son métier :

— Je resterai sans boire ni fumer, mais je veux faire péter le pont. *Capoun, as poü !* Tu as peur !

Le tablier de bois fait pour les charrettes à mule craqua sous la marche d'escargot du véhicule de plus de six mille kilogs ralenti par Clancarini, mais ne cassa point.

En sûreté sur le chemin solide, Mantello insulta la vieille charpente : « *Brutèsquè !* »

Il reprit orgueil auprès des charretiers de la route, leur montrant la hauteur d'herbe où rien ne branlait sous le corsetage à bloc des prolonges : « *Avèn cargat* », criait l'ouvrier content.

Les hommes connaisseurs du travail admiraient cette solidité :

— Vous pourriez tenir jusqu'à Grasse.

Les arbres bordiers aux branches atteintes

par la hauteur du chargement gardaient, en chevelure de lavande, la trace du passage des camionneurs.

Ils allèrent à Cluman où la pesée de lavande était près du vieux monastère désert, branlant ruine. Le froc du Padre ne passait plus en ces pays aux chemins autrefois marqués de la sandale des moines. Un chevalet de lavande verte posée de la veille par les hommes des collines donna des tiges souples pour les doigts habiles de Pierrine Ferratier.

Clancarini la jugeait ainsi :

— Elle travaille bien, mais elle est trop fière.

La timidité de l'enfant brune lui semblait orgueil.

Mantello estimait qu'une femme n'avait point la fraîcheur de l'absinthe, ni la suavité du cigare, ni l'onctuosité de la chique. Aimant danser, il mettait souvent deux sous dans les appareils à musique des cafés, mais ce lui était un égal plaisir de tourner avec un garçon ou une fille, et de marquer la mesure au bruit vigoureux de quatre pieds d'hommes chaussés de souliers à clous. Dans le bourg, Clancarini arrêta la voiture pour annoncer à la jolie fille la bonne nouvelle :

— On en a de la toute fraîche. Venez un jour en cueillir avec nous. Vous couperiez les tiges plus longues.

Il lui nomma les collines encore fleuries, toutes bleues.

Elle remerciait en inclinant sa petite tête aux épais cheveux noirs. Mantello, pressé de montrer sa belle besogne aux hommes du distilloir, criait :

— *Marcha ! Marcha !*

Il comprenait qu'on s'arrête pour boire frais, non pour parler à une fille.

Les promeneurs en vacances, ignorants de la gloire du travail, détestaient la poussière de ce gros véhicule, portant l'orgueil des hommes qui ont bien fait leur métier.

Les estivants traînaient sur les routes alpines des talons Louis XV en s'appuyant sur des bâtons ferrés. La peau brune des femmes de Marseille et de Toulon avait couleur de fruit sec dans des vêtements roses et blancs.

Les villageoises que Clancaiini et Mantello prenaient plaisir à épouvanter comme des poules, se mettaient dos au mur au passage de leur large et haute charge. Quand elles criaient, ils voyaient luire dans leur bouche des dents en or, à la place des chicots noirs, car elles étaient devenues riches.

Deux hommes du distilloir au repos sur le quai de planches dégagé de lavande, subirent la raillerie de Mantello :

— Quand on arrive on vous trouve toujours assis.

Il brisa vers eux la dure meule. Un caillou tomba avec les herbes. Les bouilleurs crièrent :

— C'est ça que tu apportes au distilloir. Fainéant tout le jour en promenade.

Les pierres dans la lavande furent encore à Mantello une raison de fierté :

— Ça prouve qu'on a balayé la prairie et ramassé les fleurs tombées des tiges. Il y en a haut comme la moitié de la main sous les chevalets. C'est la meilleure essence. A Clumant, à Cluze, à Château-Garnier, il ne reste rien par terre.

Les chauffeurs bûcherons écartés pour manger tranquilles, taillaient de leur grand couteau dans le pain frais. Des dames de vacances en louèrent la blancheur :

— Nous n'en avons point de pareil à Nice, à Cannes.

Un vieux bien odorant de sueur leur conseilla :

— Faites comme nous. Semez le blé. Vous mangerez le pain blanc.

Quand elles furent loin, les hommes des montagnes dirent plus énergiquement leur idée :

— On a trop méprisé le paysan. Que ceux de la ville mangent de la merde.

Ils redevinrent aimables pour Pierrine Ferratier qui était de leur pays. Ils l'encourageaient:

— Tu n'oses pas parler ; lui non plus.

— Attends, dit le vieux, moi je vais vous marier.

Il cria :

— Moussu Baud.

Mais il continua à voix lente et grave, car l'enfant au visage pâli fuyait :

— *Una bella pichina fruma per vous :* Une belle petite femme pour vous.

L'ingénieur regardait sans pitié la désespérée honteuse marcher vite sur la route embaumée. Faire souffrir le consolait. Grâce à l'amour de Pierrine Ferratier il n'était plus malheureux seul.

La quantité de lavande devant l'usine attestait l'habileté commerciale de M. Tésio qui parut en avoir du regret :

— Nous avons été plus forts que Guigue. Nous avons tant acheté de fleurs que le distilloir ne peut pas suivre la cueillette. Mais le paysan n'emblave plus parce que les mains manquent pour la moisson. Au temps de ramasser les pommes de terre et de faucher le blé, toutes vont à la fleur.

Il souhaita plus d'ordre aux travaux agricoles, car il était dévoué à son pays. Il évoqua le temps des bans de fenaison, de moisson, de vendange proclamés par les comtes de Castellane et les évêques de Senez :

— Je suis républicain, mais ça ne me fait pas détester ce qu'il y a eu de bon autrefois. Aujourd'hui nous payons trop cher la lavande. Tout le monde y va, coupe et arrache. On

attaque la fleur trop tôt et partout en même temps, aussi bien à Barrême qu'à Senez et Amiot, tandis qu'avant, les villages des creux commençaient, et on montait finir aux hauteurs. On suivait la mâturité selon les altitudes. Maintenant on coupe quand le bouton paraît. La fleur éclose ne reste pas longtemps sur pied. On ne laisse plus aux abeilles le temps de s'y poser. Les bêtes sucrières manquent de pâture. Le parfum tue le blé et le miel des Alpes. Pour le ban des lavandes il faudra diviser la montagne en quartiers. On cueillera d'abord aux collines basses, puis on fera la moisson et on cueillera aux hautes montagnes.

Derrière l'homme aux sages paroles, l'usine soufflait l'odeur fade des plantes bouillies, dont les distilleurs à fin de journée tiraient la dernière passée. Le soleil incliné portait sur les pentes l'ombre des crêtes opposées. Les collines se dessinaient en noir l'une sur l'autre. Dans le crépuscule émeraude bougeaient les étoiles filantes et le secouement de lumière des éclairs. La fraîcheur du soir tardait à venir, écartée par l'orage lointain dont l'effluve se dilatait dans la chaude immobilité de l'air qui brusquement remua comme si une montagne de vent s'écroulait. Les grands souffles passèrent glacés et torrides, venus du feu de l'orage et de la neige des hautes Alpes. La ténèbre éteignit la douceur des étoiles naissantes, sauf

à l'est où le ciel resta clair. La foudre blême vociférait sur les roches sonores. A terre les brindilles et le sable levés par le grand vent remuaient un murmure fin sous le retentissement du tonnerre. La bourrasque sifflait aux branches des arbres d'où partaient des vols de feuilles et des écroulements de branches. Un petit feu rouge était tout proche, car on distinguait le dessin des flammes sur la colline dont l'ombre biffait la crête. Il semblait flotter dans cette obscurité. Il s'éteignit et la nuit parut aussi dense qu'un bandeau sur les yeux. Mais les coups de vent sonores certifiaient le grand espace invisible.

Derrière les portes des maisons, les chiens inquiets bougeaient des chaînes et frottaient à bruit de brosse leur rude poil sur le battant. La pluie arriva en masse soudaine. Le frappement de l'averse et le flot des ruisseaux brusques éteignirent le murmure aigu des poussières. L'ombre et l'eau tombaient énormes sur le pays de montagnes où les longs éclairs frappaient de lividité les hautes cimes. Précipitée au loin par la vitesse de l'orage, la foudre altière sur les pics diminuait sa voix et heurtait de lumière instantanée les étoiles spectatrices de cette fureur rapide. Les dernières gouttes de pluie, lentes, donnaient un bruit de caresses.

Dans la douceur revenue commençaient les

parfums. Du tas de lavande mouillé par l'orage venait un souffle épais. Mais le soupir de la terre dépassait l'odeur de toutes fleurs et de la végétation heureuse. Le sol et les rocs lavés donnaient une senteur énergique. Le torrent remuait ses cailloux dans la vague rageuse, épaissie par la terre sucée aux rives. A l'auberge de la gare, Mantello blasphémait contre l'orage : « *Va fa pèta lou pount.* »

Il ne pardonnait pas aux forces éternelles de lui ôter la chance de rompre par beau chargement la vieille arche de bois. Au matin il en vit les débris bousculés dans l'eau violente.

Clancarini chargeait sur le camion six fûts d'essence, 600 litres : 120.000 francs que Mantello prolongea serrés. Le *cargaïrè* cracha sa chique pour dire adieu au compagnon de métier :

— La lavande est finie. Je vais ramasser la châtaigne du côté d'Amiot. L'hiver je cueillerai les olives. Je ne retourne pas plongeur à l'hôtel Régina. Aujourd'hui on gagne plus à la montagne et on pisse dans l'herbe.

Le camion tenant toute la largeur de la rue rabattait les femmes vers les portes. M. Baud aurait pu voyager en plus confortable voiture : M. Rivara, de la maison Guigue, son ancien camarade d'école, lui offrait place sur les coussins de la sienne pour regagner Grasse, ce que M. Baud refusait, ne voulant pas être vu

en obligé de la maison concurrente. Assis à côté de Clancarini, joyeux de son adroite brutalité à épouvanter les passants, il vit Pierrine Ferratier, bien droite et fière, jolie fille en trois couleurs : le noir des cheveux, le rouge des joues, le blanc de la robe.

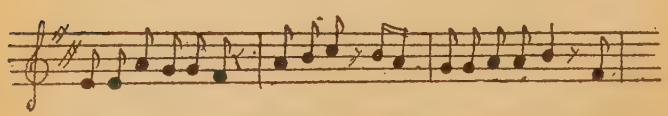
Manquant à ses habitudes, Clancarini ralentit, avec autant de précaution que lorsqu'il passait le pont de bois sur l'Incure. Il regarda pâlir le beau visage et grandir les yeux noirs qui osèrent le premier regard suppliant vers M. Baud, dont le cœur orgueilleux bafouait l'amour parce qu'il avait aimé sans espoir.

La fière fille au corps embaumé de lavande baissa la tête.

Le camion emportait vers Grasse, dans les fûts de fer, le parfum sauvage de la montagne.

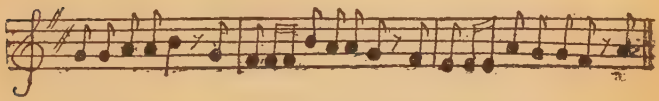
Sur le bruit grandi du roulement, Clancarini chantait à pleine voix : le *Ciao Morettina :* l'*Adieu à la brune :*

Ciao ! Ciao ! Ciao ! Mo-re-tti-na bel-la Ciao. E pri-mo di par-ti-re, e



pri-mo di par-ti-re. Ciao ! Ciao ! Ciao ! More-tti-na bel-la Ciao ! E

pri-mo di par-ti re, un bac-cio ti vo-glio dar. Un baccio a la ma-ma, un



bac-cio al pa-pa e cen-to all a-mo-ro-sa, e cen-to all a-mo-ro-ra Un

— Amenez-vous, demanda le chimiste Borcetti, à M. Baud, de la pure lavande ? Jamais cette essence n'a été autant falsifiée car on la paie très cher.

Dans la verrerie blanche du laboratoire : flacons pour les essences liquides, bocaux pour les essences concrètes, tenaient les produits fabriqués à l'usine et ceux achetés. L'extrait de mousse de chêne catalogué 1.600 francs le kilog emplissait de boue noire un récipient de trois litres, marchandise commune auprès de la violette de Parme à 80.000 francs le kilog. L'essence tirée de 1.200 kilogs de fleurs de cassie tenait dans deux kilogs d'une épaisse cire jaune. Devant la fragilité des appareils sur les tables de marbre et des verreries en casiers évoluaient la blouse blanche de M. Borcetti et celle de son nouveau préparateur : Mademoiselle Odile Caucade.

M. Sénécca, écarté des expériences de laboratoire, faisait les dosages car il avait un odorat de chien de chasse. On disait à Grasse : « Un

nez fait la fortune d'une maison de parfumerie. »

Les appareils de M. Borcetti confirmaient la précision de celui de M. Sénécca qui était charnu et un peu rouge entre les pommettes bien pleines. Les joues s'érigeaient vigoureuses et sanguines. Celles de M. Borcetti tombaient comme aux hommes fatigués, mais la dignité de sa figure était par le fin menton et le grand front. M. Borcetti entrait dans la connaissance du parfum par volonté scientifique, M. Sénécca par sensualité. Il distinguait d'une seule aspiration de sa narine droite la rose de Bulgarie et la rose de Grasse. De menton large et de cheveux noirs aplatis, il avait figure de pioche : le visage construit pour emmancher le pif.

Le don dégustatif de M. Massiera n'était inférieur au sien qu'en apparence, car le patron, à l'odorat célèbre dans le métier, avait une figure comme tout le monde : ronde et régulière, beau garçon à nez mignon.

Mademoiselle Odile Caucade, brevet supérieur, était une intelligence de docilité. Elle faisait des manipulations chimiques comme de la version latine ou de la broderie : sans invention. Très douée des qualités féminines d'imitation et d'obéissance, elle venait de répéter dix-sept fois l'analyse de la bergamote et aurait pu l'accomplir cent fois, sans ressentir l'impatience de toujours faire la même chose.

M. Sénécca occupé à mélanger la proportion normale de vingt pour cent d'essence de Bulgarie valant 4.500 francs dans l'essence catalogguée : pure de Grasse à 20.000 francs le kilog, parla à M. Borcetti :

— Je trouverai le liquide duplicateur. Une révolution en parfumerie. Aujourd'hui on allonge les essences naturelles avec des produits chimiques différents selon la qualité de l'essence. Ce matin vous avez mis de l'ionone dans la violette. Ça en supporte bien quinze pour cent. Dans l'œillet : de l'hyso-eugénol ; de l'acétate de paracrésol dans le narcisse ; de l'hexylméthylcétone dans le réséda. C'est bien compliqué. Je pense à un éther qui doublerait le poids de toutes les essences sans en altérer les qualités : même odeur, même couleur, même densité, mêmes résultats à l'analyse. Il n'y a rien de changé que la multiplication par deux. Avec 50.000 francs j'en fais 100.000.

Mademoiselle Caucade écoutait avec complaisance ces rêveries en vérifiant la liqueur d'encens donnée différente par deux alambics approvisionnés des mêmes gommes. M. Borcetti réfléchissait devant cette nouvelle difficulté du métier :

Était-ce un mystère des choses, ou encore une fois un mensonge des hommes. Une quantité égale de matière pouvait-elle se comporter

différemment selon la forme des appareils, la nature du cuivre, la vitesse de chauffe. Le feu est-il pour l'alambic un sorcier comme pour la céramique où on n'est jamais absolument certain du ton des émaux que la flamme modifie par sa puissance propre qui n'est pas seulement la température, mais toutes les choses secrètes qui sont dans la chaleur. Une science manquait : la chimie du feu, l'analyse de la flamme.

Par les deux grandes fenêtres vers la pente de Grasse, la lumière arrivait copieuse et puissante sur les verreries où étaient les matières valant jusqu'à trente francs le gramme. Les trésors tirés de la fleur avaient même richesse que ceux venus de la mine d'or ou de diamants.

M. Borcetti méprisait ces joyaux du parfum. Il ne rêvait point comme M. Sénécca au plus habile moyen de frauder les produits naturels ; il ne voulait pas les étendre, mais les supprimer. La chimie lui était un dieu, non un truc. Il pensait que la maison Massiera ne serait la première maison du monde que si elle créait, sans fleur, toutes odeurs.

Mademoiselle Caucade lui semblant ce matin fort distraite, il la voulut convaincre de la dignité de la chimie.

— Nous sommes à la période de transition entre le parfum naturel et le parfum synthé-

tique. Quelle stupidité de faire produire à la terre des roses au lieu de blé, puisque la chimie remplace les fleurs, mais ne peut encore remplacer les céréales.

On a cessé de cultiver l'indigo pour teindre en bleu et la garance pour teindre en rouge. La chimie donne aujourd'hui toutes les couleurs, mieux que n'a jamais pu l'agriculture. On parviendra pour toutes les essences odorantes à se passer de la terre, comme on s'en passe pour les teintures. La plante tinctoriale est morte. La plante à parfum mourra.

Mademoiselle Caucade écoutait ces affirmations moins attentivement que les dires de M. Sénécca sur le liquide duplicateur. Son goût pour l'homme au grand nez lui créait des distractions aussi funestes pour les expériences que l'improbité de M. Sénécca. Elle était docile jusqu'à l'abrutissement mais il ne la fallait pas distraire de sa servilité. Une rêverie de tendresse rendait son esprit fantaisiste. M. Borcetti endurait une nouvelle épreuve dans la direction du personnel :

Une femme ne saurait penser à deux choses. L'amour abolit en elle l'exactitude au travail. On garde à l'usine une jeune fille plus longtemps qu'un jeune homme qui est forcé de partir soldat à vingt ans et, à sa libération, entre dans une autre maison que celle qui l'a formé Mais la femme a aussi sa période d'évasion,

de dissipation, qui est l'amour. Elle quitte tout pour suivre le mari. Quand elle est éprise d'un homme elle ne l'est plus de son métier.

Ainsi M. Borcetti ne pouvait compter que sur lui-même pour un si énorme labeur qu'on lui demandait.

La rose à huit francs cinquante le kilog et le jasmin à vingt-cinq francs accéléraient dans les laboratoires les recherches chimiques. Le fanatisme scientifique de M. Borcetti était précieux à M. Massiera. Il devait d'abord la préparation des produits à verser en alambic, qu'on appelait les sauces, distillées avec la fleur pour augmenter le poids d'essence. Cette partie du travail anciennement pratiquée par les vieux distillateurs en montagne et à quoi leur empirisme était aussi habile que la science des plus intelligents chimistes, ne passionnait M. Borcetti que pour la belle qualité des produits à obtenir. Au delà, il recherchait l'absolu et de se passer de la fleur au lieu de l'aider. Il voulait non seulement corrompre mais remplacer absolument la rose par l'alcool phénylétique, le trèfle par le salycylate d'amyle ; le géranium par l'oxyde de phényle cristallisé ; le jasmin par le butyrate de benzyle ; l'ylang-ylang par le méthylparacrésol. Ces produits rangés auprès des essences de fleurs brutes de fabrication, portaient la marque de leur

origine : la maison Rachard et Anthaume, à Aubervilliers, qui fournissait aux parfumeries grassoises les matières de falsification.

M. Borcetti prétendait réussir mieux que Rachard et Anthaume et outiller le laboratoire Massiera de tous parfums synthétiques. Les appareils en travail devant les grandes fenêtres d'où l'on voyait le magnifique pays à fleurs, devaient un jour le défigurer, éteindre la couleur des roses dans les jardins, et faire régner souveraine sur la terre défleurie la fumée de l'usine.

Le laboratoire et la campagne s'opposaient : le lieu de la chimie dardait vers l'immense verdure ses flammes de gaz bleues sous les bassins de cuivre.

Un homme, à la figure piquée par l'éclaboussement d'un produit caustique, réglait le feu et remuait des vases de métal, fort travail auprès de celui de Mademoiselle Caucade posant sur le plateau de balance les poids menus. Connaissant bien dans les longs casiers la place des fioles étiquetées, elle les prenait d'habitude à coup sûr, mais ce matin se trompait et osait en rire, car le travail cessait d'être la chose la plus importante de sa vie. Les parfums de la terre montaient puissants vers le lieu où vivait l'intention de les détruire. Les inquiétudes, les profits, la peine de la culture des fleurs répandant en cette contrée la haine et la for-

tune, devaient périr par la volonté du laboratoire où luisait sur les cornues et les verreries obèses la lumière parfumée du pays des beaux jardins.

M. Borcetti était, par dévotion à la science, l'ennemi des génies de la terre. Par sa religion pour la chimie un dieu augmentait sa puissance contre le dieu des fleurs et du ciel bleu.

Les brûleurs de gaz sous les cornues de cuivre opéraient comme les rayons sur la végétation. M. Borcetti voulait abolir la différence entre le parfum nourri de soleil et celui émané de la fabrication en vases. La culture du jasmin lui semblait un attentat à l'intelligence humaine en qui était la possibilité de refaire la nature. Après teindre chimiquement, parfumer chimiquement, il calculait la nourriture chimique commencée par les extraits pour les confiseurs et liquoristes.

Méprisant la fleur, il méprisait le fruit. Dans ce laboratoire d'où il voyait les champs d'orangers, il fabriquait l'aldeïde décylique qui donne goût d'oranger; l'acétate de linalyte pour frauder la bergamote ; la vanilline et toute la série des essences fruitées ainsi mentionnée au catalogue :

ÉTHERS DE FRUITS ARTIFICIELS

	Non alcooliques solubles dans l'alcool à	le kgr. Francs	Alcooliques le kgr. Francs
Abricot.....	70°	220	96
Ananas.....	70°	160	70
Banane.....	70°	180	65
Cassis	40°	131	47
Cerise	70°	220	38
Citron.....	90°	140	36
Coing.....	70°	80	57
Fraise.....	70°	170	49,50
Framboise.....	70°	230	42
Grenade.....	70°	140	50
Groseille.....	70°	150	52
Mandarine.....	70°	340	70
Mûre.....	75°	150	22
Orange.....	90°	180	59,50
Pêche.....	80°	250	46
Poire.....	70°	160	53
Pomme.....	70°	200	67,50
Prune.....	70°	90	52
Raisin.....	70°	290	38

Les cornues mûrissaient un verger portant depuis la banane des tropiques jusqu'aux pommes de Normandie.

Ici la volonté de M. Borcetti était déjà réalisée. Il tirait des minéraux les illusions gusta-

tives remplaçant pour la bouche les sucs végétaux. La bonbonnerie, la liquoristerie achetaient leurs arômes aux fabriques de Grasse dont aucune ne travaillait le fruit. La fleur restait à vaincre. Le chimiste fanatique y rêvait passionnément.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 17 JANVIER 1922
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME).

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

L'ŒUVRE DE PIERRE HAMP

LA PEINE DES HOMMES

LE RAIL..... 1 VOL.

MARÉE FRAICHE..... } ..... 1 VOL.
VIN DE CHAMPAGNE. }

L'ENQUÊTE..... 1 VOL.

LE TRAVAIL INVINCIBLE..... 1 VOL.

LES MÉTIERS BLESSÉS..... 1 VOL.

LA VICTOIRE MÉCANICIENNE. 1 VOL.

LES CHERCHEURS D'OR..... 1 VOL.

LE CANTIQUE DES CANTIQUES. 2 VOL.

VIEILLE HISTOIRE..... 1 VOL.

GENS..... 1 VOL.

PIERRE HAMP

LA PEINE DES HOMMES

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

II

ONZIÈME ÉDITION

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE. 1922

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES, CENT HUIT EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA-NAVARRE DONT HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A H, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE NUMÉROTÉS DE I A C ET 840 EXEMPLAIRES IN-18 JÉSUS SUR PAPIER VÉLIN DE PUR FIL LAFUMA-NAVARRE DONT DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE a A j, HUIT CENTS EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE NUMÉROTÉS DE 1 A 800 ET TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 801 A 830, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD 1922.

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

II

Dans le bureau de son usine d'Aubervilliers M. Tys, parfumeur parisien, lisait le catalogue juin 1920 des :

ESSENCES ET MATIÈRES PREMIÈRES
POUR
PARFUMERIES ET SAVONNERIES

XAVIER MASSIERA

Grasse (France).

M. Tys, qui portait diamant au doigt, et perle fine à sa cravate, avait toutes les apparences d'un homme de bonne compagnie mais sacrait comme un charretier à mauvais attelage quand les choses n'allaient pas à sa guise. Éminent dans le fin métier de la parfumerie française, il y avait un langage plus séant à une entreprise de vidanges dont il nommait souvent la matière, qu'à sa suave profession où il faisait 80 millions d'affaires par an.

Durement autoritaire, toute irrégularité dans les choses droitement conçues par lui, lui donnait une rage d'imprécations :

— Nom de Dieu ! les Grassois nous veulent étrangler. Ils cotent en essences absolues la rose à vingt mille francs le kilog, l'oranger à trente mille, le jasmin à quatorze mille cinq cent, la lavande à cinq cent quatre-vingt.

Un homme à son service qui l'aurait mis dans la fureur où il était par la lecture du tarif de la maison Massiera aurait entendu quelque discours de plus grande sonorité, mais M. Tys, n'ayant pas ici la ressource de l'apostrophe directe, prouva son caractère par un mutisme hermétique après un juron bien timbré. Il avait la force du gueulement mais non la faiblesse de bougonner. Il continua de lire son courrier apporté par Mademoiselle Madeleine Foucard, grande fille à très beaux cheveux noirs, une des rares personnes à qui M. Tys parlait sans injures, mais toujours sec, ce dont elle ne tremblait point, mais accourait vite, dressée comme une fine bête à obéir au moindre signe de cet homme violent, dont c'était une preuve d'intelligence qu'il ne criait plus lorsque ce n'était pas nécessaire.

Mademoiselle Foucard ouvrait toutes les lettres même à suscription « personnelle » ou « confidentielle », et devait les présenter dans l'ordre le plus commode, les angles des feuilles exactement superposés. Sa perfection d'ordre épargnait à M. Tys un grand nombre de gestes. Hors cela elle était résolument stupide et char-

mante. Elle ne lisait jamais une des lettres qu'elle ouvrait. Le courrier était pour elle une matière à mettre en ordre. Elle s'appliquait trop à bien servir pour ne point se garder de comprendre. Elle n'y avait aucune tentation et rangeait comme un chien aboie. Payée mille francs par mois, elle était délicatement vêtue. Le personnel la surnommait l'Impératrice pour son air fier, sa belle taille, et la puissance qu'on lui croyait de tenir tous les secrets du patron, de qui elle n'était qu'une servante précise et rapide.

Le personnel de direction n'était pas écœuré par la manière de discourir de M. Tys qui payait largement et avait après l'engueulade des idées par quoi même ses rivaux en parfumerie l'estimaient un des hommes les plus habiles du négoce parisien.

Misérable pendant cinq ans à ses débuts dans le commerce, il n'en prétendait pas l'honneur de ne rien devoir qu'à soi mais au contraire s'en cachait. Il n'était fier de lui-même que depuis qu'il était riche.

Les fenêtres du bureau ouvraient sur cour vitrée où était l'empilement des caisses de marchandises marquées pour l'exportation en lettres noires sur le sapin blanc : Buenos-Ayres, Montevideo, New-York, Chang-Haï.

L'ornement du lieu patronal attestait le commerce de la maison dans le monde entier.

M. Tys estimait les voyageurs qui lui rapportaient avec de bonnes affaires des objets rares. Le bronze des brûle-parfums d'Asie, aux masses creusées de ciselures, luisait en corps de bêtes agressives ou en fleurs d'une obésité sacrée.

Les bouteilles à eau de rose des harems d'Orient posaient un rire d'or et de cuivre devant la noirceur des vases à fumée. L'usine fournissait au bureau du patron les plus curieux récipients de matières exotiques : deux cornes de bœufs d'Abyssinie depuis vingt ans vidées de civette mais encore fortement odorantes étaient sur le marbre noir de la cheminée, de chaque côté d'un bloc d'ambre blanc de quatre kilogs, pièce rare.

Sur une armoire à livres luisaient les estagnons en cuivre rouge de la bergamote sicilienne et calabraise. L'odeur des orientacées persistait dans cette chaudronnerie parée du coup habile des marteaux. Les pots en bronze du musc thibétain, les vieux bocaux de la parfumerie française en faïence blanche à inscription bleue, les mortiers de marbre, tous les vases où avait tenu le parfum émettaient dans cette chambre la durable vigueur des baumes imprégnés dans les cornes, les métaux et la céramique.

M. Martel, chef de fabrication, augura mal, par la figure du patron, du parfum en étude, blond dans un flacon de verre commun, mais

il ne dit pas quel défaut il y avait lui-même trouvé, étant homme habile à l'entregent aussi bien qu'à l'usinage et capable de réserver de nécessaires paroles jusqu'au bon moment pour les dire. Il parlait adroitement mais d'abord réfléchissait tant qu'il le jugeait utile et même un peu plus pour être sûr de bien rester dans ses habitudes. Il ne reçut aucune critique sur la composition du nouveau parfum.

M. Tys dit :

— Le jasmin absolu était en 1914 à 2.000 francs le kilog, il est aujourd'hui à 14.500 francs. La rose est passée de 3.000 à 20.000 francs, le musc de 2.000 à 12.000. La tubéreuse cote 27.000 francs. La violette de Parme, 80.000 et, en solution titrée au dixième : 8.000. On fait cadeau de l'alcool.

Cela change tous nos prix de revient. Il faut lutter contre ce qui nous entraîne à vendre trop cher. Devenons prudent avec le client. On lui a beaucoup demandé.

Nous augmenterons nos distillations pour n'acheter à Grasse que ce que nous ne pourrons pas faire nous-mêmes. Avant six mois nous devons nous suffire en iris, vétiver, musc, mousse de chêne, encens. Pour les essences de fleurs, dans trois ans nous en serons approvisionnés par nos plantations de Corse.

M. Tys, incapable de passivité, se ruait sur

les difficultés pour les contraindre à sa guise. Il serait devenu chaudronnier de ses alambics en cuivre si son orgueil autant que son intérêt y avait trouvé goût. La hausse des prix de Grasse était une oppression insupportable à son caractère quand même sa caisse n'en aurait point souffert, s'il avait augmenté d'autant ses prix de vente. Dans son génie commercial était la prudence de ne pas s'établir sans inquiétude sur une situation trop favorable.

Il dénigra les industriels grassois :

— Leur ambition à chacun est de devenir aussi important que Chiris-Carnot. La maison Roure-Bertrand fils y est parvenue. Après le triomphe industriel, elle voulut le triomphe politique. Son chef, M. Amic, a succédé au Sénat à M. Chiris. Le parfum est allié aux parlementaires comme le champagne aux blasonnés. La marque Chandon devient de Briailles, les essences Roure-Bertrand entrent au Parlement.

Tout Grassois qui réussit pense beaucoup de bien de lui-même. Ils ont autrefois créé en France l'industrie des gants et ont imposé de si forts prix que Grenoble, devenue leur concurrente, a obtenu toute la clientèle. Ensuite ils ont fait l'huile d'olives et ont tellement exigé qu'on les a abandonnés pour Nice et Tunis. Maintenant ils ont la fleur à parfum et encore une fois ils forcent le prix. C'est leur ruine.

Il y a quatre grands parfumeurs français : Tys, Coty, Houbigant, Guerlain. Après eux viennent les marques secondaires, puis la parfumerie de bazar dont le flaconnage, la présentation coûtent très cher comparativement au contenu. C'est elle qui a dû le plus hausser ses prix de vente, car la verrerie, le cartonnage ont augmenté de quatre cents pour cent. Le prix de la marchandise inférieure s'est rapproché du prix de la nôtre. Cela explique la croissance de notre clientèle. L'ouvrière de Paris a formé son goût. Naguère elle voulait un flacon de trois francs gros comme la tête. Aujourd'hui l'article bon marché ne se vend plus. On achète l'article luxueux. De sept millions d'affaires annuelles avant la guerre, nous sommes à quatre-vingt millions. Je veux faire beaucoup plus, c'est pourquoi je prends des précautions. J'intente à Xavier Massiera un procès pour hausse illicite.

M. Martel, content de recevoir ces confidences, les approuvait sans réserve. Il avait l'amour-propre de son travail et aimait sa tranquillité ; il n'acceptait pas vite une observation, mais n'était pas contrariant. On l'appelait l'oncle Petit Pois parce qu'il habitait Clamart.

— Notre clientèle, dit M. Tys, ignore les produits de Grasse. Ce n'est pas l'essence d'origine qui compte pour elle, mais la marque.

Elle veut des flacons Tys, Coty ou Guerlain. La force de notre marque est dans la qualité. Je veux laisser ma fabrication sur ses bases riches, et ne pas follement hausser le prix. Si le parfum de luxe devient trop cher, la clientèle passera au parfum de second ordre et nous serions nous-mêmes obligés d'en fabriquer pour maintenir notre chiffre d'affaires. Ne comptons pas avoir domestiqué le client et qu'il n'a qu'à subir nos catalogues. La mode aujourd'hui est d'acheter cher. Que la mode se renverse et les maisons du produit coûteux subiront le changement du marché. J'appréhende une crise du luxe. Par mes procès aux Grassois notre clientèle apprendra que je défends ses intérêts.

M. Tys voyait en cela une heureuse occasion de publicité qu'il ne faisait pas comme tout le monde, en phrases et images, mais par acte sur quoi le bruit public créait légende. Il voulait acheter le château de Maintenon pour y joindre une cristallerie et se libérer des maîtres verriers. Il comptait que les visiteurs lui assureraient en droit d'entrée cinq cent mille francs par an, et deux millions en valeur de réclame par leurs bavardages. Il vivait avec grande apparence de vanité, mais non pour sa jouissance car il rapportait tous ses actes à la gloire de son commerce. Son hôtel de l'avenue des Champs-Élysées n'était pas indispensable à son

bien-être, mais il pensait que le chef de la maison Tys devait être superbement logé et qu'on le sache. Dans le nœud parfait de sa cravate épinglée d'une magnifique perle n'était point de la coquetterie mais l'honneur du chef de maison. Il se chargeait de solennité par respect de ce qu'il fabriquait.

M. Martel, préoccupé d'être l'homme le plus capable de France pour composer un flacon de parfum, déboucha celui en surveillance sur le bureau du patron, le huma mais M. Tys éleva encore sur la fabrication des idées commerciales :

— L'augmentation de l'usage des parfums vient de l'esprit d'imitation des classes qui possèdent nouvellement l'argent. L'ancienne clientèle ne se parfume pas plus qu'avant, mais beaucoup plus de gens qu'avant se parfument.

Les Hollandaises qui avaient horreur de se mettre quelque chose sur le visage, aujourd'hui achètent de la poudre de riz. L'emploi de la parfumerie a aussi beaucoup augmenté chez les hommes. Cela vient de la fréquentation des raffinés et des grossiers dans les tranchées.

La contagion du soin physique par l'exemple des riches du régiment n'a pas créé seulement l'usage de l'odeur, mais aussi celui des savons et de l'eau. La tranchée a vulgarisé les poux, la coquetterie et l'hygiène. Tel qui n'avait

jamais eu de vermine en a été pourvu et tel qui ignorait les soins du corps, de puant est devenu parfumé.

L'eau de Cologne est un grand décrasseur du corps humain. Les nettoyés ont appris aux sales l'usage de la friction. La fortune de la parfumerie importe à la santé nationale. Grand parfumeur je suis grand hygiéniste. Les anciens s'étuvaient ; nous nous frictionnons. La peau humaine n'est pas propre par le savon. Il lui faut le bain de vapeur ou l'alcool.

La maison Tys a dans le monde entier douze cents agences où je ne vends que de la marchandise française, où j'exige que toute la correspondance soit faite en français. Les députés nous veulent taxer comme superflus. La France peut faire un milliard d'exportation annuelle en parfumerie de luxe. Cela vaut un programme politique.

Tys doit rester la première marque de la place de Paris.

Il huma le flacon :

— Ceci sera un triomphe.

Il s'adoucit comme chaque fois qu'il était en intimité avec le parfum. Il semblait s'incliner sous la caresse d'un être adorable pour qui il aurait eu le plus grand amour qu'un homme puisse avoir. Le mystère des odeurs dépouillait son âme d'irritation et son corps de nervosité. Il dit lentement des mots choisis :

— La finesse y est, la fraîcheur, le suave. Il manque...

M. Martel ronfla de la gorge, ne voulant pas parler distinctement contre l'infaillibilité de l'extase patronale qui jugeait des effluves du parfum comme un génial statuaire des lignes d'un marbre.

M. Tys répéta doucement comme une plainte et une invocation :

— Il manque...

M. Martel avait une très attentive manière de diriger le personnel de l'usine : 70 hommes, 800 femmes ; il disait :

— J'ai la plus grande estime pour l'ouvrier pris individuellement et la plus grande horreur pour l'ouvrier groupé par la Confédération Générale du Travail.

Les ouvrières lui étaient estimables lorsque fidèles à la maison depuis au moins deux ans et demi, délai nécessaire pour passer dans tous les services, car M. Martel ne les spécialisait pas à un seul geste, afin de pouvoir mettre toutes mains aux fabrications qui pressaient le plus, et éviter les embauchages et les débauchages saisonniers.

Le système du roulement en tous ateliers pratiqué pour augmenter le coëfficient de stabilité du personnel mettait en mauvaise humeur ce matin Aimée Toupin qui passait avec toute une équipe du savon de toilette à la poudre de riz, car il y avait en cet article une demande chaque jour augmentée que M. Tys justifiait ainsi :

— Le décolletage des femmes va jusqu'aux reins. Cela donne une grande surface à empâter et poudrer. Moins la couture met d'étoffe dans les robes, plus nous devrons fabriquer d'ingrédients et de poudre. La femme s'habille avec sa peau. Tant mieux pour nous.

Aimée Toupin, née à Aubervilliers et ouvrière en divers métiers depuis l'âge de treize ans, avait à dix-neuf ans comme idée principale le mépris pour la noix de coco. Elle infligeait cette injure à toutes choses et gens qu'elle estimait peu.

Elle jugeait ainsi le travail de la poudre de riz :

C'est un boulot à la noix de coco.

Elle le disait si souvent que le surnom lui en restait. On l'appelait Aimée Coco, ce dont elle rageait. Cette fille brune avait une autre qualité que les idées nettes : la rapidité de main. A n'importe quelle besogne de manutention on la mettait, elle y était en deux jours aussi habile que les vieilles ouvrières. A tous les travaux de flaconnage, d'ensachage, de pliage, de cartonnage des divers ateliers de la parfumerie Tys, ses doigts saisissaient et achevaient les objets avec une sûreté et une grâce qui montraient quelle merveille est la main humaine. Aucune machine n'avait une si délicate et précise animation. Les flacons et les boîtes ailés par la magie de cette dextérité, passaient

avec une promptitude d'hirondelle. Dans les moments de sa grande habileté, l'ouvrière prestigieuse avait l'air abruti. Le visage morne penché sur ses mains vibrantes, elle augmentait la vitesse charmante et monotone du travail à quoi elle ne souriait pas, malgré la gaieté de son caractère estimé des vieilles ouvrières qui lui disaient :

— Coco, fais-nous rire, on t'embrassera.

Ce matin elle répondit :

— De la zut. Puisqu'on m'a mis à la poudre, je vais me sucrer la cerise.

Car elle disait avoir droit de se servir pour son usage personnel des marchandises qu'elle maniait :

— Travailler pour les garces qui se mettent tous les quarts d'heure de la poudre sur le blair et chaque matin du sent-bon dans le tire-moëlle, et moi m'en taper ! Si l'oncle Petit Pois n'était pas un singe à la noix de coco, il nous donnerait ce qu'il nous faut pour notre peau.

M. Martel jugeait plus urgent de faire cesser les vols dans les ateliers. Il avait quarante-cinq dossiers qui avaient motivé en cinq mois six arrestations de femmes désapprouvées par Aimée Coco :

— Je comprends qu'on prenne ce qu'il vous faut, mais soulever la camelote pour la vendre aux petits coiffeurs, c'est comme perdre

sa vertu à treize ans, c'est pas de l'honneur. A vingt-cinq ans, si on n'a pas trouvé du sérieux, on peut faire ce qu'on veut, comme les riches. Mais avant on est une traînée.

M. Martel traitait ses ouvrières en clientes et leur fournissait à prix de revient ce dont elles étaient avides. Ensuite il s'appliquait à un difficile contrôle, car comment savoir qu'une empaqueteuse ne mettait que deux savons dans la boîte faite pour trois. La fouille régulière à la sortie aurait donné la révolte. Il fallait connaître à coup sûr celles que M. Martel nommait : les délinquantes. Elles étaient presque toujours désignées par dénonciation. Le goût des femmes à se nuire entre elles évitait de vérifier les poches. Pour plaire au chef d'atelier ou harceler une camarade elles mouchardaient aisément. M. Martel disait : « L'idée de l'honneur n'a jamais pu tenir dans la tête des femmes. C'est pourquoi on dit qu'elles l'ont ailleurs. Un homme touché à la joue perd son honneur, la femme ne le perd que touchée plus bas. Si elles avaient l'honneur au même endroit que les hommes, je connaîtrais moins facilement les voleuses ».

Aimée Coco, placée à l'emboîtage de la poudre de riz, en agrémenta son visage qui était joli avec de larges sourcils sur quoi elle passa son doigt mouillé.

Les machines valseuses bégayaient dans le

secouage incessant des tamis où le mélange : talc, amidon, carbonate de chaux, kaolin, sulfate de magnésie, oxyde de zinc passait à travers trois toiles numéros 40, 80 et 200.

Les tonneaux de corps pulvérulents où les ouvrières puisaient pour alimenter le malaxeur aux palettes de fer dangereuses dans la masse de poudre posaient la rudesse de leurs formes auprès des boîtes en aluminium du finissage, ornées d'un essaim de papillons blancs sur un papier couleur sourire.

Les ouvrières préparatrices de ces matières pour le visage des femmes portaient sur l'étoffe blanche de leur voile de tête la marque Tys en broderie rouge. Pareilles d'habit à des soigneuses de blessés, leur métier poussiéreux les masquait de pâleur où les yeux jeunes luisaient vivement sous de blancs cils de vieillard. M. Tys prétendait fabriquer la meilleure poudre de Paris et la parfumer souverainement, selon sa certitude qu'une odeur n'avait point la même excellence dans l'alcool, la poudre ou le savon. Il détenait le secret des essences les plus suaves dans les compositions à sec et dont Aimée Coco disait :

C'est pas dégueulasse à renifler.

Dans la précise promptitude de ses gestes passaient en un jour les poudres blanche, chair, rose, ocre, rachel, émeraude pour les visages rouges, mauve pour paraître à la lumière élec-

trique. Les boîtes liées de fil doré et cachetées du sceau rouge **Tys** étaient ordonnées devant les poudrières assises aux tables de bois blanc où ce travail soigné n'imposait aucune souillure.

A travers le vitrage barrant l'atelier voisin on voyait les rangs de chignons des filles des crèmes et des fards moulant en pastilles et en crayons, ou enfermant en boîtes et en tubes les ingrédients à oindre et à peindre la peau humaine.

Les pilons et les malaxeurs broyaient et remuaient la glycérine, pour la crème légère étiquetée : Mousse. L'ouragan des palettes tournant à six cents tours à la minute mêlait pour la crème souveraine le stéarate de soude et l'eau de roses. Cinquante mille agglomérés de Lilas Maintenon étaient en fabrication aux mains des fardeuses dressant à la spatule sur rondelle de bois les pastilles de poudre concrète, friable sous la houpette.

Trois cents ouvrières aux fards et aux crèmes travaillaient à ce que M. Tys appelait les produits de beauté et Aimée Coco l'enduit de museau.

De ces préparations pulvérisées ou onctueuses le Parfum s'élevait, battant ses ailes immenses contre les murs des ateliers. Il planait aux heures de sortie sur la foule des ouvrières apportant chaque jour aux taudis d'Auber-

villiers l'odeur des fleurs de Grasse et de Syrie.

Les plus immondes bâtisses où puisse gîter l'homme entouraient l'usine élaboratrice de suavité. Ce pays de toutes les industries infectes : de l'équarissage aux dépôts de gadoue émettait sur les puanteurs mortes la puanteur vivante de la crasse humaine.

De l'usine embaumée aux masures infectes, le Parfum passait du sourire à la grimace. L'odeur des fleurs venue des plus beaux endroits du monde épousait sur le noir pays ouvrier la fétidité des misères sans eau.

M. Martel disait que les industries à forte haleine avaient pris place à Aubervilliers à cause du voisinage de la Villette, évacuant le déchet des abattoirs.

En nul lieu autour de Paris le cercle de masures et de fumier n'avait une telle puissance qu'à Aubervilliers. Seuls les rats et la vermine pouvaient vivre avec l'homme dans une si dégoûtante infection. Aucune libre bête de l'air ou de la terre, n'avait nid ou tanière si épaissement sale. L'amas des fientes d'oiseaux blanchies d'insolation était une matière aimable auprès de l'urine, de la défécation et des gadoues dans le ruisseau des taudis sans vidange canalisée. Autour des industries de la puanteur, restaient des habitations dont un homme propre n'aurait point voulu pour latrines et où man-

geaient, dormaient et aimaient des familles dévorées de poux.

Les équarissages, les fondoirs, les vieux métaux et chiffons, les matières organiques, l'eau de javel, les pétroles, les engrais, la céruse, abondaient sur cette commune.

Dans le plus dégoûtant paysage que l'ordure humaine puisse composer sur la terre passaient les souffles tièdes du parfum venu des jardins grassois et des collines fleuries. Le sol insulté de détritus en monceaux et de souillures liquides rappelait par l'énergie de l'herbe la puissance de beauté patiente dans l'éternelle végétation. Derrière le hérissement de débris de tôle rouillés au noir, un lilas élevait son sourire. Aux places d'anciens jardins devenus terrains de chiffonniers, des arbustes maintenaient sur la tristesse de l'ordure, l'espoir de la terre mère des fleurs.

Les amoncellements de déchets d'étoffe et de métal faisaient des buttes propices aux jeux des enfants. Ils en tiraient des choses commodes à leur sordide amusement : les cercles de tonneaux à faire rouler et les boîtes de conserves à chasser du pied.

La cour des marchands de chiffons s'éclairait de loques bleues, déchets d'uniformes qui marquaient que les hommes s'étaient vêtus nombreux pour la guerre.

Le travail de ce pays de puanteur imprégnait

de crasse et de tristesse la race ouvrière. Pour les manutentions de ces fardeaux de rognures la machinerie était rare et les gestes encore semblables à ceux du commencement du travail humain : prendre à bras, charger à dos. Les mêmes poses que les esclaves avaient eu sous le bâton demeuraient aux hommes des métiers charognards et chiffonniers.

Des figures du plus terrible abrutissement passaient dans les rues puantes où descendaient magnifiques les essaims de parfum de l'usine Tys, lieu de travail délicat. M. Gaston Herquel, chimiste, y avait une rage différente de celle de M. Borcetti qui voulait la chimie impératrice de toute l'industrie des parfums. M. Tys, plus amoureux de la fleur que de la cornue, ne permettait pas l'idée de limiter la fabrication aux produits synthétiques. L'ambition de M. Herquel était de parvenir à la plus haute considération dans la maison. Il estimait avoir beaucoup contribué à la fortune de la marque Tys par ses travaux sur le salycilate d'amyle, principe du trèfle, et par son procédé de déterpénation des essences naturelles dont la maison avait pris brevet. Il prouvait être parvenu à réduire les essences concrètes de Grasse aux constituants oxygénés renfermant l'arôme et disait qu'à cette extrême rectification était due la finesse des parfums Tys. Contre cette prétention M. Martel jugeait

que la fortune de la maison venait de l'ordre général de la fabrication, parfait dans tous ses détails. Il disait à M. Herquel :

— Mettez dans le commerce vos formules chimiques et votre procédé de déterpénation des concrètes, la maison Tys n'en restera pas moins la première.

A quoi M. Herquel répondait :

— Le succès en parfumerie est d'employer des matières neuves.

Il espérait humilier définitivement M. Martel par l'invention d'un produit de rajeunissement de la peau humaine. Il ne disait rien de ses travaux évidents par ce qui se passait sur sa figure de trente-neuf ans, maigre et boutonneuse.

Opposé à l'usage des liquides astringents qui lissent la peau par serrage mais la corrodent, M. Herquel étudiait les bacilles de vieillissement de l'épiderme et l'attaque atmosphérique sur le tissu humain. Il voulait détruire l'usage des crèmes, des poudres et des eaux. Ses expériences portaient sur la peau morte et sur la peau vive. Il avait sous microscope des morceaux de cadavre : joue et cuisse. Il travaillait aussi sur sa pommette droite devenue vernie comme par émaillage.

M. Tys, survenu dans le laboratoire, s'étonna de ce visage mi-partie en fesse de poupon et demanda :

— Vous êtes souffrant ?

Politesse chez lui rare.

M. Herquel répondit qu'il se portait bien, puis il proposa aux louanges du patron une aubépine. M. Tys huma le liquide blond et dit :

— Ça sent l'anis.

Ce dont M. Herquel eut déplaisir devant M. Rachard, de la maison Rachard et Anthaume : Matières premières pour parfumerie et savonnerie. Usines et bureaux, route de Flandre, à Aubervilliers.

La fabrication de M. Rachard était d'essences synthétiques, mais il vendait aussi les essences naturelles, commerce qu'il faisait peu avec la maison Tys, approvisionnée de tout aux points d'origine. M. Tys n'avait pas avec les fournisseurs de la maison des habitudes de paroles très différentes de celles qu'il pratiquait avec son personnel. Mais il tenait en particulière estime M. Rachard qui se dérangeait toujours lui-même pour proposer sa marchandise et le faisait avec une ravissante intelligence.

Dans son désir de maintenir à ses fabrications la suprématie des essences naturelles, M. Tys était serré entre les hausses de prix des fabrications grassoises et le délai des plantations corses par quoi il voulait les remplacer. Aussi dit-il à M. Rachard :

— Vous arrivez bien.

A quoi cet habile chimiste répondit qu'il était toujours très heureux qu'on ait besoin de lui. Aussi poli qu'habile au métier, il désigna la trace rose sur la joue de M. Herquel :

— Vous avez eu un accident ?

Car son esprit professionnel lui faisait croire à une projection de liquide.

M. Tys dit :

— J'emploierai beaucoup plus de votre marchandise si elle était plus parfaite.

— Elle est aussi parfaite que la science permet actuellement qu'elle le soit.

— C'est l'avis des Grassois. Vous devez avoir une belle clientèle, là-bas. M. Herquel a trouvé dans l'essence de rose de la maison Massiera, sept pour cent du même alcool phénylétique que vous nous fournissez. .

M. Rachard ne confirma même pas d'un sourire la véracité de cette découverte, mais fit compliment à M. Tys :

— Je suppose que la maison Massiera achète bien ses synthétiques. Elle a chez elle M. Borcetti, un des bons élèves de Barbier.

Parmi les parfumeurs parisiens, vous êtes celui qui s'y connaît le mieux et je ne vous offre rien qui ne soit la perfection de ce que je puis faire. Nous munissons jour à jour nos fabrications des derniers procédés connus et nous-même en créons de nouveaux. Nous sommes un métier où l'on cherche toujours.

Nos synthèses recomposent des corps qui sont à quelques millièmes d'écart du produit naturel. La rose synthétique contient quatre-vingt-dix pour cent des produits de la rose de Grasse. C'est pourquoi ce que vous reprochez à la maison Massiera n'est point détestable si c'est habilement fait. L'essence végétale de jasmin contient cinq pour mille d'indol, produit de fermentation intestinale. Mystère de la nature : la trace de défécation dans l'odeur la plus suave.

Tous les corps composant une plante évoluent lentement selon des lois qui nous sont inconnues. Qu'est la vie dans l'être humain, dans la bête, dans la fleur ? Comment tous les éléments qui la produisent se mettent-ils en présence les uns des autres. Quand le chimiste ne comprend plus, il trouve un mot : Diastase. Ça ne veut rien dire. Qu'est le facteur Vie ? La manière dont la chimie obtient ses corps synthétiques n'est pas la reproduction des procédés de la nature. Quand même on arriverait à connaître leur mystère, il resterait à obéir au temps, pour que les corps demeurent en présence les uns des autres pendant les mêmes durées que dans la végétation.

Les essences naturelles contiennent des quantités infinitésimales de produits que nos analyses ne distinguent pas. La chimie, la médecine ont commis des erreurs par perfectionne-

ment. Quand la médecine a recommandé aux affaiblis la nourriture délicate, les légumes décortiqués et de n'absorber que les matières assimilables : les pulpes, elle a créé les maladies par carence, le dépérissement des êtres qui ne mangeaient plus des choses simplement grossières. Des pigeons nourris au riz décortiqué ont dépéri, mis au riz brut, ils ont rapidement repris leurs forces. Les écorces du riz, des légumes que la chimie avait reconnues comme charge inutile des organes de digestion, et qui en effet ne sont pas des aliments nutritifs, contiennent en quantités infinitésimales un corps catalyseur, qui fait que deux autres corps mis en présence l'un de l'autre en quantités énormes ne se combinent que si la minime particule du catalyseur est présente.

Dans le haricot comme dans la rose il y a des impondérables. Subissons-nous des maladies créées par des parfums artificiels, des empoisonnements lents ? Ce qui se passe dans un laboratoire ne peut être semblable à ce qui se passe dans le rosier. Car il manque encore la lumière. A la vie, au temps, il faut ajouter le soleil. Les chimistes du blanchiment des fils et toiles n'ont pas pu le remplacer. Aucun traitement ne donne la pureté produite par l'exposition aux rayons solaires. Le blanc exact est le blanc sur pré. La chimie des parfums doit-elle employer les rayons

violets. Elle l'a essayé. Il lui faut ce rêve : créer le soleil.

Les sens de l'homme ne suffisent pas à connaître tout ce qui est dans la fleur. Les antennes du papillon sont un organe probablement supérieur à tous les nôtres même aidés d'appareils allant du télescope au microscope, par quoi l'homme recule un peu la nuit autour de lui pour mieux se convaincre de l'énormité d'une ténèbre impénétrable.

La nature nous voit. Nous ne la voyons pas. Nous sommes de petits êtres entourés, traversés, par son regard.

M. Tys écoutait avec goût ce charmeur intelligent. Il aimait être servi par des hommes passionnés pour leur travail.

— Je vous offre, dit M. Rachard le rhodinol 534 à 1.200 francs le kilog, d'un parfum bien près de la rose que les Grassois vendent vingt mille francs ; l'ionome alpha à 1.300 francs, l'hyso-eugénol à 500 francs, pour aider la violette et l'œillet que vous payez 6.000 et 3.000. Vous ne me répondrez pas comme votre honorable confrère M. Serlin, le père : « Je suis parfumeur, je ne suis pas chimiste. Vous vendez des ingrédients qui sentent mauvais, je n'ai rien à faire de vos drogues. »

M. Tys railla ce concurrent délicat :

— C'est le parfumeur pour dames en chaises à porteur, un vieux fanatique qui croit conser-

ver la beauté du métier en ayant dans sa vitrine des bocaux d'éponges. Par crainte de vulgariser ses produits, il refuse de les déposer dans les grands magasins.

M. Rachard répéta son offre :

— Je ne vends pas cher et cependant je dois gagner de l'argent pour faire dans mon métier de grandes choses. Le beau travail du chimiste en parfums est d'obtenir des produits si bien fixés qu'une fois mis dans un flacon, ils n'évoluent plus, ne se corrompent pas.

— Les synthétiques employés purs, dit M. Tys, doivent être fournis à une clientèle de peu de goût et consommés rapidement. Il les faut mettre dans des flacons de grande propreté, bien rincés. Une trace de carbonate de soude employé pour le nettoyage saponifie les éthers.

Sous l'auvent d'une terrasse de plein-pied avec la salle de laboratoire M. Herquel maniait à l'air libre les produits explosifs des compositions de parfumerie.

M. Rachard loua la chimie :

— Comme elle a trouvé en teinture des gammes de produits colorants, elle a trouvé en parfumerie des gammes de produits odorants. Mais il faut être parfumeur pour les utiliser. Nous ne prétendons pas connaître les formules de la suavité. Nous ne sommes que des fabricants de couleur pour les artistes

tels que vous. Avant les synthétiques, les parfumeurs avaient à leur disposition six couleurs très coûteuses. La chimie a augmenté la palette et baissé les prix. Il y a des synthétiques purs, il y en a de moins purs et livrés pour parfaits. Le chimiste donne de quoi frauder le parfum naturel et il y a encore une fraude propre au synthétique : l'impureté du produit. Ce qui est pire que de mêler du synthétique au naturel c'est d'y ajouter du synthétique impur.

— Je trouverai, dit M. Tys, des notes nouvelles dans les essences végétales. Bien des plantes forestières ne sont pas utilisées. La culture peut développer aussi bien que la chimie mon industrie. Je suis parfumeur ; c'est un don comme de naître musicien ou peintre. Le parfumeur a le nez, le peintre a l'œil, le musicien l'oreille. Quand on ne dispose que d'une magnifique volonté pour faire les choses, on ne réalise que du médiocre. Ce n'est que par le don qu'on fait les choses chiquement.

Le peintre compare des couleurs en les plaçant l'une à côté de l'autre ; il les voie en même temps, tandis qu'il est impossible au parfumeur de sentir deux odeurs ensemble. Au lieu des pinceaux du peintre j'ai des baguettes de papier que je trempe dans les essences. Je ne saurais en humer deux à la fois, et il faut qu'avant de passer à la seconde mes muqueuses

ne soient plus imprégnées de la première sentie. L'odorat ne peut faire comme la vue des confrontations de gammes et choisir.

Le parfumeur est semblable à un peintre qui, ayant deux couleurs à comparer, en tiendrait successivement une devant ses yeux, l'autre derrière son dos, mais ne pourrait jamais les avoir en même temps devant lui.

Il doit en même temps se souvenir du premier parfum pour le comparer au second, et l'oublier pour ne pas l'y mêler : s'en débarrasser et en garder mémoire.

L'analyse olfactive, l'examen organoleptique, sont plus difficiles que l'analyse chimique.

Le parfumeur artiste trouve des combinaisons nouvelles comme Debussy en musique, Cézanne en peinture. La clientèle s'est vite lassée des flacons de Bauchamp : *VIENS VERS MOI. LE JOUR D'AIMER.* La vieille publicité du parfum utilisait la figure féminine échevelée, le papillon, la coupe, la fleur. J'ai deux mots en or :

DES ROSES.

M. Tys méprisait l'étiquetage des femmes nues à beaux cheveux sous des titres tendres :

SON RÊVE
AIMEZ-MOI
POUR LUI PLAIRE
DOUCE AMIE

ce qu'on appelait la présentation au sentiment

Sur des flacons de cristal, il inscrivait un vocabulaire somptueux :

AMBRE DES MAGES
PARFUM D'IDOLE.

M. Rachard loua ses produits :

— Ce sont des merveilles. Les synthétiques n'y nuisent point car leur qualité augmente pendant que celle des essences naturelles baisse. Toutes sont allongées. Je le constate dans ce que je dois acheter pour maintenir des points de comparaison avec nos fabrications.

— C'est pourquoi, dit M. Tys, le parfumeur de Paris veut de plus en plus travailler lui-même afin d'éviter les alliages de Grasse. Des essences de jasmin achetées par Massiera 9.000 francs le kilog sont revendues 8.000 avec bénéfice ; preuve des manipulations.

Le Grassois avait une grande supériorité : la fleur. Il a fait trop de chimie. Le fabricant des Alpes-Maritimes et le parfumeur de Paris sont ennemis pour se tromper, au lieu de s'être alliés. Grasse développant ses laboratoires plutôt que de créer des jardins d'expérience et de développer ses cultures avilit la parfumerie française. Elle est déshonorée par des maisons qui fabriquent sans s'occuper de la fleur, livrent des compositions uniquement chimiques comme font les Anglais, les Américains et les Allemands. La parfumerie est pour ces fabri-

cants une épicerie. Je suis un artiste. A l'art du parfumeur il faut la fleur. Je la cultiverai. Grasse n'en aura plus le monopole. Au lieu de faire simplement constater les qualités des essences à la réception par mon chimiste, je les fabriquerai.

M. Rachard dit :

— Grasse agit de même pour les parfums chimiques, en se plaignant que les maisons de synthétiques ne les livrent pas purs, sauf la mienne.

L'ambition de M. Tys avait d'abord été de posséder plus d'essences naturelles qu'aucun de ses confrères. Maintenant il voulait posséder tout. De la satisfaction de se bien pourvoir il passait à l'orgueil d'accaparer. Il s'estimait pauvre s'il n'était pas le plus riche. Ne dépendre de personne ne lui suffisait pas, les autres devaient dépendre de lui car il était de la race de ceux pour qui n'ont rien, tant qu'ils n'ont tout. Etre riche lui donnait désir de le devenir plus. Il voulait se faire dominateur du métier autant par la botanique que par la chimie :

— Venez, dit-il à M. Rachard, voir les expériences de culture que je fais faire aux jardins de M. Bergidon.

Dans l'automobile en branle sur le dur pavé de la route d'Orléans, M. Tys reprit son discours têtu :

— Les Français sont un peuple chic en tout :

la cuisine, l'habit, le discours. L'Américain pue le chewing gum, l'Anglais le cadum. La Worcesteshire Sauce est un parfum britannique. La France ne peut devenir le pays du gros travail et des épaisses fumées. Sa fortune est par l'industrie de luxe, telle que le parfum. Nous y avons un élément naturel, incomparable : les fleurs de Grasse. Si la chimie suffisait, les Allemands seraient les premiers parfumeurs du monde. Mais le produit allemand utilisé seul est sec, ingrat. Cela sent bien le muguet, mais ce n'est pas du muguet. Il faut à ces compositions artificielles un tuteur, qui est l'essence naturelle. C'est pourquoi plus on consomme de parfums plus il faut augmenter en même temps que les laboratoires les plantations. Si la chimie convenait à tout, nous aurions vite suffisance de matières. La culture n'a pas la rapidité du laboratoire. Dans n'importe quel pays on peut chauffer des cornues, non acclimater la fleur. J'ai besoin de la terre pour maintenir la supériorité de mes produits. La récolte florale des Alpes-Maritimes n'est pas suffisante pour moi seul, et il y a deux cents fabricants dans le monde.

Je pourrais vendre un million de litres d'eau de Cologne par an ; je n'en livre que 400.000 pour ne pas détériorer ma marque et rester dans le dosage honnête du néroli dont j'ai

acheté trois millions et demi de francs. C'est la moitié de mes nécessités.

Ils passèrent Bourg-la-Reine dont les larges portes cochères dans la grande rue indiquaient l'emplacement des écuries où la poste prenait autrefois le relai de beaux chevaux pour l'entrée à Paris. Les bâtiments de cette vieille route des diligences gardaient la figure de leur ancien métier d'abriter la cavalerie. Au-dessus de la croix de Berny, les voyageurs virent les cultures de M. Bergidon fleuries dans la tendresse de l'Ile-de-France.

Ce pays de fruits rouges portait le feuillage bas des fraisiers jusqu'au bord du bois de Verrières gravé d'or par l'automne. Les vergers de groseillers, de framboisiers, élevaient auprès de ces verdures rampantes l'épaisseur des buissons en ordre. L'exactitude était en cette campagne fructueuse, carrelée de plantations en rectangles opposées à l'inégalité forestière. L'alignement des plantes éduquées à grand labeur touchaient l'orée du bois où tombaient les châtaignes.

Le caprice de la forêt ondoyante et la précision des vergers maintenus entourait les vastes cultures grainetières de M. Bergidon, premier jardinier de France. Une allée de mille mètres, profondément sablée, coupait de jaune clair le grand champ fleuri. Elle tirait droit dans l'axe du bâtiment principal en briques vieux rose

toituré d'ardoise. La bordure corail des sauges contre la ligne gris-perle des cerastiums, oriflammait le vaste champ plein de la gloire des fleurs d'automne. Cultivées en ordonnance géométrique, d'un côté jusqu'aux pentes du bois de Verrières, de l'autre jusqu'à la plaine à fraisiers, elles habillaient d'un damier multicolore la terre soignée. Les houppes oranges des roses d'Inde commençaient en haut du champ l'ornementation rectangulaire. Des bégonias rouges suivaient jusqu'aux tuteurs des roses trémières. Puis reprenaient, après ce hérissement d'échalas, les plantes en tapis qui cachaient toute la terre : les ageratum et les héliotropes bleus, les zinnia pourpres. Au delà des soleils aux fleurs larges comme des visages humains commençaient les séries des chrysanthèmes et des reines-marguerites jaspant le grand jardin jusqu'à l'ombre des châtaigniers du bois. La magnificence de l'ordre et de la couleur attestait la perfection du travail sur ce terrain de grainier. M. Aubert, chef des cultures florales, jambes bottées de cuir pour aller en tous lieux paysans, mais cravaté en homme de bureau dit :

— Les fleurs de Grasse sont sans rivales sur la surface de la terre. Aucune concurrence de qualité n'est possible. Celles de la Louisiane, du Maroc, de Tunisie, n'ont pas le même parfum. C'est une richesse de terroir, comme le

crû de vin. Le néroli de Grasse est supérieur à celui d'Espagne, d'Italie. Il ne suffit pas de planter des roses pour avoir l'odeur de la rose. Les jardiniers grassois sont des ignorants heureux.

— Ils n'ont pas le courage de s'habiller, dit M. Tys. Le pantalon leur tombe sur les pieds et ils ne savent pas rentrer leur chemise dans le foulard dont ils s'entourent la taille. Le Corse est moins débraillé.

M. Aubert discuta :

— Encore plus ignorant ; même pas empirique puisqu'il n'a jamais rien fait. Il veut être gardien de prison et conserver son coin de terre où broûtent six chèvres. Les lopins défrichés le sont par les Livournais. La même fleur qu'à Grasse pourrait être cultivée en Corse, mais comment le faire dans un pays sans travailleurs où le paysan dit : « Vendre mon bien à un étranger, j'aime mieux crever de faim. »

M. Tys s'animait :

— Ayant toujours été exploité par les Gênois, puis par les Français le Corse est devenu méfiant et paresseux. Il est laborieux dès qu'on lui laisse le profit de son travail. On arrache dans l'île des racines de bruyère dont on fait des pipes à Saint-Claude dans le Jura. Ce désouchage est un très dur travail, que des nègres refuseraient. Les Corses y gagnaient cinquante sous par jour. Un entrepreneur les

a mis au rendement, ce qui a quintuplé le salaire et la production.

Mon concurrent Coty a commencé en Corse la culture dans le domaine de Barbicaglia acheté aux Pugliesi-Conti. J'irai en Corse. J'essaierai le Maroc. Je veux être le premier planteur du monde en végétaux à parfum.

M. Aubert promit :

— Nous vous y aiderons. La Corse peut faire beaucoup d'essences de montagne : romarin, thym, serpollet, lavande. La culture du géranium, de la rose, du jasmin rapporte vite ; celle du bigaradier en six ans si les plants sont très soignés. Mais les grandes innovations en parfumerie doivent être créées par l'emploi de plantes nouvelles. La botanique n'a pas encore fait pour vous les mêmes efforts que la chimie. Il est surprenant que parmi les plus grands parfumeurs français, beaucoup soient chimistes, aucun botaniste. Jusqu'à présent il n'y a eu aucune sélection de plantes à parfums. Grasse devient chimiste, rectifie les produits du monde entier mais ses paysans suivent leur vieil empirisme. Ici nous voulons introduire dans les plantations odorantes le choix généalogique, développer des familles reconnues les plus puissantes en essences. Si nous réussissons des acclimatations et des sélections nouvelles, les végétaux à grand rendement de distillation donneront autant

d'aise à vos fabrications que les gammes de synthétiques.

M. Rachard, écouteur attentif en ce lieu où il trouvait à s'instruire, parla modestement :

— La cliente ne demande pas un parfum naturel. Elle veut une odeur à son goût qui est fin. La science lui donne par les synthétiques de merveilleuses illusions qui la contentent mais ne sont complètes qu'avec l'aide de la végétation.

M. Aubert dit :

— Tout ce qui a de l'odeur doit se cultiver et se distiller. Voici la sauge sclarée du Turkestan.

Il arracha d'un arbuste très vert une feuille en fer de lance :

— Le laurier de Californie, d'arôme énergique. Il ne gèle pas dans la région de Paris, pousse comme du chiendent. On en pourrait garnir les talus de chemin de fer. Nous essaierons aussi l'essence d'œillet d'Inde. C'est âpre. Mais des plantes forestières très utilisées le sont beaucoup plus.

Il cueillit la fleur grenat et or, aux pétales diaprés insérés dans un épais calice vert. Ses touffes bordaient un champ de capucines naines qui riait en feuilles vertes et en pétales rouges. Le baume-coq portait haut sur tiges ses fleurettes jaunes à odeur d'immortelle.

— Cette plante est d'une grande voracité.

Elle se reproduit si abondamment qu'après 1870 on l'avait estimée capable d'assainir les champs de bataille. Elle épuise rapidement dans le sol les matières organiques. Si la distillation de parfumerie l'adopte, les femmes auront sur leur corps l'odeur d'un végétal gourmand de cadavres.

Il montra la marjolaine origan, la tagetes lucida qui sent l'estragon et l'anis, puis la menthe rampante aux feuilles touchant terre. L'effleurant de la paume de la main il en préleva l'odeur forte et fine.

— Elle pousse en Corse à l'état sauvage. Son exiguité en rend la cueillette difficile.

Voici l'espèce à grandes feuilles que les Anglais cultivent pour les sauces : *mint sauce for roast lamb.*

Ils rencontrèrent l'odeur jolie de la mélisse puis de l'hysoppe.

M. Tys dit qu'en des contrées de France, cette plante servait encore à la bénédiction des cloches. Il évoqua les végétaux sacrés jusqu'au cèdre dont les poutres non putréfiables, embaumées de résine, étaient choisies pour charpenter les temples.

Le vent qui remuait l'air automnal du bois plaintif mêla toutes les senteurs du jardin. Comme aux collines de Grasse, le Parfum ouvrait sur ce pays d'Ile-de-France la majesté charmante de ses ailes suaves.

Des enfants frappaient l'une sur l'autre des planchettes de bois pour effrayer les oiseaux ravageurs de cette culture de graines où ils dévoraient comme serins à la mangeoire.

M. Aubert enseigna :

— Des quantités de végétaux sont encore inconnues à la botanique européenne. Nous avons dans le monde entier des correspondants qui nous envoient chaque année des espèces nouvelles. Nous en recevons sans cesse de Chine.

M. Tys parla ainsi :

— L'hérédité est une loi comme la pesanteur. La sélection des plantes à parfums, la création ou la modification d'espèces fortement embaumées, l'hybridation entre celles qui ont l'énergie odorante et celles qui ont la suavité peut transformer mon industrie. Faites pour le parfum des fleurs ce que vous avez fait pour la diversité de leur coloration. Je dépenserai les millions qu'il faudra pour tenter le premier ces grandes expériences. En même temps j'essaierai ce qui n'a jamais été tenté : la sélection et l'élevage des animaux odorants. Peut-on faire puer d'autres bêtes que le chevrotin à musc et la civette ? On élève en parc des renards pour la fourrure, des crocodiles pour le cuir. La civette peut être domestiquée. Les Abyssins l'excitent en cage pour augmenter sa sécrétion. Le chevrotin musqué est toujours sauvage. Il faut l'abattre

pour lui vider sa poche odorante. Je voudrais élever des bêtes à parfum comme des oies à duvet de literie, que l'on plume vivantes trois fois par an et qui n'en sont malades que quelques jours, alors qu'avant on tuait la bête pour avoir la plume.

J'inventerai de nouveaux parfums animaux. La nature n'a pas encore dit tous ses secrets à mon métier.

Ils avançaient dans la magnificence des fleurs d'automne. Les génies mystérieux des odeurs énergiques au printemps ensoleillé de Grasse et qui se levaient de terre comme un vol innombrable d'oiseaux semblaient ici descendre lentement à ailes étendues et se poser pour mourir.

Le mystère du bois, l'agonie commencée des feuilles et la splendeur dernière des cultures florales émettaient une douceur puissante sur l'haleine de la terre humide.

De la forêt au jardin le Parfum vivait en sa mystérieuse puissance souveraine sur les sens des hommes.

— La féodalité des patrons de Grasse, dit M. Tys, a pressuré quarante ans les paysans. J'augmenterai la force de travail par plus de justice. Les Alpes-Maritimes, la Corse et le Maroc mis en culture de plantes à essences ne feront que suffire aux nécessités de la parfumerie française aujourd'hui trop pauvre en fleurs.

Il demanda si les égreneurs à cropetons dans un carré de plantes basses travaillaient pour lui. Des femmes et des enfants y étaient assis ou agenouillés pour une lente besogne payée au mois ou à la journée, le calcul du salaire aux pièces étant inapplicable dans ce ramassage de graines dont certaines étaient recueillies dans les capsules avant leur chute, d'autres à terre. Les plus faciles étaient celles coupées avec la tige et battues comme des céréales, ce qui se faisait mécaniquement sous un hangar de cette ferme de fleurs. Devant la vive courroie entraînant la roue de la batteuse, deux hommes, gris de poil et lents de gestes, frappaient au fléau sur le pavé de la cour des graines en sac trop fines pour être décortiquées à l'air libre. Ils maintenaient l'image du plus vieux geste de travail outillé d'un bâton. Depuis le fond des temps et le labeur millénaire des esclaves fouettés, des hommes avaient levé sur l'épi et la cosse la trique de bois.

Trois ouvriers en rang dans un champ nu y enfonçaient le fer luisant de leur large bêche. M. Aubert en fut content :

— C'est la meilleure façon de travailler. La bêche est supérieure à la charrue à traction animale et à tout outil mécanique. La terre n'est jamais si bien traitée que par l'homme du jardin, qui la divise très également sans la réduire en poussière ni laisser sous la surface

pulvérisée un plateau dur comme font les tracteurs pesants. Le coup de bêche bien donné, tranche et morcèle la partie supérieure, ébranle et fissure la partie inférieure. L'eau et les racines ont ainsi une pénétration aisée.

Dans la beauté fleurie de ce pays scientifiquement cultivé, l'effort humain restait à sa rude forme manuelle. Des cueilleurs accroupis aux manieurs de fléaux, la figure du métier demeurait humble, humiliant l'homme courbé vers la terre fleurie. Le visage des égreneurs venait au niveau des plantes basses. Fléchir les genoux et le dos ne suffisait pas à ce travail ; il y fallait se rapprocher de la terre tant qu'il était possible au corps humain pour prendre entre les mottes les graines minimes, tombées à maturité. On ne trouvait plus d'hommes que quelques vieux pour ce métier de lenteur. Des femmes et des enfants le faisaient, tapis comme des bêtes peureuses sur la terre qui portait la fortune fleurie des Bergidon, féodalité agricole à droit d'aînesse qui, depuis cent quatre-vingts ans, étendait sa propriété dans le pays et augmentait à chaque génération sa puissance sous la direction du plus âgé des fils. Unique dans le patronat français, cette famille de seigneurs grainiers vivait en sa loi centenaire. Le premier catalogue de la maison datait de 1743.

— Les graines que nous vous fournirons,

dit M. Aubert à M. Tys, ne sont point celles que vous voyez cueillir. Nous ne faisons ici que de la semence de stock à étudier par le laboratoire et que nous livrons aux cultivateurs de France et de l'étranger pour obtenir d'eux en gros la graine commerciale. Nos inspecteurs de culture vont en tous pays vérifier le travail. Voici des résédas que nous ensemençons en Égypte.

La plante odorante doit prendre plus d'importance dans l'horticulture française. Nous étudions de remplacer le porte-greffe italien du jasmin pour obtenir un greffon plus vigoureux. La rose grassoise n'est pas d'un rosier remontant. Elle ne fleurit qu'en mai. Nous trouverons peut-être une espèce à deux floraisons qui doublerait la production d'essence.

Des arbres rares, végétaux centenaires, premiers de leur espèce introduits en France, dessinaient devant le bois de chênes et de châtaigniers les gestes des forêts de l'autre bout de la terre : le cône du big-tree américain, le cèdre aux branches horizontales. Sous l'étrangeté de ces figures de la végétation, l'église du village humiliait son clocher d'ardoise croisé de fer, prosterné comme les paysannes égreneuses aux poses de prière.

La lumière vêtue de nuages était douce dans l'humidité fidèle de ce pays de bouquets. Le soleil mâté de vapeurs n'assaillait point

les plantes comme aux jardins grassois sur les collines avares d'eau. Les clochettes des pétunias carillonnaient du rose. Les glaïeuls sabraient de leurs lames vertes la brise aimable. Par delà la sévérité des dalhias pensifs, les géraniums énergiques propageaient une odeur de rose acidulée. Un champ de capucines jaspé de toutes couleurs ressemblait au caprice d'un châle brodé pour une femme heureuse. Une pièce d'eau luisait comme un beau regard.

La verdure et les fleurs souriaient à leur mort prochaine dans l'hiver insinuant. Le vent haut dans le ciel jouait à déchirer les nuages. Des rayons de soleil rigides frappèrent d'or les pavots rouges dans le vert pâle de leur feuillage lourd. Les grappes de tomates épaisissaient du vermillon sur la rigidité des tuteurs de bois gris.

Les hommes d'orgueil et de travail disaient leur volonté devant la terre fleurie foulée par des femmes agenouillées. M. Tys étendit sa fierté laborieuse sur les plantes radieuses de couleurs et de parfums :

— Je veux être le premier dans le monde pour la culture des végétaux odorants. Grasse n'a qu'une heureuse routine de jardinage. Fournissez-moi les semences. Je créerai des champs de roses aussi vastes que ceux de Bulgarie et plus suaves que ceux des Alpes-Mari-

times. J'aurai aux plus belles places ensoleillées, des terrains d'expérience pour tous les végétaux capables de donner une note nouvelle en parfumerie. Je recommencerai ce métier qui se fait depuis des milliers d'ans. Dans la végétation, dans la chimie, donnez-moi votre science. Je suis celui qui ne veut pas s'arrêter de chercher.

Il cessa les paroles superbes dans la voiture qui roula sur la route du bois, dominant le beau pays de forêts et de jardins. La magnificence des domaines de Colbert qui s'étaient étendus sur toute cette contrée demeurait encore dans l'ordonnance des parcs et dans la grâce d'un château blanc devant la pente des pelouses vertes serties par les vieilles futaies. Les arbres de la route d'Orléans alignaient dans la plaine diverse l'unité de leur ordre exact, visible jusqu'aux brumes d'où émergeait à vingt kilomètres la tour de Monthléry.

La voiture descendit la route penchée en lacets dans Robinson, lieu de bals et d'équitation. Des jeunes filles à âne traitaient leur lente monture par la supplication et la menace pour lui faire gravir la rampe. Mademoiselle Aimée Coco venait première en honnête partie de campagne ce samedi après-midi où elle était libre par application de la loi accordant la semaine anglaise.

La luxueuse voiture de M. Tys freina devant

le bourriquet aux grands yeux noirs dont les talons de la fillette battaient les flancs bourrus.

La petite parfumeuse reconnut derrière les glaces le patron méditatif dans l'orgueil de se vouloir premier du métier. L'enfant émue dit le mot par quoi elle traduisait ses émotions et ses enthousiasmes :

Ah ! Merde alors.

Ce lui était un cri de colère, de joie ou d'amour. Elle y exprimait toute la diversité de son esprit espiègle et sa passion de bonté.

Le lendemain, elle s'en excusa dans l'atelier d'empaquetage des poudres :

— Ça m'a parti du cœur.

Puis elle en eut orgueil :

— J'ai dit Crotte ! au patron. Je ne sais pas s'il m'a entendu, parce que son moteur faisait du barouffe et mon bourricot en pétait de peur. Mais il y en a tout de même pas une de vous qui peut se vanter d'avoir arrêté l'auto du singe pour lui faire ce compliment-là, qu'est pas à la noix de coco.

Contente de commencer sa journée par la gloire de faire rire les camarades, elle dit encore :

— Ça m'a tellement remuée que j'ai perdu mon porte-monnaie.

Une compagne la plaignit :

— Qu'est-ce qu'il y avait dedans ?

Aimée Coco répondit :

— Le portrait de mon derrière et trois francs pour le faire encadrer.

La fille piégée à cette vieille malice rit comme les autres.

Aimée Coco était maintenant à belle allure de travail, accélérant la gracieuse vivacité de ses doigts pour gagner douze francs par jour, prix que M. Martel calculait au nombre de pièces et à la durée du travail. Il augmentait les salaires de deux pour cent aux ouvrières d'un an de présence, quatre pour cent après deux ans, six pour cent après trois ans.

Homme de commandement, il triait le personnel en deux qualités de caractères : ceux qui aimaient la soumission et ceux qui la détestaient et il savait qu'on ne pouvait pas recruter en usine que des caractères dociles ; il fallait d'abord s'assurer de l'habileté au métier et non avant tout de la douceur de manières. Car il aimait passionnément le travail bien fait. Il estimait devoir diriger ses équipes tant par autorité que par compréhension. Il disait que les femmes préfèrent l'autorité à l'intelligence. Il pensait toujours à son affaire et y était très fort, aussi bien dans la direction générale de l'usine que dans la composition des parfums comme celui dont il étudiait l'évaporation sur des lames de papier buvard. Il avait envers M. Tys une jalousie de praticien qui veut être le premier à bien faire, mais il lui était si robustement dévoué qu'il répondait comme personnellement insulté à quiconque débinait le patron.

M. Martel depuis quarante ans dans la parfu-

merie parisienne y avait commencé apprenti, dans une maison qui distillait encore la rose rouge cultivée sur les coteaux de Puteaux et vendue aux Halles. Il avait aussi travaillé la fleur des orangers de Trianon, ce qui était fort difficile car elle arrivait souvent fanée et noircie à Paris en un temps où n'existait pas la rapidité du transport automobile. Il avait fabriqué les parfums simples à une seule essence : la bergamote, la lavande, et connu l'embarras des vieux ouvriers devant la mode des mélanges et des eaux de toilette de marque par quoi s'était créée la force des grandes maisons, car tout le monde pouvait vendre de la rose ou de l'œillet dont il suffisait de mettre quelques gouttes dans de l'alcool, mais les recettes de bouquets et d'eaux de luxe n'étaient pas si faciles et M. Martel se souvenait piteusement de ceux dont il n'avait pu réussir l'imitation exacte. Le *JARDIN DE MON CURÉ*, de Guerlain, lui avait été une laborieuse étude. Il disait :

— On peut faire un bon parfum tous les deux ans et un mauvais tous les jours.

Il reprochait aux Grassois leur méthode de toujours faciliter le travail du client et de livrer des liquides. Ils battaient à l'alcool les graisses enfleurées et dissolvaient les résines pour que le parfumeur parisien n'ait qu'à prendre des gouttes dans un flacon.

M. Tys préférait l'achat des pommades et

des essences concrètes à celui des alcools barbotés sur les saindoux d'enfleurage et les cires du traitement par le pétrole. Il aimait que le battage en soit fait à son usine et disait :

— Ainsi je suis sûr de ce que j'ai.

M. Martel, en blouse de lin blanc, travaillait à l'angle du laboratoire de préparation d'où il pouvait voir dans la cour vitrée la manutention expéditrice en tous lieux du monde. Derrière lui étaient en bon ordre les récipients exotiques et grassois : les estagnons de cuivre de la bergamote et du citron de Sicile, la badiane de Chine en bouteilles de plomb bosselées par les heurts du long trajet : l'ambre à quinze mille francs le kilog qui est de l'excrément de poisson, la civette qui est de la crotte de chat, sécrétion de la bête en rut qui pue l'amour. Dans les bocaux de verre blanc étaient le benjoin du Siam en boules, et celui plus fin en larmes.

Les essences plus coûteuses que l'or, serrées en cette chambre pleine du trésor des aromates n'en sortaient que diluées pour les préparateurs de mélanges. Un flacon de liquide vert portait l'étiquette : Violette absolue, 10 °/₀.

D'une boîte aux planches épaisses marquées d'écriture chinoise M. Martel avait extrait les poches à musc semblables à des rognons. Quelques-unes avaient des teintes de prune bleue et d'améthyste. Le parfumeur, sévère

à les vérifier, y trouvait parfois du sang de chevrotin mis en place de la sécrétion odorante. Le monde entier traçait des mensonges sur ces marchandises rares dont les femmes s'embaumaient depuis des milliers d'ans.

A terre posait un récipient vide d'essence de géranium de Bourbon ouvert au ciseau. M. Martel y avait découvert une ruse étonnante pour lui, vieil homme de métier, qui croyait les connaître toutes, si nombreuses en ces fournitures de matières précieuses où s'ingéniait la cupidité des hommes de toutes races depuis les Chinois du Thibet maquillant les poches à musc jusqu'aux Grassois falsifiant les extraits de fleurs par les produits chimiques. Le bidon de fer-blanc composé d'un corps en une pièce et d'un fond soudé arrivait bouché sous cachet de cire dont il ne fallait que voir l'intégrité pour croire l'essence dans l'estagnon intacte depuis l'origine.

M. Martel, ayant bien examiné à l'extérieur la tôle et le bouchage et n'y ayant vu à la loupe aucune effraction, avait fendu le mince métal et connu une habileté de plus dans le mensonge des hommes : la soudure du fond était percée de deux minimes trous, par l'un sortait le liquide, par l'autre entrait l'air, ainsi le récipient pouvait être vidé et rempli sans attentat au cachet de cire, la soudure refaite d'un trait sur toute la circonférence noyait les perfora-

tions dont la trace n'était plus visible qu'à l'intérieur de la tôle. Il fallait, pour les voir, éventrer le bidon, ce à quoi ne pensaient pas les acheteurs satisfaits du sceau sur le bouchon de liège.

M. Martel n'avait pas encore proclamé cette découverte. Il n'était jamais pressé de triompher, et gardait ses succès en réserve pour les jours de grand gueulement du patron.

Sa passion était maintenant la perfection du parfum nouveau dont il attendait grand succès. Sur sa table aux nombreuses fioles précisément ordonnées car il était d'égale méthode dans les grandes et les petites choses, s'alignaient les dosages à suivre pendant deux ou trois mois pour connaître si aucune réaction chimique ne s'y produisait.

Il flairait chaque jour les baguettes de papier buvard trempées dans les parfums en surveillance. Elles étaient sur tiges qui les dressaient bien aérées sur les deux faces. M. Martel les plaçait encore dans le goulot du flacon coincées entre verre et bouchon, ce qui était sa vieille habitude de praticien outillé de peu. Elles lui indiquaient ce que l'odeur devenait en vingt-quatre heures, jusqu'au moment où la dernière essence la composant était volatilisée.

Le deuxième jour de mise à l'air libre du parfum nouveau, M. Martel y découvrait un fond d'amertume, tout juste perceptible à

sa narine puissante et attentive. Il en cherchait l'origine sans lire la formule devant lui où étaient inscrites les trente-deux essences composant ce bouquet. Il ne demandait pas à sa mémoire de les lui rappeler. Humer le parfum lui suffisait pour réapprendre tout ce qu'il contenait. Cet amer goût d'aldheyde devait venir du proprognate d'amyle.

M. Martel voulait retirer l'odeur pointue sans détériorer le parfum. Il était content de cette minime imperfection pour l'affirmer à M. Tys qui ne l'avait pas découverte.

Toute sa vie M. Martel avait réfléchi aux odeurs. Son occupation, quand il marchait dans la rue, était de regarder les gens et de les sentir. Il s'étonnait des laids parfums sur les jolies filles. La grossièreté d'odeur sur une belle personne le choquait comme la grossièreté d'habit. Une femme élégante pouvait être déguenillée en parfums, porter des oripeaux de senteur dans une belle toilette.

M. Martel ne pensait qu'à son métier : dans la politique il voyait ce qui donnait de la docilité ou de l'insubordination au personnel. Un succès des socialistes lui était désagréable parce qu'il en prévoyait quelque difficulté nouvelle pour le commandement de ses ouvriers. Dans la technique il rageait contre les Grassois indociles à fournir des matières sincères : « Ce qu'ils font de pire n'est pas de

livrer de la rose d'Orient pour de la rose de France. Ils donnent à leurs meilleurs clients les meilleures essences, mais même dans ces essences rien n'est pur. Quand ils fraudent leur camelote, qu'ils me fassent l'honneur de me dire comment.

Il faut 3.000 kilogs de roses de Grasse à 8 francs 50 : 25.500 francs de fleurs et 10.000 francs d'usinage pour un kilog d'essence à 20.000 francs et 4.000 litres d'eau à 5 francs, en tout 40.000 francs sur facture. Le bénéfice est de bien plus de 5.000 francs par la falsification : l'addition de géranium rosat.

Mon métier est de faire des coupages par nécessité pour soutenir les parfums, mais les Grassois ont déjà truqué, je ne sais pas dans quelle proportion. Cela m'oblige à des recherches. Je flaire ici le jasmin, mais je tombe sur toute la famille de l'alcool benzylique, de l'acétate, du proprognate, du butyrate de benzyl. Je veux en mettre une proportion juste. Cette essence en contient déjà une proportion dissimulée. »

La délicatesse de ses narines rectifiait les mensonges de ce métier. Il pouvait réussir à l'estime depuis les parfums communs jusqu'aux plus précieux. Il avait fait des compositions où les fixatifs animaux, musc et ambre étaient remplacés par le baume du Pérou ou de Tolu, résines agissant sur les essences comme

un verni sur la couleur, collant le parfum au mouchoir ou à la peau pour ne le laisser se développer que lentement.

Il avait dosé des bouquets d'essence coûtant à poids égal beaucoup plus cher que les métaux précieux, manié des trésors et des mensonges, toutes les richesses et toutes les fraudes de la magie des belles odeurs.

Toujours il pensait à y créer de l'inattendu. Des millions de mélanges étaient possibles ; changer d'un gramme les essences en présence modifiait un parfum. Les grandes maisons avaient au plus dix recettes, résultat de millions d'expériences.

Dans cette immensité des combinaisons, M. Martel n'avait jamais accepté le repos de ne plus chercher.

De vieux praticiens avaient enseigné à sa jeunesse la discipline élémentaire d'une recette : renforcer le parfum de fleurs par le parfum de soutien ; mettre à côté de l'essence riche, l'essence médiocre, le géranium sur la rose, et aujourd'hui les extraits chimiques auprès des extraits naturels ; ajouter le musc pour fixer le tout puis le dissolvant du musc : le benzoate de benzyl qui fond les sels. Il avait depuis trente ans noté en cahiers toutes les formules de la vieille et de la nouvelle parfumerie. Mais il n'était pas satisfait de tant savoir. Il espérait toujours l'inconnu. Son âme ne se

réjouissait que d'une seule gloire : trouver une recette nouvelle ; un rapprochement inusité des substances. Il était ravi en son métier et toujours voulant y faire mieux. Il dorait le Parfum et l'autorité. Après penser à la qualité de fabrication, il pensait à la direction du personnel.

Les fillettes d'Aubervilliers aimaient venir travailler à l'odeur. Leur goût des choses qui sentent bon procurait à M. Tys un abondant recrutement à partir de treize ans où elles étaient payées trois francs cinquante par jour, quatre francs cinquante à quatorze ans, et étaient augmentées d'un franc par jour à chaque année d'âge pour gagner huit francs cinquante à dix-huit ans.

Filles sans métier dont beaucoup avaient aux usines de guerre marouflé de toile les mâts d'avion ou mis à longueur sur les tours à tronçonner, les pots à fleurs des obus de 75, ici elles se partageaient à quatre le travail d'emplir et habiller le flacon. On nommait jongleuses les plus habiles dont Aimée Coco, chef de table à dix-neuf ans.

Elle avait une qualité rare chez les femmes : la jovialité dans le commandement.

Les premières d'équipe ajoutant à leur salaire de huit francs cinquante le plaisir de la préséance, aimaient souvent être impitoyables envers les camarades, tandis qu'Aimée Coco leur parlait rieusement :

— Ta blouse est sale. On te donne quatre mètres de toile grise par an c'est pour t'en faire une. Si tu veux de la rechange, achète du tissu à deux francs quatre-vingt-dix. Pensais-tu en venant travailler à l'odeur qu'on te fournirait des robes de soirée ? Quand un patron distribue des choses en plus du prix de la journée : à nous une blouse, aux hommes une serpillère, ça s'appelle de la philanthropie. Plains-toi.

L'usine ne tolérait pas d'exception à la manière de se vêtir dans le travail.

Les petites de quatorze ans qui usaient beaucoup par le portage des caisses ou se tachaient d'essence à l'emplissage des flacons lavaient le samedi leur blouse unique pour la remettre le lundi.

Cette parcimonie de distribution du vêtement ouvrier prouvait de l'intelligence dans le compte des frais généraux. Donner une fois par an un peu de tissu à chaque ouvrière suffisait pour exiger d'elle la tenue uniforme. Aimée Coco avait trouvé un moyen encore plus économique pour le même résultat, elle disait :

— Si j'étais le patron, je vous ferais cadeau seulement de l'échantillon : un ruban de cheveu couleur gris-perle.

Elle essayait d'être indulgente aux filles qui arrivaient après l'heure mais c'était difficile. Une minute de retard privait l'ouvrière

d'une demi-journée. Elle perdait le droit de s'asseoir à sa place de travail et ne la reprenait qu'au sifflet d'une heure et demie. Cette discipline n'avait pas d'exception pour les filles venant du Raincy, de Gardan, de Pavillon-sous-Bois. Un retard au train les obligeait à passer la matinée chez le marchand de vins, au lieu que celles habitant Aubervilliers, refusées à l'usine, retournaient faire leur ménage.

Les anciennes de la maison Tys disaient :

— Les hommes sont plus autoritaires qu'avant la guerre. On voit bien qu'ils ont été soldats.

L'été, quand M. Martel passait dans l'atelier, Aimée Coco chantait doucement :

Si tu t'en vas paye un litre...

— Dans les estagnons d'essence de menthe on pourrait prendre pour chacune de nous une goutte par jour et nous faire cadeau d'un litre d'eau. Mais on n'a que l'odeur et rien à boire.

Berthe Ravisé était toujours du même avis qu'Aimée Coco à qui elle donnait son assentiment par des sourires et des battements de paupières. Elle paraissait d'une grande timidité, ce qu'Aimée Coco niait en disant :

— Tu vas te marier à un tueur de bœufs. Faut-il que tu sois costaud. Ça doit être terrible un homme comme ça.

Elle répondait à voix très douce :

— Il est gentil on ne peut pas plus.

Grâce à ses relations aux abattoirs, elle partageait avec Aimée Coco de belles pièces de boucherie achetées à la criée de détail par des connaisseurs en premier choix.

Berthe Ravisé, peu parleuse, ne disait pas comme Coco des mots de grande vigueur mais elles avaient ensemble les mêmes délicatesses. Elles s'indignaient contre les filles qui, moins d'un an après la mort de leur mère, sortaient le dimanche en toilette de couleur. Porter le deuil, fleurir les tombes, se marier en blanc étaient pour elles des choses sacrées aussi puissantes sur l'injurieuse Coco que sur Berthe aux paroles timides qui avait travaillé à la filterie C. † B. où l'on demandait pour l'embauchage : « Avez-vous fait votre première communion ? »

La tactique de M. Martel pour débarrasser l'usine des propagandistes syndicaux était de leur proposer des difficultés de travail et non de leur reprocher leur qualité politique. Il faisait changer de service les ouvrières rouspéteuses pour leur faciliter les maladresses par la variation des besognes. Les esprits sans timidité devaient être aidés par une bien grande habileté de main pour rester longtemps dans l'usine. Les plus difficiles caractères étaient alors parmi les meilleures ouvrières ayant réussi toutes les difficultés. M. Martel avait ainsi créé une élite corporative peu commode à

manier, mais il n'aurait jamais renvoyé une femme excellente dans le métier. Il ne reconnaissait point de plus grande vertu que d'être bon ouvrier.

Ces idées et le parfum parlaient en même temps dans l'esprit de M. Martel, fignolant le dosage dont il attendait grand succès, ne s'étant en cela jamais trompé, augure toujours exact du caprice de la femme devant la nouveauté d'une marchandise.

Paré pour une grosse fabrication, il calculait en kilogs les essences nécessaires d'après les grammes de chacune inscrits sur la formule du bouquet qui commençait par des suavités :

pêche
orange
jasmin
rose concrète
géranium Bourbon
violette
cassis
œillet
céleri

et finissait par des puanteurs :

Musc premier
Musc R
Skatol.

La plus exquise senteur ne se fixait bien que sur la fiente de bouc ou de poisson comme le

musc et l'ambre, ou composé chimiquement comme le skatol synthétique à six mille francs le kilog, extrait de latrine formant un fixateur encore plus fort que la civette.

La force de la fleur était par le fumier dans le flacon comme dans la végétation.

Vérifiant les réserves de matières et l'ordre du travail, M. Martel marcha dans l'usine. La qualité de la fabrication était assurée par vingt-cinq ans d'alcool d'avance, eau-forte purgée de toute odeur par la rectification. Cette masse tenait en réservoirs de cuivre étamés. L'atelier souterrain des mélanges s'y alimentait par pompage. La lumière électrique était permanente dans la cave dallée de blanc où les récipients de quinze cents litres portaient l'inscription des parfums qu'on appelait les quatre ténors, car ils étaient les grands succès de la maison Tys :

AMBRE DES MAGES.
PARFUM D'IDOLE.
FLEURS AIMÉES.
DES ROSES.

Les préparations de moins copieuse vente étaient en récipients petits. Sur la rangée de cylindres en métal rouge l'étiquetage noir inscrivait :

INFUSION DE CIVETTE.
TEINTURE DE VÉTIVER.

Les corps odorants macéraient dans le vieil alcool dont le niveau se voyait aux tubes de verre. Le tuyautage réunissant tous les vases de cette longue cave gesticulait sous la blancheur du plafond très propre. Les seuls liquides portés à la main étaient les mélanges-mères composés à la salle aux essences. Les hommes de la cave des spiritueux les versaient dans le dosage d'alcool pour composer le produit définitif.

Les tirages et les remplissages ne se faisant point par robinets à l'air libre, la perte de matière et l'incendie étaient peu à craindre. L'air comprimé poussait dans les tuyaux de cuivre le liquide inflammable. Pas une goutte des liqueurs suaves ne s'évadait du circuit de métal où travaillaient les pompes qui montaient les produits finis à la salle de flaconnage. L'usine était minée par l'alcool, comme les parfumeries de Grasse par le pétrole. Le Parfum vivait sur l'explosion. Il contenait dans sa douceur la figure rouge des flammes et la puissance de la Mort. Les hommes surveillants de cette lente circulation mécanique avaient une calme vie de rats dans un égout doux fleurant. La pancarte : « Défense de fumer », ne leur permettait que la chique en ce lieu où une flamme aurait fait sauter les huit cents ouvrières de l'usine et envoyé la dernière rouspétance d'Aimée Coco par-dessus les toits des maisons d'Au-

bervilliers. Les sans-pipe du suave souterrain de céramique et de cuivre s'avertissaient de l'approche de l'oncle Petit Pois qui connaissait la robinetterie et le tuyautage aussi bien qu'eux. Ce pragmatique n'avait aucune confiance dans l'idée pure pour le commandement des ouvriers. Sa philosophie de l'autorité était de pouvoir prouver aux hommes : « Voilà comment vous devez travailler. »

A l'empaquetage il avait de ses mains mêmes, étudié les plis du papier et le nombre de gestes nécessaires pour les former exactement et vite, mais si en mécanique de vidange il enseignait aisément aux hommes le maniement des robinets, en gesticulation d'habillage il faisait pouffer Aimée Coco qui avait des ailes aux mains et trouvait très bien seule ce que M. Martel appelait la méthode et elle le truc.

M. Tys reprochait à son directeur de fabrication de se plaire à ces minuties à quoi M. Martel mettait une obstination d'homme fier de tout connaître en son métier. Etre moins habile qu'un jeune ouvrier à une besogne subalterne l'attristait.

Il ne critiqua rien dans le sous-sol en bon ordre où les tubes de verre indiquaient des niveaux en rapport juste avec la fabrication. Par la mode des parfums blonds, tous les liquides étaient pâles.

M. Martel avait en mémoire les vieilles compositions foncées au baume du Pérou et au styrax. Il estimait que la marchandise la plus sombre d'aujourd'hui était autrefois la très claire.

Dans la cave aux infusions en verrerie, les balarus : gros flacons de courte encolure, alignés sur casiers selon la symétrie pharmaceutique, contenaient dans l'alcool, à remuer tous les mois pendant six ans : l'ambrette, les graines de palmes, la fève tonka, le musc et l'ambre. Le bruit des turbines battant dans l'alcool les pommades enfleurées de Grasse brisait la douceur du souterrain où palpitaient calmement les pompes.

Le malaxage durait quarante-huit heures pour l'infusion première attaquant la graisse vierge que ce lavage ne purgeait pas de tout le parfum. Une deuxième infusion donnait un alcool bon pour les eaux de toilette et les lotions. La pommade turbinée encore odorante, tant le saindoux retenait énergiquement le fantôme des fleurs, servait pour les savons fins. Ce travail de secouer ensemble de l'alcool et de la graisse parfumée plaisait techniquement à M. Martel mais n'agréait pas à son économie, car le prix de la main-d'œuvre était coûteux pour surveiller pendant deux jours le remuement de dix kilogs de pommades dans dix litres d'alcool où il aurait suffi de ver-

ser vingt grammes d'essence absolue. Il était homme en qui vivaient deux âges du métier et qui ne pouvait s'empêcher d'aimer ce qu'il avait toujours fait.

Congelé dans les machines frigorifiques, le parfum décanté abandonnait au filtrage les minimes brins de saindoux encore suspendus dans sa liquidité. La perfection du métier était de glacer à une température égale à celle du plus grand froid des pays acheteurs.

On mettait l'hiver dans la bouteille pour qu'étant sur elle il ne change pas son aspect. L'eau de Cologne réfrigérée restait limpide aux devantures des villes à grandes neiges. La congélation devait être différente pour l'Argentine ou la Russie.

Délivrer le liquide du dernier brouillard de graisse intimement mêlé par la profondeur du malaxage, n'était possible qu'à filtrage par vingt degrés de froid qui étaient bien mentionnés aux catalogues ; mais on ne descendait jamais en réalité au-dessous de six, ce qui suffisait largement à des parfums vendus dans des magasins bien chauffés.

M. Tys disait :

— Les bonnes clientes n'entrent pas aux boutiques qui leur font le nez rouge.

Dans le souterrain plein d'outillage et de matières riches, des hommes peu nombreux surveillaient le liquide embaumé, endormi des

années ou palpitant en pulsations finales pour arriver, poussé par l'air comprimé, aux filles remplisseuses de flacons de cristal.

M. Martel, content de la mise en fabrication du nouveau parfum qui lui était un succès personnel n'en montrait pas une joie aussi évidente que celle qu'il aperçut soudain sur le visage de M. Herquel illuminé par la réussite du liquide régénérateur de la peau humaine. Les pommettes de M. Herquel étaient hautement colorées d'allégresse et de chimie ; sa joie rosissait un épiderme enduit de sa triomphale préparation :

— Mes expériences vont aboutir à la destruction de l'usage des pâtes et des poudres. J'appliquerai la radiologie à la parfumerie, d'abord par le fard lumineux, l'enduit radioactif qui donnera au visage humain l'éclat d'une ampoule électrique et recréera dans la peau une puissance supérieure de vie.

Puis j'augmente la force des essences. Le radium multiplie et perpétue l'énergie de tout ce qu'il touche. L'extrait de rose imprégné par lui aura cent fois en intensité et en durée la force de l'extrait pur déterpéné par mon procédé dont j'ai donné le brevet à la maison. Je pars d'un produit qui ne contient que les constituants oxygénés renfermant seuls l'arôme; j'ai éliminé les hydro-carbures, terpénes, sesquiterpénes, les résines et les cires. Puis j'obtiens

par l'addition de radium le parfum perpétuel.

L'imagination scientifique de M. Herquel dépassait la puissance des plus vieux mensonges du métier et le rêve de M. Marius Sénecca de la maison Xavier Massiera, épris de trouver le liquide duplicateur des essences.

M. Martel ne s'anima pas à cette révélation :

— Ce ne serait pas la première fois qu'un homme très intelligent ruinerait une très belle affaire. Nous faisons huit millions de francs par an, en fards, poudres, crêmes et lotions. Si nous annulons ces produits par votre invention, nous perdons huit millions d'affaires sans savoir ce que nous allons gagner. Les femmes aiment se mettre des choses sur la figure. Là-dessus elles diront en savoir plus que tous les chimistes du monde et garderont leur habitude qui est de se colorier la peau et non de croire à vos pharmacies.

M. Herquel n'avait pas compté assez avec la routine. Il réfléchissait à proposer ses travaux à la Société Française du Radium.

Le sifflet de fin de travail résonna sur sa méditation Il s'écarta de la porte de sortie. Il n'aimait pas les ouvriers et se plaignait de devoir habiter près de l'usine au milieu de gens qu'il appelait : « de la population à casquettes ».

Raoul, tueur de bœufs, tant amoureux de Berthe Ravisé, mettait toujours des coiffures à visière et son amie allait en cheveux qui

étaient charmants, de couleur blonde comme les imagiers en ont fait aux saintes de vitrail. Le dimanche elle y posait un chapeau à plumes l'hiver, à fleurs l'été. Quand ils allaient en campagne au-dessus de la Courneuve, ils revenaient avec le chapeau à fleurs sur la tête du tueur de bœufs et sa casquette sur les cheveux blonds de Berthe. Chanter en bande plaisait à la grande sagesse d'Aimée Coco qui disait :

— Plus on est, moins on fait de bêtises. Si tu partais toute seule avec un, ta mère aurait les foies.

Ce qui signifiait qu'elle aurait peur, à quoi Raoul, tueur de bœufs, répondait :

— Je suis bon tout seul à respecter ma fiancée.

Cet homme de vingt-cinq ans qui meurtrissait de grosses bêtes avait pour cette petite fille l'adoration des bergers devant Jésus. Il la venait souvent chercher à la sortie de l'usine.

Les ouvrières se tenaient en rang jusqu'à six, tant qu'elles pouvaient s'inscrire sur la largeur du trottoir. La camaraderie d'atelier ou de quartier : travailler ensemble ou loger en même lieu, leur était une fraternité. Incapables de la solidarité corporative des ouvriers, car elles n'étaient que peu syndiquées et perpétuaient entre elles d'acrimonieuses rivalités, elles avaient comme une honte physique de

la solitude. Celles qui ne faisaient pas route avec un homme tenaient au bras d'autres filles. Leur chaîne de coudes gênait le chemin aux ouvriers plus rapides à marcher seuls. Elles portaient la trace et l'odeur de leur métier : les saquières et les cartonnières tachées de colle ; les poudrières aux cils blanchis ; les flaconnières aux mains embaumées.

M. Tys salué par M. Prevel : « Équarissage », fut courtois à ce propriétaire des terrains touchant son usine et qu'il voulait acheter ce dont M. Prevel, homme aimable vêtu de noir, le félicita, remuant à paroles lentes sa bouche pâle dans une figure qui semblait un échantillon de sa marchandise, car elle était blême à pustules rouges. La poudre Rachel aurait convenu à ce teint cadavre. M. Tys parla de sa fabrication sans recommander spécialement cet article :

— J'agrandis mes installations. Je fais un métier où l'on peut s'enrichir sans ruiner personne.

L'équarisseur à peau de passoire en prétendit autant :

— Moi aussi. Mon industrie comme celle de la parfumerie ne progresse que dans la fortune générale. Mes affaires sont excellentes quand il y a beaucoup de luxe de table, et les vôtres quand il y a beaucoup de luxe de corps. Depuis deux ans je recevais assez de bêtes

à plumes, signe de richesse. Les marchands de volailles me vendent leurs pièces avariées. Dans les périodes de prospérité, on mange abondamment de la viande et on use du parfum. L'odeur un peu sévère de mon usine est un indice de la fortune française comme le souffle délicieux de la vôtre. Plus on abat à la Villette, plus je reçois de bêtes refusées pour la consommation, la proportion des malsaines étant à peu près invariable dans le total des troupeaux. Plus aussi je reçois de nivet de boucherie. Nous appelons ainsi les déchets. En période riche le détaillant pare fortement les morceaux, vend la côtelette à os râclé ; on a du nivet d'étal ; en période pauvre le client veut la côtelette brute et dévore tout, graisse et peau.

M. Tys parla :

— La parfumerie n'est pas un article de luxe. Elle est démocratisée. Avant la guerre une ouvrière achetait sa boîte de poudre de riz treize à quinze sous, et aujourd'hui dix francs. Il y a un grand engouement pour les parfums mais le public a plus de connaissance. L'article bon marché ne se vend pas. La France commence à se civiliser par l'hygiène. Naguère ses paysans ne se lavaient que quand ils allaient se faire raser, pour que le savon du coiffeur ne laisse pas sur leur visage une trace blanche entre la crasse des pommettes et du cou.

Leur nettoiement quotidien était de s'essuyer les yeux puis ils allaient au travail. Aujourd'hui beaucoup plus de monde se brosse les dents. Notez dans les journaux l'importance des réclames pour dentrifices : eaux, pâtes et savons.

L'équarisseur loua encore son métier :

— Vous êtes hygiéniste. Moi aussi. Plus vous fabriquez de dentrifices plus on me demande d'os pour le manche des brosses. La boucherie hippophagique nous a fait du tort. Nous ne travaillons plus beaucoup de chevaux. Avant qu'on ait l'habitude de les manger on soignait longtemps ceux malades. On les faisait durer jusqu'à ce qu'ils crèvent bons pour l'équarisseur. Aujourd'hui dès qu'un cheval boite on le vend au boucher, ce qui est plus avantageux que d'appeler le vétérinaire. Je manque d'os. En brosserie dentaire, l'Allemagne et la Suisse consommaient beaucoup l'article français. Aujourd'hui la France achète autant que l'étranger.

La foule de midi continuait : les ouvrières de la parfumerie L. T. Piver & C^ie^ venaient derrière celles de l'usine Tys, puis des filles de filterie, cotons à coudre, des cérusiers soumis au plomb, des allumettiers au phosphore, des hommes de métiers puants : matières organiques, pétroles, engrais, chiffons, des ouvrières de raffinerie, aux doigts limés, réputées

fortes en gueule, et dites les casseuses de sucre. Devant les patrons en courtoisie passait la terrible force des faibles.

Les industries charognardes répandaient l'odeur du skatol, base de tous les bons parfums. L'usine de M. Prevel avait la même haleine qu'un pot de civette. Le relent de la fiente et de la bête morte, vivace comme celui de la fleur, régnait sur le souffle aimable des essences précieuses. L'infection d'Aubervilliers avait une aussi grande énergie que la suavité des champs de jasmin de Grasse.

M. Prevel invita M. Tys à venir pêcher des truites en son étang de l'Oise :

— Je les nourris de viande d'équarissage. La truite est le poisson porc ; gavée de charogne elle devient épaisse et reste délicate.

Il loua les facéties de son industrie :

— La jolie femme se soigne par l'hémoglobyne et les produits pharmaceutiques tirés du sang de la Villette. Le manche de sa brosse à dents est taillé dans un tibia de cheval. Et elle adore la truite meunière nourrie de viande puante.

M. Tys ne répandait pas ainsi les secrets de son métier, mais loua la clientèle :

— La beauté de la femme est aussi importante au commerce que l'eau et le soleil à la végétation.

M. Tys lisait toutes les lettres reçues de ses clientes :

Lavise. Lago di Garda.

Monsieur,

... Je vais vous expliquer les nombreux défauts de mon teint afin que vous me disiez si je puis employer tous vos produits de beauté ou seulement quelques-uns, de quelle manière, matin et soir ou pendant la journée de préférence.

Mon épiderme est gras, luisant et, dans les coins du nez il se forme toujours une sécrétion huileuse, bien que j'aie soin de le laver plusieurs fois par jour avec l'eau astringente avant d'y mettre la crème et la poudre. Ce qui me désole de plus en plus c'est que depuis quelque temps, je ne sais si c'est pour avoir employé des produits qui n'allaient pas à mon genre de peau, celle-ci au lieu de s'améliorer se gâte de plus en plus. Sur les joues les pores sont très ouverts. Au-dessous des yeux commencent à se former des plis. Croyez-vous que je puisse retrouver mon ancienne fraîcheur ?

. . . . . .

Brive (Corrèze).

MONSIEUR,

J'ai la peau du nez en très mauvais état, d'un luisant désespérant ; les pores en sont dilatés. Elle a aussi tendance à être rouge ; le matin surtout au réveil c'est affreux. N'auriez-vous pas dans vos nombreux produits de quoi corriger cette affection qui me désole. Je vous en supplie, donnez-moi quelque chose...

M. Tys était fier de ces confidences sur les misères de la peau. Grand prêtre de la religion des apparences il dépassait la puissance de l'amant et du confesseur. Régénérateur du visage, Embellisseur, cela comptait plus pour la femme que d'annoncer une religion nouvelle.

L'âme féminine lui était par les soins d'épiderme familière et claire. Maître d'une force impérissable : la coquetterie, il étudiait par elle le remuement du monde et la fortune des nations. Il calculait qu'un pays devenait riche d'après le nombre de femmes qui lui écrivaient pour s'embellir. Aucune religion ne faisait le tour de la terre, pour incliner partout les peuples à une même dévotion. Lui Tys accomplissait cela par sa puissance commerciale : qu'en toutes langues et sous tous climats des lèvres de femmes invoquaient ses produits avant d'invoquer Dieu dans leur prière, car il était celui qui tente ce que Dieu n'avait pas voulu faire : prolonger la jeunesse.

De Christiania et de Constantinople on lui écrivait : « J'ai ma première ride ». Il savait que cela était le commencement de l'enfer, et qu'à aucun autre au monde qu'à lui ces femmes ne disaient ces choses. Il était pour elles le Magicien.

Ses dossiers contenaient de nombreuses lettres de soldats. Ils lui avaient demandé du parfum avec beaucoup de soin et non brutalement au hasard :

Envoyez-moi votre flacon carré numéro 3 dont la forme est très commode pour aller dans ma cantine.

M. Tys avait créé des parfums masculins. Il distinguait les odeurs mâles et les odeurs femelles, trouvait le jasmin charmant sur une femme blonde, écœurant sur un homme à qui conviennent l'ambre, le cuir de Russie, la rose-thé autrefois composée en ajoutant du thé à la rose.

M. Tys concevait de joindre à la parfumerie la médecine ; de rompre la routine empirique des instituts de beauté, des masseuses du visage et de vulgariser la science de la peau humaine. Prudent en cette intention, il ne se hâtait pas d'y risquer le grand renom de sa maison fait de charme et de mystère et qui ne pouvait sentir la clinique et la fiole de pharmacie.

Il s'appliquait lui-même aux belles lettres de sa publicité.

Il jugeait détestable d'utiliser pour les parfums la grossière réclame du produit médical. Sur la qualité des odeurs la femme est souveraine, devant la pharmacie le malade est esclave. Le souffrant a foi en la guérison promise et court acheter ce qu'il espère son salut. En parfums la femme compare. Sa naïveté n'est sans limites que pour l'embellissement du visage. Elle croit alors tout ce qu'on lui dit et paie n'importe quel prix.

M. Tys ne voulait point la même qualité d'annonces aux produits de beauté qu'aux parfums pour quoi il se servait peu des pages à sept mille francs de l'*Illustration*. Il préférait la notoriété de sa fortune, le récit, dans le *Figaro*, des fêtes données en son hôtel qui faisaient dire de lui : « Il réussit dans ses affaires ». Il y ajoutait le scandale intelligent comme celui du procès contre M. Ambert, son ancien fondé de pouvoirs, qui eut l'imprudence de trop prétendre qu'ayant toutes les formules de Tys, il ferait aussi bien et à meilleur marché. Ce fut une bonne occasion à M. Tys d'expliquer en audience publique la perfection de sa maison et qu'il ne suffisait pas d'avoir des recettes, cependant si remarquables qu'un associé traître en espérait tirer fortune, mais qu'il lui manquerait les vieux alcools, la qualité première des essences, et la perfection dans l'ordre du travail.

Il fallait vingt ans pour ajuster une fabrication de parfumerie. M. Ambert devait prendre son tour. Sa publicité énergique, habile et abondante ne corrigeait pas une usine sans perfection ni originalité. Lui, Tys, ne faisait pas tant d'annonce. Il travaillait.

Il obtint cent mille francs de dommages, envoya le jugement à tous ses clients, les informant qu'il ne leur fournirait plus ses produits s'ils achetaient ceux de M. Ambert.

La vogue momentanée célébrait des maisons vantant bien des articles mal fabriqués. Jamais il ne s'était tant créé de parfumeurs que depuis la guerre, mais après l'engouement dû à l'habileté des annonces, le public revenait aux anciennes maisons. Elles augmentaient leur chiffre d'affaires tandis que les parfumeries récentes déposaient leur bilan.

M. Tys n'avait pas cédé à la frénésie de publicité entraînée par les marques secondaires qui utilisaient en plus de l'impression illustrée, la chanson de café-concert et la projection cinématographique : des papillons voltigeaient autour d'une rose, une main approchait un flacon de Reine-Rose, de Beauchamp. Les papillons abandonnaient la fleur pour venir au parfum.

La reproduction des lettres et de la photographie des femmes célèbres répondant avec louanges à l'envoi gracieux des produits de

la maison était un procédé de charlatannerie mondaine trop vulgarisé pour rester dans les usages d'une grande marque.

M. Martel estimait que la maison Tys devait être première à changer la mode fatiguée de trop d'imagination et proposer l'absolue simplicité : *BOUQUET A*, de Tys ; en opposition aux romances : *PARLEZ-LUI DE MOI. UN JOUR VIENDRA.*

M. Tys jalousait de réussir cette littérature des étiquettes mieux qu'Houbigant, discret en termes exacts : *QUELQUES FLEURS. UN PEU D'AMBRE.*

Coty se servait de mythologie infernale dans : le *STYX* ; de solennité dans : *AMBRE ANTIQUE* : d'hermétisme du mot rare dans : *ORIGAN.*

Depuis l'abolition des extraits simples appelés par leur nom : Œillet, Violette, Bergamote : l'intelligence des chefs de maison était active à trouver des noms inattendus. Le parfumeur de Paris avait besoin de plus d'imagination que le fabricant grassois travaillant sur des masses constantes dans leur appellation : jasmin, rose, oranger.

M. Tys avait pris à Rémi Belleau : *L'AVRIL* ; à Victor Hugo : *FAISONS UN RÊVE* ; à Madame de Noailles : l'*ODEUR DES SAISONS*. Aux rayons de sa bibliothèque bordés d'une baguette de cuivre s'alignaient des reliures riches marquées de l'*ex libris* de la maison : **Tys**, de même dessin qu'aux flacons, fards et savonnettes.

Au-dessous des poètes étaient les livres des archéologues, des historiens, les livres religieux.

M. Tys avait encore en cette recherche la collaboration des femmes passionnées de fines odeurs, non plus des lettres dégoûtantes sur les misères du visage vieilli mais sur le ravissement de sentir bon :

MONSIEUR,

Je parfume mon bain avec votre *TROËNE DE CHLOÉ* et m'y sers du savon *FLEURS AIMÉES*. Pour mon visage j'emploie le savon : *L'AVRIL*, et pour mes cheveux : *DES ROSES*. Dans mon linge je mets : *PARFUM D'IDOLE*, dans mes fourrures : l'*AMBRE DES MAGES* et dans mon mouchoir : l'*ODEUR DES SAISONS*.

Je suis fatiguée d'accumuler. Je ne me renouvelle qu'en supprimant. J'adore vos parfums, mais ils m'ont lassée. Je les ai employés et mêlés de cent manières. Pourquoi ne suis-je pas assouvie par ce que vous faites, qui est beau et que j'aime. Il me manque le parfum qui serait le cantique de toutes les fleurs...

M. Tys rêva sur cette lettre signée Denise Brody, sur papier gravé : de Braquais-Sâtre. Il pensa y lire le titre qu'il s'efforçait d'inventer : *CANTIQUE DE TOUTES LES FLEURS*. Il simplifia : *CANTIQUE DE FLEURS*. Brusquement il eut la divination :

LE CANTIQUE DES CANTIQUES.

Il ouvrit la Bible au millénaire chant d'amour où sont nommés les parfums hébreux, « tous les aromates des marchands » : le nard, la myrrhe, le troëne, l'encens, le safran, la cinnamome, le roseau aromatique, l'aloès.

M. Tys se réjouissait lentement. Certain de tenir les mots qui attireraient le sourire des femmes, il étudia, d'après le vieux texte sacré, la forme du flacon de cristal où les inscrire en or :

Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe
Qui repose entre mes seins.

. . . . . .

Ton sein est une coupe arrondie.

Il dessina le sein de la Sulamithe et y posa un bouquet de myrrhe. Il voyait gravées dans le verre les montagnes des aromates où fuyaient la gazelle et le faon des biches.

L'antiquité de son métier surgissait du poème plein des noms de parfums anciens respirés par Salomon sur le beau corps de sa favorite macéré dans les aromates ; offerts en présent par les rois mages à Jésus né dans l'étable : l'encens et la myrrhe gardés dans les trésors avec l'or. Il chercha si déjà avait existé dans le flaconnage la forme du sein de femme.

Une armoire échantillonnaire contenait en beau rangement les bibelots du parfum : baguettes de cristal doré de l'Orient ; gûlab-dan : bouteille de cuivre à jeter l'eau de roses

encore utilisée aux harems malgré l'invention des vaporisateurs émettant du brouillard par pression d'air au lieu de diviser le liquide en gouttes dans les trous du capuchon de métal.

Celle pour qui fut écrit le *Cantique des Cantiques* s'était ainsi parfumée par aspersion et imprégnée d'huile odorante devant les feux aromatiques.

Des flaconniers de toutes époques françaises en gaînes de cuir, d'or ou d'émail contenaient de minimes fioles. Dans une trousse Louis XIII étaient le miroir, la spatule d'acier pour écraser les pâtes, le peigne de corne à double denture fine d'un côté, grosse de l'autre, construit en arête de poisson.

Les étuis à deux ou quatre loges indiquaient les modes anciennes de porter sur soi de l'essence. La femme se parfumait en ville comme aujourd'hui elle se poudre ou se met du rouge aux lèvres, ce qui paraissait une habitude récente car les poches centenaires ne portaient d'autre enduit que les mouches. Le fard et la poudre étaient autrefois maniés au cabinet de toilette.

Un livre flaconnier portait sur le plat :

La fidélité nous unit.

et sur le dos :

Étrennes
du Sentim.

Une boîte Louis XV en paille tressée à dessin de fleurs était un fin travail dans une pauvre matière. Il n'y restait qu'un petit entonnoir d'or.

Les flacons de la parfumerie moderne changeaient l'usage ancien de la bouteille carrée ou de la ronde fiole pharmaceutique. La simplicité du cube de cristal était en pleine mode : récipient en belle matière, claire et pesante, de forme assise, résistante au renversement et commode en main. Le service artistique de la maison recevait les offres des dessinateurs et ne faisait rien lui-même que choisir et proposer. Flaconner en sein de femme était une innovation dont souriait l'orgueil industriel de M. Tys. Il y voulait un parfait cristal, non comme celui sombre du temps de guerre où la pénurie de charbon diminuait la qualité et la quantité des fabrications de verrerie. On avait manqué de flacons, de carton et été obligé de livrer du médiocre dont M. Tys était grandement peiné. La tristesse de la guerre était pour lui dans la défiguration de sa marchandise. Il espérait du *CANTIQUE DES CANTIQUES* le retour à la perfection de son œuvre. Il était prêt à y atteindre en réduisant son profit sur le client, car il estimait qu'une bonne maison doit opposer le bénéfice constant au bénéfice immédiat. Il avait refusé de livrer à des commissionnaires un produit inférieur. Il manquait la vente pour garder le renom de sa marchandise.

Il avait coutume de dire :

« Tout le monde peut être parfumeur ; mais il n'y a qu'une maison Tys, successeur de Janvier ».

Cet orgueil s'appuyait sur cent cinquante ans de commerce commencé en 1780 par Paul Janvier sous l'ordre des statuts établis en 1190 par Philippe-Auguste, confirmés en 1656 par Louis XIV pour régir : « Ceux qui ont droit de faire et vendre toutes sortes de parfums, poudres, pommades, pâtes pour blanchir et nettoyer la peau, savonnettes, eaux de senteur, gants, mitaines et étoffes de peau. »

Paul Janvier ayant payé maîtrise de 550 livres après trois ans d'apprentissage et quatre ans de compagnonnage acquit rapide renommée en ne vendant que des produits de sa propre fabrication selon le commandement du Parlement de Paris. Il ouvrit boutiques aux galeries du Palais-Royal et contre le mur extérieur de celui de Versailles où il installa en plus une jolie fille, vendeuse à l'éventaire, sur un repos des grands escaliers. La cour parfumée lui fut fidèle et riche cliente, ainsi que le prouvait le livre journal écrit de sa main et conservé dévotement par M. Tys. Paul Janvier, commerçant soigneux et économe, l'avait relié d'un vieux parchemin écrit de bonne encre encore noire malgré 150 ans d'aération. On y distinguait :

... solde somme de cinq cents...

autour du titre en surcharge :

JOURNAL
A

A l'intérieur, la page de garde portait l'invocation :

Au Nom Du
Père Et Du Fils
Ains.

Chacun des mots pieux et l'abréviation :

Ains.

pour : Ainsi soit-il, commençait par une majuscule. Le marchand se mettait en prière avant d'ouvrir ses comptes. Ce livre évoquait toute la vieille probité du commerce français.

Une première inscription du 18 août 1788 était pour Madame la princesse de Lamballe :

Un pot de pommade au jasmin..	1 livre 16 sols
Six livres poudre fine.....	3 livres 10 sols

Le seul mauvais payeur était M. le comte d'Estremont. L'inscription des fournitures à lui faites n'était pas barrée des trois traits d'acquit inclinés de gauche à droite que la main de Paul Janvier avait partout ailleurs tracés.

M. le comte d'Estrémont devait toujours à la maison Janvier, Tys successeur :

Du 30 juin 1781.

1 Double bâton de pommade au bouquet	1 livre 10 s
1 Phiole poisson eau de Chypre.....	3 livres
2 paires de gants de daim fin.....	10 livres

et beaucoup d'autres choses, ce qui faisait dire à M. Tys chaque fois qu'il ouvrait le vieux livre comptable : « Il venait souvent cet animal-là. »

Madame de Belval aussi, à qui Paul Janvier avait tant fourni de mouches et d'eau de bergamote, mais elle payait bien.

Les pages mentionnaient les noms d'abbés excellents clients. On vendait beaucoup de poudre à perruque, comme celle qu'il fallut le matin du 3 septembre 1792 pour orner une dernière fois la tête de la jolie Piémontaise blonde Marie-Thérèse de Savoie-Carignan, princesse de Lamballe, qui passa au bout d'une pique devant la boutique de son parfumeur.

Les gouvernements changèrent de nom, les peuples de croyance ; la fortune changea de mains, le luxe changea de formes ; les femmes passaient de la robe à paniers au fichu à la victime, de la pavane à la Carmagnole. Paul Janvier, serviteur de leur beauté, sauvait, à travers la Révolution, le sourire du parfum français. Ses factures portèrent les millésimes du calendrier républicain :

20 pluviôse An IV

Au beau Jardin

Palais de la Révolution

Paul Janvier

Marchand Parfumeur

Tient fabrique et magasin de gants, poudres, pommades et parfums, ainsi que le véritable rouge végétal qu'il a porté au plus haut degré de perfection.

Paul Janvier entendit de sa boutique fameusement achalandée les cris du peuple autour des charrettes menant les condamnés à la guillotine de la place de la Révolution ; puis le remuement de l'armée impériale levant aux Tuileries ses sabres et ses baïonnettes trempés dans le sang de toute l'Europe.

A l'ouverture, en 1806, de la rue Napoléon, Paul Janvier y transporta son magasin devant quoi passèrent, en 1815, les Cosaques vermineux allant camper aux Champs-Élysées. La rue Napoléon, devenue rue de la Paix, Louis Janvier succèda à son père Paul. Il orna la boutique des armes de S. A. R. Adélaïde d'Orléans :

« Aujourd'hui huit mai, l'an de grâce mil huit cent vingt-neuf, Mademoiselle Eugénie-Adélaïde-Louise d'Orléans, étant au Palais-Royal, s'étant fait rendre compte des bonnes vies et mœurs de M. Louis Janvier, l'a nommé son parfumeur, lui permettant d'en apposer le tableau aux armes de Son Altesse Royale au-

devant de sa maison et d'en prendre les qualités dans toutes les assemblées. »

M. Tys continuant cette vieille renommée d'un métier bien fait en avait augmenté la puissance par le perfectionnement de l'usine d'Aubervilliers.

Dans la boutique de la rue de la Paix, depuis 115 ans à la même place, M. Tys maintenait la gloire du travail commencée par Paul Janvier dont l'enseigne :

AU BEAU JARDIN

plaçait honnêtement le métier sous la souveraineté des fleurs.

M. Tys y avait ajouté la chimie et modifié la présentation du parfum. Le premier il créa le grand luxe du récipient, puis celui de l'écrin. Fier d'être maître dans un vieux métier français il avait orgueil à orner son bureau des mortiers de marbre et des bassines de cuivre de Paul Janvier. Sur l'outillage moderne de son usine continuaient des gestes ouvriers commencés depuis 150 ans pour la gloire de la marque :

JANVIER.

M. Lagredé, voyageur de la maison, chaque fois qu'il revenait du tour du monde, s'étonnait que M. Herquel fut tout ce temps resté à la même place.

Ces deux hommes s'opposaient par la vieille jalousie de la vente et de la fabrication. Le voyageur estimait que la fortune de la maison Tys était due à ses heureux voyages et sa grande habileté à vendre les parfums dans le monde entier. M. Herquel prétendait la chimie première dans les succès de la marque.

M. Lagredé était homme de riche apparence à grosses bagues et cravate épinglée de belle perle. Ses malles portaient étiquettes des premiers hôtels du monde. Il avait ordre de ne voyager qu'en sleeping-car et de se loger non en chambre mais en appartement.

Ambassadeur de la maison Tys, il devait présenter avec noblesse ses beaux produits.

M. Tys avait pour lui une amitié joyeuse. Il ne le bousculait jamais en paroles et ne lui tenait point de propos plus humiliant que de lui rappeler qu'il ne devenait pas assez riche :

— Vos commissions vont atteindre cette année 200.000 francs. Connaissez-vous une maison de Paris qui garderait un voyageur à ce prix ? On aime être bien représenté mais on ne veut pas que le représentant gagne trop. J'estime que vous ne gagnez pas assez. Partout où vous passez dans le monde, on ne devrait plus aimer d'autres produits que les miens.

M. Lagredé avait l'habileté d'adhérer vivement à cet orgueil de la conquête commerciale et de s'y prétendre mal fourni en quantité par la fabrication.

Il était souvent prié à la table de M. Tys, car sa causerie n'était pas que de choses à noter au bureau mais de rapports aimablement dits sur tout ce qu'il avait vu dans son périple et à quoi le patron augmentait sa science du monde :

— A Vladivostock nous avons embarqué un groupe de Russes fuyant la Révolution. Parmi eux était Marie Mikaieva, maitresse de l'ataman Semenof, qui la connut dans une taverne de Port-Arthur. Elle avait sauvé de nombreuses vies en empêchant des exécutions ordonnées par Semenof qui faisait décapiter deux ou trois hommes chaque jour. Marie Mikaieva était née dans un village de l'Amour où on parle un russe incompréhensible à Moscou. Une sauvage, mais quelle femme. Vingt-cinq ans ; des yeux comme je n'en avais

jamais vu : douceur et cruauté. Semenof l'expédiait avec quinze millions de bijoux car les communistes la voulaient tuer. Elle avait commandé une compagnie de cosaques. Elle était sur notre bateau la meilleure carabine du bord pour tirer les oiseaux de mer. Toute une baronnie décavée était autour d'elle : gens qui faisaient la noce comme les Russes savent la faire ; se saoûler, se vautrer, se flanquer des coups. A Chang-Haï où la prostitution est russe, Marie Mikaieva payait pour qu'on ferme derrière elle et ses barons la porte du lupanar. Ce qui se passait là-dedans, vous pouvez rêver tout ce que vous voulez, vous ne l'imaginerez jamais : des caisses de champagne, des kilogs d'opium, des coups de cravaches rouges sur la peau blanche des femmes nues : l'enfer, la cour de Russie. Marie Mikaieva saoûle payait les femmes avec ses bijoux. Elle leur donnait des bagues de 300.000 francs volées par ses cosaques. Le lendemain nous allions chercher ça à la russe, au revolver, et nous donnions un prix raisonnable. Elle avait une grande confiance en moi. Nous allions ensemble dans les magasins tenus par les Chinois : Tchin ! Tchin ! Chinaman ! Shop ! Shop ! Elle me faisait des scènes sauvages quand je freinais ses caprices.

Je ne voulus pas lui laisser acheter une machine à écrire, qu'elle aimait parce que ça brillait et que ça faisait du bruit. Elle trépignait

devant le marchand et jurait qu'elle me tuerait. A bord elle se mit à genoux devant moi et m'embrassa les mains. Elle était musquée, autant par ses parfums génitaux que par ce qu'elle versait sur elle. Le musc de femme a une odeur bien plus fine que celui de chevrotin. Passionnée d'odeurs elle emportait de Russie des flacons de Ferand à Moscou, à qui nous avons beaucoup fourni ; il occupait six mille ouvriers avant-guerre. Quand retrouverons-nous cette belle clientèle ?

— J'ai passé aux profits et pertes, dit M. Tys, les commissions livrées en Russie. Toutes les maisons de Paris ont été prises. Les bolcheviks nous coûtent cher.

M. Lagredé répondit :

— Ils deviendront clients. Nous leur devons une appréciable publicité en Orient qui se suffisait en parfums, mais n'en a jamais fait que trois ou quatre sortes ; ceux sacrés : l'encens, la myrrhe, le santal ; celui profane : la rose. Les Russes réfugiés à Constantinople y ont porté l'habitude de nos produits.

Moscou se souvenait toujours du père Roure, le Grassois qui, au temps où il n'y avait pas de chemin de fer qui y menât, mit sa malle sur un traîneau à la frontière russe, son derrière sur sa malle et resta quinze jours en chemin dans la neige pour aller vendre ses parfums. Personne à Grasse n'avait voulu lui prêter dix

mille francs pour le voyage. Il revint avec deux millions de commandes et alors trouva des capitaux.

J'ai appris à Marie Mikaieva à exiger partout nos articles. Elle hurlait chez les marchands qui lui en proposaient d'autres. Sa cabine me rappelait le trésor d'Abd-el-Azis où il y avait des armes et des bijoux superbes mais dédaignés. Le sultan préférait les chambres remplies de pianos, de bicyclettes, de machines à écrire, de graphophones, de jouets mécaniques et d'articles de Paris.

Son successeur Moulaï-Hafid : Moule-à-Figue, eut d'autres jeux. J'ai vu ses lions auxquels il jeta le rogui déjà bien rudoyé. Le supplicié, mâché de coups de triques, écartait les bêtes par la force de son regard et hurlait à Moulaï-Hafid les injures, les sarcasmes et les malédictions. On excita contre lui les fauves par les cris, la fusillade. Un seul osa lui entamer l'épaule d'un coup de patte. Le rogui se releva. Il fallut le sortir de la cage, vivant et insultant. Il y avait là quelques caisses vides dont plusieurs de nos expéditions. On en fit un tas sur lequel on posa le révolté abondamment arrosé d'essence et de coups de bâton et on mit le feu. On lui frappait encore la tête pour le faire taire pendant qu'il brûlait.

Marie Mikaieva était capable d'une pareille férocité. Elle voyageait avec une demoiselle

de compagnie, très belle et un secrétaire encore plus beau. A Venise elle eut assez de lui et le paya pour qu'il s'en aille ; il faisait des difficultés ; elle lui flanqua dans le hall de l'hôtel une volée qui lui fit regretter de ne pas être parti plus vite. Je n'ai jamais vu une femme sauter et frapper avec cette force et cette agilité et sans faire tomber sa chevelure ; elle se coiffait serré par habitude de cavalière. C'était le secrétaire qui était dépeigné.

Elle avait un brusque dégoût des hommes qu'elle avait choisis. Au Caire elle prit un marchand de cigarettes, un de ces petits Égyptiens tout velours.

Elle était bonne. A Corfou nous embarquâmes comme passagère de quatrième classe une grande dame russe, ruinée par la Révolution. Marie Mikaieva la fit mettre en première classe et à table à droite du commandant. La dame nous apprit le dernier bal de Wrangel à Odessa. Les rouges avaient progressé beaucoup plus vite qu'il n'aurait cru que son armée reculerait. Le bal eut lieu quelques heures avant qu'on ne fut obligé de s'écraser pour fuir sur les bateaux. Tout ce beau monde avait bu ce qui restait et fait l'amour. Ce que la grande dame russe laissait entendre de cette partie de consolation donnait à Marie Mikaieva le désespoir de ne jamais rien voir de si beau, même dans les maisons de Chang-Haï. Elle

écoutait cela en mangeant son beefsteak avec ses mains.

Elle allait à Genève. Elle croyait que c'était en Angleterre. Elle avait obtenu au hasard des formalités et des protections un passeport pour la Suisse. A Venise je l'ai confiée à un protestant qui ne se nourrissait que de légumes et buvait de l'eau.

Ce prédicant végétarien m'a rendu grand service en prenant soin d'elle. A Chang-Haï, à Calcutta je pouvais la sortir, au Caire déjà moins ; à Venise elle était impossible. La voyez-vous au café de la Paix tirant avec ses ongles un Châteaubriand aux pommes soufflées ou trépignant aux Galeries Lafayette si on ne lui mettait pas tout le rayon de soierie dans des taxis.

Nos ministres des Affaires étrangères sont étrangers aux affaires. Ils ne savent pas bien ce qui se passe dans le monde. On est très français aux Indes. Nous sommes toujours les compagnons de Tepoo-Sahib. Les Anglais y sont détestés, mais malins. Ils ne veulent pas heurter les sentiments de la population en empêchant les sacrifices humains et ils pensent que quand on offre un Indou à Siva ça en fait toujours un de moins. Un ami m'ayant mené dans une pagode de Calcutta me dit à un moment de la cérémonie : « Il faut que vous sortiez ; je ne peux pas vous confier pourquoi. »

Je l'ai su. On passait, en l'honneur de Siva, le lacet de soie au cou d'une fillette. Cela se pratique moins secrètement dans les petites villes.

J'ai poussé nos shops de l'Inde à la vente des parfums à brûler que vous faites pour les calorifères. Si l'idée d'embaumer les bûchers funéraires avec nos produits réussit, cela fera un beau chiffre d'affaires. Il meurt beaucoup de monde à Calcutta. Mais nous devrons fournir la marchandise en poudre et non en infusion comme pour les appartements parisiens. La poudre est plus commode à transporter et à verser en boîtes indigènes afin d'en dissimuler l'origine.

Les parsis qui donnent leurs morts en pâture aux vautours au lieu de les brûler au bord du Gange, ne sont pas une clientèle possible pour nous. Ils placent les cadavres dans des tours bâties en gradins à l'intérieur. Les oiseaux viennent dévorer les chairs. Le soleil calcine les ossements qui tombent vite en poussière. Les vautours sont fidèles à leur tour des morts. Si un de leurs congénères vient de la tour voisine il est attaqué. Ils connaissent les hommes qui ont le droit de déposer les corps. Ils leur sont affectueux autant que des chiens à nous et font la police. Si un étranger pénétrait à leur place il serait assailli par les oiseaux.

On n'est pas instruit des choses intéressantes

aux Indes par la vie de clubs à Calcutta ou à Bombay. J'ai de bons amis entre Patna et Bénarès. Je leur enverrai du *CANTIQUE DES CANTIQUES*. Le flacon nichon c'est une fière idée. Grâce à eux j'ai passé l'Himalaya et acheté directement dans le Thibet où il est bien difficile aux Européens de pénétrer. Je vous ai procuré une belle provision de musc. Vous pouvez narguer les marchands de Calcutta, parce que j'ai franchi les grandes montagnes où les cavaliers ont des lances de six mètres et un chignon sur le front au lieu d'une queue dans le dos comme les Chinois qui boutonnent leur veste sur le côté, nous sur le devant : ça fait une différence dans la manière de traiter les affaires.

J'ai trouvé là-bas un Bordelais marié à une Thibétaine. Du pays du bon vin il était venu au pays de la mauvaise eau, un peu salée, qu'on fait bouillir avec du thé vert.

Je n'ai jamais eu si froid. On se graisse le visage contre la gelée.

Des gens se croient tranquilles en voyage parce qu'ils ont des automatiques du dernier modèle : six balles dans le chargeur, une dans le canon. Quand ils ont usé leurs cartouches l'affaire est finie pour eux. J'aime mieux ne la commencer qu'avec de la bonne humeur ; on est moins gêné pour renouveler sa provision. Mon plus dévoué répondant au Thibet est l'homme

à qui j'ai fait cadeau de mon revolver. Il m'a accompagné pendant tout le voyage et se serait fait tuer pour moi ce qui m'était plus avantageux que de l'avoir tué pour défendre contre lui mon arme dont il avait envie. En beaucoup d'endroits de la terre, je suis honoré parce que j'apporte des cartouches aux hommes et le flacon de parfum aux dames. Même chez les Bédouines, qui sont les plus sales femmes de la terre, mais parfois si belles, j'ai des sympathies.

A Chang-Haï, Marie Mikaieva voulait que j'entreprenne une des trois cents bonzesses d'un temple. Il leur faut des parfums chauds. Notre *AMBRE DES MAGES* a du succès là-bas Mais nous, Européens, n'excitons pas la Chinoise. La seule femme de race jaune que je connaisse ardente est l'Annamite. Tant qu'on veut, quand on veut, ça ne fait pas encore son compte. Elle ajoute le boy, le coolie. La Japonaise n'a pas de sens. Ce sont de petits renseignements utiles à notre commerce. L'usine devrait créer des dossiers sur la qualité des femmes de toutes nations. Les marchands de champagne ne sucrent pas de même pour la Russie et l'Amérique.

Il laissa M. Tys s'arrêter à cette idée puis passa du tempérament des femmes à celui des peuples :

— La population du Japon qui compte

soixante millions d'habitants sur un territoire insulaire moins étendu que la Californie, augmente de 750.000 individus par an. Avant un demi-siècle ils seront cent millions. Le Japon devient la Prusse de l'Orient. Son industrie écarterait de la Chine tous les produits d'Europe si le Chinois n'avait plus d'horreur du Japonais que de l'Européen. La force d'expansion d'une nation peut être calculée sur le nombre de balles de coton qu'elle met en œuvre. Le Japon devient un des pays grands manufacturiers du coton. Mais il n'a pas encore essayé notre industrie, tandis que l'Amérique a monté depuis la guerre de fortes parfumeries. Les préparateurs français y font prime.

— Elle achète sans regarder au prix, dit M. Tys, nos essences végétales dont nous avons grand besoin. Nous devrions en interdire l'exportation comme font aux Indes les Anglais pour le santal. Ils empêchent la sortie du bois et de l'essence.

Le patron et le placier comparèrent les ventes des cinq voyageurs de la maison dont un allait en pays scandinaves, Hollande, Angleterre, Allemagne, Suisse, Russie ; un en Espagne, Italie, France ; un aux deux Amériques ; un aux pays danubiens, Balkans et Turquie ; M. Lagredé se réservait la Chine, les Indes, le Japon, l'Australie, l'Afrique du Nord.

Ils emportaient la collection des parfums en

écrins pour en montrer la présentation et les mêmes flacons à tiges pour les donner à sentir. Il pouvait proposer des représentants à demeure aux affaires de qui il restait intéressé.

M. Lagredé prenait des initiatives comme d'acheter du musc par-delà l'Himalaya, de la bergamote et de l'oranger à Messine ou à Reggio en Calabre. Il était fouineur. Il avait créé une grosse clientèle en Nouvelle-Zélande, un pays qui n'existait pas commercialement il y a trente ans. Il connaissait à fond l'Australie qu'il nommait le pays aux quatre fléaux : les lapins, les mouches, les cactus et le Bourgogne Australien : Australian Burgundy, une purge.

Levant sa coupe de champagne à la gloire de la maison Tys, il dit :

— J'ai fêté la Noël dans le Transsibérien, en mer, sur des bateaux au pont chargé de tortues à potage, crucifiées, un clou à chaque patte pour que le roulis ne les déborde pas. Aucun homme ne boit mieux le champagne qu'un Anglais qui se réjouit de la naissance du Christ. Sur un Cunard-line nous avons séché la provision du bateau à Christmas. La fin du voyage privée de vin fut triste. Nous transportions des animaux d'Afrique pour le Zoo de Londres, aussi misérables dans leurs cages que les Anglais sans champagne dans leurs cabines. Un homme qui a la régulière habi-

tude de boire est désespéré de désaoûler sachant qu'il ne pourra plus se resaoûler. Le mal de mer guérit de l'ivresse. Je le dis à un gentleman qui se retenait beaucoup. Il réussit à me répondre que, comme il ne restait plus un magnum chez le steward, il préférait garder ce qu'il tenait que de le jeter à la mer, car c'était de la très bonne marchandise : carte noire extra dry.

Le voyageur racontant son périple nommait les lieux des vieux chemins de caravanes ; les antiques routes des aromates où depuis des milliers d'ans passait le trafic des précieuses essences : de la rose de Syrie au musc du Thibet, du camphre de Chine à la bergamote de Sicile.

Il portait le parfum français aux femmes voilées d'Asie, aux Geishas de Tokio ; il allait sur les mers orientales où les pêcheurs trouvent l'ambre, vers le Japon, les Moluques et Coromandel. Il en rapportait de Madras un morceau d'une curieuse grosseur et de douce couleur grise. M. Tys lettré du Parfum prit en sa bibliothèque un volume de :

TEXTES ARABES, PERSANS ET TURCS RELATIFS A L'EXTRÊME-ORIENT RASSEMBLÉS PAR M. GABRIEL FERRAND.

Et lut au chapitre XXX :

Abu'ls-Fazl (1595). *De la préparation de certains parfums* :

« Certains disent que l'Ambre croît au fond de la mer et qu'il est la nourriture reconstituée après l'avoir mangée, de différents animaux vivant dans la mer. D'autres disent que les poissons le mangent et en meurent et qu'on le tire de leurs intestins. D'après quelques-uns c'est la bouse de la vache de mer appelée *sara* ou l'écume de la mer. D'autres disent qu'il tombe goutte à goutte des montagnes de certaines îles. Beaucoup le regardent comme une gomme marine ; d'autres, dont j'adopte l'opinion, le tiennent pour de la cire. On dit que sur certaines montagnes on trouve une grande quantité de miel, une telle quantité, en fait qu'il coule dans la mer. La cire monte à la surface et la chaleur du soleil la transforme en matière solide. Comme les abeilles tirent le miel de fleurs odoriférantes, l'ambre est naturellement parfumé. On trouve de temps en temps des abeilles dans l'ambre... »

— Que de jolies fables, dit M. Tys, sur cet excrément de poisson, dont on ne sait pas encore s'il vient de l'intestin ou de l'œsophage du cachalot : une entérite ou une tuberculose.

Abu'l-Fazl avait une belle imagination et la passion de noter les racontars. Il dit du camphre :

« Le camphrier est un grand arbre qui croît dans les régions montagneuses et maritimes de l'Inde et en Chine. Cent cavaliers et même davantage peuvent se mettre à l'ombre sous un seul arbre. Le camphre est tiré du tronc et des branches. Certains disent que pendant l'été de très nombreux serpents s'enroulent

autour de l'arbre en raison de sa fraîcheur ; les gens marquent ces arbres en décochant une flèche dans le tronc, et en recueillent le camphre pendant l'hiver. D'autres disent que les camphriers sont fréquemment visités par les léopards qui aiment le camphre au point qu'ils ne s'éloignent jamais des arbres... »

— Abu'l-Fazl dit encore des choses étonnantes sur le :

« 'ud ou bois d'aloès, appelé dans l'Inde *agar*... L'odeur du bois... éloigne les puces... Le bois d'aloès entre fréquemment dans la composition des parfums ; lorsqu'on en mange on devient joyeux... »

— Les parfums hilarants, dit M. Lagredé, c'est un article ça.

M. Tys continuait l'orgueil de lire de vieux textes :

— Les falsifications du musc sont notées en 1175 par le saykh Abu'l-Fald Dja' far dans le : « Livre de l'indication de l'excellence du commerce et de la connaissance des marchandises bonnes et mauvaises et des contrefaçons des falsificateurs :

« Parmi les drogues, le musc est celle qui est la plus falsifiée et contrefaite. Est-il en bouteille, on doit vérifier le sceau de fermeture et examiner attentivement si la marque est celle d'un homme dont on sache qu'il agit en toute loyauté... »

— C'est mon habitude, dit M. Lagredé. Trouver à l'origine de la marchandise un homme

de confiance et avoir pour l'expédition des fermetures inviolables.

M. Tys répondit par une idée différente :

— Nous sommes un des plus nobles et des plus vieux métiers du monde. L'humanité a connu le parfum avant le pain et le vin. Le bois de santal et la résine d'encens ont brûlé aux pieds des idoles et des animaux sacrés avant que l'homme ait inventé la culture du blé et de la vigne. Nous avons servi tous les dieux dans tous les temples : Jéhovah et Jésus-Christ. Nous avons embaumé toutes les reines et les amoureuses depuis la Sulamithe et Cléopâtre jusqu'à Ninon de Lenclos et Marie-Antoinette. Nous avons été les banquiers qui donnaient aux échanges des matières plus précieuses que l'or et nous faisons aujourd'hui des frictions pour les coiffeurs. L'augmentation de ma vente dans la vulgarité de la clientèle me dégoûte. Il manque à notre temps un usage sacré du parfum. Notre marchandise a été sainte.

Il le prouva par la lecture de l'*Exode :*

« L'Éternel dit à Moise : Prends des drogues, du stacté, de l'ongle odorant et du galbanum, toutes choses aromatiques, ensemble de l'encens pur, chaque drogue à part.

Et fais-en un parfum, une composition faite par art de parfumeur, confite, pure et sainte. »

L'encens de la messe ne sauve pas notre dignité. Je ne peux pas mettre sur ma boutique : « Fournisseur de Notre-Dame de Paris ». Le Parlementarisme démocratique nous est hostile, parce que nous sommes une industrie somptuaire en quoi il est inepte car notre clientèle est de plus en plus canaille. Nous sommes loin de l'industrie religieuse du parfum. Les Égyptiens ont été par l'embaumement des corps le peuple faisant le plus fort chiffre d'affaires en produits odorants, non pour réjouir la vie mais pour conserver la mort.

M. Lagredé qui revenait de voyager sur la route des épices n'en évoquait pas l'histoire. Continuateur des marchands de richesses aromates : caravaniers et navigateurs, il n'était comme eux, occupé que de sa clientèle. Aux mêmes endroits que lui, étaient passés les Chinois, les Maures, les Portugais, les Vénitiens, les Gênois vendant les précieuses marchandises odorantes : le girofle, la noix muscade, le macic de Banda, le santal de Timor, le camphre de Bornéo, la cannelle de Ceylan, le musc, l'encens, l'eau de rose, transportés par la mer Rouge vers le Caire ou Alexandrie pour les acheteurs de la Chrétienté.

L'archéologie du Parfum n'était pas pour M. Lagredé une aimable coquetterie comme à M. Tys qui y gagnait des noms rares pour intituler sa marchandise. Le vendeur avait

d'autres soucis et surtout celui de gagner beaucoup d'argent par jalousie de la fortune du patron. Il emportait avec lui au bout du monde le dépit de ne pas être chef de maison. Il estimait que M. Tys aurait dû depuis longtemps l'associer au lieu de le laisser à la commission. Il avait toutes les apparences de l'homme heureux et fortuné, et en lui était le grand malheur de l'envie. Devant M. Tys il se sentait injustement pauvre, ayant passé vingt ans à voir les nations de la terre pour augmenter la clientèle de la maison.

Comme à tous les Français son désir était de travailler pour soi, mais il était craintif de risquer son argent. Il voulait que personne ne profite de son labeur et ne point perdre ce qu'il avait gagné.

Il se plaignait ainsi : « C'est dur d'être chez les autres. » Ce qui signifiait qu'il voulait lui-même posséder une maison de parfumerie, dire : mes articles, mes ouvriers. Il avait l'âme propriétaire.

Aimée Coco passant de l'atelier d'emboîtage des poudres à celui de flaconnage des parfums commença par débiner ce qu'elle avait à faire puis le fit à la perfection. Elle se mit très bien au travail en s'en montrant dégoûtée et plaignit sa voisine qui habitait Saint-Denis. Aimée Coco disait : « Saint-Denis-le-Cocu ». Personne ne savait pourquoi. Elle non plus. Elle affirmait : « C'est une passion ». Ou bien encore :

— C'est parce que je sais la géographie. Garches c'est en Seine-et-Oise, Puteaux c'est dans la Seine. On dit les filles de Garches ; les enfants de Puteaux.

Son amour de donner avait contentement en ce lieu où le père Ravisé, manutentionnaire de cour venait, chaque jour, chercher du papier pour mettre dans ses chaussures. Aimée Coco lui réservait de trop belles feuilles. Il disait :

— C'est pour mes pieds, ça n'a pas besoin d'être propre.

Puis il partait joyeux d'aller se nourrir :

— On va casser la croûte. Ce sera une belle chose.

Au bout de la salle située sur la cave aux alcools les machines recevant le liquide du sous-sol emplissaient deux mille litres à l'heure en lotions et en eau de Cologne. Les ouvrières devant les robinets nickelés semblaient des serveuses de bar versant à boire aux tablées de femmes qui habillaient les flacons. Quatre-vingts travaillaient aux brillantines dans la partie de la salle appelée le côté des huiles, et deux cents aux lotions et parfums. Aucune mécanique ne bougeait en ce vaste atelier vitré comme une lanterne où des centaines de bras faisaient les gestes de manutention sur les grandes tables chargées de bouteilles rangées en ordre serré. La liqueur blonde du *CANTIQUE DES CANTIQUES* versée à la main comme tous les parfums précieux qui ne passaient pas dans le tuyautage emplissait les flacons de cristal en forme de sein allongé qu'Aimée Coco appréciait ainsi :

Ça fait cochon.

Elle avait l'habitude de parler avec obscénité mais elle était enfant très chaste, bien tranquille en ses habitudes de travail et allant droit son chemin de l'atelier à la maison. A la juger sur ses paroles, on l'aurait estimée dévergondée, incendiaire, car lorsqu'une chose lui était désagréable dans l'usine comme d'at-

tendre cinq minutes au guichet de paie en fin de quinzaine, elle disait :

On devrait mettre le feu à la boîte.

Mais dès qu'elle entendait le sifflet de l'usine, elle courait pour ne pas être des dernières à entrer, qu'elle appelait les fainéantes, qui ont les jambes en pâté de foie et le sang en eau de vaisselle.

Traitée de rouspéteuse, elle répondait : On vous passerait un collier de chien marqué Tys comme les blouses que vous aboieriez : merci ; en léchant les ripatons du singe.

Elle maniait dextrement les mamelles en cristal :

Ces nichons en poire, ça ne tient que lorsque Madame est à quatre pattes.

Le salaire aux pièces pouvant diminuer le soin dû aux articles de grand luxe, les femmes payées à l'heure étaient sans hâte à orner les précieux flacons de liqueur blonde à jolie odeur. Elles mettaient à fond l'hermétique bouchon de verre dessiné en bouquet de myrrhe, le couvraient d'un parchemin, le liaient d'une soie rouge agrafée d'une médaille en cuivre dorée frappée à la marque : Tys.

Le bouchage devait emprisonner sans tolérance le parfum dont un suintement tachant le parchemin et l'écrin aurait rendu l'article invendable. Bloquer à fond le cône de verre rodé à l'émeri dans chaque goulot était le plus vi-

goureux geste de ces mains prudentes et habiles à bien achever cette parfaite marchandise.

L'étiquette : *LE CANTIQUE DES CANTIQUES,* gaufrée sur carton était recouverte d'or citron battu à l'épaisseur de seize feuilles pour un gramme de métal à dix-huit francs.

Les femmes collaient sur le cristal ces précieux insignes. M. Tys n'acceptait pas, pour l'étiquette et l'écrin de ses produits riches, l'imitation de dorure qui ternit. Il exigeait le même métal que pour la frappe des monnaies. Le temps mâtait doucement sa lumière mais ne l'éteignait jamais.

Des artisans de Paris faisaient dans de vieux petits ateliers ce métier calfeutré où il faut préserver du mouvement d'air les feuilles d'or aussi légères qu'une fumée.

La maison Tys, fournisseur de plusieurs cours étrangères, recevait de ces ouvriers asphyxiés les étiquettes courantes et les écrins exceptionnels marqués aux armes de l'Empereur du Japon, du roi d'Espagne et autrefois des empereurs d'Autriche, de Russie et d'Allemagne, dont les aigles donnaient à l'habileté des doreurs de très beaux motifs.

Le renversement des dynasties faisait chômer les fers à marquer les oiseaux héraldiques. M. Tys déblasonnait les glaces de son magasin de la rue de la Paix.

Chaque finisseuse de flacon écrivait petite-

ment au dos de l'étiquette un numéro qui était 42 pour Aimée Coco. On pouvait voir à travers le liquide cette marque par quoi on retrouvait l'ouvrière de malfaçon quand un client retournait la marchandise.

Madame Sauvet, contre-dame de cette équipe d'habilleuses, ajoutait à cette précaution contre la faillibilité de conscience, sa grande vigilance à examiner le travail, renversant les flacons pour en vérifier l'étancheité et les mirant au grand jour des verrières blanches pour s'assurer qu'ils ne contenaient point de chameaux, qui sont les pellicules laissés par une faute de filtrage du parfum ou un mauvais rinçage de la verrerie.

Aimée Coco éprouvait elle-même son travail ; elle ne s'y trompait jamais ; très vigilante de regard avec une apparence de ne prêter attention à rien, ses yeux avaient la même habileté que ses mains : elle voyait avec une rapide exactitude.

Rouspéteuse par tempérament, fainéante par proclamation, elle avait joie à faire plus qu'elle ne devait et mieux que tout le monde, comme trouver un vice aux flacons déjà vérifiés par Madame Sauvet. La contre-dame commandait plus acrimonieusement qu'un homme, mais endurait en échange la jalousie de son personnel.

M. Martel faisait diriger les femmes par des femmes :

— Elles sont aussi rosses que les hommes et restent en rancune plus longtemps malgré qu'elles s'y mettent pour peu de chose. Celles qui ont de l'ambition travaillent pour passer chefs d'équipes au lieu qu'elles souriraient au contre-maître s'il y en avait un. La femme s'éprend du galon plus que de l'homme. Elle est fière d'être la maîtresse de celui qui commande. Cela la rend exceptionnelle dans l'atelier. Il faut le moins possible de culottes parmi un personnel féminin et pas trop de beaux garçons à qui les délurées feraient des avances, ni de trop vieux hommes qui enlèveraient les petites filles.

Dans la grande salle si claire que tous les ongles des ouvrières luisaient, trois cents femmes coiffant et habillant des flacons s'appliquaient à l'ornement de la marchandise.

Des verrières de ce lieu central dans l'usine, on voyait la manutention des caisses d'expéditions dans les cours, et le travail aux ateliers d'enceinte : devant la porte du distilloir la broussaille des racines de vétiver, fumante encore de la chaleur de l'alambic. Un parfum de messe émanait de la salle où cuisaient les gommes d'encens. Ravisé et ses compagnons portefaix remuaient de lourdes charges dans le magasin des matières premières : fûts d'huile de palme, de blanc de zinc ; balles de mousse de chêne, harasses de cristallerie contenant

les flacons calés dans le foin. Au magasin d'expéditions les commissions groupées par clients destinataires assemblaient en même caisse les litres de lotions, les flacons de parfums, les savons, les cosmétiques, et toutes les graisses, colles et couleurs pour la peau et le poil humain.

L'abondance des demandes vidait les rayons. Tout était sur les tables d'expéditions.

Le commerce donnait déjà ses ordres pour la vente au nouvel an, importante en parfumerie comme en bonbonnerie, marchandises de politesse dont la fourniture obligeait les métiers à des frénésies saisonnières.

Les femmes en blouse blanche brodée des trois lettres rouges : IYS, s'activaient dociles dans l'usine embaumée.

L'automobile portant en or sur noir la même marque traversa leur foule libérée au sifflet. La riche voiture de livraison tenait en son coffre verni la fourniture du *CANTIQUE DES CANTIQUES* pour le magasin de la rue de la Paix. Elle croisa les convois funèbres montant au cimetière parisien de Pantin, entre les signes de croix des usineuses du parfum et ceux des ouvrières du fil C. † B. fait par des mains qui, tous les dimanches, devaient toucher de l'eau bénite. L'usine cotonnière, son école et son église se suivaient sur la route de Flandre formant beau fief de briques catholiques près

de la claire façade de la parfumerie Piver devant qui passaient les odorantes ouvrières de Tys.

Sur un corbillard suivi de buandières aux mains détrempées, le ruban d'une couronne portait l'inscription : *Offert par les Dames du Lavoir.*

Aimée Coco les loua :

— C'est des braves copines. Quand on a travaillé ensemble on doit pas regarder à donner ses vingt sous et à perdre une demi-journée pour pas vous laisser enterrer sans cortège et sans fleurs. Les croque-morts c'est pas des mauvais types ; mais ils ont un chapeau à la noix.

C'est comme les dames du Lavoir : leur drapeau est en zinc afin qu'il leur coûte moins cher à repasser. Se choisir comme bannière de métier un morceau de tôle comme les soldats de plomb, c'est ce qu'on peut appeler une idée à la pure noix de coco. Une liquette sur un bâton, ça ferait plus riche.

Les convois mortuaires, incessants sur la route de Flandre, traversaient, à la barrière de la Villette, le transport des viandes d'abattoir. Les cadavres de bêtes pendus par quartiers aux crochets ou gerbés sur le plancher des voitures ornaient de rouge et de blanc ce quartier fleuri par les couronnes et les gerbes sur les cadavres humains.

La fortune publique et l'épidémie confrontaient ici leurs preuves : le grand nombre d'animaux abattus indiquait la richesse de la ville et le grand nombre de cadavres emmenés au cimetière attestaient les périodes d'insalubrité.

Des terrains hérissés de ferraille, d'os et de chiffons venaient les ouvriers de l'ordure et du débris, les remueurs de déchet. Des vastes cours souillées sortaient ceux de la gadoue, du poison et du cadavre ; les cérusiers, les hommes aux mains sanglantes des cuirs salés ; ceux des pétroles et des vidanges, matières transportées en chalands dont le lent mouvement animait l'eau calme du canal où les buandières de l'écluse lançaient des flottes de mousse de savon.

Dans un des plus hideux paysage du monde, fait de la crasse du travail et de la misère humaine, les essences venues des lieux fleuris s'acheminaient vers la peau de la femme.

Les caisses serrées bien d'équerre par les câbles de camion hissaient sur la foule ouvrière les noms du tour du monde d'où arrivait M. Lagredé :

Le Caire, Bombay, Calcutta, Constantinople, Chang-Haï...

Aimée Coco traversait le quartier derrière l'usine qui sentait le rat, le chat crevé et la boutique de coiffeur.

Dans les scories versées par le charroi d'industrie, des chercheuses de brins de charbon se limaient les doigts pour nourrir leur feu à courte flamme. Sur le terrain mal herbeux et ordurier, un chômeur érigeait l'attitude de l'homme qui ne sait que faire de ses bras.

Un chevrier à flûte de Pan sifflait la marche de son troupeau à longs poils et à grandes cornes. Les bols blancs luisaient sur le pas des portes aux mains des femmes acheteuses de lait chaud. Cette commune puante d'industries insalubres et embaumée de parfumerie gardait encore des métiers agricoles : nourrisseurs de vaches et de chèvres, maraîchers des terrains vers la Courneuve. Aubervilliers touchait du côté de Paris au commerce de viande ; du côté de la campagne à celui des légumes qu'on voyait en bottes dans les cours des demeures paysannes dont le porche cintré était construit pour l'entrée des larges voitures à hautes charges.

Vieilles maisons villageoises, taudis serrés autour des usines, opposaient les modèles divers des habitations des hommes selon leur métier.

Après la fraîcheur des bottes de poireaux sur la terre où picoraient les poules, venait la boue d'urine et de défécations autour des bouges de la misère. Une cité de roulottes était un modèle de topographie urbaine par l'ordre

dans lequel les voitures étaient placées selon l'équerre, laissant entre elles une grande rue où les passages latéraux arrivaient à angle droit. Ce village de caisses sur roues avait une évacuation de gaz et fumées par les tuyaux de tôle noire perçant les toits mais aucune des matières usées et point d'arrivée d'eau. L'ordure était permanente près des habitations arides.

Plus solide était la cité des Joyeux, basse construction en scories noires, semblable à une fortification par l'épaisseur des murs. La location en ce lieu de pourriture, sans eau et sans vidange, était interdite, ce qui empêchait le propriétaire d'y percevoir des loyers, mais y fixait durablement les habitants contents de la gratuité. Libres de redevance, ils avaient même franchise que les bêtes pour se loger dans les trous de la terre, mais beaucoup plus salement, car l'ordure humaine est puante parmi les puanteurs. Les cheminées de la parfumerie Tys développaient hautement sur cette dégoûtation le mouvement des grandes fumées agiles dans les odeurs de fleurs et de putréfaction.

La première des basses masures de ce repaire portait l'inscription : CONCIERGE, comme en toute maison respectable et bien ordonnée.

La distinction entre riches et pauvres, importante pour les hommes, l'était aussi pour les

bacilles de leurs maladies qui mouraient vite avec les corps peu capables de porter longtemps la souffrance mais persistaient dans la bonne nourriture et la graisse humaine par quoi duraient les affections bien soignées. Tuberculose du riche, tuberculose du pauvre : médicalement une seule maladie, socialement deux, terriblement différentes comme il apparaissait par l'aspect d'un cracheur d'Aubervilliers, expectorant de la mort sur les boues du quartier puant, et d'un promeneur qui, à quelques kilomètres de là, sous les beaux arbres du XVI^e^ arrondissement, s'essuyait hygiéniquement la bouche avec un mouchoir de batiste.

Aimée Coco avait dans ce coin de la cité des Joyeux des relations avec un bout d'homme bien petit pour son âge malgré la hauteur de ses cheveux pouilleux aussi raides que fil de fer. La première fois qu'elle le vit, Aimée Coco lui demanda :

— Ta mère a eu peur quand elle t'a eu, que tes tifs se tiennent droit sur ta tête ?

A sa culotte trop grande on n'avait pas fait d'autre mise à mesure que de couper la longueur, car il est facile de raccourcir aux ciseaux mais non tant de rétrécir, à quoi il faut l'aiguille. Le petit hérissé n'avait point l'habitude qu'on prenne tant de peine pour lui et se trouvait fort bien dans ce pantalon de terrassier

où il avait les dimensions d'une orange dans un sac à café. C'est pourquoi Aimée Coco lui dit aussi :

— Gosse de riche, donne-moi l'adresse de ton tailleur. J'aime les jeunes gens qui ont du chic comme toi. Tu trouves que c'est trop de se laver une fois par an ? Touche-moi la main tout de même. Comment t'appelles-tu ?

Il répondit :

— Je m'appelle le môme.

Le lendemain elle lui apporta un morceau de pâte à savon : *FLEURS AIMÉES* parfumée et tendre, prise à la machine boudineuse qui émet à épaisseur de poignet de femme la barre où sont découpées les savonnettes.

La petite parfumeuse expliqua au môme comment s'en servir pour avoir la figure et les mains propres qui, le lendemain, étaient tout aussi sales :

— J'ai jamais mangé rien de si bon.

— Tu dois en avoir une colique.

— Je fais jamais de grosses crottes, je suis pas assez riche.

Elle lui apporta un flacon échantillon du *CANTIQUE DES CANTIQUES,* dix gouttes dans un mignon récipient de verre. Il la déçut par sa manière d'apprécier les parfums :

— Ça pue, hein ?

— Tu n'as pas le sentiment fin. Quelle odeur aimes-tu mieux ?

— Celle des frites et des moules le dimanche à l'entrée du cimetière de Pantin.

Elle lui vida la fiole sur la tête qui n'avait probablement jamais été mouillée depuis son baptême, car il était chrétien, membre de l'Église catholique, apostolique et romaine, racheté du péché originel par le Christ, et ayant droit après sa mort au Paradis s'il menait une vie de vertu. Après cet embaumement de ses poux il se méfia d'Aimée Coco :

— Je schlingue. On se fout de moi dans le quartier. Pourquoi tu n'apportes que des saletés ? Vaut mieux travailler dans des choses qui se mangent. Je voudrais être boyaudier. C'est bon le mou : ce qu'il y a de meilleur dans la barbaque. Tu es à l'usine de parfumerie. Des jours ça nous envoie des odeurs ! on est obligé de fermer la fenêtre. Je voudrais pas faire ce métier-là. J'aimerais mieux être allumettier.

— Allumettier c'est pas un métier ; c'est une place.

Le résidu d'une vendeuse de poisson à la voiture puait sur la terre honteuse.

Aimée Coco avait encore une passion, en plus de celle de faire plaisir à tout le monde. Elle adorait les plantes non pas seulement les fleurs mais l'herbe, tout ce qui poussait. Voir grand comme la main de verdure la grisait autant que de boire du vin.

Cette adoration ouvrière pour le petit jardin ornait les plus noirs quartiers de minimes cultures où l'homme pauvre ne cherchait pas que le profit des légumes mais aussi la joie d'aimer la nature, de refaire la figure de la campagne dans tous les bouts de terrain où le taudis ne bavait pas sa gadoue. Des défricheurs aussi énergiques que ceux des forêts vierges extirpaient du sol l'ortie, le tesson, le rebut de ferraille, les cercles de tonneaux et les casseroles percées pour créer la fécondité de la laitue et le sourire de la rose entre les habitations sordides aux fenêtres ornées de pots de fleurs et de cages d'oiseaux. Le parfum de l'usine émettait le dernier soupir des grands jardins sur les hommes heureux de maintenir la douceur de la plante dans le pays de travail et de misère.

Madame Alice, première vendeuse de la maison Tys, rue de la Paix, reçut les flacons du *CANTIQUE DES CANTIQUES.*

Trois jeunes filles et elle étaient vêtues de noir dans la boutique cristal et or, meublée de chêne du ton des flacons à la mode : la clarté. Peu de marchandise s'encadrait dans ce luxe. Madame Alice raillait les parfumeurs de façon ancienne qui rangeaient trop de fioles en vitrine comme les coiffeurs et pharmaciens. Des maisons mieux instruites exposaient la seule série des flacons d'une même forme et d'un même parfum. Madame Alice appelait cela l'étalage famille nombreuse. Elle ne montrait qu'un seul flacon de chaque sorte, huit en tout à la devanture ce qui permettait l'insistance au regard capricieux de la cliente.

Sur une stèle de chêne au milieu du magasin, Madame Alice posa le *CANTIQUE DES CANTIQUES* solitaire comme un Dieu sur l'autel.

La peine des laborieux logés dans les taudis de Grasse et d'Aubervilliers était présente dans la lumière du flacon stylite. Le sein par-

fumé de la Sulamithe, aimée par Salomon roi des Juifs, apparaissait imagé par la perfection du vieux métier. La foule des mains ouvrières depuis les jardins de Provence et d'Asie jusqu'aux usines parisiennes ressuscitait trois mille ans de poésie en ce flacon gravé des plantes qui sont sur les montagnes des aromates.

La lumière des cristaux et du cuivre illustrait la fierté du parfum adorable où étaient enclos des siècles de travail, toutes les fleurs de la terre et la mer qui donne l'ambre.

Du parquet en losanges de chêne aux murs tendus de soie vieil or, les nuances rapprochées s'accordaient en mineur comme des couleurs chuchotées autour des flacons seigneuriaux dans des loges de cristal tapissées de satin blanc moiré. Des ampoules électriques derrière l'étoffe altière doublant à mi-hauteur le verre épais des tabernacles, lançaient une apothéose pâle sur les récipients où vivaient les essences illuminées. Cette chapelle de parfumerie aux prêtresses vêtues de noir était embaumée par les parfums émanés des hauts vaporisateurs posés sur une table ronde dont la plaque de cristal recouvrait le même satin qu'aux vitrines. Dans la délicatesse des couleurs restreintes le liquide traversé de lumière restait bien apparent, ce qui prouvait l'intelligence d'accorder la nuance du magasin à celle de la mode en parfums, au lieu de détruire

le relief du flacon pâle en restant dans l'acajou du temps des parfums foncés.

Madame Alice fut prompte à ouvrir la lourde porte de glace à Madame Denise Brody si belle que la clarté de ce lieu limpide en fut augmentée. La luxueuse femme regarda le flacon auguste dont le dos d'étiquette portait le chiffre minime 42, marque de la main-d'œuvre d'Aimée Coco.

Denise Brody retrouvait dans les lettres d'or : *LE CANTIQUE DES CANTIQUES* l'évocation à quoi son amant l'avait assujettie, et qu'elle ne savait pas avoir transmise. Face au sein de la Sulamithe elle songeait aux paroles millénaires répétées par Paul dans le jardin de Grasse :

Tes parfums ont une odeur suave.
Ton cou est beau au milieu des rangs de perles.
Que tu es belle, mon amie que tu es belle.
Mais terrible comme des troupes sous leurs bannières.

Denise avança la main dans le brouillard du vaporisateur et respira sur ses doigts à riches bagues l'odeur nouvelle.

Madame Alice dit :

— La maison Tys n'a aucune composition qui vous aille si bien.

Elle jugeait à l'apparence et à l'effluve d'une femme quel parfum lui convenait. Cette habile vendeuse avait le diagnostic de l'odorat.

Comme un médecin instruit distingue par la coloration de l'œil les albumineux ou les diabétiques, elle savait par la nuance des cheveux et le teint de la peau le parfum qu'il fallait à un corps :

— Le musc va aussi mal à une rousse qu'une robe verte. Elle s'habillera de gris-perle et usera d'un parfum frais parce qu'elle doit plutôt s'éteindre, se mettre en ton mineur que se rehausser. A vous, Madame, convient un parfum qui ne contrarie pas votre arôme naturel.

Une des secondes nommait à une Américaine, accompagnée d'un homme robuste, visage sans poil et chapeau souple, toutes les gloires de la maison :

L'AVRIL; L'ODEUR DES SAISONS; FAISONS UN RÊVE...

La convoitise des femmes adorait d'un regard insistant le *CANTIQUE DES CANTIQUES* érigé au centre du magasin.

En cette boutique venaient des femmes du Caucase et du Brésil, des Suédoises d'une blancheur de marbre, des Mexicaines torréfiées de soleil, toutes imitatrices des fines Françaises comme Madame de Belval à l'aïeule inscrite sur le livre de Paul Janvier : fournitures faites en 1781. Descendue de sa limousine automobile pour la même emplette où l'ancêtre venait en chaise à porteurs, la jeune dame de vieille famille choisissait des senteurs pour

son corps qui était charmant dans une robe coûteuse. Les femmes rendaient à Denise Brody l'hommage de regarder avec insistance son incomparable beauté.

Madame Alice complimentait cette passionnée de belles odeurs :

— Il est agréable de vendre du parfum à qui non seulement l'aime mais le comprend. Beaucoup de clientes ne sentent pas ce qu'elles achètent. Elles le demandent par mode ; il faut que le flacon soit chic et ait un joli nom.

L'Américaine, têtue, refusait les conseils de la seconde vendeuse et lui lisait fermement sa liste d'emplettes écrite à New-York :

— Je veux selon mes habitudes.

Une autre jeune fille vêtue de noir était plus heureuse auprès d'une Brésilienne qui demandait à imiter :

— Je veux comme les Parisiennes.

Denise répondait à Madame Alice :

— J'ai mon parfum que je compose avec les vôtres et mes essences. Il faut être originale dans la manière de s'embaumer comme dans la manière de s'habiller. Si la femme porte un parfum possible à beaucoup d'autres, votre *FAISONS UN RÊVE*, ou *L'AVRIL*, l'homme aimé ne la distingue plus que par le visage et non par l'effluve. On me demande mon secret. Il est multiple. L'ambre ne me sert que comme parfum de lit, j'en mets dans mon linge de

nuit. Pour sortir je prends un parfum frais, des essences de fleurs, pas les mêmes pour l'hiver et l'été.

— La guerre a créé un grand besoin de luxe et une clientèle qui ne comprend rien au parfum. Les boutiquiers de quartiers ouvriers ont mis nos produits en montre. Des femmes trop vite riches nous achètent de l'ambre comme des gâteaux chez le pâtissier.

La grande vogue des parfums Tys annulait souvent l'habileté des vendeuses. Leur plus facile truc était de proposer à l'acheteuse banale l'imitation d'une célébrité : « C'est le parfum de Mademoiselle Cécile Sorel », et de dire aux femmes luxueuses : « *L'AVRIL* est devenu le parfum de tout le monde. Les demoiselles de la couture en achètent. Mais le *CANTIQUE DES CANTIQUES* est plus rare, plus distingué. »

Des collectionneuses prenaient tous les articles de la maison. Le magasin livrait chaque jour à une Américaine, place Vendôme, un flacon de deux cents francs. Les nombreuses dames à l'esprit chimiste qui faisaient leurs mélanges les apportaient quelquefois à Madame Alice qui les blâmait avec réserve : « Vous obtenez des choses drôles. »

Elle n'insistait jamais pour décider une cliente sur un article. Sa manière de persuasion était par le vaporisateur dont elle embaumait les récalcitrantes. Elle les laissait partir les

mains vides mais sous le brouillard du parfum qu'elle estimait leur convenir. Le charme des essences continuait la nuit sur la femme qui, le lendemain, revenait décidée : « Donnez-moi ce que vous m'avez vaporisé hier. »

Il fallait à cela des précautions et ne point humecter les cheveux d'une migraineuse. Avant que la cliente n'ait levé la main ou dit : « Pas à la tête », Madame Alice savait comment ne point lui déplaire par le jet qu'elle ne faisait abondant que sur les Orientales habituées à s'inonder d'eau de rose avec les aspergeoirs de cuivre. Très fraîche de peau malgré trente ans, elle était belle enseigne aux produits de beauté de la maison. Des clientes lui demandaient : « Qu'est-ce que vous prenez pour vous ? »

Elle continuait alors la conversation dans un coin commode aux confidences sur les imperfections de la peau.

La misère de la femme pour dissimuler ses tares ; son orgueil d'être regardée agissaient dans ce magasin.

Madame de Belval, jalouse de tant de coups d'œil donnés à Denise, tenait sans attention son emplette d'un grand flacon de *CANTIQUE DES CANTIQUES :* 750 francs, qu'elle laissa tomber à terre. Son dédain de cette perte et sa tranquillité à dire : « Un autre, Mademoiselle », lui fit une apothéose convenable à la fierté de son port de tête. Contente d'être remarquée elle

méprisait les : « C'est dommage », des vendeuses courtoises à annoncer à la caisse : « Madame de Belval : 1.500 francs ».

Par la porte ouverte l'odeur explosait dans la rue de la Paix. La semelle mignonne de la femme vaniteuse se mouillait au liquide chargé de l'essence des fleurs et de la sainteté du travail.

Madame Alice parlait :

— Dans le choix des parfums il y a des bizarreries comme dans l'amour. Une femme peut dire de l'héliotrope : « C'est infect » ; et une autre : « C'est délicieux ». Les nerveuses dégustent mieux les odeurs.

Madame Alice ne se butait pas à accorder deux clientes d'opinion opposée sur le même parfum. Car elle savait que chaque femme non seulement le sentait, mais se sentait ; certaines sublimaient et d'autres corrompaient les essences variables selon les chairs qu'elles touchaient.

Connaître cette action chimique de la cliente donnait prudence à Madame Alice avertie qu'une femme pouvait embaumer un appartement, alors qu'une autre ayant mis le même parfum obligeait à ouvrir les fenêtres.

Une lourde acheteuse au teint de boule de saindoux parlait haut à lente voix nasillarde :

— J'ai un parfum pour ma fourrure, un pour les cheveux, un pour les mains et le mouchoir, un pour le linge et les armoires. Au printemps je mets sous les aisselles de l'essence de

roses. Pour me laver le visage, le cou et les oreilles j'ai un savon à la verveine, pour le reste, jusqu'aux pieds, un savon à la violette. Tout cela fait mon parfum. Mais je veux une note nouvelle. Qu'avez-vous à m'offrir ?

Colletée de grosses perles, son museau de truie malade semblait hésiter entre le désir de les goinfrer et le plaisir de les montrer. Selon la science de Madame Alice qui, harmonisant le parfum avec le caractère physique de la femme, réservait les odeurs fortes aux créatures majestueuses, les odeurs fleuries aux vives rieuses, rien ne semblait plus convenable à cette exigeante bouffie que l'essence d'eau de vaisselle.

Des passants arrêtés devant la vitrine comme pour admirer les parfums regardaient Denise voracement. Elle vivait dans la flamme des yeux tournés vers elle. Partout où elle montrait son visage, les idées changeaient dans l'esprit des hommes et des femmes.

De la longue caresse du soleil de Grasse sur sa peau chargée de baisers, il lui restait un teint doublé d'or où ses larges yeux gris avaient la douceur des astres. Ses mains firent des gestes d'amante vers les parfums convoités. Dans sa riche emplette ordonnée sur le cristal d'une table régnait un nom heureux à son amour :

LE CANTIQUE DES CANTIQUES.

Entrant doucement dans leur appartement sur le quai d'Orsay, Denise vit le dos voûté de Paul de Braquais-Sâtre. L'homme regardait le fleuve. Elle le soumit à la ravissante fatigue de la tenir appuyée contre lui et fut déçue qu'il ne parla point d'elle :

— Quel repos, dit-il, de voir couler l'eau. Le bruit de Paris vous dévore la vie. C'est une haine. Le mouvement silencieux du fleuve est une amitié.

Elle ne le suivait pas dans ce besoin qu'il avait de parler de sa lassitude physique. Elle trouvait dans le reflet de la Seine le souvenir de la vasque de l'Eden sous les lauriers du jardin de Grasse :

— Nous aimerons-nous autant ici ?

Des six hautes fenêtres de leur appartement ils voyaient vivre l'eau active. La largeur du fleuve leur donnait le mystère et la lumière. L'ombre d'aucune maison et le regard d'aucun voisin n'attentaient à leur solitude dans la clarté.

Paul enfouissait son visage dans la tiédeur de la chair musquée. Il adorait les fines odeurs parce qu'elles étaient sur Denise. Il baissait l'étoffe de sa robe jusqu'à voir sous l'épaule gauche le grain de beauté ; étoile noire qui se levait dans le ciel blanc de la peau. Certaines fois il avait d'elle une convoitise méchante ; il la serrait en silence, soufflant son épuisement en soupirs au lieu de dire les mots doux qui la ravissaient tant. Maternelle, elle l'extirpait de ce paroxysme par des câlineries graves et elle était contente qu'il s'endorme auprès d'elle au lieu de continuer sa triste fureur.

Il était vaincu par son inépuisable fraîcheur :

— Tu es trop belle.

Puissante sur lui mais asservie à l'aimer, elle disait :

— Je suis ta souveraine et l'esclave de ton baiser.

Une robe japonaise blanche brodée de cigognes d'argent habillait Denise et lui rappelait la chasublerie de Lyon. Elle avait vu faire pour la Vierge Marie des vêtements moins somptueux que celui que l'amour avait mis sur elle. En ce métier précieux où elle fut patronne dégoutée, elle se révéla un jour femmerieuse en se parant de galon d'or. Son mari M. Drouart lui dit sévèrement : « On ne joue pas avec la marchandise ». Il exigeait qu'elle

fut assidue au premier rang aux offices à cause de la clientèle ecclésiastique. Il faisait aussi des broderies pour les loges maçonniques mais s'en cachait. Par précaution contre son associé M. Aude, il négligeait de choyer sa femme pour mieux lui enseigner le commerce. Elle devait venir chaque jour dans le bureau manier les bobines de fil d'or et d'argent précisément mesuré aux brodeuses. Les deux associés avaient des manières secrètes. M. Aude disait : « On peut parler devant Madame Drouart ».

Les bénéfices de la chasublerie permettaient des participations financières aux Sociétés de tramways, aux usines à gaz et aux entreprises coloniales. M. Drouart y avait rang d'administrateur. M. Aude le lui reprochait d'une manière souriante et fielleuse : « Vous, qui vous occupez de tout ».

M. Drouart instruisait sa femme sur son associé : « En contrat à trente pour cent, il veut plus. Méfie-toi de lui ».

M. Aude rageait de n'être pas en nom dans l'intitulé de la maison. Pris comme vendeur avec apport de deux cent mille francs ; il voyageait pendant que M. Drouart dirigeait à Lyon la fabrication.

M. Aude arrangeait aux frais de la maison ses tournées afin qu'elles servent à ses affaires clandestines dans le commerce des bois. Il fournissait par intermédiaire les poteaux de

sapin aux mines de la Loire. « Mon nom, disait-il, est connu dans toute la France ».

Il était marguillier de la fabrique de Fourvières, rendait visite aux évêques. Récalcitrant à prendre commande des bannières des loges maçonniques il avertissait M. Drouart que cela porterait malheur à la maison. Cependant on y gagnait beaucoup en un temps où les dons aux églises étaient bien diminués.

M. Drouart avait connu que sa femme était intelligente le jour qu'elle lui avait dit : « Pourquoi vous êtes-vous mis dans le danger de vivre avec un homme qui vous déteste ».

Elle n'aimait que la tendresse et tous les jours voyait de la haine.

Maintenant vêtue en prêtresse, elle tenait sur ses genoux la tête de l'homme en adoration et lui enseignait la douceur :

— Tu m'as appris le bonheur. Tout ce qui nous attriste et nous égaie ne peut venir que de nous. J'attends que tu penses pour être heureuse ou pour trembler. Je vis plus en toi qu'en moi. Je guette ce que tu vas être : content ou inquiet, pour me réjouir ou pour me hâter de faire que tu sois autre. Qu'y a-t-il maintenant dans mes caresses qui t'irrite ? Regarde-moi. Rappelle-toi que le plus beau ciel était notre regard et que dans le mien tu voyais les étoiles.

De la sentir vouée à lui par son corps et son âme, il s'apaisait, moins furieux de volupté

et il souriait sous la bénédiction de sa parole plus qu'il ne s'acharnait sur la caresse de son corps.

— Je suis, disait-elle, ce que tu m'as faite. Je pense par ta pensée. Il n'y a dans mon esprit que ton idée, il n'y a dans ma chair que ton baiser. J'ai été une chose que tu as détruite. Je suis une chose que tu as créée. Ne te fâche point contre moi, car je cherche en toi la cause de l'irritation que je te suis. Sous tes premières étreintes je n'ai été que gémissante ou muette. Si aujourd'hui je sais parler c'est que tu m'as enseignée. Souris-moi, je suis ta créature. O mon Dieu.

La puissance qui était dans leur amour ne leur permettait pas de rire. Ils étaient graves. Dans l'ombre du soir d'automne le vêtement sacerdotal de la femme luisait d'une blancheur d'étoile.

Ils restaient longuement silencieux, lui, ruant son visage dans la chair parfumée, ses paupières écrasées sur elle, aveugle contre la femme comme dans une nuit noire et embaumée. L'extase de se toucher les ravissait suavement. Elle pantelait sous la fureur de l'homme effrayé de penser qu'il était jaloux de ne pouvoir la tuer de baisers et expirer sur elle broyée par son étreinte. Se donnant l'amour, ils se donnaient la mort. Il était heureux quand la force dont il la serrait ombrait de souffrance

son visage et tirait de sa gorge haletante un gémissement.

Elle mettait toute sa douceur contre sa rage ; si pâle et les yeux si larges qu'alors il l'endormait sous les caresses d'enfant dont il couvrait son sourire adorable et désespérant.

A se regarder longuement leur venait des joies délirantes ou d'écrasantes tristesses. Ils étaient deux êtres dévorés l'un par l'autre. Leurs corps dominés par la fatalité de s'épuiser recommençaient la décevante fureur d'aimer. Il prenait à deux mains le visage magnifique qui semblait sorti comme un fruit blanc de l'écorce noire des cheveux. Ravie de cette extase où elle ne voyait plus que la lumière immense des yeux de l'amant, elle l'appelait profondément dans la douceur de son abîme. Ils sentaient le goût de mort qui est au fond de la joie d'amour.

L'homme affaibli avait une convoitise plus grande pour la tendresse et la beauté. Il se voyait périssable devant elles fugitives. Exténué de caresser la femme sans la vaincre, il la quittait brusquement. Les bras de Denise remuaient doucement, tristes de ne plus étreindre. Son corps tomba dans un repos brusque, ses paupières éteignirent la lueur de gouffre de ses yeux qui, pour Paul, venaient d'emplir le monde. Lui, énervé, n'était plus capable de ce calme après la fatigue. Il regar-

dait le fleuve reposant. Le mouvement de la vague délassait son regard épuisé de se darder dans l'immensité féminine.

Denise pleurait d'être une énigme à lui et à elle-même, de tant se donner pour ne pas être atteinte, et de trouver au fond des vertiges du plaisir la colère de l'homme. Il lui disait leur magnifique misère :

— Je suis ton Dieu et je ne serai jamais ton vainqueur. Tu m'as fait fort pour m'épuiser en toi, tu m'as fait doux pour m'anéantir dans ta douceur.

Elle subissait ces propos avec une résignation aimante. Jamais elle ne s'irritait contre lui et ne répliquait à ses paroles autrement que par la soumission. De la race exquise des êtres sans venin, elle était la caresse. Elle acceptait toutes les habitudes que voulait d'elle l'homme acharné à l'aimer. Il avait maintenant besoin de la gronder, de s'irriter contre elle. Elle l'adorait en sa colère comme en sa tendresse.

Comprendre ne lui était pas aimable, mais se soumettre. Elle était courbée sous une loi adorable qui la vouait au baiser et à la morsure. Elle ne voulait rien plus qu'être dominée, sentir sur elle sans cesse le souffle de l'homme joyeux ou maussade. Elle n'avait horreur que de l'indifférence et quand il était dépité contre elle, sans qu'elle sut pourquoi, elle vou-

lait qu'il satisfit mieux son acrimonie et, agenouillée devant lui, disait :

— Bats-moi.

La pâleur de leurs corps éclairait l'ombre parfumée. Auprès d'eux des tiges de fleurs étaient croisées comme des épées par l'inclinaison adossée des deux cols d'un huilier de Provence acheté par Denise au Grassois Pierre Théoule. Les vieilles bouteilles jumellées en courbes contrariées de manière qu'on ne put épancher en même temps les deux liquides : huile et vinaigre, avaient servi vingt ans au repas des paysans rosiéristes.

Sous une touffe d'azalées rouges luisait la nacre d'un coquillage où le cueilleur de jasmin sonnait autrefois l'appel du matin. Ces bibelots rustiques mettaient la douceur des souvenirs dans le riche mobilier récemment composé. Le guéridon de tête de lit portait la glace ronde dressée sur pivot, commode pour la femme au réveil, anxieuse de connaître quelle vieillesse était passée sur elle pendant la nuit. Le premier regard du matin était pour le miroir. La boîte à poudre, la pendule en or, la lampe et des fleurs achevaient le service des nécessités féminines : se voir, se rafraîchir la peau, lire l'heure et respirer un bouquet.

L'odeur des pastilles de santal et d'encens que Denise brûlait lui rappelait l'Église, la Vierge et les bannières brodées. Aimer Paul et le

prier, jouir ou souffrir par lui n'étaient point des choses qu'elle séparait selon l'agrément qu'elle y pouvait prendre. Son amour adorait tout car elle était ravie en corps et en esprit. Lui avait des agenouillements brusques devant elle quand il voyait que le sourire dont elle le bénissait contenait des larmes délicates qu'elle retenait comme un grand crime par crainte de lui être pénible.

En lui luttaient la vie et la mort. Il ne connaissait pas le secret de son irritation qui était une défense de son corps contre l'amour exténuant. Chaque fois que sa puissance physique diminuait par l'étreinte, son esprit atteignait la fureur. La caresse naguère reposante le menait à l'exaspération. L'amour se corrompait en haine. La maussaderie lui était d'abord venue, puis la colère dont il avait profondément honte. Le calme autrefois créé par l'assouvissement ne lui restait plus possible que par l'abstinence dont il était incapable dans le contact permanent avec la beauté de la femme aimante. Il avait cicatrisé sa blessure au soleil de Grasse. Les fleurs, les baisers et les rayons avaient régné sur lui, redonné à son sang l'allégresse et à son esprit une joie totale et magnifique, la plus grande joie qui puisse être donnée à l'homme. Adorant et adoré il s'était soumis à la femme soumise à lui et dans cet absolu commençait maintenant le murmure de la

mort. La caresse lui était meurtrière. Embrassant il périssait. La femme aimée lui devenait ennemie par trop d'amour. Emballé dans la volupté il n'était plus capable que de se ruer davantage en ce péril où son instinct soulevait la colère préservatrice, qui aurait dû les séparer elle et lui ; abolir l'étreinte de leurs corps par l'acrimonie de leur esprit ; mais la femme était d'une dévotion qui les vouait à l'absolu de la tendresse. Il pouvait la tuer, non la fâcher. Somptuaire et sacerdotale en vêtement brodé, elle le servait comme une esclave. L'amour était pour elle une servitude et une religion. Elle croyait. Elle n'avait plus rien à chercher dans sa vie. Tout était atteint : la foi, la volupté, le dévouement.

Elle ne pouvait plus penser à se refuser un peu, ce qui aurait été une précaution contre le mécontentement de l'homme rongé par la débilité. Ne pas consentir à tout ce qu'il exigeait lui aurait semblé la plus punissable des actions et fait honte comme si elle était soudain devenue méchante. Elle le soignait dans le détail de sa nourriture et de son costume ; il devait se défendre par respect pour elle contre la joie qu'elle avait de lui être servile. Embaumer l'air qu'il respirait plaisait à cette femme qui avait aimé les églises. Sa religion et son amour récapitulaient de l'encensoir au vaporisateur toutes les formes de l'adoration par le Parfum.

La magie des essences ne cessait jamais sur ces deux êtres vibrants à toute la force des fleurs et des baumes, à toutes les puissances qui sont dans les odeurs : les soporifiques, et les aphrodisiaques, les vapeurs salubres et les vénéneuses, ce qui fait rêver, ce qui rend furieux, mystères des énergies de la fleur sur le cerveau et les sens de l'homme.

Grisé de fatigue et de senteurs il trouvait parfois dans la suavité de l'air remué par le corps de la femme odorante, la fraîcheur des jardins et un étonnant repos qui venait sur lui comme le sommeil ou la mort.

Respirer un air habité par les odeurs fines changeait sa pensée, ses forces et toutes les images qui ne sont visibles qu'aux yeux fermés : les masses de roses de Grasse et les femmes au travail surgissaient dans sa mémoire. Des paysages de bonheur et des lumières derrière le corps étincelant de Denise venaient de la fumée du vase de cuivre où brûlait la pastille odorante. Triste de ne plus pleinement le satisfaire, elle se voulait embellir pour augmenter l'éblouissement qu'il avait d'elle. Elle n'avait nul besoin de réfléchir à ce qu'elle pourrait lui dire, mais seulement à ce qu'elle pourrait lui paraître. Elle n'avait confiance qu'en sa beauté, point en son esprit, c'est pourquoi elle était humiliée et triomphale, facile à l'agenouillement mais certaine de do-

miner par son silence et ses bras tendus qui contenaient une force irrésistible.

Elle avait joie à voir l'orgueil sur le visage de Paul quand les hommes et les femmes se retournaient vers elle. Au premier temps de leur amour, ravis l'un par l'autre, ne cherchant plus rien dans le monde puisqu'ils s'étaient trouvés, ils avaient la frénésie d'être seuls. Ils se cachaient comme des bêtes farouches. Maintenant l'homme avait la vanité de montrer la femme. Son admiration d'elle ne détestait plus l'admiration qu'elle recevait des autres. La poitrine du mâle se gonflait d'être le maître de la Beauté. Elle acceptait joyeusement qu'il aimât les regards tournés vers elle. Pour augmenter le plaisir d'être jalousée, elle soignait son éclat par la parure, le bijou et le parfum.

Son apparition levait des essaims de murmures. Minutieuse pour sa peau qui contenait sa puissante beauté, elle entrait dans une passion nouvelle : éblouir.

Denise recevait les soins de Madame George's, manucure, sœur de Madame Alice, première vendeuse du magasin Tys. Son nom exact était Madame Amélie Desvods mais les coiffeurs n'ayant professionnellement que des prénoms elle avait sur sa carte écrit George's avec la virgule, comme sur l'enseigne de la riche boutique de son mari rue Feydeau. On y soignait les cheveux, les mains, le visage, en quatre salons garnis de glaces, de fauteuils, de cuvettes et d'appareils nickelés.

Huit manucures très plaisantes d'aspect grattaient, coupaient et polissaient toute la journée des ongles d'hommes et de femmes. Madame George's se dérangeait elle-même pour les plus riches clientes comme Madame Denise Brody, 149, quai d'Orsay. Elle disposa sur la nappe brodée du guéridon son outillage de sécateurs, de limes, de polissoirs et, prenant la main droite par quoi elle commençait toujours, elle entra en travail et en conversation :

— J'allais vous proposer le *CANTIQUE DES CANTIQUES*, le nouveau parfum de Tys, mais

vous en êtes déjà pourvue. Ma sœur a métier facile avec une marchandise de si grande réputation.

Nous n'avons jamais tant vendu de parfums et de produits de beauté. La femme aujourd'hui se rend très excitante. La plus froide bistre ses paupières pour paraître amoureuse.

Il y a des modes de parfums, comme de robes, de chapeaux, de chaussures. Autrefois on ne copiait pas les parfums, chaque maison gardait son genre. Aujourd'hui, quand Tys ou Coty lancent une nouveauté, on les imite. La *SUAVITÉ* de Beauchamp est l'*ORIGAN* de Coty. Le placier d'une maison de deuxième ordre est déjà venu me proposer à vingt francs moins cher l'équivalent du *CANTIQUE : CARESSE DE FÉE.*

Madame George's demandait à ses clientes : « Vous avez tout ce qu'il vous faut ? » dans un sens honnêtement commercial. Mais elle aimait trop le bien-dire pour ne point rappeler ses souvenirs :

— La manicure est toujours détestée des hommes de la maison. Ils se méfient d'elle. Ils ont peur qu'elle apporte des propositions. C'est Madame Maquerelle. La semaine dernière Madame Armand Pottier m'a mis dans une armoire. Son mari ne peut pas me sentir, excepté quand il me demande :

« C'est vous la manicure de Mademoiselle Brody, elle est chic cette femme-là ».

Il vous d'sire.

C'est une situation gênante pour une femme de ma position.

Dans les manicures, Madame, il y a de tout : celles qui font les femmes et leur proposent des hommes avec un petit endroit confortable où ils pourront se rencontrer, celles qui font les hommes et les enlèvent à leur femme. Je connais la valeur du personnel à sa manière de se placer pour le travail. Quand une jeune fille prend entre ses genoux la jambe du client à qui elle fait les mains, je sais ce qu'elle cherche et je la renvoie le trouver ailleurs. J'ai mis vingt ans, Madame, à fonder une maison sérieuse.

Elle était experte commerçante qui avait commencé sa fortune en créant à côté du premier salon de coiffure de George's, rue Lepic, une boutique de parfums portant sur rue un grand miroir, ce qui avait fait tripler en un mois sa vente à l'étalage. Offrant à la femme son plaisir éternel de se voir, elle avait fait du magasin un piège à alouettes. Le jeu des glaces répliquait sous tous les angles la figure qui y entrait. Les clientes pouvaient s'y contempler de face, de dos, de profil, ce qui ne leur était pas toujours possible chez elles. Comprenant qu'elles voudraient venir souvent dans cette chambre à se mirer et pour cela acheter peu à la fois, Madame George's y avait mis en vente

le parfum par goutte, et créé la vaporisation pour mouchoir : 0 franc 20 centimes.

Devenue patronne d'un nombreux personnel de tripoteurs du corps humain : coiffeurs, manucures, coupeurs de poils et effaceuses de rides, à quoi elle ajoutait les spécialités de chaque nation : masseur suédois, pédicure chinois, elle restait vendeuse aimant parler de la marchandise :

— Le meilleur kohl pour les yeux est celui d'Haroun, le parfumeur turc. Sa réputation est telle que les clientes ne demandent pas du kohl, mais du Haroun.

Denise écoutait sans lassitude ces propos sur l'arrangement de la beauté. La conversation de la manucure et du couturier ne fatiguait point son esprit content des soins et des parures qui la rendaient plus éclatante. Sa main gauche baignait dans un bol d'eau pendant que Madame George's faisait la main droite, sculptant, ciselant aussi loin qu'elle pouvait au bas des ongles pour donner le plus de longueur possible à la surface cornée :

— Madame, j'ai fini en vingt-cinq minutes vos deux mains. Vous et Mademoiselle Olga Chamarande avez les plus jolies ongles de Paris, sans petites peaux, sans cannelures. A d'autres, l'épiderme se forme si vite et si épais qu'on en tire chaque jour une lanière. Il faut mettre une serviette à terre pour la

chute des débris. Sur les jolis doigts on élague peu, le polissoir seul travaille.

Miniaturiste sur corne, elle teintait au pinceau les ongles jusqu'à la partie évidée grattée au blanc ivoire tandis que celle appuyée à la chair avait le feu du rubis. Le frottement du cuir mit le luisant sur la couleur des griffes blanc et incarnat.

Denise sortit sa main gauche du bain d'eau parfumée. Madame George's l'essuya et commença par le pouce son travail de refouler la peau et d'appointer la griffe.

Denise demanda :

— Est-il vrai qu'Olga Chamarande a une baignoire en or ?

— En mosaïque d'or sous verre, non en métal plein. Et une étuve. Elle se nettoie à la romaine, par sudation, au lieu de savonnage. Elle dit que le savon ajoute une matière à la peau, n'approprie que la surface, tandis que la transpiration décrasse la profondeur.

Je connais les plus beaux cabinets de toilette de Paris. Mademoiselle Cécile Sorel se baigne dans un sarcophage égyptien. Les plus simples sont ceux de dames du faubourg Saint-Germain qui ne se lavent pas. Elles ont encore la cuvette et le broc. Mais quand elles se mettent à l'hydrothérapie elles font de leur salle de bain un salon. Beaucoup sont aujourd'hui aussi propres que les demi-mondaines.

Dès que les riches Françaises ont su qu'il y avait des bidets et des baignoires elles se sont lavées en apparat. Il leur faut la décoration murale, le meuble joli. Le cabinet de toilette arrangé avec une préoccupation décorative est une invention française.

Chez ma plus milliardaire Américaine le cabinet de toilette est tout blanc et nickel. Madame dit que c'est très confortable pour les opérations de lavage et qu'une salle d'hygiène n'est pas un salon. Le lieu d'aisances se trouve à côté de la baignoire. C'est bien dégoûtant. Comment une dame à sa toilette peut-elle supporter le voisinage de la lunette ?

On reconnaît à la baignoire le tempérament des femmes : celles qui acceptent d'enjamber et ont la baignoire-cercueil montée sur quatre pieds de lion, celles qui préfèrent descendre et exigent la piscine. Je trie mes clientes en enjambeuses et en descendeuses. Je connais des cabinets de toilette qui ressemblent aux salles d'opérations chirurgicales, d'autres à des chambres à coucher machinées : une pression de bouton verrouille les portes. Je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi doux et d'aussi fin qu'ici.

Tout était de marbre blanc à veines roses habillé de linge brodé pendu à mi-hauteur de mur par des crochets d'or. La couleur des dessous de Denise se retrouvait au vêtement

léger du marbre massif. Quand elle avait fantaisie de se linger en blanc, le cabinet de toilette était nuptial ; il devenait cerise quand elle préférait au fil le linge de soie où la ténèbre de ses cheveux semblait une fumée sur le rire des flammes.

Dans un retrait du marbre fermé d'un couvercle à épaisse glace luisaient les bijoux quittés pour la toilette : les bagues et les colliers aux perles d'un si doux regard. Dans une autre loge bien close de verre étaient les couleurs pour le visage : du rouge gras à mettre pardessus le rouge sec emplissait une boîte de vermeil. Les ingrédients du soin de peau allaient du parfum au produit pharmaceutique. Auprès des alcools embaumés de Tys étaient des antiseptiques à la mode et les dentifrices. Un flacon à composition d'eucalyptus ressuscitait dans l'imagination de Denise la vision de l'hôpital de Lyon. Les odeurs savaient ses secrets et les lui disaient. Dans une fiole de cristal rêvait l'eau de rose d'où surgissait le grand bouquet dont elle avait orné sa chambre le jour de la première étreinte de Paul sous les pétales émus tombés des tiges ébranlées.

Un onctueux liquide blanc servait à émailler le soir la gorge, les bras et les jambes fardées comme un visage maintenant qu'on essayait la mode de ne plus mettre de bas. La pommade rosat pour la peau des ongles teintait le débour-

roir avec quoi Denise achevait elle-même l'œuvre de Madame George's. Comme toutes les femmes enragées de coquetterie, Denise avait la folie des ongles. Elle les regardait plusieurs centaines de fois par jour. Une minime virgule de peau qui en rompait l'arc l'inquiétait ; elle prenait aussitôt des instruments pour l'enlever : sécateur, lime, couteau, polissoir. Ses ongles étaient la chose qu'elle examinait le plus dans le monde. Elle ne pouvait à chaque instant avoir un miroir devant son beau visage, mais elle pouvait toujours regarder sa main. Ses yeux étaient assidus à admirer ses doigts et sa figure comme si les choses de son corps étaient pour elle étonnamment nouvelles et qu'elle les découvrait à chaque minute de sa vie. Elle connaissait aussi bien que Madame George's la technique fatigante des soins. Elle avait du goût et du courage à se toucher, se polir, se finir. Le noir pour les yeux, le bleu pour les paupières, la pâte pour les ongles, le bâton à lèvres faisaient une vive palette sur la douceur du marbre rosé.

Madame George's plaisait à sa nombreuse clientèle de mondaines et de courtisanes par le plaisir qu'elle donnait à leur curiosité de savoir comment étaient les autres, quel linge elles portaient, si elles se teignaient, quels étaient leurs amants. Une manucure chic devait connaître tous les potins de Paris et les

débiter en faisant les mains. Madame George's autrefois humble et souple, ne voulait plus se souvenir de sa bonhomie de débutante avide de se faire, par toutes courtoisies sans honneur, une belle clientèle. Son ambition était maintenant d'être l'égale de Madame Quinson, de l'Académie de Beauté, rue de la Paix, en face le magasin de la parfumerie Tys. Madame Quinson méprisait Madame George's venue s'embaucher comme soigneuse à son établissement pour surprendre ses secrets. Madame George's y avait perfectionné sa plastique du métier et ses trucs de fine commerçante. Mais elle rageait de ne pouvoir empêcher ses clientes de s'adresser à l'Académie de Beauté.

— Je sais, dit-elle à Denise Brody, que vous y allez. C'est une folie des femmes de Paris. Elles croient que Madame Quinson est une magicienne. Cette ancienne boulangère, autrefois très belle fille, épousa Quinson, un huissier, une brute qu'il faut cacher à la clientèle. Il fait dans une dégoûtante petite usine, boulevard de la Villette, les pommades, les ingrédients, toutes les saletés que sa femme met sur la figure des clientes.

L'acrimonie de ces propos était la seule maladresse de Madame George's auprès des clientes qui ne l'estimaient que comme une des plus habiles soigneuses d'ongles à Paris. Ses outils, ses couleurs et ses pinceaux fai-

saient de la main de la femme une fleur blanche et rose embaumée et précieuse, à préserver de tout contact autre que le bijou et le gant.

De sa droite finie, Denise Brody flatta sa chevelure. Les doigts aux ongles rougis palpitant contre l'élasticité de cette masse noire semblaient une radieuse bête aveugle posée sur une ramure de ténèbre :

— Vous êtes méchante, Madame George's, pour Madame Quinson. Elle dit que le mauvais caractère abîme le teint et le regard.

La grande table de marbre nappée de broderie blanche portait l'outillage et les matières de toilette : les brosses de tout calibre, les peignes de tout écartement, la rangée des flacons de cristal, celle des flacons de vermeil dans lesquels la femme, soignée à chaque brin de sa peau fine, vidait les récipients de parfumeurs. Elle ne se servait que des vases aimables dont ses mains avaient l'habitude. Elle épancha sur ses bras des gouttes blondes, se parfumant jusqu'aux coudes après chaque séance de manucure.

Nue, elle raidit son corps sous le poids de deux mignonnes haltères. Lutter contre l'engraissement et se parer occupait sa matinée. Comme toute femme coquette, elle détestait avoir des invités à déjeuner, qui l'obligeraient à hâter ses soins personnels pour

veiller à ceux de la table. Le matin elle voulait être seule et libre, dormir à son aise, soigner sa beauté, faire son hygiène. Elle n'était prête et contente qu'à trois heures de l'après-midi. Denise, très belle, était avide de beauté, comme des hommes très riches sont encore avides de richesses. Elle avait la passion d'augmenter sa splendeur et la crainte de voir le temps la marquer d'une imperfection. En adoration et en tremblement devant elle-même, elle se souriait au miroir et guettait si son visage d'aujourd'hui n'était pas inférieur à celui d'hier. Trois fois par semaine elle recevait à l'Académie de Beauté un soin des mains d'une jeune fille en blouse blanche qui lui massait et lui oignait la peau du front aux seins. Dans les loges fermées de rideaux, les clientes montraient leurs secrets : la ride, la sécrétion, tous les gestes dont la mort chaque jour marque la figure humaine.

Madame Quinson, experte en l'art de la cosmétique, disait à Denise :

— Les femmes préparent leur malheur en ne soignant leur peau que lorsqu'elles sont inquiètes d'enlaidir. Il faut économiser la beauté et travailler à se faire durer charmante bien avant que le visage n'ait une fatigue. Je soigne des filles de quinze ans. A quarante ans elles n'auront pas leur première ride. Une femme à vingt ans ne sait pas tirer parti d'elle-même.

Le bureau de Madame Quinson était certains jours plein de gerbes de fleurs et sa table chargée de cadeaux de confiserie que ses clientes adoratrices lui envoyaient, fanatiques de marquer leur gratitude à cette femme qui les sauvait de vieillir. Son âge d'au moins soixante ans n'était probable que par le plissement de la peau autour des yeux. Les pommettes restaient roses, le menton lisse et le cou blanc. Elle certifiait à ses meilleures clientes l'excellence de sa méthode en ouvrant son corsage pour montrer des seins d'adolescente :

— Pourquoi la peau de la gorge ou du dos d'une femme reste-t-elle plus longtemps jeune que celle de ses joues ? La figure a le travail de la mastication. On y ajoute celui de l'émotion : les rires, les pleurs, les grimaces. Soyez sereine. Le calme du visage est un préservatif de sa beauté.

Les hommes n'avaient pas droit d'entrer à cette Académie de la peau. Madame Quinson donnait ainsi à son entreprise un renom de grande honorabilité que Madame George's, jalouse, voulait atteindre en évitant dans son personnel la manucure gigolette.

Madame Quinson aimait à raconter à ses clientes des histoires de mère de famille :

— Un jour je reçois une petite bourgeoise, dans sa plus grande toilette. On lui donne un soin. Je voyais qu'elle était venue pour me

dire des choses. Je la rassure. « Parlez avec moi comme avec votre maman ». Elle m'apprend qu'elle me connaît par une de ses amies que j'ai si bien embellie que son caractère a été changé. L'amie a retrouvé le rire, la joie, la patience, la douceur, la bonté.

La nouvelle venue sort son secret : « Hier mon garçon de neuf ans dit à mon mari : Maman a la figure toute jaune. Mon mari me regarde et répond : C'est vrai. Ce matin, au réveil, il me répète : Tu as un teint abominable. »

La pauvre femme se met à pleurer. Je la conseille, je la mets en beauté. Le lendemain je reçois une gerbe de fleurs et une lettre de quatre pages : « Je vous dois une de mes plus grandes joies depuis plusieurs années. J'ai reconquis mon mari. Je me suis senti forte parce que j'étais belle. Je me suis pomponnée : j'ai ri, joué du piano, fait rire les enfants. Toute la maison est en joie grâce à vous. » La peau avait sauvé le bonheur de la famille.

Cette douceur donnait à Madame Quinson une grande influence sur sa clientèle. Elle instruisait Denise :

— C'est un devoir pour la femme de s'occuper de son physique. Sa mission dans la vie n'est possible que si elle est attrayante. Les hommes n'évaluent pas d'abord l'âme, mais le corps et le visage. Le premier esprit de la femme

est la beauté. C'est un crime de rester laide quand on peut s'avantager. Si on est belle on ne l'est jamais de trop. Vous êtes magnifique. Vous pouvez le devenir plus encore. Soigner le visage de la femme n'est pas un métier. C'est un apostolat. Pour m'y consacrer, je ne sors jamais ; je suis resté quinze ans sans mettre un chapeau. Je ne fais pas une femme charmante pendant une heure pour paraître à dîner, mais je recrée sa nature et ainsi son esprit. Chez toutes les femmes, même les plus heureuses, il y a de la douleur qui vient de la misère d'argent, de la misère de la peau, ou de la misère du cœur. La femme doit se défendre par la beauté. Vous êtes superbe et cependant craintive que votre splendeur ne diminue. Je devine que vous avez déjà douté de la puissance de votre beauté sur l'homme que vous voulez tout à vous. Il n'y a pas de femme si aimée soit-elle, qui n'éprouve cette angoisse. L'espérance absolue n'est que dans l'esprit de l'adolescente qui attend l'amour. Dès l'instant où l'homme l'a touchée elle craint. Le sort de la femme est d'être triomphale et inquiète par cette puissance qui tient dans l'épaisseur de sa peau : la Beauté. N'importe qui possède tremble de perdre : que ce soit un empire, un teint frais ou de jolies dents. La plus grande angoisse de la femme n'est pas dans la vieillesse, qui devient une habitude,

mais dans l'apparition du premier signe qui attente à sa jeunesse. Il donne envie de mourir, de disparaître en pleine beauté, plutôt que d'accepter que la mort chaque jour vous griffe un peu plus, frappant toujours au visage. Vous avez vu le signe et vous avez peur de ne plus régner sur un homme. Et cependant vous êtes belle à faire ouvrir les yeux des morts.

Denise adorait la parole de cette femme qui lui enseignait à garder son trésor de splendeur. Comme à une prêtresse elle venait vers elle les mains chargées de fleurs.

— Mon enfant, la femme parfaite est celle qui a su atteindre l'âge et conserver sa beauté. Le cœur reste toujours ardent, l'esprit est plus orné à mesure que le cerveau vieillit. Maintenez la douceur de votre peau et vous serez supérieure à la femme jeune, fraîche et ignorante. Radieuse par les soins, calmée par l'expérience, on vous préférera à l'adolescente emportée, fatigante, qui rêve que l'homme ne pense qu'à elle, qui exige l'amour absolu et conduit au malheur. La femme initiée ne prend pas seulement, elle donne. Dans le plus grand homme il y a un enfant. Il faut l'aider, le porter, le soigner. Mais la question de peau est terrible. Elle domine tout l'amour. Dès que l'homme voit une imperfection extérieure sur la femme, il recule, si grands que soient l'esprit et le cœur de celle qui se flétrit. Le bonheur

et le malheur des femmes sont à la surface de leur peau.

Dans les glaces du bureau où parlait la magicienne vieillie et charmante, Denise mirait sa beauté consolante. L'image de la figure humaine écorchée était au mur. Madame Quinson la désigna d'un index à l'ongle couleur de corail :

— J'ai lu tous les ouvrages des grands peaussiers et créé une méthode qui a pour base la propreté de la peau. J'augmente la floraison épidermique comme un horticulteur celle des roses. J'ai étudié la circulation du sang et l'hygiène de la table. Les médecins spécialistes des maladies de la peau m'envoient les clientes pour qui ils ne peuvent plus rien faire. J'embellis encore les épidermes qu'ils ont renoncé à assainir. Aux soins de la peau, la femme intelligente doit ajouter le régime. Son teint est créé par la qualité de sa chair, conséquence des aliments doux : aucune crudité, beaucoup de laitage, de fruits, de sucreries, de viande blanche et rouge. Pas d'alcools, de vinaigreries. La pureté de l'haleine et la fraîcheur du visage vont ensemble.

La première religion a été la beauté. La première beauté est la propreté. Il me vient des clientes qui ont des scapulaires et à qui j'apprends à se débarbouiller, d'autres très soignées à qui j'apprends encore la science de se net-

toyer. Aux vindicatives qui me confient leur colère je dis : « Soyez bonnes, vous serez plus belles ». Les vilains sentiments gâtent le teint. On fait changer la couleur de la peau rien que par la pensée et la parole. Aucun rouge ne vaut le rouge plaisir. Le bonheur est une école de beauté. Je donne mes mains à toutes mes clientes, mais à quelques-unes comme à vous, mon âme. Des femmes m'ont écrit : « Vous m'avez sauvé la vie, » car si elles n'étaient pas redevenues attrayantes elles perdaient leur situation convoitée par des rivales. J'ai plus fait pour l'union des ménages que les prêtres qui ne peuvent que promettre le Paradis ou menacer de l'Enfer. Je sauve le visage de la femme.

Les hommes, malgré les milliers d'années de leur domination sur elle, ne la connaissent pas. De l'étreindre ils disent que c'est la posséder. Ils l'effleurent ou la meurtrissent. Le seul plaisir rend plus haineux que tendres ceux qui se le sont mutuellement donné. L'amour a pour ennemie la volupté.

Dans cette sagesse Denise trouvait une parole attendue par son inquiétude :

— L'amour ne dure que si la femme est toujours charmante, mais non épuisante.

L'homme ne sait pas aimer grandement sais exaspérer ses sens. Dans sa fidélité reste toujours le regret de manquer des occasions.

Il est versatile par amour-propre, la femme par nécessité et pour de l'argent, rarement par goût. Elle est faiblesse dès que l'homme ne la fortifie plus par l'amour. Elle ne pense qu'à cela. Prise sans tendresse elle trahit même sous l'étreinte. La fidélité mentale est rare.

Certaine que Denise ne cherchait point l'amour, Madame Quinson lui conseillait la prudence de plaire à tous pour garder fidèle par vanité celui qu'on a choisi :

— Je vous donnerai le secret perdu de la majesté de la femme. La fatigue du sport a détruit son maintien. Elle avance le cou au lieu de présenter la gorge. Elle ne veut plus avoir ni seins, ni hanches. Elle s'aime efflanquée et s'asseoit par terre comme une bête, au lieu de se tenir fièrement droite. Il y a des boudoirs sans siège, rien que des tapis et des coussins. La Française n'est plus reine du monde. Elle imite l'Anglo-Saxonne ; la femme à la raquette. Il faut plus de travail pour rester belle que pour lancer des balles de tennis. Je pourrais appeler mon établissement : Académie de Beauté et du caractère. Car sans volonté on ne se donne pas tous les soins. C'est un grand effort. L'Anglaise ne sait pas se conserver. Elle est délicieuse jeune fille et banale femme, perdant ses dents, son teint. La sportive britannique vieillit vite. Nous avons imité sa mauvaise tenue, détestable

pour la santé de la femme. Nous ne savons plus marcher en portant le pied sur la pointe. L'Anglaise frappe du talon. Écarter les jambes est l'infirmité naturelle de la femme qui en prend l'habitude dans l'amour, la maternité. Debout elle refait sa dignité physique en corrigeant cet éloignement des genoux.

Mais peu de femmes aujourd'hui savent se tenir en mettant un pied devant l'autre.

Dans la robe à traîne restait la majesté royale. L'habit court est sportif. On l'a gardé pour les cérémonies. On est habillé de même coupe au tennis et dans son salon. On sacrifie le charme d'être noble.

La guerre a été une grande école de beauté. On a fait pour les blessés des miracles par le greffage. Sculptant le visage humain, on a connu quelle vitalité, quelle souplesse avait la peau. Le traitement des mutilés du visage a donné l'idée du relèvement de la face pour rajeunir la femme. La peau des joues vieillissantes tombe se plisser vers le cou. On la tire vers les oreilles par une incision et une suture. La figure humaine est ainsi rajeunie de dix ans.

Madame Quinson sourit de voir l'horreur dans les beaux yeux de Denise.

— Rassurez-vous. L'Académie de Beauté n'a pas de chirurgie, pas d'électricité, aucun appareil impressionnant. Mon pouce est mon

grand instrument. Mes doigts font tout. Chaque jour j'apprends encore mieux à m'en servir. En imposant les mains je soulage les migraineuses, celles qui ne peuvent pas porter de parfums. C'est un malheur pour elles. Le parfum de la femme mène le monde. Il est le charme des laides. La première jouissance de l'homme est olfactive. Chaque femme fait un parfum avec son corps. Toutes ont leur odeur naturelle. Le plus grand nombre devrait se déshuiler complètement l'épiderme avant de se parfumer, au lieu de le faire sur les traces de leur transpiration. Le parfum tient mieux à la peau des personnes grasses et propres par les mêmes raisons qui font que dans le Midi de la France on se sert de saindoux raffiné pour capter l'arome des fleurs. Mais ce n'est pas une graisse vivante comme celle du corps humain, qui ajoute son odeur à celle des essences et produit ainsi l'infection. La combinaison de certains aromes avec la sécrétion organique crée des horreurs ; le muguet sous les bras est abominable.

Vous êtes une embaumée naturelle. Les hommes sont aujourd'hui devenus très délicats. L'odeur désagréable les fait reculer. Des femmes fleurent la violette, d'autres l'ammoniaque. Les jeunes gens habitués aux courtisanes disent des jeunes filles au bal : « Ces petites sont dégoûtantes. Elles ne se lavent pas. Elles sentent mauvais. »

Parce qu'elles dansent comme des perdues et transpirent. La jeunesse est supérieure aux pommades et aux poudres. Mais il lui faut le soin. Heureusement la coquetterie n'a pas d'âge. De petites filles sont aussi ardentes que des femmes fanées à polir leur corps et à arranger leur figure.

L'odeur humaine est une dégradation. A vous elle est une gloire. Combien d'hommes pour vous avoir frôlée demeurent sous la domination de votre visage et de votre parfum. En un regard et en un soupir ils ont été marqués pour la vie. Vous êtes l'inoubliable dont l'image habite dix mille têtes. C'est cela qui est la gloire pour une femme. On vous suit jusque dans mon escalier. Mes aides ont reçu de l'argent afin de dire qui vous êtes et votre adresse.

Une cliente arrivait endimanchée, prouvant par l'excès de sa toilette qu'elle accomplissait une chose exceptionnelle et redoutée comme d'aller chez le docteur ou le confesseur. La petite bourgeoise venait avec ses chaînes d'or, son chapeau à plumes, une démarche qui montrait qu'elle avait longtemps hésité avant de monter l'escalier. Les soigneuses savaient distinguer aux paroles incertaines les femmes qui n'osaient pas dire leur idée fixe et qu'il fallait isoler dans les loges fermées d'un rideau de toile avant d'avoir leur confidence. Les clientes de grande fortune habituées à se faire servir

même dans leurs intimes misères se présentaient en toilette plus simple et demandaient à parler à Madame Quinson en particulier.

Des images d'écorchés, semblables à des pièces de boucherie, régnaient sur les femmes assises, dociles aux mains des soigneuses appliquées à leurs imperfections. On entendait les propos des filles expertes :

— La peau est plus épaisse aux pommettes et au menton plus fine autour des yeux.

— Vous croyez trop à la vertu du plein air et de l'eau froide, Madame. Pour éviter la couperose, il faut se laver à l'eau chaude. Les cochers, les marins qui vivent à la pluie et au vent ont des teints abominables.

— Tout pâlit en vieillissant : la peau humaine, le tissu, la fleur. Une rose rouge est moins rouge le soir que le matin. Ainsi d'une étoffe et d'une femme.

— Il faut connaître votre peau, Madame. Tous les épidermes ne sont pas nettoyables par l'eau et le savon. On ne doit leur appliquer qu'un produit qui leur convienne. Nous ajoutons à chaque qualité de peau ce qui lui manque, nous lui enlevons ce qu'elle a en trop. Selon qu'elle est grasse ou sèche, nous la traitons par les alcools ou les onctueux.

Une vendeuse offrait un pot de porcelaine blanche :

— Voici, Madame, ce qui vous convient.

C'est une hérésie que de vendre comme fait la maison Tys, une seule pâte pour la peau et le teint. Il n'y a pas de crème universelle qui puisse convenir à tous les épidermes. Des pâtes conviennent l'été, d'autres l'hiver. Votre qualité de peau se trouvera très bien de ceci par la température actuelle.

L'acheteuse dit de ses emplettes :

— C'est pour mon mari.

Madame Quinson pensait à fonder un établissement à l'usage des hommes mais ne trouvait pas de bon personnel masculin : des médecins coûteraient trop cher, des coiffeurs humilieraient le métier. Les remplacer par des filles avenantes et adroites aurait attiré une clientèle aimant l'aventure et capable de détruire en peu de temps le renom d'honorabilité et de sérieux dont elle avait muni sa maison en vingt ans de pratique.

Les clientes dévotes à soigner leur visage sortaient très délicatement teintes de noir aux cils et de rouge aux lèvres. Une coloration plus vive était sur le visage de celles qui arrivaient. Le fard n'était plus seulement habitude d'artiste et de demi-mondaine. Des bourgeoises avaient le visage peint en amour comme celui des sauvages est peint en guerre. Denise passa éblouissante. Tous les yeux des femmes n'étaient occupés que de la voir. Elle portait sur elle ce que toutes souhaitaient : la lumière de la Beauté.

Paul de Braquais-Sâtre, docile à l'ordre de son frère de se mettre vivement en démarches pour le placement des bois de la Compagnie d'Exploitation forestière rendit visite à M. Victor Coutance, Importations, Exportations, 27, rue Lafayette, Paris, qui lui dit :

— Votre frère hésite à travailler avec M. Salzbach. Pourquoi ? Je sais bien qu'on dit : « Salzbach est trop fort. Quand il y a à perdre il sait se retirer à temps, mais il n'avertit pas ceux qu'il a mis dans l'affaire ». Ce n'est pas vrai. C'est qu'on ne veut pas le suivre et l'écouter. Voyez comme il a rectifié sa position au printemps 1920. Situation chargée en marchandises dans toute l'Europe. Effondrement des cours. Personne n'a su vendre à perte parce qu'on pensait la baisse momentanée. Salzbach est le seul parmi les gros stockistes qui ait su se couper un bras pour ne pas périr. Il a prévu la longue durée de la dépréciation. Il s'est mis baissier partout, a liquidé les stocks, vendu en bourse à découvert plus encore qu'il n'avait acheté. Aujourd'hui il a des capitaux

alors que tous les autres en cherchent. Pour vous montrer combien Salzbach est calomnié et que nous ne sommes pas tellement finauds en affaires, je vous dirai notre plan. Nous sommes des marchands, des financiers. Nous avons fait prospérer quelques très belles affaires, comme vous savez. Mais nous voulons une plus prudente répartition de notre fortune et placer notre argent en terres, en forêts. Cela ne paye presque pas d'impôts à l'État.

Le filateur Deprieux qui s'est précautionné de 4.000 hectares de culture et de 2.000 de forêts dans l'Oise est taxé en tout 180 francs comme propriétaire exploitant lui-même. La même valeur dans l'industrie serait imposée 800.000 francs. Nous nous garons de la fiscalité et du risque commercial. Mais nous sommes ignorants en ce métier où il faudra au bout du compte couper les arbres. Nous savons que nous pouvons acheter très avantageusement du mètre cube sur pied et nous ruiner avant qu'il soit sur wagon. Votre frère s'est très bien entouré pour réussir des achats, des ventes et des exploitations de forêts. Une affaire c'est un homme. Nous n'avons jamais acheté que des choses marchandes qu'il n'y avait qu'à déplacer. Nous voulons travailler avec vous pour ne pas être dupés. Nous pensons que dans un pays où il faut beaucoup reconstruire, l'abatage du bois de construction, richesse

dont la production paie peu d'impôts, est un métier fructueux. Vous voyez que nous sommes des esprits simples. Mais nous comptons déjà quelques succès notamment un gros marché de poteaux de sapin pour les mines de la Loire par l'intermédiaire de M. Drouart de Lyon.

Le désir de Paul de Braquais-Sâtre, de conserver sa tranquillité de souci et de n'entreprendre aucune affaire qui pesât à sa vie occupée d'amour, le fit s'abriter dans l'argument juste :

— Vous cherchez une alliance d'argent et d'influence avec des propriétaires fonciers de grande honorabilité. Mon frère n'est pas ennemi de l'accepter si vous lui en prouvez l'intérêt.

— C'est si facile, dit M. Coutance ; mais nous devons commencer nos opérations par être amis. Venez dîner ce soir chez M. Salzbach.

Cette invitation plut à Denise, contente de toute occasion de donner sa beauté en admiration pour enorgueillir Paul. Elle acceptait qu'il devienne un gagneur d'argent pour entretenir le luxe sans quoi elle devait renoncer à être éblouissante. Cependant elle craignait les affaires comme des rivales. Elle voulait la souveraineté de ses sentiments. Elle goûtait la parure parce que cela était maintenant sa destinée dans l'amour. La richesse lui servait à resplendir pour donner à l'aimé la joie d'être maître d'une créature devant qui tous s'incli-

naient et qui ne s'inclinait que devant lui. Mais l'amour aurait pu la faire renoncer au luxe. Les plus beaux jours de sa vie étaient ceux où, sous le soleil de Grasse, elle abandonnait son corps nu et son âme simple à la frénésie d'être esclave. L'humilité lui était une gloire sous le regard d'un seul homme dans le mystère d'un abri fleuri. Leur amour se réjouissait maintenant dans l'orgueil d'être jalousés. Il fallait l'orner par le travail créateur du luxe des étoffes, de l'illumination des bijoux et de la suavité des parfums. L'abondance en était grande au dîner offert par le marchand Salzbach qui calculait d'augmenter en considération et en fortune par des opérations en commun avec la famille de Braquais-Sâtre. Il dit à Paul :

— Votre frère a constitué les capitaux d'exploitation des bois d'Ouilly, dans le Calvados, avec un groupe suédois. Il fonde une Société pour les coupes de cèdre de l'Atlas. Admettez-nous dans ces affaires. Nous avons de grandes influences au Maroc.

Sur les femmes parées de fleurs coûteuses le trafiquant évoquait la poésie des hautes futaies. Le fantôme de la forêt dominait les sourires embaumés. Les arbres et les fleurs du monde entier retentissaient dans les propos de commerce et de coquetterie. Les hommes nommaient les bois, les femmes nommaient les

parfums. Madame Coutance louait ceux de Tys :

— Je les aime pour leur discrétion. Ils ne détruisent pas ma personnalité. L'enveloppant sans les masquer, ils sont comme une voilette sur un visage. Les traits demeurent visibles. Le parfum est un prolongement de l'être. Il agit encore pour nous quand nous ne sommes plus là. L'image d'une femme morte sort pour qui la pleure de l'odeur de son dernier mouchoir.

M. Salzbach donnait des conseils à Paul de Braquais-Sâtre car il voulait sa profitable amitié :

— On vous sait occupé d'autre chose que de gagner de l'argent. C'est une mauvaise référence. En affaires on n'est pris au sérieux que lorsqu'on a roulé quelqu'un. Vous aurez la réputation d'un homme capable quand vous aurez fait des victimes. Si vous savez défendre vos intérêts vous inspirerez confiance et les gens, certains de votre habileté, vous confieront les leurs.

Ce marchand juif déplaisait à Paul qui n'aimait s'occuper d'argent qu'avec délicatesse.

La splendeur de Denise éteignait les bijoux.

M. Armand Pottier, fabriquant d'automobiles, dit :

— C'est assez de travailler quatorze heures par jour. Faut-il encore en dînant entendre

Salzbach et Coutance parler de leurs profits. Coupez les arbres de Normandie et de Norwège, mais laissez-nous rigoler un peu.

Madame Coutance lui demanda :

— Quand me livrerez-vous ma voiture de soixante chevaux qui boivent du pétrole au lieu de deux qui mangent du sucre ? Vous la peindrez couleur orange. Je m'y assoirai habillée en noir. Vous mettrez sur le capot un singe japonais en bronze dont je vous donnerai le modèle.

M. Pottier se démena des mains et du front :

— On a commencé par le moteur deux cylindres, c'est comme si vous aviez sur l'eau deux palettes : une planche avec un axe dans le milieu. Entre les deux chocs du courant contre le bois il y a des variations de vitesse ; puis on a mis quatre cylindres au moteur, quatre aubes à la roue. C'est déjà beaucoup plus doux, d'un entraînement plus égal. On a encore doublé : huit cylindres, le cahot disparaît : quand une aube quitte l'eau, deux autres sont déjà noyées. Le moteur tourne avec la même égalité qu'une roue sur sol uni, qui ne quitte jamais l'appui, ou en hydraulique qu'une turbine noyée. On vous usine une mécanique qui a la régularité du vent dans les voiles ; pas d'à-coup, pas de chocs, pour qu'une jolie femme vous dise : « Je veux un singe

sur ma voiture carrossée en couleur pelure d'orange pour m'y montrer en deuil. »

Madame Salzbach, blonde, grasse et maniérée, dit :

— Vous avez le génie de la mécanique. Mais si vous méprisez nos caprices, vous ne construirez que des voitures laides. Vous nous expliquez le moteur de vos automobiles au lieu de nous remercier de passer la moitié de la journée à nous embellir pour les mettre en valeur.

Madame Coutance inclinait son front blanc où la racine des cheveux noirs tirés en arrière dessinait un arc. Le décolletage de sa robe reproduisait sur sa gorge la même ligne :

— Combien d'hommes ignorent tout ce que font les femmes qui n'ont rien à faire. Elles sont trois heures à leur toilette pour se montrer à eux pendant deux heures. Préférez-vous celles qui mettent aussi longtemps à leur cuisine que d'autres à s'habiller ? La toilette est moralement très importante pour la femme. Son caractère est changé par sa parure. Elle pense selon la qualité de sa robe. Après son vêtement l'amour est son plus grand désir et sa plus grande crainte. Elle adore d'être recherchée et redoute d'être compromise. Ceci explique qu'il y ait tant de femmes qui rompent souvent mais cherchent toujours. Elles sont capables de céder à l'inconnu dont le regard

est doux et la mise élégante, mais aussi d'oublier son nom et de ne jamais le revoir.

M. Pottier lui sourit énergiquement.

— Le centre de gravité de l'homme est au-dessus des épaules, celui de la femme au-dessous du nombril. Elle pense avec la chose à quoi nous pensons tous. Mais elle peut faire s'agenouiller l'homme devant d'autres splendeurs : la Musique, la Pitié, où nous n'avons sur elle que la supériorité qu'elle nous laisse et non celle à quoi elle est physiquement contrainte parce qu'elle est succube en amour, dominée, neuf mois enceinte.

— Ma richesse, dit M. Salzbach, est de ne pas avoir d'enfants. Je suis l'homme qui peut ne penser qu'aux affaires. Il en faut si vous voulez manger.

Madame Salzbach jugea son hôtel trop petit pour une augmentation de famille :

— Je devrais déménager. Où mettre la miss, la nourrice, la salle de jeu.

M. Pottier donna les dimensions exactes du berceau :

— Cent vingt centimètres sur soixante suffisent. Nous subissons une épidémie de coquetterie. Mes demoiselles dactylographes à l'usine ne tapent pas avec les dix doigts sur leur machine, car cela les obligerait à rogner tous leurs ongles. Elles sauvent l'annulaire et l'auriculaire malgré la méthode qui leur a

été enseignée de se servir de toute la main. Elles sont clientes de la boutique de Madame George's virgule, grâce à qui il y a dans Paris beaucoup de messieurs au front boisé.

M. Coutance, Importation, Exportation, parla :

— Les soldats aux tranchées écrivaient à leurs marraines : « Envoyez-nous des femmes au lieu de tricots de laine. » Les journaux à images érotiques ont eu une grande vente pendant qu'on se tuait.

La si douce Madame Pottier, toute éclairée de tendresse, murmurait :

— Quand les hommes ont été obligés de vivre entre hommes, sans nous, femmes, ils ont compris la valeur de ce qu'ils avaient perdu.

M. Salzbach fit de la philosophie :

— La puissance du visage de la femme est pareille à celle d'une des grandes forces de la nature : le vent, la mer. Parmi les sentiments de l'homme qui s'arme pour la défense de la Patrie, le plus puissant est le désir du viol. Conquérir la femelle, en tuer, marcher dessus est la plus grande jouissance de la brute humaine. A l'origine de la guerre est la frénésie de se ruer aux femmes. La lutte pour raisons économiques utilise ces vieilles puissances du rapt. L'érotisme historique complète le matérialisme historique. Cela est plus important dans l'âme d'une armée que la défense des opi-

nions de M. Paul Déroulède. Les Français ne sont un si grand peuple guerrier que parce qu'ils sont un grand peuple amoureux. La fréquence du geste sexuel est en proportion du geste de meurtre.

Madame Salzbach documentait M. Pottier :

— Dans un sourire tient un cataclysme. J'ai connu un officier de la marine américaine qui avait causé à son bateau six heures de retard en prolongeant les adieux à une femme aimée. Sur les lèvres d'une jolie fille résidait la puissance qui avait arrêté le navire. Ce garçon était d'un grand courage. Il est devenu ensuite aviateur et a été tué en Pologne.

Paul de Braquais-Sâtre prit son tour de parole :

— Il y a peut-être une mystérieuse loi de compensation de l'amour et de la mort. Plus on tue, plus on s'accouple. Pendant les bombardements de Dunkerque par obus de 380, la population fut émue à fuir la ville. Des gens se réfugiaient sur les dunes et restaient là blottis dans les sables où on croyait qu'ils pantelaient de faim, de soif et de peur. Mais on rencontrait fréquemment garçons et filles qui s'embrassaient, plus occupés d'arracher à la vie un dernier baiser que de trembler devant la mort imminente. La nature a-t-elle combiné en nous la destruction et la reproduction de telle sorte que la vue d'un cadavre

donne la frénésie d'engendrer. Ainsi s'expliquerait dans les armées en campagne l'énergie du viol.

— La nature, dit Madame Coutance, est une gourde. Elle n'a pas rendu impossible à l'amour de se libérer de la maternité. Chaque étreinte ne crée pas un enfant qui remplace le cadavre. S'il y a un vertige des sens dans l'humanité en massacre, il n'y a pas un vertige de la grossesse. On n'a jamais tant aimé que pendant la guerre et si peu fait d'enfants. La frénésie des hommes a été une recherche de la jouissance opposée à la souffrance, et non la puissance de l'enfantement opposée à la puissance de la mort.

M. Pottier répliquait à Madame Salzbach :

— Il n'y a guère que dans le tabac et les allumettes qu'on peut se passer de l'approbation de la femme. Si on fabrique une marchandise qui la dégoûte, on est vite ruiné. Quand mes voitures plaisent à la cliente, je trouve toujours le client.

M. Salzbach s'inclina devant sa femme car il lui était fort courtois et répondit pour elle :

— Nous avons gagné soudainement de l'argent par la guerre. La femme peut nous en faire gagner avec la même brusquerie et la même abondance. La déclaration de mode fait comme une déclaration de guerre : la fortune ou la ruine d'un commerce.

C'est pour les articles de luxe que la puissance d'achat reste la plus robuste dans le commencement des crises industrielles. Cela est signe que les affaires vont arriver à un moment de grande faiblesse. L'activité de la parure féminine, aussi énergique que la faim pour stimuler le travail humain, ne peut longtemps se maintenir seule. Dans des tissages faisant des articles de première utilité : cretonnes, linge de literie, toile à vêtements de travail et l'article pour femmes, les navettes sont depuis deux mois arrêtées sur les métiers fabriquant le gros, tandis que ceux pour la fantaisie ont beaucoup à donner au carnet de commandes. La plus persistante cliente est celle du caprice. Cette force du métier de luxe est la dernière chance du commerçant. La femme est plus forte que la loi. Elle ne veut porter que du bas de soie. Le Parlement élève les droits de douane sur cet article importé. La femme chic ne met plus de bas du tout. Vous êtes toutes ici jambes nues.

M. Pottier raisonna plus gaiement :

— Un Jésus-Christ qui aurait compris les affaires aurait instruit les marchands du Temple au lieu de donner des coups de pied dans leur étalage. Il leur aurait prêché la parabole des cent patates : « Quand cent cinquante hommes enchérissent autour d'un tas de cent pommes de terre, n'importe quel prix ils en donnent,

chacun d'eux n'en pourra avoir une. Mais si cessant de se battre sur le prix des pommes de terre, ils conviennent de les laisser à un seul qui les plantera dans son champ, alors l'année suivante ils en auront tous un sac sur les épaules, car un homme qui travaille vaut plus que cent cinquante qui achètent et vendent ».

Cet évangile peut s'appliquer à la bonneterie française et au bas de soie. Chaque femme en veut une paire mais les usines de viscose n'ont pu fournir le fil. On a surenchéri les stocks. Quand la fabrication manque, la hausse des prix ne crée pas l'alimentation du marché mais le dégoût de la clientèle. Vous marchands, l'avez compris trop tard. Vous avez créé par l'excessive fortune du commerce la résurrection de la misère. Le client ne veut plus acheter. Mesdames jolies ont les mollets nus.

Cet usinier rabelaisien eut pour complimenter Denise un des brusques coups de franchise dont il choquait ses amis, car il était très oseur à parler droit :

— Votre beau visage nous oblige à une fatigante énergie. Tout ce que nous disons ce soir n'est que par rivalité de vous plaire. Nous allons faire les malins. Parce que vous êtes superbe. Pour émouvoir un auditoire un homme doit se crever d'éloquence. Une femme n'a qu'à donner le spectacle de sa beauté silencieuse.

Nous gonflons les pectoraux afin de lui paraître bien bâtis et nous nous comprimons la cervelle jusqu'à la migraine pour en tirer tout l'esprit possible.

Je connais un homme célèbre qui refuse de se mettre ainsi en peine. De parole remarquable et invité pour cela au dîner d'une jolie dame, il ne dit pas un mot. Sorti de table, il disparut derrière les feuilles du *Temps*, au dépit des invités qui attendaient son importante conversation. Le célèbre, rendant le journal à la maîtresse de maison, enfin parla : « Madame. N'auriez-vous pas celui d'hier ? »

Le geste de Denise offrant sa main à Paul la proclamait esclave heureuse. Elle était auguste dans une gaîne de tulle noir à la sévérité diminuée par le pailletement. La lumière mettait des tons de rose sur cette ténèbre souriante où la chair du buste avait la netteté d'un marbre à socle d'ébène. Les cheveux tirés en arrière donnaient au front toute son aisance. Les pieds de la femme adulée remuaient des rayons par ses souliers bouclés d'émeraudes. Ses seuls bijoux étaient à ses pieds. Cette brune à duvet d'or traînait des joyaux à terre, tandis que les autres femmes en acceptaient la domination sur leur tête. La peau soignée augmentait sa force de blancheur entre les deux ténèbres du vêtement et de la coiffure. Dans cette grande simplicité, la beauté du visage

avait toute sa puissance. Denise levant un bras pour caresser sa chevelure, il sembla qu'elle voulut la retenir de s'écrouler sur elle et qu'elle y eut peine. La main aux ongles roses remua comme une pâle bête ailée tenant pour proie un lambeau de la plus belle nuit du monde. Le geste s'acheva autour du cou de Paul. L'étoile rose d'un sein apparut au-dessus de la ténèbre du corsage. Les yeux des hommes avides, ceux des femmes jalouses se tournèrent comme vers une merveilleuse lumière. Nommant l'odeur exquise de cette chair, Madame Coutance dit :

— Le *CANTIQUE DES CANTIQUES*,

puis, à voix basse, elle apprécia Paul de Braquais-Sâtre :

— De l'amour plein le dodo et plein le dos.

Pour ne plus entendre louer Denise toutes les femmes vantèrent le parfum. M. Salzbach en parla commercialement :

— Je ferai dans les produits de beauté une fortune plus grande que celle de Tys qui a refusé d'utiliser les travaux de son chimiste M. Herquel. La Société Française du Radium que j'administre les accepte. Elle fabriquera d'abord des sels lumineux pour le bain. Le radium est un servo-moteur ; il aide chaque corps dans ses qualités propres. Il peut augmenter la force de vie de la peau humaine. Aucun ingrédient onctueux, aucun massage

ne vaut pour la beauté la jeunesse des cellules. Je peux refaire cette jeunesse. Il suffit que les femmes le croient ; ma fortune est certaine. On leur a vendu des pilules à augmenter les seins, des savons à diminuer les hanches. Après la religion qui fait payer le bénissement, douze flammes de cierge et quatre gouttes d'eau, mille francs, il n'y a pas de plus fructueuse industrie que de rajeunir la femme.

Madame Pottier discuta :

— Il faut la servir et pas seulement la duper. Les pilules font vraiment augmenter les seins en enflammant les glandes mammaires, ce qui donne ensuite des abcès. L'usage du savon maigrisseur rétrécit les hanches si l'on obéit à la prescription de s'en frotter chaque jour pendant 20 minutes. Ce seul massage amincit. Des médecins ordonnent l'infusion de menthe pour être sûrs que les malades boiront de l'eau bouillie.

M. Salzbach reprit son discours :

— L'action des sels de radium n'est pas une illusion. La femme sera contente dans son corps et dans son imagination. Quand elle verra un flacon luire en son cabinet de toilette elle croira.

Nous avons eu beaucoup de mal à mettre ce produit au point car la fluorescence s'obtient avec des sulfures difficiles à désodoriser. Nous y sommes arrivés et parfumons maintenant nos sels très suavement. Le bain sent bon et il est lumineux.

Les femmes écoutaient ravies cet homme habile enseigner un nouveau moyen d'embellir leur peau. M. Pottier les apostropha :

— Au lieu de tant peiner à vous refaire chaque jour une beauté, réclamez le droit de mourir à trente ans et nous, hommes, à quarante. Le crime de la femme est de répandre le mensonge de la peau et du poil et d'écraser la divine jeunesse sous la vieillesse rajeunie. Ce qu'elle fait pour son visage nous le faisons pour notre esprit. Nous fardons nos volontés comme vous vos museaux. Salzbach vient de dire des choses qui prouvent l'affaiblissement de son intelligence depuis deux ans. Nous aurons Salzbach vieillissant, bavant dans son assiette des projets d'entreprise qui feront rigoler. Il faut être jeune ou mort. Ne me parlez point des mérites de l'âge, de l'expérience, de la sagesse. J'aime mieux être bouffé des asticots à trente ans que de devenir le père Eiffel ou le père Edison. Je les ai vues ces grandes gloires. C'était effroyable. Mais ils avaient derrière eux le laboratoire bien organisé, plein de jeunes gens qui y travaillaient de toutes leurs forces intactes. Leur énergie maintenait la gloire des maîtres. Mort à moi avant la vieillesse. Je ne veux pas risquer d'être Paul Deschanel dans son arbre, disant : « Ne tirez pas, je suis un oiseau ».

Je demande une loi contre la sénilité. Le

vieux qui ne peut plus se tenir à la branche du cocotier quand les jeunes de la tribu le secouent, doit être assommé. Voilà le produit de beauté pour la race.

Cette France est menée par de vieilles femmes qui se passent des pommades et des couleurs sur la figure, qui vont maintenant se tremper dans le bain de radium, et par des sénateurs presque tous malades, des infirmes, des vénériens, des vieux, de sales vieux ! Mort aux vieux !

En face de l'Académie de Beauté, je fonde l'Académie du Suicide.

Puis il parla à Salzbach et à Coutance :

— Rigolez ! Vous ne pouvez rien comprendre à ce que je dis, parce que vous êtes des vendeurs, des marchands, non des inventeurs, des fabricants. Vous arrivez quand notre travail est fait, pour gagner de l'argent dessus. Nous nous y sommes crevés avec l'idée de réussir et pas de nous enrichir. Quand même on y aurait laissé sa santé et toute sa galette, ça irait encore bien pourvu que la chose marche. Vous n'avez jamais eu ce coup de chair de poule à la mise en route d'une mécanique où vous vous êtes esquinté deux ans. Est-ce que ça démarrera ? Ce n'est pas un bénéfice à verser en banque. C'est la vie ou la mort.

Si j'étais jeune, la misère dans la poche et l'espoir dans le cœur, je m'attelerais à la com-

munication interplanétaire. L'étonnement ou le rire des hommes n'arrêterait pas ma pensée. Il y a deux cents ans, on aurait brûlé, et il y a cent ans douché celui qui aurait prétendu la télégraphie sans fil, le tour de la terre par un message en trois minutes, ou le feu électrique amené des chutes d'eau par un brin de métal. Des appareils nous sont déjà possibles qui ne laissent peut-être qu'un écart de cent mille lieues avec l'onde venue de Mars. Vous représentez-vous l'homme qui réceptionnera au bout de son cohéreur le premier contact des deux énergies ? Et quand on peut, par le radium, espérer cela, vous combinez d'en faire des trues pour la peau des femmes. Vous êtes des vieux. Au cocotier. A mort.

— L'expérience, dit M. Salzbach, est une précieuse chose. Je l'appris d'un ingénieur qui, au premier conseil d'administration dont j'eus la présidence, nous dit à expiration de son contrat : « Messieurs, quand nous avons commencé notre collaboration, j'apportais mon expérience, vous apportiez vos capitaux. Aujourd'hui je vous laisse mon expérience, j'emporte vos capitaux. Nous sommes quittes. »

M. Pottier lui fit ce compliment :

— La manière dont vous réussissez le boniment prouve que vous avez vraiment débuté dans le commerce en vendant du fil dans un

parapluie. C'est une boutique commode dont les volets sont vite fermés.

Puis il parla de la fatigue visible sur l'épais visage du marchand :

— Attention, vous avez un coup de vieux. Allez à l'Académie de Beauté vous faire passer la figure au savon noir. C'est très bon pour la fraîcheur du teint.

— J'ai connu, dit M. Salzbach, un médecin qui ne se rasait qu'à l'huile, prétendant que tous les savons sont funestes à la peau.

M. Coutance rappelait à M. Pottier une obligation :

— Vous me devez une commission pour mes démarches en faveur de votre Société de l'Acier dur. Donnez-moi cent actions. C'est une affaire qui peut tomber. Vous m'aurez rétribué sans frais.

— A qui les passerez-vous ? A M. de Braquais-Sâtre. C'est le Mécène à faire.

L'automobiliste parla au gentilhomme forestier :

— Vous connaissez la philosophie de Salzbach : Il n'y a pas d'honnête homme. Il y a des niais ou des malins. Il faut être voleur ou volé. En affaires, méfiez vous des amis ; il ne faut leur faire confiance que pour leur passer ce que les clients refusent.

Madame Coutance sortait son bâton pour les lèvres, usé en forme de sifflet par l'habitude qu'elle avait de se teinter en suçant.

Aussitôt les femmes firent toilette de rouge et de poudre, tenant le petit miroir de ville devant quoi elles bougeaient la tête car elles ne pouvaient l'y inscrire totalement. Les houpettes abattirent sur le tapis des grains blancs.

M. Pottier les encouragea :

— Gâchez la marchandise. Salzbach n'est pas encore assez vieux pour vous proposer la houpette qu'on ne secoue pas. Votre plaisir est de détruire. On demandait à Tys quelle habitude de la femme l'avait le plus enrichi. Il répondit : « Ceci », et fit le geste de secouer la houpette. La femme perd plus de poudre qu'elle n'en use. Les trois quarts de la production d'une usine sont jetés au vent de votre caprice. Je vous admire trop pour vouloir le changer. Vous êtes jolies, vous avez tous les droits. C'est si beau d'être femme pourvu qu'on ait la peau fraîche. Les ingrédients et les soins ne peuvent vous la faire plus fine que celle de Gaston Pellard, l'orateur socialiste marxiste qui vient pousser l'*ut* de classe devant mes ouvriers. C'est l'homme le plus ventru du parti des forçats de la faim, comme dit le poète, dans l'*Internationale*. Une créature humaine a rarement cette douceur du cochon de lait aux dimensions de cent dix kilogs. Cette belle figure en peau de fesse dément la théorie que le visage est dans le corps humain premier à vieillir par la fatigue de mastiquer la nourri-

ture et d'exprimer les sentiments, ce que ne fait pas la peau de la cuisse. Mon marxiste dodu remue énormément le museau, puisqu'il est orateur révolutionnaire et bon bouffeur. Il a une âme d'apôtre et cependant une peau de verrat. Expliquez cette tranquillité d'épiderme.

— J'ai connu un révolutionnaire, dit M. Salzbach. Il avait fait dans un bureau de poste le métier de tendre sa langue pour qu'on y mouille les timbres. Cela lui créa des relations. Il entreprit ensuite un plus profitable emploi de sa salive : le discours électoral, y réussit, fut élu député et sera ministre du seul département où il ait compétence : les Postes et Télégraphes. Il est de ces gens pour qui une idée est comme un village d'où ils ne sortent jamais. Telle l'idée de lutte de classes pour les socialistes.

M. Coutance buvait son grand verre de cognac qu'il appelait : « Une oasis dans le dessert ». Il en loua le parfum puis celui des femmes :

— Etre belle et sentir bon, crée plus de puissance que nous n'en pouvons fonder en dix ans de dur travail.

M. Pottier eut cette idée :

— L'homme pue. On vous fuirait, belles dames, si vous aviez sur vous de la noble sueur d'ouvrier. L'odeur de sainteté n'est pas dans la transpiration d'un costaud bien occupé et mal lavé. Les ascètes avaient-ils vraiment

une agonie douce-fleurante parce que leur corps était sans graisse, plat de ventre, et que leurs tissus affaiblis, desséchés, entraient en décomposition avant l'arrêt des battements du cœur. Déjà charogne ils palpitaient encore. Cela devait ressembler à l'odeur de fourmi des vieilles dont les rides sont comblées de crasse.

Le dégoût fit grimacer la bouche teintée des femmes. M. Pottier insista :

— Nous ne sanctifions plus que par l'eau de Cologne. Qui pue est vil. Comment supprimer la sueur autrement que par la fainéantise. Combien faut-il d'hommes qui s'esquintent à sentir mauvais pour qu'une femme ne cesse de sentir bon, sauf lorsqu'elle danse. Il y a dans le corps humain des poisons volatils. Daniel ne sortit vivant de la fosse aux lions que parce qu'il était punais. Les fauves ne voulurent pas le mordre. Il les dégoûtait.

M. Salzbach reparla de commerce :

— Le développement de l'hygiène du corps et l'excitation sexuelle sont les deux bases de l'industrie du parfum. On se lave beaucoup, on aime beaucoup. Il faut que je gagne de l'argent avec ça. Tys est une des plus grosses fortunes de Paris. Je veux comme lui travailler pour la femme.

M. Salzbach avait trop perdu d'argent pour garder le goût de dire des plaisanteries, non qu'il manquât du loisir de les inventer ou de

s'en souvenir mais aucun plaisir ne lui était possible qu'après avoir bien acheté et vendu. Il était affamé de commerce. Privé de clients il devenait bête. Le marasme des affaires lui semblait aussi odieux qu'à un croyant l'indifférence religieuse. Il ne trouvait pas le moyen de plaire à Paul de Braquais-Sâtre par qui il voulait se créer des relations dans la propriété foncière. Ces deux hommes, l'un de gain, l'autre d'amour se méprisaient poliment.

M. Salzbach essayait de se faire estimer par de bons conseils :

— Toute la Bourse est de savoir s'il faut acheter avant de vendre, ou de vendre avant d'acheter.

Si on ne travaillait qu'avec les gens qu'on aime, il n'y aurait pas beaucoup de commerce dans le monde.

Un homme qui dit en affaires : « Je m'arrêterai là, » est perdu. Je ne suis pas un limité : Salzbach Illimited.

La morale du commerçant est de vendre cher. Plus on a d'argent mieux on fait honneur à ses affaires. C'est pourquoi on ne doit pas ménager le client.

Il était capable d'une espèce d'amitié pour les hommes s'ils étaient riches. Il ne pouvait donner affection et estime à un pauvre. Les gens sur qui il n'avait rien à gagner lui étaient détestables. Il aurait eu beaucoup d'inclination

pour Paul de Braquais-Sâtre à la condition de le voir occupé d'affaires plus que d'amour. La première question de M. Salzbach pour se renseigner sur quelqu'un était : « Que vend-il ? »

Dans l'odeur active des œillets, Madame Coutance proclamait en riant son tempérament :

— Je ne me contenterais pas d'un amoureux sans assiduité.

— La preuve du bonheur en amour, dit M. Pottier, c'est la graisse. L'homme qui maigrit entre dans la fatigue. Elle détruit la félicité. Aimez et restez musclé. C'est la sagesse.

L'angoisse changea la lumière dans les yeux de Denise.

— Préférez-vous, demanda le joyeux diseur, une robe couleur vert-sauterelle brodée de langoustes rouges, ou bien rouge-langouste brodée de sauterelles vertes ? D'où vient la mode de se décolleter dans le dos ? Des grives auxquelles les marchands de volailles plument le derrière, pour montrer qu'elles sont potelées.

Il avait l'habitude de tenir des propos saccadés, secouant sur la figure des gens la poussière de sa raillerie. Ses idées avaient l'agilité des puces. M. Salzbach le craignait sans le détester car il recevait de lui de bonnes idées. Il lui demanda :

— Expliquez-moi pourquoi gagner de l'argent dispose à aimer. L'homme qui fait une belle différence a de l'attention pour les dames. Elles

sont assidues autour des lieux de marché : le matin aux Halles, l'après-midi à la Bourse.

— Cela a moins d'importance, dit M. Pottier, qu'une crotte de mouche sur le sommet de l'Himalaya, ce qui ferait une révolution dans la zoologie. Qu'en pensez-vous ?

M. Coutance réfléchit.

— Bon père, bon époux, citoyen loyal, je revendique la liberté de ne pas penser.

Tombant à l'esprit de table d'hôte, il annonça :

— La ballade du voyageur en vins, chantée par Mademoiselle Marthe Chenal, de la Garde Républicaine :

> En vins, disait le beau Zerbin,
> C'est en vain que je voyage,
> En vain que je voyage en vins.

puis il passa au jeu de : « Il faut dire » :

— Dites le feu d'artifice de Madame la Comtesse ; ne dites pas le feu d'artifesse de Madame la Comtisse.

Il aimait créer l'hilarité.

M. Salzbach dit à M. Pottier :

— Naguère je calculais combien donner pour faire taire qui m'insultait. Aujourd'hui je calcule combien lui demander. J'ai déjà gagné deux procès en diffamation. Calomniez, calomniez, ça me rapportera toujours quelque chose.

En Assemblée générale, quand on est menacé

par des actionnaires mécontents, le meilleur moyen de se défendre est de s'attaquer soi-même. J'avoue des erreurs pour ne pas expier des fautes.

— Vous baissez. Vous n'êtes plus assez intelligent pour vous montrer bête. Vous cherchez le plaisir de faire preuve de votre esprit au lieu d'avoir la puissance de le cacher, ce qui n'est possible qu'aux hommes très forts. Réapprenez à faire l'idiot. On sait trop que vous êtes redoutable. C'est une faiblesse.

— Nous n'avons pas fait assez d'affaires ensemble pour que vous me connaissiez bien. On ignore un homme tant qu'on ne lui a rien vendu. Vous occupez mille ouvriers et je sais leur esprit mieux que vous ne le pouvez, car à vous ils ne sont que salariés et à moi clients. Ils apportent leur paie dans mes bazars de quartier. C'est sur le petit article qu'on gagne le plus. Il faut vendre deux sous ce qu'on achète un sou. C'est du cent pour cent, alors que d'habitude on travaille au trente-trois pour cent comme les grands magasins. L'ouvrier est un client délicieux. Il vous aide. Si l'on n'a pas ce qu'il veut, il propose qu'on lui donne autre chose. Sa femme demande : « Combien ça ? — Vingt-cinq francs. — Ce que vous en gagnez de l'argent. Donnez-le-moi. Mon mari va m'attraper. » La bourgeoise dit : « J'attendrai que ça baisse. »

M. Salzbach aimait les gens qui ne craignent point de dépenser des sous, car il était avare de petites sommes, ayant pris l'habitude de les économiser dans sa misérable jeunesse. Il lui plaisait de laisser payer la voiture à ses compagnons de route ou de tenir son chapeau au théâtre pour ne pas donner cinquante centimes au vestiaire. Mais il décaissait de gros paquets de billets dans l'espoir de gagner l'argent par l'argent. Il faisait sans peur des opérations d'un million, car il n'avait jamais eu l'habitude de craindre pour autant. Il ne savait hésiter qu'à perdre des sous. Par vieille pratique d'économie, il volait les savonnettes dans les lavabos. On savait qu'après lui on ne pouvait plus se laver les mains. Redoutant de paraître triste et que cela fit tort à son crédit comme si manquaient les lourds diamants aux oreilles roses de Madame Salzbach, brune par nature, blonde par teinture, il s'égaya :

— Tout homme est bon aux affaires qui sait maintenir une raisonnable proportion de bénéfice. Cinquante pour cent c'est trop : comme cet homme à qui on demandait son secret pour gagner tant d'argent en vendant du pâté de lièvre et qui répondait : « Au lièvre je mélange du cheval. — Combien de chaque ? — Moitié. Cinquante pour cent : un lièvre, un cheval. »

Content de blaguer, ce qui faisait croire

à la tranquillité de sa fortune, M. Salzbach continua sa collection d'histoires :

— J'ai connu un curé ancien lutteur. Quand il travaillait sur le tapis il faisait le boniment : « Encore vingt sous, Messieurs, Mesdames, et nous allons vous faire un travail comme vous n'en avez jamais vu. Manque quatorze sous ; ça fera un litre. On se remplira un boyau de plus. On est de vrais saltimbanques, pas des amateurs qui connaissent rien au métier. » Devenu curé, il changea la pratique de la quête au plateau et avant la messe parla ainsi aux fidèles : « Mes chers frères. Lancez vos sous sur le tapis devant l'autel. Dieu verra mieux votre générosité. Encore cinq francs, mes chers frères, et nous allons commencer le petit travail : Une messe au vin. » C'était une manière de jongleur de Notre-Dame. La manière de demander le salaire est la même pour les ecclésiastiques et les forains : ils font la quête.

M. Salzbach vit à la sévérité de Denise qu'elle n'aimait point rire des prêtres et il chercha des propos plus pieux :

— Dieu et moi nous nous entendons très bien. S'il était dans les affaires il ne ferait pas mieux que je fais, aujourd'hui où elles sont si difficiles.

Pourquoi M. de Braquais-Sâtre veut-il fixer une limite à votre fortune puisqu'il n'y a pas

de limite à votre beauté ? L'honnête homme est celui qui a le courage de bien gagner sa vie. En un temps où les banques intimidées cessent les avances au commerce et ne prêtent plus que sur le foncier. MM. de Braquais-Sâtre n'ont pas encore hypothéqué leurs terres et leurs forêts comme celles d'Ouilly dans le Calvados, sur lesquelles ils pourraient avoir à huit pour cent deux millions dont je leur garantis le cent pour cent en deux ans.

Paul de Braquais-Sâtre dit :

— Il a fallu une espèce de courage pour aimer la tranquillité quand le monde entier était en fureur de fortune. Aujourd'hui toute richesse tremble sauf la richesse de la terre. Les usines cessent le travail, le commerce n'a plus que de rares acheteurs. L'agriculture continue d'encaisser, car si l'achat peut momentanément être suspendu dans la mécanique, le vêtement, le parfum, il ne l'est pas un seul jour dans l'alimentation. Le paysan qui tire la nourriture de la terre de France est roi du pays. Il collecte l'argent et le garde. Le maître de grand domaine vend ses terres, car il est privé de main-d'œuvre pour les cultiver. Ses fermiers enrichis les lui achètent et travaillent quinze heures par jour, eux et leur famille, pour s'enrichir encore. Quand vous aurez coupé la forêt il faudra vendre le sol car vous ne réussirez pas l'exploitation agricole comme

l'industrie et le commerce à moins de posséder peu et de travailler vous-même. Trop de fortune terrienne en cette démocratie est la ruine du possédant. Vous ne referez pas une féodalité sur la terre de France. Le château n'est plus qu'un lieu d'agrément, très coûteux, non un bien de rapport.

Les paupières de Paul battirent de fatigue. Parler l'épuisait vite car l'amour avait dévoré ses forces.

M. Salzbach s'inclinait devant ces idées générales et travaillait la sympathie de Denise en lui vantant la religion catholique :

— Dimanche, j'oubliai mon parapluie à la synagogue. Je fus le chercher le lundi. Il n'y était plus. Je dis au bedeau : « A la Madeleine je l'aurais retrouvé. »

M. Pottier lui rappela ses opinions habituelles :

— Vous prétendez que Jésus-Christ a dit : « Si on te vole dans la poche droite, tends encore la poche gauche. Il faut vendre à César ce qui est à César. »

L'usinier d'automobiles passa brusquement à des choses saugrenues.

— Un heureux jour dans ma vie fut celui où je rencontrais un homme qui subissait un grand malheur : il s'appelait Pétard. Avoir un nom aussi comique n'était pas sa seule infortune. Ses parents y avaient ajouté un prénom

ridicule : Hyacinthe. Je vous demande de porter un toast à Hyacinthe Pétard et de battre un ban en son honneur qui est grand. Je vous expliquerai tout à l'heure pourquoi.

Ils burent et battirent des mains. Denise riait, contente d'être amusée hors de la gravité de son amour.

M. Coutance mettait en ordre ses souvenirs de voyage en pays bancables :

— Comment s'appelait cet homme qui nous voulait vendre à Mayence des harengs de la Baltique et des bibles de Leipzig : Golschmit, Guelschmidt, Gueule de Schmidt ?

M. Pottier avertissait Paul de Braquais-Sâtre :

— Les avis de Salzbach pour faire fortune sont aussi sûrs que les rapports de l'hydraulique et de la musique définis par la formule : pisser dans un violon. Vous n'avez pas besoin de lui pour vendre. Vous avez une tête sympathique, c'est déjà beaucoup. Écrivez-lui : « Cher ami et vieille canaille... »

— Pourquoi, demanda Madame Coutance, avons-nous bu à la santé d'Hyacinthe Pétard :

M. Pottier se réveilla :

— Je vous en dois l'explication. La voici : J'ai connu au music-hall une danseuse espagnole qui avait de curieuses habitudes. Très coquette mais peu soignée, elle changeait de corsage plus souvent que de chemise. Elle

s'appelait Marie mais n'avait pas inventé le bain. Elle acceptait de danser nue, et refusait de faire l'amour sans ses scapulaires. Elle adorait manger des choses très sucrées ou très poivrées ; aucun repas ne lui était agréable sans le champagne doux et les pickles. Ces choses sont suffisantes pour que je vous propose de reboire à la santé de Hyacinthe Pétard. Tout à l'heure je vous expliquerai mieux pourquoi.

Les femmes satisfaites d'être belles et qu'on les amuse lançaient vers lui pour le battre leurs bras blancs comme des rayons. Madame Salzbach regrettait la teinte naturelle de ses cheveux :

— C'est fou ce qu'on est brune ici.

Elle appelait Denise : Madame Mystère, pour sa rareté de paroles.

Au débouchage d'une bouteille retentissante Madame Coutance cria :

— Attention à ma robe.

Elle aimait mieux qu'on touche sa peau qu'à son vêtement.

M. Pottier lui dessina le singe ornemental du capot de son automobile. La bête en furie, posée sur le séant, gueule ouverte, étendait ses quatre mains écarquillées :

— La guenon en Victoire de Samothrace.

Il fit crier les femmes à une figure de rat moustachu, tendant le museau dans le vent :

— Horreur de ça !

— Pourquoi ne mettrait-on pas une femme à l'étrave des voitures ? Visser un aigle sur le capot c'est la suite de la même idée qui faisait sculpter des sirènes à la proue des navires. On a remplacé la paire de nichons par la paire d'ailes.

Si je redonnais vogue à la figure de femme, je la placerais dans l'attitude de l'imploration. Il faut faire sa prière quand on se met en auto, comme quand on va sur mer.

Il dit à Denise :

— Je vous dessine pour orner votre voiture.

Elle s'agenouilla, les bras en avant. Son corps magnifique niait pas sa splendeur, son humilité atterrée. Elle se releva triomphale dans les murmures de l'éloge.

— On n'est jamais sûr, dit M. Pottier, qu'une direction ne cassera pas quand on marche à 100 à l'heure. La beauté de la femme fait dépasser la limite de résistance des pièces. Etre jolie donne à celui qui conduit la rage de se mettre au maximum. Placez votre image en prière sur le capot. Vous êtes trop belle pour qu'on ne demande pas à la voiture où vous vous asseyez tout ce qu'elle peut donner.

Les flammes du feu de bûches mettaient des mouvements roses sur les épaules et les jambes nues des femmes aux pieds parfumés comme ceux de Jésus-Christ. Elles avaient

peu de goût pour se tenir droites. Charmantes et animales, posées dans la simplicité des bêtes fatiguées, assises à cropetons à terre ou sur les sièges bas à beaucoup de coussins, elles se parlaient de leurs vêtements :

— Pour les chapeaux il n'y a que Fillion Sœurs, et pour les robes Hélène. Chez Padan on peut avoir une robe pour 1.200 francs. Mais vous devez la renvoyer, ça ne va jamais.

Elles étaient fières d'avoir eu la bonne occasion comme d'avoir dépensé la grosse somme.

M. Armand Pottier, qui se plaisait à l'agression de paroles, dit des choses couturières :

— Quand une bonne ouvrière en chambre vous demande neuf cents francs pour une robe copiée chez Hélène, vous chicanez afin de l'avoir à huit cents, mais vous acceptez de payer le même vêtement trois mille chez le grand couturier.

Depuis le Paradis terrestre où le figuier fut le premier tailleur pour dames, les femmes ont toujours changé de formes, malgré que leurs fesses et leurs nichons soient restés à la même place.

La vogue est aux seins bas pour beaucoup se décolleter. Les femmes aux seins hauts et en pointes sont difficiles à habiller à cette époque où l'on montre beaucoup de peau. Pour le costume féminin le froid et le chaud ne sont pas des états de la température mais

des modes. Mesdames sortent la poitrine découverte en décembre, ou fourrure au cou en juillet selon des lois plus puissantes que le soleil et la gelée.

Madame Salzbach, votre manteau de chinchilla est doublé d'hermine. Fourrure sur fourrure. Vous êtes trop dans le poil, ça fait russe. Mettez du satin abricot à l'intérieur. Quelle nuance préférez-vous dans les nouvelles étoffes cirées : parme, vert-jade, citron, géranium, réséda, rose croquant, rose pommade, bleu drapeau, bleu Villette qui est la couleur de la blouse des marchands de cochons ?

— Beau tissu, dit M. Salzbach. Pur fil, grand teint. Un chevilleur n'hésite pas à payer sa blouse 80 francs. Je ne connais rien d'aussi solide que le velours dont on confectionne en Bretagne les fonds de culotte et qui tient si longtemps qu'on l'appelle la rancune de curé.

M. Pottier répliqua par l'éloge du bon caractère d'Hyacinthe Pétard :

— Il aurait fait un mauvais prêtre car il était sans fiel. Très liant il n'avait pas d'amis. Affable et indépendant, il parlait à tout le monde, mais ne se confiait à personne. Il était capable de deux heures de conversation avec le voyageur assis auprès de lui dans le compartiment de chemin de fer, mais non de le revoir, homme ou femme. Il avait des rencontres, non des relations et s'en trouvait bien étant

ainsi sans servitude. Il était l'ami de tout le monde à l'heure que lui-même choisissait. Ainsi son caractère avait toutes les qualités de la sociabilité et sa manière de vivre tous les avantages de la solitude. Il disait : « L'homme de la rue est plus instructif que le vieil ami qui n'a plus rien à vous dire. Ne pas varier ses sympathies est abrutissant comme de lire un seul livre. Je connais des gens stupéfiés parce que depuis vingt ans ils affectionnent les mêmes personnes et disent toujours les mêmes choses. » Ce beau caractère de Hyacinthe Pétard justifie que vous buviez à sa santé et il y a encore à cela d'autres importantes raisons que je vous dirai tout à l'heure si le vin est bon, ce que n'appréciait point M. de Malesherbes, qui commit en 1789 une grande erreur d'économie politique, car les vignes ayant gelé, il dit : « Tant mieux ! s'il n'y a pas de vin, nos têtes seront plus sages. » Pour cela on lui coupa la sienne. Si cela m'arrive, ce ne sera pas pour avoir dit une pareille bêtise. A votre santé.

Penchée pour envier les émeraudes aux pieds de Denise, Madame Coutance découvrit son épaule où la robe ne tenait que par une agrafe diamantée et semblait devoir tomber toute, ce lien défait. Le geste de la tentatrice était gracieux à remonter le vêtement glissé. Les hommes guettaient la chute de l'étoffe, espé-

rant voir la chair de cette femme, troublante parce qu'elle se dénudait, tandis que les autres étaient nues des seins aux épaules. Elles écartèrent les sièges pour laisser place à la danse.

Des frissons parlaient sur leurs peaux soignées. Madame Coutance, de belle plastique, était charmante dans l'immobilité. Mais la fine Madame Pottier dansant régna sur elle. Le mouvement distingua les femmes qui n'étaient élégantes qu'à l'arrêt et celles qui s'embellissaient à remuer et à rire. Les bras de Denise se levèrent comme des ailes blanches.

Du corps des femmes échauffées venaient l'odeur de volupté. Leurs gestes répandaient le parfum des jardins. M. Pottier, qui avait trois sujets de conversation : la lubricité, la mécanique, la révolution loua les toilettes :

— Profitez du temps où il est encore possible de si bien s'habiller pour dépenser l'argent que gagnent vos maris. Avant cinq ans vous aurez des vêtements de travail ou la tête coupée. N'espérez pas charmer le prolétaire. Vous le décevrez. Les ouvrières embrassent mieux que vous. Il vous prendra par vengeance. Même s'il y en met un bon coup ce ne sera pas de la vraie amour. La lèvre rouge et l'œil cochon ne vous sauveront pas, il finira toujours par vous tuer en vous appelant moustache d'harengs et fesse d'anchois, mais enfin vous vous amuserez un peu avant. Ce n'est pas désa-

gréable, les derniers outrages, quand c'est bien fait. Vous remplacerez le manuel de belles manières par le traité d'imprécations pour séduire les hommes qui ont de la hargne et de la gueule.

M. Salzbach dit des choses sérieuses :

— Les sentiments les plus puissants à notre temps sont chez les riches : l'amour de l'argent et la peur de la révolution ; chez les pauvres l'amour de l'argent et le désir de la révolution. C'est pourquoi il suffit de leur donner un peu pour qu'ils soient conservateurs. Les ouvriers veulent bien manger, avoir des femmes, aller au cinéma et aux courses. La classe ouvrière n'a d'enthousiasme que pour ses appétits. La France n'est plus un pays révolutionnaire. A preuve que dans cet ordre elle n'invente rien. Toute l'énergie des transformateurs français est d'imiter les Russes. Alors nous pouvons encore longtemps dormir tranquilles. Le paysan est un bon chien de garde de la fortune française. Dans un pays démocratique où n'existe aucune force politique capable d'attenter à la petite propriété de la terre et des fonds d'État, que reste-t-il à maîtriser ? Quelques quartiers ouvriers dans les grandes villes. C'est une affaire de bons de pain et de charge de police.

Je suis pour le partage si on ne pénètre pas dans ma propriété, comme ce paysan possesseur de trois hectares à qui on disait que la révolu-

tion en donnerait deux à tous les Français et qui répondit : « Avec ce que j'ai ça pourra aller. »

— C'est une affaire de mécanique, dit M. Pottier. Le paysan ne peut vous sauver longtemps. Il sera perdu quand il aura brûlé sa dernière cartouche de chasse et tordu sa fourche dans le ventre d'un ouvrier. Qui a l'usine aura l'avion, l'automobile et la mitrailleuse. Le jour où mes mécaniciens manqueront de patates, ils s'apercevront que sur les huit cylindres carossés en torpedo orange pour promener des dames vêtues de noir, on peut très bien monter une mitrailleuse sur pivot et être en deux heures dans les plaines de la Beauce. La campagne commencera par affamer la ville mais dans le brigandage de la ville contre la campagne, le paysan ne sera pas le plus fort. L'ouvrier deviendra le féodal, le pillard, l'homme qui sort bien armé de l'abri de ses murailles. Rien ne pourra sauver le paysan que la misère qui le joindra à la révolution, tandis que s'il est riche la révolution se dirigera contre lui. Mais vous autres, les riches des villes, vous êtes foutus foutus, foutus.

M. Salzbach rit, à l'aise dans n'importe quelle idée :

— Je croirai à la révolution quand elle aura fait vendre de la liqueur ou de la tisane comme la religion. La foi socialiste n'est pas encore

capable d'assurer un succès comme la Chartreuse. Je fonde un rayon : Révolution. Je serai le premier prêt dans l'article. On viendra s'approvisionner chez moi de drapeaux rouges, de cordes pour vous pendre et de bustes de Karl Marx.

Madame Coutance lança son grand rire et remua largement ses beaux bras. Elle était un peu grise :

— La révolution on s'en arrangera. A quoi ont pensé les hommes pendant la guerre ? à coucher avec nous. On n'a jamais tant eu les fesses pincées. Pendant la révolution on les aura un peu plus. L'habitude est prise. Il faut manquer d'esprit pour croire que la révolution se fera contre les femmes. Elle ne réussira que si nous la mettons à la mode. Cela nous donnera une manière différente de nous habiller, ou de nous déshabiller. Nous reprendrons les fichus à la victime. Nous ne coucherons plus avec les mêmes hommes.

— Pour la femme chic, dit M. Pottier, la guerre et la révolution c'est changer de toilette et d'amant. Mais si on esquinte les usines, vous irez à pied au lieu de mettre des singes sur le capot de vos autos. Vous voyez la révolution par rapport à votre peau, je la vois par rapport à la mécanique. Si les ouvriers font la folie de détruire les qualités de métier et la force du travail, cela vous abrutira tous.

Il y a plus de libération de l'humanité dans la mécanique que dans la politique. La politique peut faire que la mécanique s'arrête ; alors vous vous habillerez avec les vieux sacs à patates. La révolution est dans la machine qui fabriquera pour vingt sous le mètre le tissu à deux cents francs que vous avez sur le dos.

Madame Coutance dit :

— Ce jour-là je mettrai le sac à patates. Je ferai mon chic avec ce que les autres méprisent, si je ne peux pas le faire avec ce qui les humilie. Il y a eu le chic de la guerre ; il y aura le chic de la révolution. Le grand chic n'a pas peur du grand soir.

— Et si le grand chic est de mourir ?

— On mourra !

La Mort n'est rien.
Vive la Tombe
Quand le chic en sort vivant.

Madame Salzbach demanda :

— Qui est la femme la plus chic de Paris ?

Tous les yeux furent sur Denise Brody. Par jalousie contre elle, Madame Coutance nomma :

— Olga Chamarande. Elle a un chic énorme.

M. Pottier la loua obscénément :

— Elle est de l'année des grandes... qui rime avec l'année des grands vins. Toute sa fortune

vient de sa manière de faire l'amour. Elle a créé une mécanique de la sensualité. Elle pèse 130 livres avec quoi elle a gagné dix millions. Aucune machine ne donne pour un si petit poids un tel profit. Cette femme vaut 153.846 francs le kilog. La force féminine dépasse la force hydraulique et l'explosion d'artillerie. Elle fait sauter des fortunes mieux que la dynamite ne fait sauter des murailles.

Madame Coutance défendit Olga Chamarande :

— Elle est très intelligente et pas du tout sentimentale. Elle adore l'amour physique et la conversation spirituelle. C'est une sensuelle sans sensiblerie, énergiquement heureuse et bien résolue à considérer faciles à faire toutes les choses qui lui plaisent. Elle a les plus jolies jambes qu'une femme puisse avoir. Elle est campée là-dessus ! Mais elle n'a que ça.

M. Pottier ajouta à cet éloge :

— C'est une femme qui ne ferme pas les yeux pendant ses heures de travail. Le caractère féminin a deux signes de révélation : joindre les cils ou écarquiller les paupières en faisant l'amour. On n'est pas courtisane qu'avec sa peau. Il faut l'être aussi avec son intelligence. Olga Chamarande est musicienne, aquarelliste. Arithméticienne, elle fait la preuve de la multiplication par 9, la preuve de l'amour par 69. Elle adore l'Opéra. Elle dit : « Vive le

ténor ». Elle sait exciter un homme en lui récitant des vers. Les petites croient qu'il suffit d'y mettre la main et d'avoir de jolies dents pour gagner deux cent mille francs par an. Femme de tête et femme du reste, ce qui est une grande perfection, Olga Chamarande a su faire une fortune avec la chose que le bon Dieu ne lui a pas donnée pour mesurer de l'avoine. Elle a l'esprit fin et l'amour vache.

Semblant fuir ces rudes propos, Madame Salzbach guida ses amies au cabinet de toilette pour ne pas aller seule vers ce qui lui était nécessaire : remettre de la poudre et des couleurs sur son visage.

Ces femmes à journées de midi à minuit étaient à l'aise et bien vivantes dans les heures tardives. Madame Salzbach se maintenait radieuse par l'apprêt de son visage mais on voyait des rides à son cou. Elle pria ses convives à voir la salle de bain en mosaïque d'or copiée sur celle de Mademoiselle Olga Chamarande. Le pavement métallique sous verre se relevait en baignoire à demi-perdue dans le sol. Depuis le bas des murs aux angles arrondis jusqu'aux parois et au fond de la loge d'eau tout était du même or :

— Là-dedans, dit Madame Salzbach, je suis dorée.

Sur la margelle étaient les plus grands modèles de flacons de la parfumerie Tys :

L'AVRIL.
TROËNE DE CHLOÉ.

Le *CANTIQUE DES CANTIQUES* évoquait trois mille ans d'amour.

Madame Salzbach avait du goût pour les choses sculpturales. Une bille d'ébène supportait une statue chinoise, figure de femme bouffie qui défendait sa rose, le corps pâmé, le visage sensuel, porcin, les mains lâches sur sa fleur.

M. Pottier demanda :

— C'est Karl Marx ?

Madame Salzbach mit une pastille noire dans une cassolette de vermeil d'où monta une mince fumée portant l'odeur grave de l'encens. L'usinier facétieux proposa de chanter la messe :

— C'est funèbre chez vous : du marbre aussi épais qu'aux riches monuments funéraires ; de l'or comme dans une église italienne.

Les yeux des hommes adoraient Denise. Pareille à un rayon vêtu de nuit, elle faisait figure de déesse dans la pièce dorée dont le reflet augmentait la lumière de son visage semblable à une flamme de chair.

Si sûre d'être belle que son regard n'en portait point l'orgueil affirmateur, sa splendeur avait le calme d'une étoile. Elle et Madame Coutance opposaient les deux types de femmes dont l'un limite à la ligne du corps la beauté toute contenue en elle-même, et dont l'autre

la diffuse en lumière. Denise faisait autour d'elle un rayonnement. Elle n'apparaissait pas d'abord comme une forme, mais comme une clarté. L'une sculpturale, l'autre étincelante, confrontaient la ligne et le rayon.

M. Pottier blâma les parfums de fumée :

— Ils ne conviennent pas à nos appartements. Ils sont faits pour les hautes voûtes des temples ou les vastes habitations des pays chauds. Dans les petites pièces de Paris ils sont une erreur ou un vice. La fumée embaumante de l'autel des premiers dieux se retrouve dans les lieux de noce ou les lieux de culte : les lupanars et les églises.

Vous avez aussi des boules puantes.

Il nommait ainsi les sachets en soie remplis de poudre parfumée suspendus dans le cabinet de toilette.

Les femmes aimèrent un couvre-lit en dentelle vénitienne brodé de roses d'une telle épaisseur qu'elles semblaient une sculpture en matière unie plutôt qu'un ouvrage construit fil à fil. Les yeux féminins étaient ravis à cette immensité de patience enclose en la perfection d'un ouvrage de mains .

Madame Salzbach dit :

— C'est mon cadeau de mariage à M. Deprieux, le fils du grand filateur de lin à Lille.

Elle ouvrit l'épaisse porte de marbre d'une armoire secrète : sur les étagères de fer de ce

coffre blindé étaient des bocaux en cristal remplis d'essences odorantes et des coffrets à pierres précieuses.

M. Pottier expliqua malignement ces richesses :

— C'est la dernière précaution de Salzbach contre la misère. Il reconstitue le trésor du roi Salomon : l'or, l'encens et la myrrhe.

Les puissantes odeurs des usines de Grasse sortaient de la loge métallique où luisaient des perles. Denise comparait à ces merveilles enclose pour le lucre celles qu'elle avait rassemblées pour l'amour.

M. Salzbach expliquait sa précaution :

— Une révolution peut saisir les titres, le foncier, la terre, annuler le billet de banque. Rien ne sera sauf que ce qui est dissimulable. Ayez des choses coûteuses qui tiennent dans le creux de la main : les pierres précieuses, les métaux rares, le radium, les essences de parfumerie.

M. Pottier louait Denise :

— Vous êtes, ô parfaite, entourée de perfection. Le goût qui est dans cette demeure ne sauvera pas le pied d'un fauteuil. Mais la beauté qui est sur votre visage peut-elle mieux dompter la foule ? Il y a beaucoup de rouspéteurs dans le monde : Le Sinn-Feiner, le Bolchevik, le Spartakiste, le Trade-union, l'Hindou, l'Égyptien et le Syndicaliste du département de la

Seine. La révolution vient avec sa petite chanson.

Il but avec délicatesse et abondance du champagne et cria :

Debout les damnés de la terre.

— Voyons la tête que fait Salzbach quand il croit qu'on vient le tuer.

Il vociféra sous le lustre cristallin pendu à une longue tringle de cuivre torse. Cette lumière centrale semblait une lampe d'église. Le grondement de Paris mourait sur la sévérité des arbres emplissant de douceur ce quartier riche.

Madame Coutance croyait à la supériorité de la luxure sur toutes les révolutions :

— Il leur faudra des femmes.

M. Pottier penchant vers soi le bois doré d'une harpe joua l'hymne rude et en fit la critique :

— C'est de la musique d'apéritif. Hyacinthe Pétard composait des marches funèbres plus allègres. C'est pourquoi il me demanda une place de chef d'orchestre. Il disait : « J'ai la tête pour ça. Un chic métier et du soir. On a toute sa journée. Peu de fatigue, il ne faut que remuer le bâton : les autres s'esquintent à souffler et à râcler. »

Excusez-moi si je vous ai trop peu prié de boire à la santé de cet homme charmant. Mais faites-le et vous me remercierez de mon

conseil quand vous en saurez la raison plus tard.

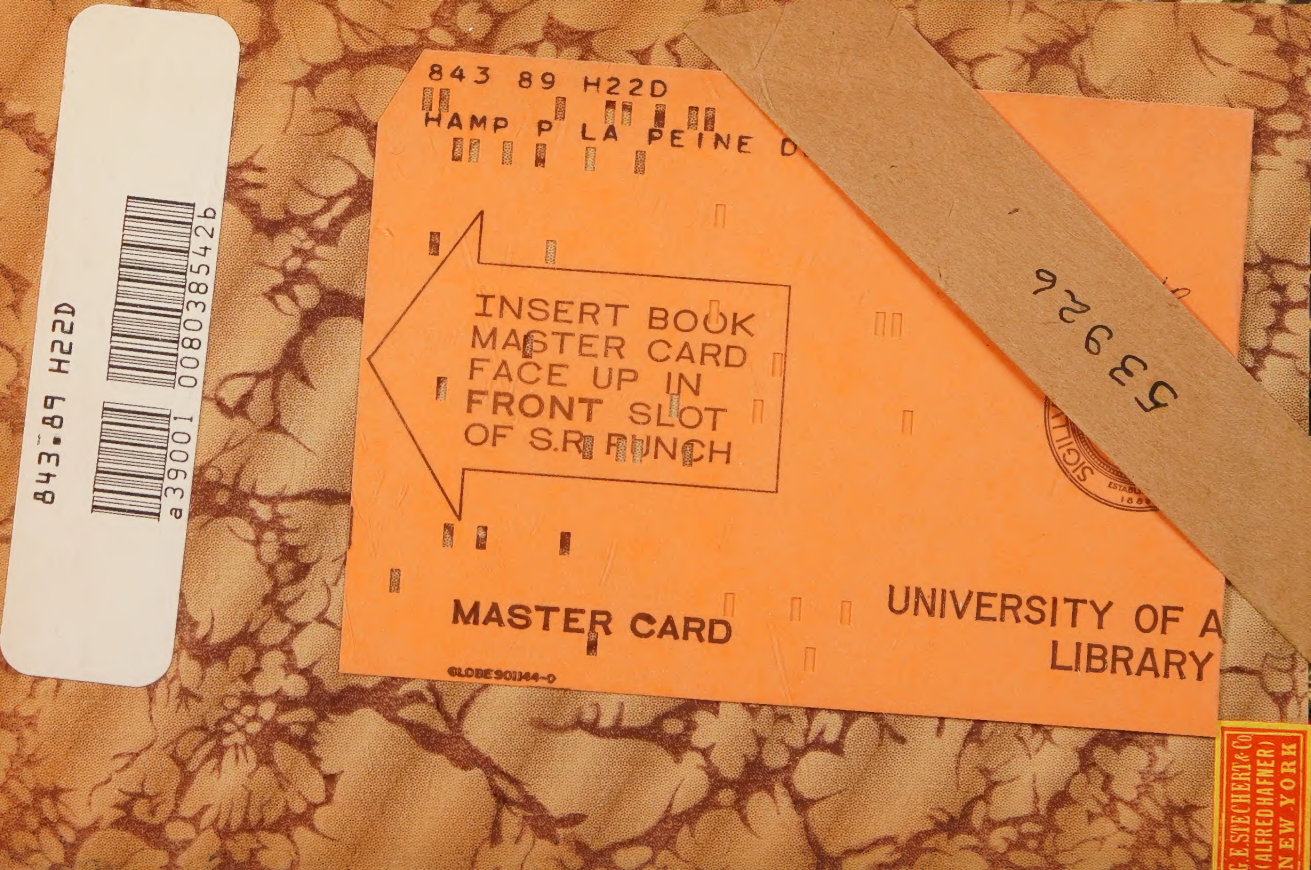
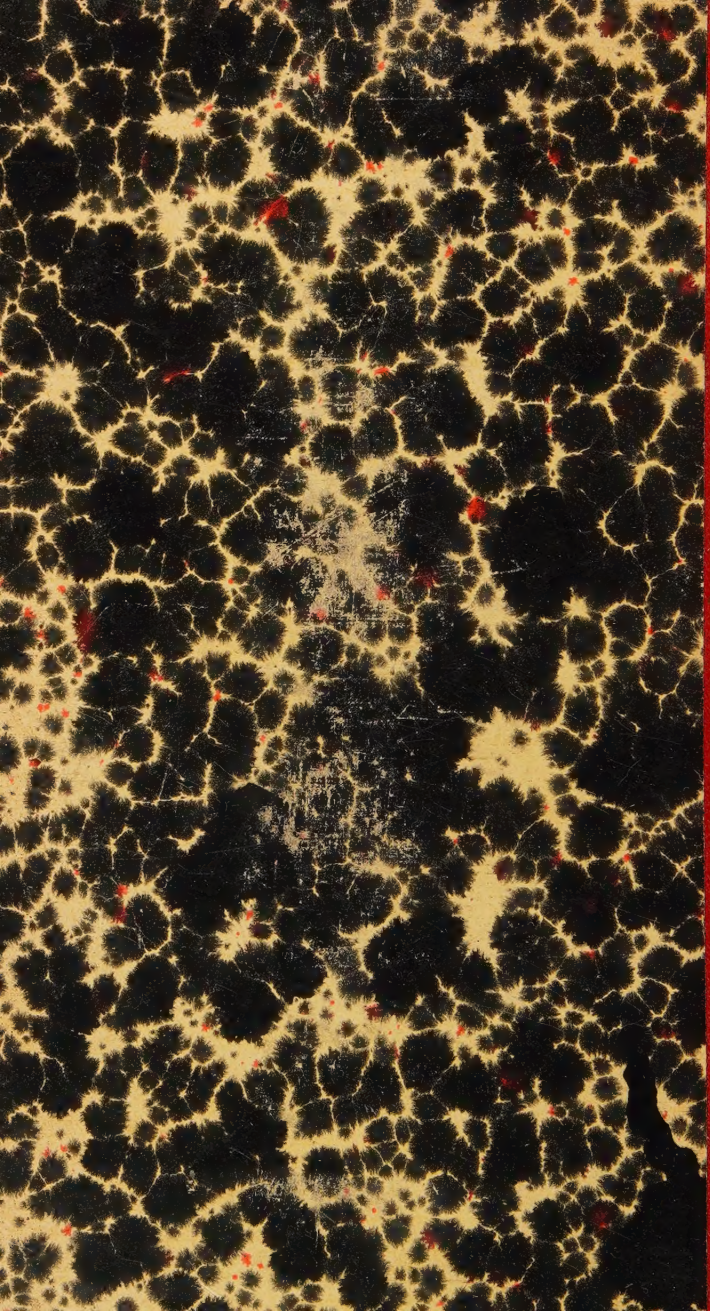
Madame Coutance et Madame Pottier dansaient l'*Internationale*. Une rude voix s'y joignit de la rue et le poing d'un passant irrité marqua la mesure à grands coups sur la porte sonore. Madame Pottier mordait ses ongles roses.

M. Pottier, approbateur du vacarme, jouait fortement de la harpe.

Le mouvement des femmes excitées dans la rivalité de plaire augmentait les odeurs précieuses dans la demeure de grand luxe. Le *CANTIQUE DES CANTIQUES* chantait sur la danse sa fine senteur. Le fantôme des fleurs mortes habitait l'air suave. Des effluves aussi exaltées que des paroles d'amour agissaient dans l'imagination des hommes.

Denise et Paul dansaient, insensibles à tout sauf au terrible plaisir d'être aux bras l'un de l'autre.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 17 JANVIER 1922
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)


843 89 H22D
HAMP P LA PEINE D
INSERT BOOK
MASTER CARD
FACE UP IN
FRONT SLOT
OF S.R. PUNCH
MASTER CARD
UNIVERSITY OF A
LIBRARY
GLOBE 901144-0
843.89 H22D
a39001 00803854 2b
53926
G.E. STECHERT & CO
ALFRED HAFNER
NEW YORK